Fondazione Diabete To
Museo del diabete
Libri antichi
74/2

MUSEO DEL DIABETE
della Associazione
KAREN BRUNI BÖCHER
Via Beaumont 72 - Tel. 011/4477127
10138 TORINO

BSi612

MÉDECINE
DOMESTIQUE,
OU
TRAITÉ COMPLET

Des moyens de ſe conſerver en ſanté, de prévenir, ou de guérir les Maladies, par le régime & les remedes ſimples.

OUVRAGE utile aux perſonnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde.

Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College-Royal des Médecins d'Edimbourg.

Valetudo ſuſtentatur notitiâ ſui corporis; & obſervatione quæ res aut prodeſſe ſoleant, aut obeſſe; & continentiâ in victu omne atque cultu corporis tuendi causâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. *Cicer. de Offic.*

Optimum verò medicamentum eſt opportunè cibus datus. *Celſ. de Medic.*

Traduit de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Comte d'Artois.*

TOME SECOND.

A ÉDIMBOURG, *& ſe trouve* A PARIS;

Chez { DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.
{ DIDOT, jeune, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVI.

AVERTISSEMENT
IMPORTANT
DU TRADUCTEUR.

PÉNÉTRÉS de reconnoiſſance de l'accueil favorable que le Public a daigné faire à la Traduction de la premiere Partie de la MÉDECINE DOMESTIQUE, & infiniment flattés de l'empreſſement avec lequel il en demande la ſuite, nous nous reprocherions vivement de n'en avoir pas publié la ſeconde Partie plutôt, ſi cela avoit dépendu de nous. Mais nous attendions la quatrieme édition, que M. BUCHAN nous avoit promiſe, en nous envoyant, l'année derniere,

la troiſieme. Si donc nous ſommes coupables de ce retard, ce n'eſt que pour avoir voulu rendre notre Traduction plus complete, en y joignant les additions dont l'Auteur a enrichi ſa quatrieme Edition.

C'eſt pour réparer, en quelque ſorte, cette faute involontaire; c'eſt pour ſatisfaire aux déſirs d'un grand nombre de perſonnes, que nous nous ſommes déterminés à faire paroître d'abord ce ſecond volume, & à publier chacun des volumes ſuivants, à meſure qu'ils ſeront imprimés; contre la réſolution que nous avions priſe, de donner à la fois tout le reſte de cet Ouvrage. Nous aſſurons d'ailleurs le Public, qu'autant qu'il dépendra de nous, il n'y aura d'intervalle, entre ce volume & le troiſieme, que le temps néceſſaire pour l'impreſſion, & que le quatrieme volume, qui compléte-ra tout l'Ouvrage, ſuccédera de

la même maniere au troiſieme.

Après cette juſtification, qu'exigeoient l'indulgence & les bontés que le Public nous a témoignées, nous devons rendre compte du travail qui nous appartient dans cette ſeconde Partie.

La nature & l'importance des objets dont il eſt ici queſtion, nous ont forcés d'entrer dans des détails, beaucoup plus conſidérables encore que ceux où nous étions entrés dans la premiere. Mais ces détails, que nous avons joints au texte, en forme de notes, ne ſont compoſés que de ce qui ne pouvoit être détaché de la maladie que l'Auteur y traite, ſans former un vuide, qui laiſſeroit quelque choſe à déſirer. Telles ſont, par exemple, les notes, qui aſſignent plus exactement le ſiege d'une maladie, ou qui en développent, d'une maniere plus claire, les cauſes, les *ſymptomes* & le traitement. Elles ſont indiquées, comme dans la

premiere Partie, par les chiffres arabes, 1, 2, 3, pour les diſtinguer de celles de l'Auteur, qui le ſont toujours par les lettres, *a*, *b*, &c.

Quant aux notes, qui donnent l'explication des termes de Médecine, avec leſquels le peuple ne peut être familiariſé; qui détaillent les qualités que doit avoir chaque médicament, pour être bon; qui donnent la phraſe par laquelle on déſigne l'eſpece de la Plante qu'on doit employer; qui, enfin, donnent la compoſition de quelques remedes, moins ſimples que les autres, nous en avons fait une Table, en forme de Dictionnaire, que nous avons renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage. De plus, afin de ne pas répéter ſans ceſſe, *voyez ce mot à la Table*, nous avons fait imprimer, en caracteres italiques, les termes qui nous ont paru mériter une explication particuliere. Le Lecteur eſt donc prié,

une fois pour toutes, de chercher à la Table les termes de Médecine, de Plantes, de Médicaments, &c. qu'il trouvera en caracteres italiques.

Par cette diſtribution, il faudra, il eſt vrai, en liſant les trois premiers volumes, avoir néceſſairement ſous les yeux le quatrieme; ce que nous aurions voulu pouvoir éviter : mais il en ſeroit réſulté un inconvénient beaucoup plus conſidérable, celui de répéter, dans chaque volume, preſque la même Table; les mêmes objets revenant, pour ainſi dire, ſans ceſſe à chaque traitement des différentes maladies.

Mais il faut développer les raiſons qui nous ont portés à cette multiplicité de détails. Si le Public y applaudit, nous nous trouverons amplement récompenſés de nos peines.

Il s'agit, dans cette ſeconde Partie, de l'objet eſſentiel de la

Médecine ; je veux dire, de la *pratique*, de l'*art de guérir les maladies*, ſans lequel les autres parties de la Médecine ne ſont rien ; car elles doivent toutes tendre à cét objet unique. En effet, la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes, de la nature & des ſuites de leurs *ſymptomes*, devient une connoiſſance abſolument ſtérile, s'il n'en réſulte pas la guériſon du malade, attaqué de telle, ou telle maladie. Voilà ce qui fait du véritable Médecin & du *Guériſſeur*, un homme réellement précieux à la ſociété. L'intention de M. BUCHAN, n'eſt pas de faire de tous ſes Lecteurs, autant de Praticiens, autant de *Guériſſeurs* ; on ne peut le ſuppoſer : mais ſon but eſt, » de mettre tout homme de » bon ſens & inſtruit, au fait des » principes généraux de la Méde- » cine, de maniere que chacun, » dans ſa poſition, puiſſe en reti- » rer tous les avantages que cette

» connoiſſance eſt capable de pro-
» curer, & qu'il puiſſe, en mê-
» me-temps, apprendre à ſe garan-
» tir des impreſſions empoiſon-
» nées de l'ignorance, de la ſu-
» perſtition & du charlataniſme.
(V. T. I, Introd. p. 48.)

Or, pour parvenir à ce but, il falloit commencer par mettre le Lecteur à portée de pouvoir lire cet Ouvrage, ſans être arrêté par ces mots, qui ſont entendus par les perſonnes inſtruites, mais qui ſont inintelligibles & barbares pour la multitude, étant preſque tous tirés de langues mortes, inconnues au plus grand nombre. C'eſt ce que nous avons fait, comme on le verra par une partie des articles de la Table. J'avoue que la MÉDECINE DOMESTIQUE jouit de la plus grande réputation en Angleterre, quoique M. BUCHAN ne ſoit pas entré dans tous ces détails; mais les connoiſſances, ſurtout celles de la Médecine, ſont,

en général, plus répandues chez la Nation Angloiſe, qu'elles ne le ſont parmi nous. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quelques efforts que nous ayons faits, pour être clair dans la premiere Partie, nous avons rencontré des perſonnes qui ſe ſont plaint d'avoir été arrêtées par certains termes de l'Art, qui les ont empêchées de bien entendre pluſieurs endroits de l'Ouvrage.

Il falloit enſuite faire connoître les attributs & les qualités extérieurs des plantes les plus employées, & des remedes ſimples les plus importants. Rien ne nous a paru d'une plus grande conſéquence; car, dans le plus grand nombre des cas, le Médecin ne peut guérir, que par les remedes qu'il emploie; & ſi ces remedes n'ont pas les propriétés qu'ils doivent avoir, ſoit parce qu'ils ſont *ſophiſtiqués* ou gâtés, ſoit parce qu'ils ſont mal préparés, tous ſes

efforts ſeront ſuperflus. Il arrivera même qu'il perdra ſouvent un temps précieux, en comptant ſur l'effet d'un remede qui, n'agiſſant pas, comme il étoit en droit de l'eſpérer, d'après des expériences réitérées, ne lui permet plus enſuite de ſauver le malade, par les progrès qu'a faits la maladie pendant ce temps-là. Nous pourrions nous étendre beaucoup plus ſur ce ſujet; mais nous croyons que ce peu de mots ſuffit; notre intention n'étant que d'en faire ſentir l'importance. En effet, c'eſt un point qui intéreſſe non-ſeulement les particuliers, mais encore les Etats & les Gouvernements, qui devroient preſcrire des réglements ſéveres, pour arrêter le brigandage, les tromperies & le charlataniſme, qui regnent dans tout ce qui regarde les remedes que l'on vend au Public.

Or cet objet eſt de trop de conſéquence, comme nous venons

de le dire, pour que nous ne tracions pas ici une esquisse nécessaire de tout ce qui se pratique à cet égard. On ne pourra s'empêcher de frémir, en voyant à quel point on trompe, de toutes les manieres, sur des marchandises qui devroient être sacrées; & comment ceux qui en font commerce, sacrifient la santé, la vie même de leurs Compatriotes, pour satisfaire leur avidité insatiable de gagner.

Nous commencerons cette esquisse par une classe de Marchands, où l'on ne se douteroit pas que la tromperie se seroit introduite : mais elle pénetre par-tout; nous voulons parler des Herboristes. Il est vrai que ces Marchands ne pechent le plus souvent que par ignorance; mais l'ignorance est un crime, lorsqu'il s'agit de la santé & de la vie des hommes. N'ayant que des connoissances de tradition & de routine, les Herboris-

tes ignorent également, & les caracteres distinctifs des plantes, & la maniere de les conserver. Aussi voit-on tous les jours qu'ils les confondent les unes avec les autres; qu'ils rapportent plusieurs genres de plantes sous une seule dénomination, quelque différence qu'elles offrent par leurs vertus; & qu'ils les vendent l'une pour l'autre, lorsque, par le port, elles se ressemblent à peu près. On les voit ne fournir que des plantes mal choisies, mal desséchées, mal conservées, moisies, altérées, putréfiées, &c. Et si, à cette ignorance, ils joignent la mauvaise foi, comme il n'arrive que trop souvent, ils ne s'assortissent que de plantes les plus communes. Trente ou quarante especes, qu'ils achetent à vil prix, sur la parole des Payſans qui les leur apportent, composent tout leur magasin. Ils les donnent tour à tour, quelle que soit celle qu'on

leur demande. J'ai vu une Garde-malade recevoir de jeúnes feuilles de *poirée* pour de la *ſcabieuſe*, & un enfant apporter de la *pimprenelle* pour de la *germendrée*, ou du *petit chêne*. Ces plantes avoient une odeur rebutante de cave, & étoient à moitié pourries. Combien de perſonnes ont été témoins de ces ſupercheries, ou de ces bévues préjudiciables! Combien plus encore en ont été les victimes! puiſque le moindre mal qui puiſſe en réſulter, c'eſt de dégouter le malade & de le porter, ou à ne pas boire du tout, ou à ſuppléer, à la boiſſon preſcrite, une autre boiſſon contraire à ſa maladie; ce qui eſt également dangereux; car, dans le premier cas, la maladie, qui n'eſt pas modérée par un liquide abondant, acquiert des forces dans la proportion des temps qu'elle parcourt; &, dans le ſecond cas, l'ennemi qu'on lui aſſocie, joignant ſes forces à celles

de la maladie, ne la rend que plus dangereuſe.

Mais les malades n'ont pas ſeulement à lutter contre l'ignorance & la mauvaiſe foi des Herboriſtes : les Droguiſtes, ſoit en gros, ſoit en détail, leur ſont encore plus funeſtes ; parce que les remedes, objets de leur fraude, devant agir plus à nud, ſi l'on peut parler ainſi, communiquent immédiatement & ſubitement au corps qui les reçoit, leurs qualités plus ou moins dangereuſes, lorſqu'ils ſont corrompus. Voici comme s'explique un Auteur, très-inſtruit (1) ſur le compte des Marchands en gros de Marſeille. Ce qu'il en dit doit également s'entendre de tous les autres, même des Hollandois, qui, comme on ſait, ſont en poſſeſſion, depuis nombre d'années, de fournir de drogues une partie de l'Europe.

(1) M. GILIBERT, *Traité de l'Anarchie médicinale*, &c.

» La *frélatation* des drogues, » dit cet Auteur, eſt la ſeule ſcien- » ce dont ces Marchands ſe pi- » quent. Il y en a à Marſeille qui, » de pere en fils, en font leur uni- » que occupation. Toute leur fa- » gacité ſe tourne de ce côté. Ils » ont trouvé l'art d'altérer, de » contrefaire les drogues étrange- » res. Un vaiſſeau apporte-t-il des » marchandiſes corrompues; on » ne les jette point à la mer pour » cela. On les maſque, on les tra- » vaille, juſqu'à ce que l'altéra- » tion ne ſoit plus ſenſible. La » plupart des drogues ſont ſup- » plées par des remedes du Pays » qui leur reſſemblent aſſez, par » les qualités extérieures, pour » tromper les plus attentifs. Je me » ſouviendrai toute la vie, ajou- » te-t-il, d'une converſation que » j'eus avec un célebre Négociant » de Marſeille..... Vous me de- » mandez, me dit-il, un éclair- » ciſſement ſur les remedes étran-

» gers. Je n'ai rien à vous appren-
» dre ſur leurs vertus ; ainſi je paſſe
» directement à ce qui vous in-
» téreſſe, & à ce que je peux vous
» apprendre, c'eſt-à-dire, à l'é-
» trange manipulation, que les
» Marchands emploient pour tous
» les remedes, avant qu'ils par-
» viennent juſqu'à vous. J'ai ſui-
» vi cette branche de commerce
» avec ardeur. Vous ſavez que
» c'eſt une des plus conſidérables
» ſur nos côtes. Je l'ai abandon-
» née depuis, frémiſſant à la vue
» des maux qu'elle cauſe au genre
» humain : mais je l'ai aſſez étu-
» diée pour en dévoiler tous les
» abus.

» Premiérement, dans les Pays
» où ſe trouvent les drogues, les
» Marchands les falſifient de plu-
» ſieurs manieres. Avides, com-
» me les nôtres, ils y font entrer
» des matieres étrangeres, pour
» en augmenter le poids. Peu inſ-
» truits des vraies méthodes de

» faire la collecte, cette opération
» ſe fait ſans art. Ignorant les
» principes de la deſſication, ils
» ſe livrent à une routine aveugle
» & incertaine. Par-là, leurs dro-
» gues, avant d'entrer dans nos
» vaiſſeaux, ſont en partie alté-
» rées : les unes fermentent, d'au-
» tres perdent leurs aromates,
» d'autres ſe moiſiſſent, &c. l'hu-
» midité de la mer, la négligence
» des Marchands, la compreſſion,
» les emballages, le mêlange, tout
» concourt à augmenter les pre-
» mieres altérations.

» Dès que ces marchandiſes
» ſont arrivées à Marſeille, elles
» ſont remiſes à des Droguiſtes,
» plus avides encore que ceux qui
» font la premiere exploitation.
» Ceux-ci ont raffiné l'art de les
» déguiſer. Ils ſubſtituent des ma-
» tieres étrangeres ou torréfiées,
» à celles qui ont pris de mauvai-
» ſes qualités. Les drogues les plus
» cheres ſont les plus maltraitées.

» L'abus eſt pouſſé à un tel point,
» que certains articles quadru-
» plent de maſſe, en ſortant de
» Marſeille. On vend, par exem-
» ple, cent fois plus de *quinqui-*
» *na*, que l'Amérique n'en peut
» fournir. On vend cinquante fois
» plus de *manne*, qu'il n'en arrive
» à Marſeille. Les réſines les plus
» précieuſes, les aromates, les
» bois ſont preſque tous contre-
» faits. Pour y parvenir, on ajoute
» des bois analogues, qui pren-
» nent un peu d'aromate par le
» contact; on les peint, on les
» colore, &c. «

Que doivent donc être les dro-gues de nos Marchands en dé-tail, & d'un grand nombre d'A-pothicaires, puiſqu'ils ne tirent leurs marchandiſes que de ces Négociants? Car il eſt de fait, que Marſeille fournit plus de dro-gues ſimples & compoſées, que tous les Apothicaires du Royau-me enſemble. Ne ſeroit-on pas

tenté de croire que leurs boutiques ne ſont que des ſources corrompues, où les malades puiſent une mort plus ou moins certaine, & où les Médecins trouvent à la fois, & leur honte, & leur infortune ? Mais heureuſement, pour l'humanité, que, dans les grandes villes, & ſur-tout dans la Capitale, il eſt des Apothicaires qui, nés avec des talents, & poſſédant parfaitement les connoiſſances relatives à leur profeſſion, ſont perpétuellement en garde contre la fraude & la mauvaiſe foi de ceux qui font commerce des drogues étrangeres. Ces hommes eſtimables ne reçoivent que celles qui ont les qualités néceſſaires pour être bonnes ; ils n'achetent les remedes indigenes ou du Pays, que de ceux en qui ils ont mis leur confiance, pour en faire la collecte ; & ils n'emploient les uns & les autres, qu'après les avoir ſoigneuſement examinés.

Uniquement inſpirés par le deſir d'être utiles, ils ſont très exacts ſur les méthodes de triturer, pulvériſer, &c. & peſer les drogues : ils apportent la plus grande attention à la préparation des remedes compoſés ; & la probité leur fait une loi de ne jamais laiſſer ſortir de chez eux un remede, qu'ils ne ſoient prêts à prendre eux-mêmes, s'ils étoient attaqués de la maladie qui afflige le malade à qui ils l'envoient.

Mais qu'il s'en faut que ce ſoit là le portrait de tous les Apothicaires ! Pour un ROUELLE, un BAUMÉ, un CADET, un SAGE, un MONTET, &c. &c. dont il rapproche les traits, il y en a mille dont il n'eſt que la trop juſte critique. La plupart, ſur-tout les Epiciers-Apothicaires, ſans éducation & ſans amour du travail, végetent méchaniquement, & ne s'élevent jamais à aucune connoiſſance pharmaceutique. Aux dé-

fauts que M. BUCHAN leur reproche dans ſon Introduction, (T. I, p. 58,) relativement aux ordonnances de médecine, ils joignent encore celui de dédaigner les conſeils, lorſqu'ils ſont embarraſſés. Peu ſcrupuleux ſur les devoirs de leur état, & peu inquiets de la ſanté des malades, ils préparent les remedes à leur fantaiſie; toutes les *formules* ſont pliées à leur routine. C'eſt en vain qu'on leur conſeille une méthode, plutôt qu'une autre; ils ſuivent toujours celle qui leur eſt familiere, fût-elle inférieure & beaucoup plus mauvaiſe. Comme ils ignorent les qualités & les attributs extérieurs des plantes, ils ſe laiſſent abuſer par ceux qui les leur apportent. Quant aux remedes étrangers, ils n'en connoiſſent point les vrais caracteres, & les Droguiſtes les trompent facilement. On les voit vendre du *quinquina* frelaté, auſſi impunément que le véritable; il

en eſt de même de tous les autres remedes.

L'art de préparer les médicaments chymiques leur eſt parfaitement inconnu; & comme la vanité eſt la baſe de leur caractere, ils ſe gardent bien de s'adreſſer à ceux de leurs confreres qui ſont plus inſtruits qu'eux; ils tirent toutes leurs préparations des Droguiſtes en gros, qui, ne travaillant jamais qu'en grand, ne peuvent obtenir que des remedes mal préparés & dangereux, parceque, quelque habileté qu'on ſuppoſe à l'Artiſte, il ne peut donner, à une opération en grand, cette attention minutieuſe dont dépend le ſuccès, & qui eſt indiſpenſable lorſqu'il s'agit de la vie des hommes.

Ce fait, qui eſt de toute vérité, l'eſt ſur-tout pour les médicaments actifs; telles ſont les préparations d'*opium*, de *mercure*, d'*antimoine*, &c. dont on voit tous

les jours les effets varier, relativement à la méthode que l'Artiſte a employée pour les préparer. Il eſt bien étonnant, qu'il me ſoit permis de le dire, que l'Etat, qui a pris tant de précautions, qui a fait tant de réglements pour fixer immuablement le titre des métaux précieux, ne ſe ſoit jamais occupé des moyens de rendre les remedes dont nous venons de parler, d'une force toujours égale, pour leurs effets. S'il étoit inſtruit des ravages qu'occaſionne, tous les jours, la méthode arbitraire de préparer, par exemple, le *tartre ſtibié*, appellé vulgairement l'*émétique*, ſans doute qu'on le verroit ordonner que ce médicament fût compoſé dans tout le Royaume, d'une maniere uniforme; qu'il fût même préparé ſous les yeux des Magiſtrats, & en public, par le corps des Apothicaires, comme on prépare la *thériaque*; remede moins important par ſes vertus, qu'on

retrouve

retrouve dans beaucoup d'autres médicaments, que par l'étalage pompeux & abſurde des ſubſtances, ſans nombre, dont il eſt compoſé. On le verroit encore ordonner que ce médicament & ceux qui ſont du même genre, comme le *kermès minéral*, le *mercure doux*, &c. ne fuſſent achetés que dans les laboratoires des Apothicaires; & il feroit des défenſes expreſſes aux Droguiſtes, aux Epiciers ſur-tout, d'en vendre. Nous ne craignons pas d'avancer, que ſi le *tartre ſtibié*, ou vulgairement l'*émétique*, ne répond pas toujours aux éloges que beaucoup d'habiles Médecins lui ont donnés; que ſi, au contraire, on en éprouve ſouvent des effets meurtriers, il faut en accuſer les méthodes différentes de le préparer; méthodes dont le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire.

Nous conviendrons cependant que la négligence des Marchands

y a beaucoup de part. Tant qu'on verra les Droguiſtes, & un grand nombre d'Apothicaires confier la conduite de leurs boutiques à des apprentifs, à des femmes, à des enfants, à des ſervantes, &c. on verra les remedes donnés, tantôt l'un pour l'autre, tantôt à trop petite, & plus ſouvent à trop forte doſe. Cependant ſi quelque choſe mérite l'attention du vendeur & doit être peſée avec ſoin, ce ſont, ſans contredit, les médicaments, que quelques grains de plus ou de moins peuvent rendre dangereux & mortels. Une Demoiſelle fut aux portes de la mort, l'année derniere, pour avoir pris un bouillon rafraîchiſſant (fait chez un Apothicaire, d'ailleurs connu,) qui lui fit éprouver un vomiſſement qui dura quarante-huit heures, preſque ſans interruption. J'ai vu un jeune homme rendre le ſang par la bouche & par le nez, pour avoir pris quatre *bols*, qui devoient être com-

posés de quatre grains de *mercure doux*, &c. Les erreurs qui se commettent tous les jours, à cet égard, sont trop notoires, pour y insister davantage. Il n'est presque personne qui ne puisse rapporter des exemples de malheurs arrivés, pour avoir pris de l'*émétique*, au lieu d'une autre drogue, ou pour l'avoir pris à plus forte dose qu'il n'avoit été prescrit.

L'intérêt & l'avidité portent encore ces Marchands à n'acheter que de mauvaises drogues, qu'ils ont à bas prix, ou à un compte qui leur fait entrevoir un grand bénéfice : ils les portent à supprimer, dans leurs préparations, les drogues qui sont cheres ; à ne point renouveller celles qui sont altérées, rancies, moisies, ou qui ont perdu leurs odeurs, leurs aromates, &c. ; à suppléer à celles qui leur manquent, par celles qu'ils s'imaginent propres à remplir les vues du Praticien ; enfin à vendre au cen-

tuple, & à ne pas ménager les pauvres plus que les riches. Leurs boutiques, par-là, deviennent inabordables aux malheureux, qui ſouvent périſſent, faute de remedes, ou parce que la néceſſité les ont forcés d'en prendre de mauvais chez les Epiciers. Mais tirons le rideau ſur toutes ces horreurs, ſources évidentes, & du peu de progrès qu'a fait juſqu'à préſent l'art de guérir, & des maux qu'on lui attribue, parce qu'on n'en connoît pas les cauſes.

Concluons ſeulement que les malheurs, ſans nombre, qui réſultent de la négligence, de la pareſſe, & ſur-tout de l'avidité de cette foule de Marchands, ſont de nature à ne pouvoir être extirpés que par l'autorité du Monarque. Il eſt digne de la ſageſſe & de l'humanité du jeune Prince bienfaiſant qui nous gouverne, d'ordonner que le commerce des plantes, des médicaments ſimples & compoſés, en

un mot, de tout ce qui eſt connu ſous le nom de *drogues*, ſoit entiérement entre les mains des Apothicaires; que ces Artiſtes ſoient ſoumis à des examens, dont la ſévérité ſoit en proportion de l'importance de leur état, & qu'ils ſoient aſſujettis à des viſites des Membres de la Faculté, beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le ſont aujourd'hui; & en effet, elles devroient ſe faire quatre fois l'année, & ce ne ſeroit pas trop. Que ſi ces réglements trouvoient des oppoſitions, il faudroit au moins que les Herboriſtes formaſſent un corps, dont les membres euſſent ſubi des examens ſur la Botanique médicinale, & ſur l'art de deſſécher & de conſerver les végétaux; & qu'en outre, ils fuſſent aſſujetris à des viſites fréquentes des Apothicaires. Enfin il faudroit que les Droguiſtes en gros euſſent fait preuve, entre les mains des Médecins & des Apothicaires, de connoiſſances ſur les

caracteres extérieurs des médicaments & sur les méthodes de les conserver ; qu'ils fussent soumis à des visites de Médecins & d'Apothicaires ; que ces derniers assistassent, en présence des Magistrats, au débarquement des marchandises, & fussent autorisés à jetter à la mer toutes les drogues altérées, ou gâtées.

Ces loix seroient le seul moyen de ramener la confiance du Public, de ranimer le courage des Praticiens, & de porter l'art de la Médecine au point où il doit être, pour en tirer les avantages qu'on est en droit d'en attendre. Quant à nous, qui ne pouvons faire que des vœux pour la promulgation de ces loix utiles, nous exhortons nos Lecteurs, à ne jamais se pourvoir de médicaments que chez les Apothicaires, & même que chez les Apothicaires famés pour leur savoir & leur probité. Nous les exhortons de plus à vérifier les plan-

tes & les remedes ſimples qu'ils acheteront, ſur les deſcriptions que nous en avons données aux articles de la Table qui les concernent.

Nous avons eu attention, non-ſeulement de décrire, le plus exactement poſſible, les caracteres externes les plus marqués de chaque médicament, mais encore d'indiquer ceux qui ſont ſuſceptibles de falſification, & de donner les moyens de reconnoître cette falſification. Par-là, nous nous flattons, que ſi le Lecteur veut prendre la peine de la confrontation, il ne ſera que rarement victime des tromperies odieuſes, que mettent tous les jours en uſage, comme nous venons de le faire voir, une grande partie de ceux qui ſe chargent du débit des ſecours néceſſaires à l'humanité ſouffrante.

Nous avons porté notre attention plus loin. Nous avons préſumé qu'il pourroit ſe trouver, parmi nos Lecteurs, quelques perſon-

nes qui, par gout, ſe ſeroient occupées de la ſcience agréable de la Botanique. C'eſt en faveur de l'habitude qu'ils ont de dénommer les plantes en latin, que nous avons tranſcrit les phraſes latines, par leſquelles elles ſont déſignées chez les plus fameux Auteurs, ſur-tout chez Jean & Gaſpard BOHIN, chez TOURNEFORT, le Chevalier LINNÉE, &c. Mais pour l'utilité du plus grand nombre, nous avons traduit en françois ces mêmes phraſes, & au nom ſcientifique de chaque plante, nous avons joint conſtamment le nom vulgaire, à moins que nous n'ayons pu en avoir connoiſſance.

Il y avoit ſans doute un moyen plus sûr de faciliter la vérification des médicaments, ſur-tout des plantes, & ce moyen étoit de faire deſſiner, graver & colorier celles dont il eſt parlé dans la MÉDECINE DOMESTIQUE, en réduiſant les planches au format de cet

Ouvrage ; nous l'avons bien ſenti. Mais le prix auquel l'exécution de ce projet auroit fait monter notre Traduction, nous en a éloigné. D'ailleurs il auroit fallu, pour ne rien laiſſer à deſirer à cet égard, traiter également tous les autres remedes ; ce qui auroit été très-difficile, & même impoſſible pour quelques-uns, tels que pluſieurs eſpeces de *ſels*, de *diſſolutions*, de *mixtures*, de *teintures*, d'*onguents*, &c. qui, pour la couleur ſur-tout, ſe reſſemblent tellement, que leur différence échappe quelquefois aux yeux les plus exercés. Au reſte, nous avons déja un grand nombre de plantes coloriées. M. REGNAULT en a donné un Recueil *in-folio*, ſous le nom de, *La Botanique miſe à la portée de tout le monde* ; & il paroît actuellement le troiſieme Cahier *in*-8° du *Flora Pariſienſis*, par M. BULLIARD, propoſé par ſouſcription, chez Didot le jeune. Ce dernier Ouvrage nous ſemble

très-exact pour le deſſein & les couleurs : il a, de plus, cet avantage ſur le premier, qu'il eſt ſous un format plus portatif & moins couteux. Nous y renvoyons les curieux, & les perſonnes qui voudront avoir des guides plus certains que de ſimples deſcriptions.

Nous avons en outre donné la recette des médicaments compoſés les plus faciles à préparer. Un grand nombre de ces articles appartiennent à M. BUCHAN, qui les a inſérés dans un Appendice, à la ſuite de ſon Ouvrage. Nous les avons diſtingués des nôtres, par ces deux lettres, *M. B.*

Quant aux remedes très-compoſés, comme les détails, dans leſquels il faudroit entrer, ne feroient que groſſir l'Ouvrage, & que leur préparation eſt d'ailleurs très-difficile & très-couteuſe, nous nous ſommes contentés de renvoyer à deux Livres excellents qui en traitent ſpécialement, c'eſt-à-

dire, au *Dictionnaire de Chymie* de M. MACQUER, & aux *Eléments de Pharmacie* de M. BAUMÉ.

Telles ſont les additions dans leſquelles nous a entraîné le deſir de rendre la MÉDECINE DOMESTIQUE plus généralement utile. Nous oſons eſpérer, que pour peu qu'on y apporte d'attention, il eſt difficile qu'on n'en retire pas quelques avantages. Le peuple y apprendra, au moins, à connoître le pouvoir de la nature dans la guériſon des maladies, &, par conſéquent, à douter du ſavoir de ces Charlatans & de ces routiniers hardis, qui ne connoiſſent d'autres manieres de traiter les malades, qu'en les accablant de remedes; qui ſaignent, émétiſent, purgent dans toutes les maladies, & dans tous les temps des maladies; qui enfin ne ceſſent d'agir que lorſque la nature, qui ſe trouve toujours entre le donneur de remedes & la maladie, a eu aſſez de forces pour

en triompher ; ou que le malade, épuiſé, ſuccombe ſous les coups de ces ignorants. Ce doute le conduira néceſſairement à ne s'adreſſer qu'aux Médecins véritablement inſtruits, dont les principes d'honnêtetés & d'humanité les portent toujours à ſecourir les pauvres, avec le même zele & le même empreſſement que les riches.

Les gens ſenſés & inſtruits puiſeront d'ailleurs dans la MÉDECINE DOMESTIQUE, des idées claires & préciſes de la vraie méthode de guérir, & pourront, par-là, apprécier ou rectifier la conduite de ceux en qui ils placent leur confiance.

Toutes les perſonnes intelligentes & charitables, dans les villes, ou dans les campagnes, qui, par une eſpece de vocation naturelle, ſe font un devoir d'aider de leurs conſeils & de leurs bonnes œuvres les pauvres qui les environnent, trouveront, dans cet Ouvrage, un guide sûr & invariable, qui exalte-

ra leur inclination à faire le bien, en éloignant d'eux la crainte, qu'ils ont ſouvent, de faire du mal.

MM. les Curés, Vicaires & autres Eccléſiaſtiques, qui, par un zele bien eſtimable, & par pur amour pour leurs ouailles, deſirent ſouvent d'être à portée de donner des ſecours au corps, comme ils les donnent à l'ame, ſentiront que le principal but de cet Ouvrage eſt de les mettre dans le cas de pouvoir ſatisfaire leurs vues paternelles. Les connoiſſances phyſiques, qu'ils ont acquiſes dans les études néceſſaires à leur éducation, leur feront ſaiſir avec facilité les principes certains qui y ſont expoſés. Inſtruits de la meilleure maniere d'élever les enfants, ils veilleront avec plus d'attention à celle que les nourrices, qui ſont dans leurs Paroiſſes, mettent en uſage : ils en reconnoîtront plus promptement les abus ; ils en preſcriront, avec plus de fermeté, de

plus convenables : &, ſi ces marâtres ſont indociles à la voix de la raiſon & de l'expérience, ils en avertiront, avec plus de célérité, les peres & meres, qui, le plus ſouvent, n'apprennent le malheur de leurs enfants, que lorſqu'il n'eſt plus temps. Pénétrés de douleurs, à la vue des ravages qu'occaſionnent la falſification & l'altération des médicaments, ils ſe conformeront aux vues ſages & bienfaiſantes du Miniſtere, en ſuppliant MM. les Intendants qui ſont chargés, par le Gouvernement, de leur faire diſtribuer, par année, une certaine quantité de remedes, de ne leur en envoyer que dans la proportion du beſoin inſtantané qu'ils en auront, afin que ces drogues ne s'alterent point par le laps de temps, comme il arrive aſſez ſouvent, ſur-tout à celles qui ſont molles & liquides. Auſſi-tôt que ces remedes leur ſeront parvenus, ils les vérifieront ſur les deſcrip-

tions que nous en avons données à la Table; & lorſqu'ils en trouveront de falſifiés ou de corrompus, ils ſupplieront qu'on leur en envoie de nouveaux; ce qui ne pourra manquer de leur être accordé, d'après les raiſons puiſſantes que leur dicteront leurs lumieres & leur zele. Ils pourront d'ailleurs s'adreſſer aux Seigneurs & Dames de Paroiſſes, & aux autres perſonnes riches ou aiſées qui paſſent, ou toute l'année, ou une partie de l'année à la campagne, & qui, s'ils daignent jetter les yeux ſur cet Ouvrage, y puiſeront des vérités qui les porteront à ſaiſir, avec empreſſement, les occaſions de ſignaler la charité, dont ils ſont animés envers les pauvres.

Enfin, nous nous flattons que les Chirurgiens, répandus dans les campagnes & dans les petites villes, qui voudront lire la MÉDECINE DOMESTIQUE, avec l'attention qu'elle demande, applau-

diront aux préceptes qu'elle renferme, & en adopteront la pratique ; quoique différente, peut-être, de celle qu'ils avoient ſuivie auparavant. Ils ſentiront, pour me ſervir des propres expreſſions du célebre TISSOT, qu'on peut apprendre à tout âge & de tout le monde. Ils ne ſe feront donc point de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience qui, à proprement parler, n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils n'ont jamais pu ſe livrer d'une maniere convenable, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours, qui leur ont manqué.

Nous terminerons ce que nous avions à dire ſur cette ſeconde Partie, par un Tableau fidele des *ſymptomes* reſpectifs qui caractériſent les maladies générales internes ; c'eſt-à-dire, celles qui, n'ayant aucun ſiege déterminé, & qui ne

paroiſſant pas avoir de cauſe évidente, jettent de l'incertitude ſur leur dénomination. De plus, nous y expoſerons les *ſymptomes* qui ſont les avant-coureurs des maladies, qui ont bien un ſiege déterminé, comme celles du *cerveau*, des *poumons*, du *foie*, &c. mais qui demandent plus ou moins de jours pour ſe déclarer. Car l'expérience a prouvé, & l'on s'en convaincra facilement par la lecture de cet Ouvrage, que les maladies graves ont des jours préparatoires, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, pendant leſquels la nature ſemble développer tous les *ſymptomes* principaux qui les conſtitueront dans la ſuite de telle ou telle eſpece. Or ces jours préparatoires, plus ou moins nombreux, relativement à la maladie qui doit ſurvenir, préſentent d'autres *ſymptomes* qui, quoique légers, & paroiſſant d'abord avoir beaucoup de reſſemblance entre eux, ſont cependant déja ca-

pables d'indiquer, juſqu'à un certain point, de quel genre ſera la maladie dont on eſt menacé. Et comme le ſuccès dans le traitement des maladies, en général, & à plus forte raiſon dans celui des maladies dangereuſes, dépend en grande partie des commencements ; que quelquefois même, en s'y prenant dès le début, on parvient à les faire avorter, ou à prévenir les accidents dont elles ſont accompagnées ; nous avons cru qu'on nous ſauroit généralement gré, d'avoir raſſemblé, en un petit nombre de pages, les caractères eſſentiels qui annoncent d'avance telle ou telle maladie, ou qui font qu'elle a tel ou tel nom, lorſqu'elle eſt déja déclarée ou avancée : car en cherchant, dans ce Tableau, les *ſymptomes* qui, comparés avec ceux d'un malade attaqué d'une de ces maladies, paroîtront y correſpondre le plus exactement, on apprendra le nom de cette maladie ; au

moyen de quoi on trouvera facilement dans l'Ouvrage, le traitement qui lui convient; ce qui eût été fort difficile sans ce secours.

On ſent que nous ne devons parler dans cet expoſé, ni des maladies des organes externes, telles que de l'*ophthalmie* ou *inflammation des yeux*, de l'*eſquinancie* ou *inflammation de la gorge*, &c. ni des maladies de la peau, telles que l'*éréſipelle*, la *gale*, les *dartres*, &c. parce qu'elles ſe font aſſez connoître par la ſeule inſpection, & qu'en cherchant à la Table des Chapitres de chaque volume, leur nom ſe préſentera de lui-même. Nous ne parlerons pas non plus des *rhumes*, des diverſes eſpeces de *toux*, des *coliques*, des *cours de ventre*, du *vomiſſement*, de la *ſuppreſſion d'urine*, des diverſes eſpeces d'*hémorrhagies*, de la *jauniſſe*, de l'*hydropiſie*, du *rhumatiſme*, de la *paralyſie*, du *cancer*, &c. ces maladies n'étant point équi-

voques, & préſentant d'abord leurs noms. Quant aux *maladies vénériennes*, à la *rage*, &c. il eſt impoſſible de les méconnoître, d'après les cauſes qui y ont donné lieu; il ſeroit donc ſuperflu d'entrer dans le détail de leurs *ſymptomes*. Les maladies des femmes & des enfants ſeroient plus embarraſſantes, ſi M. BUCHAN ne les avoit renfermées dans deux Chapitres, diviſés en paragraphes, ce qui les rend très-faciles à trouver.

Notre objet, par ce Tableau, n'eſt certainement pas de fomenter la pareſſe & la négligence; nous avertiſſons, au contraire, que pour que cet Ouvrage ſoit bien entendu, & pour qu'on en retire tout le fruit poſſible, il doit être lu & relu avec une attention toujours également ſoutenue. Mais, comme il n'appartient qu'à un homme qui s'eſt occupé, pendant de longues années, de l'hiſtoire des maladies, d'en ſaiſir au premier abord

le caractére & la nature, & que, quelque mémoire qu'on ſuppoſe à une perſonne qui n'a pas fait ſa principale occupation de la Médecine, on ne peut eſpérer, malgré les lectures réitérées, qu'elle aura toujours préſents à l'eſprit les rapports & les différences qu'offrent la plupart des maladies; nous avons penſé que ce Tableau ſeroit à nos Lecteurs, ce que fut jadis à *Théſée* le fil d'*Ariadne*, qu'il les aideroit à ſortir du labyrinthe qu'offre, à tout autre qu'à des gens de l'Art, la foule de maladies auxquelles eſt expoſé le genre humain; & qu'en foulageant en outre leur mémoire, il ſeroit une eſpece d'appas qui les attireroit, & fixeroit, d'une maniere plus particuliere, leur attention ſur des objets de la plus grande importance, puiſqu'il ne s'agit pas moins, dans cet Ouvrage, que de les porter à concourir à leur propre conſervation.

Nous ſuivrons, dans cet expoſé, l'ordre des Chapitres.

NB. Les deux premiers Chapitres, qui ne traitent point de maladies proprement dites, mais qui contiennent des généralités ſur toutes les maladies & ſur les fievres, doivent ſervir d'*introduction* à chacun des Chapitres ſuivants. Nous exhortons donc le Lecteur à les lire conjointement avec celui qui traite de la maladie qu'il veut connoître, & dont il veut ſuivre le traitement.

TABLEAU

Des ſymptomes qui caractériſent & conſtituent les maladies générales internes, & autres maladies graves.

NOus ſuppoſons qu'une perſonne, qui s'intéreſſe à un malade, déſire ſavoir le nom de la maladie dont il eſt attaqué, pour lui donner des preuves de ſon attachement, ou pour exer-

cer, à ſon égard, les devoirs ſatisfaiſants de l'humanité, en lui rendant les ſervices, & en lui adminiſtrant les ſecours qui ſont en ſon pouvoir; nous la ſuppoſons auprès du malade, l'examinant, l'interrogeant, lui tâtant le *pouls*, &c. comme nous l'avons conſeillé, T. II, note 1, p. 6, 7 & 8. Or,

Si le malade commence par éprouver des douleurs à la tête, dans les *lombes*, dans les reins; une laſſitude dans tous les membres; un ſentiment de froid aux extrêmités; des *pendiculations*, des bâillements, accompagnés d'*anxiétés*, de *nauſées*, & quelquefois de *vomiſſement*; ſi à tous ces *ſymptomes* ſuccede le friſſon, & enſuite un violent tremblement; ſi bientôt après la peau, auparavant froide & ſeche, devient moite; ſi la ſueur qui, dans ces cas, coule abondamment; ſi les urines qui ſont rougeâtres, briquetées, & qui dépoſent un ſédiment de la même couleur, terminent l'accès, cette perſonne reconnoîtra que cette maladie eſt une *fievre intermittente*. Elle conſultera donc le Chapitre III, qui lui indiquera le régime & les remedes qui conviennent à cette eſpece de *fievre*. Fievres intermittentes.

Si ces *ſymptomes*, ou ces *accès* reviennent tous les jours, elle conclura que Fievre quotidienne.

c'eſt une *fievre intermittente quotidienne*; ou ſimplement une *fievre quotidienne.*

Fievre tierce. Si ces *ſymptomes* ne reviennent que de deux jours l'un, ou le troiſieme jour, elle déclarera que c'eſt une *fievre tierce.*

Fievre quarte. S'ils ne reviennent qu'au bout de trois jours, ou le quatrieme jour, elle ſaura que c'eſt une *fievre quarte*, & elle trouvera dans ce même Chapitre III, le traitement qu'exigent ces trois eſpeces de *fievres intermittentes.*

Fievre continue-aiguë, ou inflammatoire. Si le malade éprouve d'abord un reſſerrement, ou un froid général, bientôt ſuivi de chaleur, d'un *pouls plein* & très-*fréquent*, de douleur de tête, de ſéchereſſe & d'ardeur à la peau, de rougeur dans les yeux; ſi ſon teint eſt animé; s'il y a douleur dans le dos & dans les reins, avec difficulté de reſpirer, des *anxiétés*, des envies de vomir; s'il ſe plaint d'une grande ſoif; s'il repouſſe les aliments ſolides; s'il ne dort point; ſi la langue, d'abord humectée, devient ſucceſſivement ſeche, rude, noire, &c. elle reconnoîtra que cette maladie s'appelle *fievre continue-aiguë*, ou *inflammatoire*, & elle en trouvera le traitement Chap. IV.

Pleuréſie vraie. Si cette perſonne apprend que la maladie s'eſt déclarée par le friſſon & le refroidiſſement,

froidiſſement, ſuivis de chaleur, de ſoif & d'*inſomnie*; qu'il ſoit enſuite ſurvenu une douleur violente & *pungitive* dans l'un des côtés, &, comme il arrive quelquefois, tout le long de l'*épine du dos*, ou vers le devant de la poitrine, ou vers les épaules; ſi cette douleur eſt plus aiguë dans le temps de l'*inſpiration*; ſi le *pouls* eſt *vîte* & *dur*; ſi les urines ſont hautes en couleur; ſi le ſang ſe couvre, dans la palette, d'une eſpece de *couenne*; ſi les crachats s'épaiſſiſſent ſucceſſivement, & deviennent ſanglants, &c.; elle reconnoîtra que c'eſt une *pleuréſie vraie*, & elle lira le Chap. V, §. I.

Pleuréſie fauſſe.

Si la douleur de côté, dont il a été queſtion dans l'article précédent, eſt plus à l'extérieur, & ſe fait ſentir principalement dans les *muſcles de la poitrine*, elle lira le §. II de ce même Chap. V, qui traite de la *pleuréſie fauſſe*.

Paraphrénéſie.

Si le malade a une fievre très-aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la région du *diaphragme*; ſi cette douleur augmente en touſſant, en éternuant, en reſpirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c.; ſi la *reſpiration* eſt courte; s'il reſpire du ventre; s'il a le *hoquet*, du *délire*, le *rire ſardonien*, qui eſt

une eſpece de grimace involontaire, &c. ; elle nommera cette maladie *paraphréné-ſie*, ou *inflammation du diaphragme*, & conſultera le §. III du même Chap. V.

Fluxion de poitrine vraie.

Si le malade a tous les *ſymptomes* de la *pleuréſie vraie*, à l'exception que le *pouls* eſt plus *mollet*, que les douleurs ſont moins aiguës, mais que la *reſpiration* eſt plus difficile, & l'oppreſſion de poitrine plus grande, elle ſaura que cette maladie eſt une *fluxion de poitrine*, dont elle trouvera le traitement Chap. VI, §. I.

Fauſſe fluxion de poitrine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid & de chaud ; ſi le *pouls* eſt *petit* & *vîte* ; ſi le malade ſent un poids ſur la poitrine ; ſi la *reſpiration* eſt difficile ; s'il ſe plaint par fois de douleurs dans la tête, accompagnées de *vertiges* ; ſi les urines ſont pâles, &c. ; cette maladie ſe nomme *fauſſe fluxion de poitrine* : elle conſultera le §. II du même Ch. VI.

Pulmonie.

Si la maladie s'annonce, comme il arrive ordinairement, par une toux ſeche, qui ſouvent continue pendant quelques mois, accompagnée d'envies de vomir ; ſi le malade éprouve plus de chaleur que dans l'état naturel ; s'il a des douleurs & de l'oppreſſion dans la poitrine, ſurtout après avoir fait quelque mouve-

ment ; ſi les crachats ont un gout ſalé, & ſont ſouvent mêlés de ſang ; ſi le malade eſt triſte, mélancholique & très-altéré ; ſi l'appétit eſt mauvais ; ſi les crachats prennent enſuite une teinte verdâtre, blanche, ou *ſanguinolente* ; ſi le malade a une *fievre hectique*, des *ſueurs colliquatives*, le *cours de ventre*, & un *flux exceſſif d'urine* ; s'il reſſent une chaleur brûlante dans la paume des mains ; ſi les joues ſe couvrent d'un rouge foncé après les repas ; ſi les doigts s'aminciſſent, les ongles deviennent convexes, les cheveux tombent ; ſi enfin il ſurvient un gonflement aux pieds & aux jambes ; ſi les forces ſe perdent totalement ; ſi les yeux ſe cavent, &c. ; elle reconnoîtra, à tous ces *ſymptomes*, la *pulmonie*, dont elle lira le traitement Chap. VII, §. I.

Si la maladie a pour avant-coureurs l'abattement, la perte de l'appétit, la foibleſſe, les laſſitudes après le moindre mouvement, des *inſomnies*, des ſoupirs profonds, le découragement de l'eſprit ; ſi à ces *ſymptomes* ſuccedent un *pouls petit* & *fréquent*, la ſéchereſſe de la langue, ſans que le malade ſoit conſidérablement altéré ; s'il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui ſe manifeſtent par la rougeur du vi- Fievre lente, ou nerveuſe.

ſage; ſi bientôt il ſe plaint de *vertiges*, de douleurs de tête, de *nauſées* & d'envies de vomir; ſi le *pouls* eſt *vîte* & quelquefois *intermittent*, les urines pâles, reſſemblantes à de lá biere éventée; ſi le malade reſpire difficilement; s'il a du *délire*, &c.; on conclura qu'il eſt attaqué d'une *fievre lente* ou *nerveuſe*, & on trouvera, Chap. VIII, la maniere de traiter cette maladie.

Fievre putride, maligne ou pourprée.

Si le malade éprouve, pluſieurs jours avant la maladie, une foibleſſe marquée, des laſſitudes ſpontanées, ſans aucune cauſe apparente; s'il eſt abattu; s'il ſoupire; s'il perd courage; ſi quelques jours après il ſe frappe de la crainte de la mort; s'il a des *nauſées*; s'il vomit de la *bile*; s'il a un violent mal de tête, accompagné de *pulſations*, ou de battement dans les *arteres tempérales*; ſi les yeux paroiſſent rouges, enflammés; s'il y ſent de la douleur juſques dans le fond des orbites; s'il éprouve un bourdonnement dans les oreilles; ſi la *reſpiration* eſt laborieuſe, & ſouvent interrompue par des ſoupirs; s'il ſe plaint de douleurs à la région de l'eſtomac, dans le dos & dans les reins; ſi la langue, d'abord blanche, devient noire, gercée, &c.; ſi les dents ſe couvrent d'une croute noire; ſi

le malade rend quelquefois des *vers* par haut & par bas; s'il friſſonne; s'il tremble; s'il ſalive; ſi le ſang, ſorti de la veine, paroît diſſous, ou n'avoir que très-peu d'adhéſion, & ſe putréfie promptement; ſi les *déjections*, toujours très-fétides, ſont, tantôt verdâtres, tantôt noires, ou rougeâtres; ſi la peau ſe couvre de taches *pourprées*, lividęs, brunes, noires; ſi le malade a des *hémorrhagies* par les yeux, par le nez, par la bouche, &c.; on ne doutera pas que cette maladie ne ſoit une *fievre putride*, *maligne*, ou *pourprée*, & on conſultera le Ch. IX.

Si la maladie s'annonce par un friſſon léger, ſuivi de chaleur, de foibleſſe & de ſoupirs; ſi le *pouls* eſt *petit* & *fréquent*, accompagné de difficulté de reſpirer, d'*anxiétés*, d'oppreſſion dans la poitrine, d'agitation, de délire; ſi la langue eſt blanche; ſi les mains tremblent, quoiqu'elles ſoient quelquefois brûlantes; ſi, chez une femme en couche, le lait change de route, & que les autres évacuations ſe ſupprimẽt; ſi le malade éprouve ſur la peau une démangeaiſon, des douleurs, ſemblables à celles qu'occaſionneroient des piquures d'épingles; s'il ſe manifeſte de petites *puſtules* innombrables, rouges ou blanches, ac- Fievre miliaire.

compagnées de la diminution des *ſymptomes* précédents, d'une ſueur, qui a une odeur de *putridité* particuliere, & du retour des évacuations ſupprimées, &c.; cette maladie ſe nomme *fievre miliaire*, & on en cherchera le traitement au Chap. X.

Fievre rémittente.

Si le malade commence par éprouver des bâillements, des *pendiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges* & des alternatives de froid & de chaud; s'il reſſent une douleur à la région de l'eſtomac, accompagnée, quelquefois, d'un gonflement; ſi la langue eſt blanche; ſi la peau & les yeux paroiſſent jaunes; ſi le malade vomit de la *bile*; ſi le *pouls*, qui eſt rarement *plein*, eſt quelquefois un peu *dur*; s'il y a, ou *conſtipation* exceſſive, ou *cours de ventre* conſidérable; ſi tous ces *ſymptomes* ont des *rémiſſions* marquées, c'eſt-à-dire, des temps où ils ſont infiniment moins violents, ſans pourtant diſparoître entiérement; ſi le retour de leur violence a des heures, ou des jours *périodiques*, à peu près comme les *accès* des *fievres intermittentes*, &c.; on nomme cette maladie *fievre rémittente*, & on trouvera, Chap. XI, le traitement qui lui convient.

Petite vérole.

Si un enfant, ou un adulte devient

triſte, indifférent, de gai qu'il étoit, ou qu'il ſoit gai, de triſte qu'il étoit auparavant; s'il eſt aſſoupi, altéré, n'ayant point d'appétit pour les aliments ſolides; s'il ſe plaint de laſſitudes; s'il ſue, pour peu qu'il faſſe de mouvement; ſi ce mal-aiſe dure deux, ou trois jours, & que le troiſieme, ou le quatrieme il ſoit ſuivi d'alternatives de froid & de chaud, d'abord légeres, mais qui prennent bientôt de l'intenſité, & qui ſont bientôt accompagnées de douleurs dans les reins & à la tête, de vomiſſements, ou au moins d'envies de vomir; ſi le *pouls* eſt *vîte*, la peau brûlante; ſi le malade ne dort pas; ſi, quand il eſt aſſoupi, il éprouve une eſpece de friſſonnement, ſuivi d'un treſſaillement ſoudain, *ſymptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine; & ſi le malade, étant un enfant très-jeune, eſt attaqué de *convulſions*, &c.; on preſſentira qu'il va être attaqué de la *petite vérole*, dont les boutons commencent à paroître ordinairement le quatrieme jour; on verra, Chap. XII, comment on doit traiter ce prélude, ainſi que la ſuite de cette maladie.

Rougeole. Si le malade a des alternatives de froid & de chaud, accompagnées de malaiſe & de manque d'appétit; ſi la lan-

gue eſt blanche, mais, pour l'ordinaire, humectée; ſi le malade a une petite *toux* ſeche & *breve*, qui cependant ne ſe déclare quelquefois qu'après l'*éruption*; s'il ſe ſent la tête peſante; ſi les yeux ſont enflammés, & d'une ſenſibilité extrême, de ſorte qu'ils ne puiſſent être expoſés à la lumiere ſans ſouffrir; ſi le malade a un écoulement de larmes très-âcres, & de ſéroſités par les narines; s'il a des douleurs dans la poitrine; ſi, comme il arrive quelquefois, il vomit, ou s'il a un *cours de ventre*; ſi le malade, étant enfant, rend des *ſelles* verdâtres; s'il ſe plaint d'une démangeaiſon à la peau, s'il eſt inquiet, chagrin; s'il ſaigne du nez, &c.; on s'attendra à une *rougeole*, dont l'*éruption* paroît vers le quatrieme jour; on conſultera le Chap. XIII, §. I.

Fievre ſcarlatine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid & de chaud, ſans un mal-aiſe conſidérable; ſi la peau ſe couvre de taches rouges plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*; ſi ces taches durent deux ou trois jours, & diſparoiſſent enſuite; ſi, après qu'elles ſont paſſées, la *ſurpeau* ou l'*épiderme* pele & tombe en écailles, cette maladie s'appelle *fievre ſcarlatine bénigne*.

Mais ſi, ayant commencé par le froid, le friſſon, un abattement, un mal-aiſe univerſel & une grande oppreſſion de poitrine, il a ſuccédé une chaleur exceſſive, des *nauſées*, le *vomiſſement*, &c. ſi le *pouls* eſt *fréquent*, mais *petit* & *enfoncé*; ſi la *reſpiration* eſt précipitée, difficile; ſi la peau eſt brulante, ſans être abſolument ſeche; ſi la langue eſt humectée & blanche; ſi enfin l'*éruption* ne procure aucun ſoulagement, &c.; elle s'appelle *fievre ſcarlatine maligne*, *putride*, &c. On trouvera le traitement de ces deux eſpeces de *fievre ſcarlatine*, Chap. XIII, §. II.

Si aux *ſymptomes* de la *fievre continue-aiguë inflammatoire*, ou ſi à ceux des *fievres intermittentes*, même à ceux de la *fievre rémittente*, ſe joint une *évacuation* copieuſe de *bile* par haut & par bas, &c.; on nomme cette maladie *fievre bilieuſe*, pour laquelle on conſultera le §. III du même Chapitre XIII. Fievre bilieuſe.

Si la maladie s'annonce par des douleurs à la tête, une rougeur dans les yeux & ſur le viſage, un ſommeil interrompu ou totalement perdu; une grande ſéchereſſe à la peau; la conſtipation, la rétention d'urine, un petit écoulement de ſang par les narines, un bourdonnement Phrénéſie, ou inflammation du cerveau.

dans les oreilles & une irritabilité extrême dans le *ſyſtême nerveux*; ſi à tous ces *ſymptomes*, ſe joignent ceux de la *fievre inflammatoire*, ou *continue-aiguë très-grave*; ſi le *pouls* eſt *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*, & d'autres fois *dur* & *ſerré*; ſi l'*ouie* eſt très-délicate, de maniere que le malade entende avec une ſubtilité ſinguliere, *ſymptome* qui n'eſt pas de longue durée; ſi le battement des *arteres* du cou & des *tempes* eſt très-ſenſible; ſi la langue eſt noire & ſeche, ſans ſoif & avec répugnance pour la boiſſon; ſi l'eſprit du malade n'eſt occupé que des objets qui l'avoient frappé immédiatement avant ſa maladie; ſi, plongé dans le plus profond ſilence, il paroît s'éveiller tout-à-coup & devenir furieux; ſi le *délire* eſt continuel, de maniere que tantôt le malade ſe jette hors du lit, que tantôt il crie, il chante, il pleure, & que ſes queſtions ſoient ſans ſuite, ainſi que ſes réponſes; ſi ſes yeux jouiſſent d'une mobilité ſinguliere; ſi ſes mains tremblent, &c.; ſi les urines ſont ſupprimées ou blanches, &c.; cette maladie s'appelle *phrénéſie* ou *inflammation du cerveau*. On en trouvera le traitement, Chapitre XV.

Inflamma- Si le malade a une douleur fixe & une

chaleur brulante dans la région de l'eſtomac ; s'il a des inſomnies, des *anxiétés* ; ſi le *pouls* eſt *petit*, *fréquent* & *dur* ; s'il vomit ou éprouve des *nauſées* & des maux de cœur ; s'il a une ſoif exceſſive ; s'il reſpire difficilement ; s'il a des ſueurs froides, & quelquefois des *convulſions* & des foibleſſes ; ſi l'eſtomac eſt gonflé & paroît dur au toucher ; s'il éprouve un ſentiment douloureux, toutes les fois qu'il prend de la boiſſon ou des alimens, ſur-tout ſi ces boiſſons ou ces alimens ſont trop chauds ou trop froids, &c. ; cette maladie eſt une *inflammation de l'eſtomac*, dont on trouvera le traitement Chapitre XIX, §. I.

tion de l'eſtomac.

Si, à des *ſymptomes* à peu près ſemblables à ceux que nous venons de décrire, pour la maladie précédente, ſe joint une douleur plus fixe & plus aiguë, ſituée vers le *nombril* ; ſi le *vomiſſement* eſt plus violent, ſi même le malade vomit les *matieres fécales*, &c. ; on appelle cette maladie *inflammation de bas-ventre*, *paſſion iliaque*, *miſéréré*, &c. il faut conſulter le §. II du même Chap. XIX.

Inflammation de bas-ventre, paſſion iliaque, miſéréré, &c.

Si le malade ſent une douleur aiguë dans la région des reins, accompagnée de peu de fievre, d'engourdiſſement ou de douleur ſourde dans la cuiſſe du côté

Inflammation des reins, colique néphrétique.

affecté ; si l'urine, qui eſt d'abord claire, devient enſuite rouge, & dans le plus fort de la maladie pâle, ſortant avec difficulté & en très-petite quantité à la fois ; s'il ſouffre beaucoup quand il veut marcher ou ſe tenir droit ; s'il ſe couche plus aiſément ſur le côté affecté que ſur l'autre ; s'il a des envies de vomir ; s'il vomit pendant l'accès, qui dure quelques heures, quelquefois un ou deux jours, & qui ſe termine par l'écoulement des urines ou la ſortie de la pierre, &c. ; cette maladie ſe nomme *inflammation des reins* ou *colique néphrétique*. On en trouvera le traitement, Chap. XIX, §. III.

Inflammation de la veſſie.

Si le malade reſſent une douleur très-aiguë dans la partie inférieure du ventre ; s'il éprouve une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fievre, d'envies continuelles d'aller à la garde-robe & de rendre les urines, &c. ; on appelle cette maladie *inflammation de la veſſie*, dont il eſt traité, §. V de ce même Chap. XIX.

Inflammation du foie.

Si le malade éprouve une tenſion douloureuſe au côté droit, ſous les *fauſſes côtes*, accompagnée d'un peu de fievre, d'un ſentiment de peſanteur dans cette partie, d'une difficulté de reſpirer, de dégout pour les aliments, d'une ſoif ardente, &c. ſi les yeux & la peau du ma-

lade ont une teinte jaune ou pâle, cette maladie eſt une *inflammation du foie*, qui, lorſque c'eſt la partie convexe de ce viſcere qui eſt affectée, préſente une douleur plus aiguë, un *pouls* plus *vîte*, & occaſionne ſouvent une *toux* ſeche, le *hoquet*, &c.; on en trouvera le traitement, §. VI du même Chap. XIX.

Cholera morbus, ou trouſſe-galant.

Si le malade éprouve d'abord une chaleur brulante dans l'eſtomac & dans les *inteſtins*, des rapports aigres, des *vents*, des douleurs d'*entrailles*; ſi ces *ſymptomes* ſont ſuivis de *vomiſſements* exceſſifs & d'une évacuation abondante par bas, de *bile* verte, jaune & noirâtre, accompagnée de tenſion dans l'eſtomac & de *tranchées* dans le ventre; ſi le malade éprouve une ſoif ardente; ſi le *pouls* eſt très-*vîte*, *inégal*; ſi le malade reſſent une douleur très-aiguë vers le *nombril*; ſi enſuite le *pouls* baiſſe & ſouvent au point de devenir preſque imperceptible; ſi les extrêmités deviennent froides; ſi une ſueur froide ſe répand ſur tout le corps; ſi l'urine ſe ſupprime; ſi le malade a des *palpitations de cœur*, un *hoquet* violent, des foibleſſes, des *convulſions*, &c.; il eſt attaqué de la maladie appellée *cholera morbus*, ou vulgairement *trouſſe-galant*. Conſultez le Chap. XX, §. I.

Diabetes, ou évacuation excessive d'urine.

Si le malade rend plus d'urine qu'il ne prend de liquide; si ses urines sont claires, pâles, douceâtres, d'une odeur plus ou moins agréable; s'il a une soif ardente & continuelle, accompagnée d'un peu de fievre; si la bouche est seche; s'il rend sans cesse des crachats écumeux; si les forces tombent, que l'appétit se perde, que l'embonpoint disparoisse, de sorte que le malade n'ait bientôt plus que la peau & les os; s'il éprouve de la chaleur dans les *intestins*, dans les *lombes*; si les *bourses* & les *pieds* s'enflent, &c.; cette maladie s'appelle *diabetes* ou *évacuation excessive d'urine*. Consultez le Chap. XXI, §. I.

Incontinence d'urine.

Si les urines coulent involontairement & goutte à goutte, sans excéder la quantité ordinaire, & sans que le malade éprouve d'ailleurs de grandes incommodités, &c.; on donne à cette maladie le nom d'*incontinence d'urine*. Voyez le même Chap. XXI, § I, art. I.

Gravelle.

Si le malade a des douleurs dans les *lombes* & des maux de cœur; s'il vomit, s'il pisse le sang, comme il arrive quelquefois, &c.; ces *symptomes* annoncent la *gravelle* ou de petites *pierres*, qui sont fixées dans les *reins*. Mais si ces *symptomes* augmentent d'intensité; si les dou-

leurs gagnent les parties voiſines de la *veſſie*; ſi la jambe & la cuiſſe du côté affecté ſont engourdies; ſi les *teſticules* remontent; ſi les urines ſe ſupprimment, &c.; ils annoncent que les petites pierres ſont ſorties des reins, & qu'elles ſont engagées dans les *uréteres*.

Si le malade éprouve des douleurs en urinant, avant & après avoir uriné; ſi l'urine ne ſort que goutte à goutte; ſi d'autres fois elle s'arrête ſubitement, dans l'inſtant qu'elle ſort à plein canal; ſi le malade reſſent une douleur aiguë dans le col de la *veſſie*, après avoir fait du mouvement, ſur-tout après avoir été à cheval ou en carroſſe ſur un chemin rabotteux; ſi les urines dépoſent un *ſédiment* blanc, épais, abondant, de mauvaiſe odeur, *muqueux*, &c.; ſi le malade éprouve un chatouillement aux parties génitales, qui l'oblige d'y porter ſans ceſſe les mains; s'il a des envies d'aller à la ſelle dans le même inſtant qu'il urine; s'il urine plus facilement étant couché que debout; ſi en rendant les dernieres gouttes d'urine, il reſſent une douleur aiguë, ſuivie d'un mouvement convulſif, &c.; il eſt attaqué de la *pierre*. Conſultez le Chap. XXI, §. III, pour cette maladie & la précédente. Pierre.

Dyſenterie. Si la maladie s'annonce par un *cours de ventre*, accompagné de douleurs violentes dans les inteſtins, par des envies perpétuelles d'aller à la garde-robe, & qu'il rende du ſang, en plus ou moins grande quantité dans les *ſelles*; ſi la maladie s'annonce par le friſſon, par une *proſtration de forces*, un *pouls petit*, une ſoif ardente & des envies de vomir; ſi la langue devient ſeche, baveuſe & gercée; s'il ſe forme des *aphthes* dans la bouche; ſi, comme il arrive quelquefois, le malade a des *vomiſſements* énormes, & d'autres fois la peau couverte de taches *pourprées*; s'il ſurvient le *hoquet*, des *convulſions* & autres *ſymptomes* de *fievres putrides malignes*, &c.; ſi les *ſelles* ſont d'abord graſſes & écumeuſes; ſi bientôt elles ſont ſtriées de ſang; & qu'enfin elles reſſemblent à du ſang pur, mêlé de petits filaments qui reſſemblent à des raclures de chair; ſi le malade rend quelquefois des *vers*, ſoit par haut, ſoit par bas; ſi en allant à la *ſelle*, il ſent un poids vers le fondement, comme ſi tous les *inteſtins* vouloient ſortir au-dehors, &c.; il faut en conclure qu'il a la *dyſenterie*, & conſulter le Chap. XXII, §. VII.

Lienterie. Si, à une partie des *ſymptomes*, décrits

article précédent, ſe joignent un dégout extrême, ou une ſorte de faim canine, l'accablement, la foibleſſe, une urine plus ou moins bourbeuſe & en petite quantité ; ſi les ſelles, au lieu d'être ſanglantes, ne ſont compoſées que d'alimens peu changés ou qui n'ont point éprouvé de *digeſtion* ſenſible, &c. ; cette maladie eſt celle qu'on appelle *lienterie*.

Et ſi une partie des mêmes *ſymptomes* de la *dyſenterie*, ſont accompagnés de dégout, de rapports aigres, de ſoif, de douleurs, que le malade rapporte aux *lombes*, & ſouvent de *fievre* ; ſi les urines ſont troubles & peu abondantes ; ſi enfin les *ſelles*, au lieu d'être comme dans la *dyſenterie* & la *lienterie*, ſont blanchâtres, grisâtres, *chyleuſes*, ce qui annonce que les aliments ont ſubi une premiere digeſtion, &c. ; on appelle cette maladie *paſſion* ou *flux cœliaque*, qu'il faut lire, ainſi que la *lienterie*, Chap. XXII, §. VIII. Flux cœliaque.

Si le malade a le viſage tantôt pâle, & tantôt d'un rouge marqué ; s'il éprouve une démangeaiſon dans les narines, (*ſymptome* cependant aſſez équivoque, ſur-tout chez les enfants qui ſe frottent le nez, dans toutes les maladies qu'ils éprouvent ;) ſi, quand le malade eſt cou- Vers.

ché, il grince des dents; ſi la levre ſupérieure ſe gonfle; ſi l'appétit eſt quelquefois mauvais & d'autres fois vorace; ſi le malade a le *cours de ventre*, l'haleine aigre, fétide, le ventre dur, gonflé, une ſoif ardente; ſi les urines ſont écumeuſes, & quelquefois d'une couleur blanchâtre; s'il a des *tranchées*, des douleurs de *colique*, une *ſalivation* involontaire, ſur-tout pendant le ſommeil, des douleurs fréquentes de côté, avec une *toux* ſeche, un *pouls inégal*, des *palpitations de cœur*, des défaillances, des ſueurs froides, des accès d'*épilepſie*; s'il éprouve un chatouillement ou un déchirement dans la gorge, ou qu'il lui ſemble ſentir un corps mobile qui remonte de l'eſtomac vers le goſier, &c.; il a des *vers*. On conſultera le Chap. XXIV.

Goutte. Si le malade éprouve des *indigeſtions*; s'il eſt abattu; s'il rend des *vents*; s'il a des maux de tête, des foibleſſes & des vomiſſements; s'il ſe plaint de laſſitudes, de *proſtration de forces*; s'il reſſent une douleur dans les *lombes*; s'il lui ſemble ſentir des *vents* ou de l'eau froide qui courent le long de la cuiſſe, &c.; tous ces *ſymptomes* annoncent qu'un accès de *goutte* eſt ſur le point de ſe manifeſter; & ſi l'on n'y remédie point,

un ou deux jours avant que l'accès ſe déclare, l'appétit augmente d'une maniere très-ſenſible, le malade ſent de légeres douleurs en urinant, & tous les *ſymptomes* que nous avons décrits, au commencement de cet article, augmentent d'intenſité. Conſultez le Chapitre XXVII.

Si le malade a des laſſitudes extraordinaires, même au ſortir du lit, une peſanteur dans la poitrine, une difficulté de reſpirer, ſur-tout après le mouvement; s'il a les gencives gonflées, violettes, ſaignantes au moindre frottement, l'haleine fétide, de fréquents *ſaignements* de nez, une eſpece de craquement, qu'on entend de temps à autre dans les articulations, une difficulté à marcher; ſi quelquefois les jambes ſe gonflent; ſi d'autres fois elles maigriſſent; s'il ſe manifeſte des taches livides, jaunes, violettes, noires, ſur les jambes & quelquefois ſur les bras, &c.; tous ces *ſymptomes* annoncent un vice *ſcorbutique*, qui donnera lieu aux plus grands accidents, ſi l'on ne s'oppoſe pas de bonne heure à ſon accroiſſement: car s'il ſurvient au malade la pourriture des gencives & des dents, des *hémorrhagies* ou des effuſions de ſang de différentes parties du corps, Scorbut.

des *ulceres* opiniâtres, des douleurs dans tout le corps, ſur-tout dans la poitrine, des *éruptions* ſeches, écailleuſes, &c.; il a le *ſcorbut* confirmé, qui ſe termine ſouvent par une *fievre hectique*, par une *dyſenterie*, une *diarrhée*, une *hydropiſie*, une *paralyſie*, ou par la *gangrene* de quelques-uns des *inteſtins*. Liſez le Chapitre XXVIII, §. I.

Ecrouelles. Si le malade commence par avoir les glandes de deſſous le menton & de derriere les oreilles engorgées; ſi ces glandes durciſſent; ſi elles augmentent en nombre & en groſſeur, juſqu'à ce qu'enfin elles forment une large *tumeur* dure, qui reſte quelquefois un temps très-conſidérable avant qu'elle ne s'ouvre; ſi lorſqu'elle eſt ouverte, elle diſtille une *ſanie* claire ou une humeur aqueuſe; ſi on apperçoit de ces mêmes duretés ſous les *aiſſelles*, dans les *aines*, ſur les pieds, les mains, la poitrine, &c.; ſi le ventre eſt dur; ſi on y ſent les mêmes duretés par l'engorgement des glandes du *méſentere*, du *foie*, de la *rate*, &c.; ſi le nez & la levre ſupérieure ſont gonflés, ſur-tout chez les enfants, qui ſont d'ailleurs plus ſujets à cette maladie, &c.; on en conclura qu'il a les *écrouelles*, & l'on conſultera le Chapitre XXVIII, §. II.

Si le malade a la *reſpiration* laborieuſe & précipitée, accompagnée, pour l'ordinaire, d'un certain bruit qui tient du ſifflement; *reſpiration*, qui eſt quelquefois ſi pénible, que le malade eſt obligé de ſe tenir dans une poſture droite, autrement il ſeroit en danger de ſuffoquer; ſi cette difficulté de reſpirer prend, en général, après que le malade a été expoſé à un vent froid d'eſt, ou à un air épais & chargé, ou après avoir été mouillé, ou enfin après être reſté long-temps dans un lieu humide, ce malade eſt *aſthmatique*; & s'il éprouve des laſſitudes, des inſomnies; s'il a de l'enrouement, de la *toux*; s'il rend des *vents* par haut, accompagnés d'un ſentiment de peſanteur ſur la poitrine, d'une grande difficulté de reſpirer, &c.; ces *ſymptomes* annoncent l'approche de l'accès, qui ſe déclare par une chaleur, de la fievre, des douleurs de tête, des maux de cœur, des envies de vomir, une grande oppreſſion de poitrine, des *palpitations de cœur*, un *pouls foible*; & quelquefois *intermittent*, des larmes involontaires, des *vomiſſements bilieux*, &c.; liſez le Chap. XXIX. Aſthme.

Si quelqu'un a des éblouiſſements, des douleurs de tête, des *vertiges*, il doit craindre l'*apoplexie*, qui ſe déclare Apoplexie.

par la perte de la mémoire, l'assoupissement, un bourdonnement dans les oreilles, l'*incube*, des larmes involontaires, & une *respiration* laborieuse, *symptomes* qui sont suivis de la perte subite du sentiment & du mouvement, de sorte que le malade passeroit pour mort, si le cœur & les poumons ne continuoient d'agir; si le malade a le teint fleuri, le visage plein & gonflé, les *veines* & les *arteres*, sur-tout celles du cou & des tempes gorgées de sang, le *pouls fort* & *dur*, les yeux saillants & fixes; si la *respiration* est difficile, & s'exécute avec une sorte de bruit; si les urines & les excréments sortent involontairement; si quelquefois le malade vomit, &c., il est attaqué de l'*apoplexie sanguine*. Mais si le *pouls* est moins *plein*, moins *fort*; si le teint du malade, au lieu d'être animé, est pâle & livide, le malade a une *apoplexie séreuse*. Voyez le Chap. XXX, §. I & II.

Cardialgie, soda, ou fer chaud.

Si le malade éprouve une sensation de chaleur brulante & une douleur très-violente vers l'orifice supérieur de l'estomac, accompagnées quelquefois d'*anxiétés*, de *nausées* & de *vomissements*, &c.; il a la maladie appellée *cardialgie*, *soda*, ou *fer chaud*. Lisez le Chap. XXXI, §. III.

Vapeurs, Si le malade éprouve une distension

ou un gonflement dans l'eſtomac & dans les *inteſtins*, cauſés par des *vents*; ſi l'appétit & les *digeſtions* ſont habituellement mauvais, quoiqu'il arrive quelquefois que l'appétit ſoit inſatiable & les *digeſtions* très-promptes; ſi les alimens aigriſſent dans l'eſtomac; ſi le malade vomit des eaux claires, des *phlegmes* épais ou une liqueur noirâtre ſemblable à du *marc de café*; s'il éprouve ſouvent des douleurs cruelles vers le *nombril*, accompagnées de *vents* ou de murmures dans les *inteſtins*; ſi le ventre eſt quelquefois relâché, mais plus ſouvent reſſerré, ce qui occaſionne des *vents*, des mal-aiſes, &c.; ſi l'urine eſt quelquefois en petite quantité, & d'autres fois abondante & très-claire; ſi le malade éprouve un ſerrement dans la *poitrine*, des difficultés de reſpirer, des *palpitations de cœur*, quelquefois des bouffées ſoudaines de chaleur dans pluſieurs parties du corps, & d'autres fois un ſentiment de froid, ſemblable à celui qu'occaſionneroit de l'eau froide verſée ſur ces parties; s'il a des douleurs dans le dos, dans le ventre, reſſemblantes à celles cauſées par la *gravelle*; ſi le *pouls*, très-*irrégulier*, eſt, tantôt plus *lent* que de coutume, & tantôt plus

ou maladies de nerfs, ou maladies nerveuſes.

vîte; ſi le malade a des bâillements, le *hoquet*, des ſoupirs fréquents; s'il ſe ſent ſuffoquer comme par un poids ou une boule qui remonteroit de bas en haut, & preſſeroit la *poitrine*; s'il rit & pleure tour à tour; ſi le ſommeil eſt interrompu par le *cochemare* ou l'*incube*; ſi, à meſure que la maladie fait des progrès, le malade éprouve des maux de tête, des crampes, des douleurs fixes dans différentes parties du corps; ſi les yeux s'obſcurciſſent; s'ils ſont ſouvent douloureux; ſi les oreilles bourdonnent, ſi l'*ouie* s'affoiblit, ſi enfin toutes les fonctions animales ſont viciées; ſi le malade a l'ame troublée; s'il eſt précipité dans des agitations affreuſes, s'il eſt inquiet, s'il s'épouvante à la moindre occaſion; s'il eſt triſte, s'il ſe met facilement en colere, s'il eſt méfiant, &c.; s'il ſe plait dans les idées les plus biſarres; s'il a les fantaiſies les plus extravagantes; ſi la mémoire ſe perd, ainſi que la raiſon; ſi le malade a une peur conſtante de la mort; s'il eſt chagrin, impatient, courant ſans ceſſe d'un Médecin à un autre Médecin, &c.; il a les triſtes & affligeantes maladies nommées *vapeurs*, ou *maladies de nerfs*. Conſultez le Chapitre XXXII.

Si

Si une perſonne eſt peureuſe, de mauvaiſe humeur, querelleuſe, exigeante, s'impatientant pour le moindre ſujet, quelquefois avare, d'autres fois prodigue; ſi elle a le ventre ordinairement reſſerré; ſi les urines ſont claires & en petite quantité; ſi elle a l'*eſtomac* & les *inteſtins* gonflés de *vents*, le teint pâle, le *pouls petit* & *foible*, les fonctions de l'ame tellement altérées, qu'elle s'imagine ſouvent être morte, ou changée en quelque autre animal; ſi elle s'imagine d'autres fois que ſon corps eſt métamorphoſé en verre ou en d'autres ſubſtances auſſi fragiles, de ſorte qu'elle n'oſe faire le moindre mouvement, de crainte de le mettre en pieces, &c.; elle a une des *maladies nerveuſes*, appellée *mélancolie*. Conſultez le même Chap. XXXII, §. I. Mélancolie.

Si le malade a des laſſitudes extraordinaires, des douleurs à la tête, des peſanteurs, des éblouiſſements, accompagnés de bourdonnement dans les oreilles, des foibleſſes dans la vue, des *palpitations de cœur*, des *inſomnies*, de la difficulté de reſpirer, des *vents* dans les *inteſtins*, &c.; ſi les urines ſont copieuſes, mais claires; ſi le malade eſt pâle; ſi les extrêmités ſont froides; s'il éprouve ſouvent une ſenſation ſemblable à Epilepſie, haut-mal, ou mal caduc.

celle qu'occaſionneroit un air froid qui monteroit des pieds à la tête, &c. ; on doit conclure qu'il a des diſpoſitions à l'*épilepſie* ; & ſi ces *ſymptomes* ont un certain dégré d'intenſité, ils annoncent que l'accès eſt ſur le point d'éclater. Cet accès ſe manifeſte par les *ſymptomes* ſuivants : les yeux tournent, le malade geſticule, il écume de la bouche ; les bras, les jambes ſe tordent ; les pouces ſe courbent & ſe rapprochent du creux de la main ; la ſemence, l'urine, les *ſelles* ſortent ſouvent involontairement ; il eſt abſolument privé de ſes ſens & de ſa raiſon, &c. ; après l'accès, le malade reprend peu à peu connoiſſance, il ſe plaint d'une eſpece d'engourdiſſement, de laſſitudes, de douleurs de tête, il n'a aucun ſouvenir de ce qui lui eſt arrivé pendant l'accès, &c. ; liſez le même Chap. XXXII, §. III.

Cochemare, ou incube.

Si le malade, pendant la nuit, s'imagine éprouver une oppreſſion conſidérable, ou ſentir un poids énorme ſur la poitrine & ſur l'eſtomac, dont il ne peut ſe débarraſſer ; s'il gémit tout en dormant ; ſi quelquefois il crie tout haut, quoique ſouvent il faſſe de vains efforts pour parler ; ſi tantôt il s'imagine être engagé dans un combat, & que la

crainte de la mort le portant à vouloir fuir, il ſe ſente arrêté; ſi d'autres fois il croit être dans une maiſon qui brule, ou ſur le point de tomber dans une riviere, & que la crainte de bruler ou de ſe noyer l'éveille ſubitement, &c.; il a la maladie nerveuſe, appellée *cochemare* ou *incube*. Conſultez le même Chapitre XXXII, §. VII.

Affections hyſtériques.

Si la malade, car cette maladie eſt particuliere aux femmes, tombe dans des accès fréquents de foibleſſe ou de *ſyncope*; ſi dans cet état elle perd connoiſſance, & que la *reſpiration* ſoit ſi foible, qu'elle eſt à peine ſenſible; ſi elle eſt ſujette à de violentes *convulſions*; ſi ces accès ſont précédés, tantôt par le froid des extrêmités, par des *pendiculations*, des bâillements, une *proſtration de forces*, l'oppreſſion, les *anxiétés*, &c.; & tantôt par un ſentiment ſemblable à celui que cauſeroit une boule qui rouleroit dans le *bas-ventre*, & qui monteroit vers l'*eſtomac*, où elle occaſionne un gonflement, des maux de cœur, & quelquefois le *vomiſſement*, &c.; enſuite vers la gorge, où elle cauſe une eſpece de ſuffocation, à laquelle ſuccedent une *reſpiration* précipitée, des *palpitations de cœur*, des *vertiges*, l'affoibliſſement

de la vue, la perte de l'*ouie*, & des *mouvements convulsifs* dans les extrêmités & dans d'autres parties du corps, &c.; elle est attaquée de la maladie nerveuse, appellée *affections* ou *passions hystériques*. Lisez le même Chap. XXXII, §. XI.

Affections hypocondriaques.

Si le malade éprouve à peu près les mêmes *symptomes* que ceux qui caractérisent les *affections hystériques*, mais dans un dégré moins violent, & généralement plus opiniâtre, &c.; il a la maladie nerveuse, nommée *affections hypocondriaques*. Consultez le même Chapitre XXXII, §. XII.

Empoisonnements.

Si une personne quelconque, d'ailleurs dans la plus parfaite santé, se trouve éprouver tout-à-coup, après avoir mangé, une chaleur brulante dans l'*estomac* & dans les *intestins*, accompagnée d'une douleur des plus aiguës, d'une soif des plus ardentes & d'envies de vomir; si la langue & le gosier sont secs & rudes; & si, n'y apportant pas promptement du secours, le malade tombe dans des *anxiétés* excessives; s'il a le *hoquet*, des *syncopes*; si les extrêmités deviennent froides; si enfin à tous ces *symptomes*, succedent des vomissements de matiere noire, des *selles* fétides, la *gangrene* dans l'*estomac* & dans les *intestins*,

&c. ; il faut en conclure qu'elle a pris un *poiſon minéral*, tel que l'*arſenic*, le *ſublimé corroſif* à forte doſe, &c. ; il faut auſſi-tôt conſulter le Chap. XXXV, §. I.

Si, outre la chaleur brulante & les douleurs vives de l'*eſtomac* & des *inteſtins*, cette perſonne éprouve encore des *vertiges* à un certain dégré, & ſouvent une eſpece de ſtupidité & de folie, &c. ; elle a été empoiſonnée avec des *végétaux vénéneux*. Conſultez le même Chapitre XXXV, §. II.

Les empoiſonnements occaſionnés par la morſure des animaux enragés, par la piquure de la *vipere* & des inſectes vénéneux, ont des cauſes trop évidentes, pour craindre qu'on ſe trompe ſur la nature de leurs effets ; nous croyons donc devoir nous diſpenſer d'en décrire les *ſymptomes*, qu'on trouvera, au reſte, même Chapitre XXXV, §. III, art. I, II & III.

ÉTAT des poids dont M. BUCHAN ſe ſert dans cet Ouvrage, comparés avec ceux qui ſont en uſage à Paris.

LEs choſes précieuſes ſe peſent, en Angleterre, avec une livre, que les Anglois appellent la livre *Troy*. C'eſt celle dont ſe ſervent les Apothicaires. Ils la diviſent en *onces*, en *gros* ou *drachmes*, en *ſcrupules* & en *grains*. La livre contient 12 *onces*; l'once 8 *gros*; le gros 3 *ſcrupules*, & le ſcrupule 20 *grains*. Ces grains ſont plus peſants que ceux de notre poids de marc, dans le rapport de 128 à 105. Ainſi

Le *grain* Anglois peſe 1 *grain* & vingt-trois cent cinquieme de *grain* de France, ou poids de marc.

Le *ſcrupule* Anglois peſe 24 *grains* & huit vingt-unieme de *grain* de France, ou poids de marc.

Le *gros* Anglois peſe 73 *grains* & un ſeptieme de *grain* de France, ou 1 *gros* 1 *grain* & un ſeptieme de *grain* poids de marc.

L'*once Troy* peſe 585 *grains* & un ſeptieme de *grain* de France, ou 8 *gros* 9

grains & un ſeptieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* peſe 7021 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* de France, ou 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* ne peſant que 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* poids de marc, pendant que la *livre* de France, ou poids de marc, peſe 16 *onces*, il s'enſuit que la *livre Troy* eſt plus légere que la nôtre, dans le rapport de 16 à 21.

L'*once Troy*, au contraire, peſant 8 *gros* 9 *grains* & un ſeptieme de *grain* poids de marc, pendant que l'*once* de France, ou poids de marc, ne peſe que 8 *gros*, il s'enſuit que l'*once Troy* eſt plus peſante que notre *once*, dans le rapport de 64 à 63.

Rien n'eſt plus aiſé que de réduire ces poids à ceux qui ſont d'uſage, dans le lieu qu'on habite : il ne s'agit que de partir du moindre de ces poids, c'eſt-à-dire, du grain, dont nous avons donné la proportion avec celui de France, ou du poids de marc. Nous aurions bien voulu en éviter la peine au Lecteur ;

mais il auroit fallu nous mettre au fait de toutes les variétés bisarres & abusives des poids usités, non-seulement dans chaque Province, mais encore dans chaque Ville, Bourg, &c. de France; & nous avouons que ce travail nous a autant effrayé par son étendue, qu'il nous a découragé par son peu d'utilité.

Mais nous avons eu soin de réduire les mesures d'Angleterre à celles de Paris. Ainsi, toutes les fois qu'il sera question, dans cet Ouvrage, de pinte, chopine, demi-setier, verre, cuiller à bouche, cuiller à café, il n'y aura pas de réduction à faire; il suffit de savoir, que

La pinte de Paris	contient	2 liv. de liquide.
La chopine		1 livre.
Le demi-setier		demi l. ou 8 onces.
Le poiçon ou le verre		4 onces.
La cuiller à bouche ordinaire		demi-once.
La cuiller à café		Le tiers de la cuiller à bouche, ou un gros & demi à peu près.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Obſervations générales ſur la connoiſſance & la cure des maladies*, page 1

CHAP. II. *Des Fievres en général*, 14

CHAP. III. *Des Fievres intermittentes*, 36

CHAP. IV. *De la Fievre continue-aiguë*, 64

CHAP. V. *De la Pleuréſie vraie, de la Pleuréſie fauſſe, de la Paraphrénéſie*, 88

§. I. *De la Pleuréſie vraie, ou de l'inflammation de la plevre, ou de l'inflammation de poitrine*, ibid.

§. II. *De la fauſſe Pleuréſie, ou de la Pleuréſie batarde*, 109

§. III. *De la Paraphrénésie, ou de l'inflammation du diaphragme,* 110

CHAP. VI. *Des diverses especes de Péripneumonies, ou d'inflammations des poumons,* 112

§. I. *De la Péripneumonie vraie, ou de la Fluxion de poitrine,* ibid.

§. II. *De la Péripneumonie fausse, ou batarde,* 121

CHAP. VII. *Des diverses especes de Pulmonies,* 124

§. I. *De la Pulmonie, ou Phthisie, proprement dite,* ibid.

§. II. *De la Pulmonie nerveuse, ou consomption,* 155

§. III. *De la Pulmonie symptomatique,* 158

CHAP. VIII. *De la Fievre lente, ou nerveuse,* 162

CHAP. IX. *De la Fievre maligne, putride, ou pourprée,* 178

CHAP. X. *De la Fievre Miliaire,* 203

CHAP. XI. *De la Fievre Rémittente,* 215

CHAP. XII. *De la petite Vérole & de l'Inoculation,* 225

§. I. *De la petite Vérole;* ibid.

§. II. *De l'Inoculation,* 258

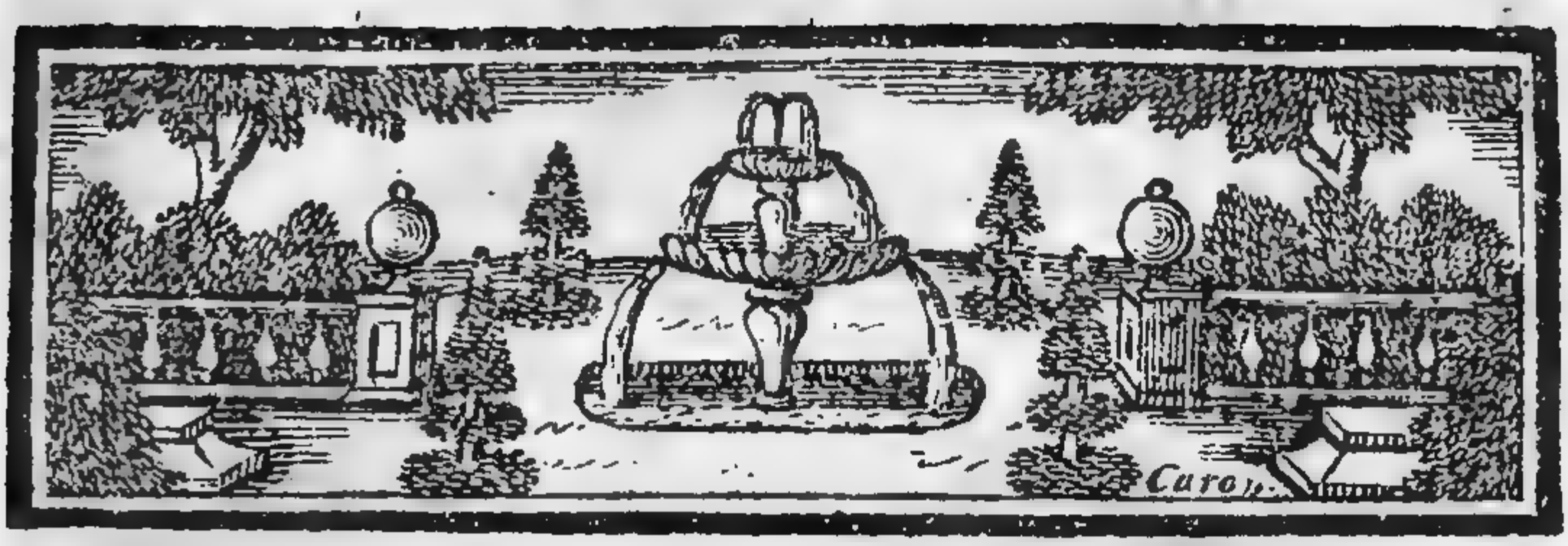
CHAP. XIII. *De la Rougeole, de la*

Fievre Scarlatine & de la Fievre Bilieuſe, 298
§. I. *De la Rougeole*, ibid.
§. II. *De la Fievre Scarlatine*, 309
§. III. *De la Fievre Bilieuſe*, 312
CHAP. XIV. *De l'Eréſipelle, ou du Feu Saint-Antoine*, 314
CHAP. XV. *De la Phrénéſie, ou de l'inflammation du cerveau*, 328
CHAP. XVI. *De l'Ophthalmie, ou de l'inflammation des yeux*, 338
CHAP. XVII. *Des diverſes eſpeces d'Eſquinancies, ou d'inflammations de la gorge*, 349
§. I. *De l'Eſquinancie bénigne*, ibid.
§. II. *De l'Eſquinancie maligne, ou des maux de gorge gangréneux & avec ulceres*, 364
CHAP. XVIII. *Des Rhumes, de la Toux & de la Coqueluche*, 372
§. I. *Des Rhumes*, ibid.
§. II. *Des diverſes eſpeces de Toux*, 380
ART. I. *De la Toux de poitrine*, ibid.
ART. II. *De la Toux d'eſtomac*, 385
ART. III. *De la Toux nerveuſe*, 387
ART. IV. *De la Toux ſymptomatique*, ibid.
§. III. *De la Coqueluche*, 390
CHAP. XIX. *De l'inflammation de*

l'eſtomac, & des viſceres du bas-ventre, 398
§. I. *De l'inflammation de l'eſtomac,* ibid.
§. II. *De l'inflammation des inteſtins, ou du bas-ventre,* 404
§. III. *Des diverſes eſpeces de Coliques,* 415
ART. I. *De la Colique flatueuſe, ou venteuſe,* 416
ART. II. *De la Colique bilieuſe,* 420
ART. III. *De la Colique hiſtérique,* 422
ART. IV. *De la Colique nerveuſe,* 424
§. IV. *De l'Inflammation des reins, ou de la Colique néphrétique,* 428
§. V. *De l'Inflammation de la veſſie,* 434
§. VI. *De l'Inflammation du foie,* 436

Fin de la Table du Tome ſecond.

MÉDECINE



MÉDECINE
DOMESTIQUE.

SECONDE PARTIE.
Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.
Observations générales ſur la connoiſſance & la cure des Maladies.

LA connoiſſance des Maladies ne dépend point autant des principes théoriques, que quelques perſonnes ſe l'imaginent; elle n'eſt que le réſultat de l'obſervation & de l'expérience. En ſervant

les malades, en obſervant leurs Maladies, on peut parvenir à un degré de connoiſſance aſſez complet, & ſur la nature de leurs *ſymptomes*, & ſur l'uſage des remedes qu'elles exigent. Auſſi les Gardes intelligentes, & les perſonnes qui ſont ſans ceſſe autour des malades, connoiſſent-elles ſouvent mieux les Maladies que ceux qui ont érudié pour être Médecin. Cependant nous ne prétendons en aucune maniere, inſinuer que l'étude de la Médecine ſoit inutile : il n'eſt pas permis de douter de ſon importance ; mais elle ne pourra jamais ſuppléer à l'obſervation & à l'expérience.

Toute Maladie peut être conſidérée comme un aſſemblage de ſymptomes, & doit être reconnue par ceux qu'elle nous offre conſtamment, de la maniere la plus frappante. Au lieu donc de ranger les Maladies par claſſes, ſelon la méthode ſyſtématique, il eſt bien plus dans le plan d'un Ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la deſcription claire & exacte de chaque Maladie en particulier, à meſure qu'elle ſe préſente ; cependant en ayant ſoin de rapporter les circonſtances dans leſquelles certains ſymptomes d'une Maladie ont de la reſſemblance avec ceux d'une autre, &

de décrire en même-temps les ſympto-mes particuliers & caractériſtiques, par leſquels cette Maladie peut être diſtin-guée de toute autre. Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connoiſſance des Mala-dies n'eſt pas auſſi difficile à acquérir, qu'on eſt porté à le croire au premier coup d'œil.

Nous obſerverons d'abord qu'il eſt de la derniere importance d'être très-at-tentif à l'âge, au ſexe, à la conſtitution, au caractere du malade. Cette attention ſervira ſinguliérement pour découvrir la nature de la maladie, & conſéquemment le traitement qui lui convient.

Dans l'enfance, les fibres ſont lâches & foibles, les nerfs ſont extrêmement irritables, les fluides ſont très-ſubtils: dans l'âge avancé, au contraire, les fibres ſont roides, les nerfs preſque in-ſenſibles, & la plupart des vaiſſeaux ſont obſtrués. Ces particularités & d'autres ſemblables, rendent les maladies des en-fants & des vieillards très-différentes; elles exigent en conſéquence une mé-thode différente de les traiter.

Les femmes ſont ſujettes à beaucoup de maladies qui n'affligent pas les hom-mes. De plus, le genre nerveux étant

chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs Maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs ſont moins capables de ſupporter de grandes évacuations, & tout remede irritant ne peut leur être adminiſtré qu'avec circonſpection.

La différence des conſtitutions rend non-ſeulement les individus ſuſceptibles de maladies qui leur ſont particulieres, mais encore elle requiert de la variété dans la maniere de les traiter. Une perſonne délicate, dont les nerfs ſont foibles, & qui vit ordinairement renfermée, ne peut être traitée, quelque maladie qu'elle ait, préciſément de la même maniere que celle qui eſt forte, robuſte, & qui eſt ſans ceſſe expoſée au grand air.

De même le caractere doit être conſulté avec le plus grand ſoin, dans le traitement des Maladies. Un caractere craintif, inquiet, ou impatient, produit des Maladies, & les aggrave. C'eſt en vain qu'on donne des remedes au corps pour guérir les Maladies de l'eſprit. Quand l'ame eſt affectée, le meilleur moyen eſt de flatter les paſſions, d'éloigner de l'eſprit les penſées affligeantes, & de tenir le malade dans un état auſſi tranquille

& auſſi agréable qu'il eſt poſſible.

On doit auſſi avoir attention au lieu que le malade habite, à l'air qu'il reſpire, à ſon régime, à ſes occupations, &c. Ceux qui demeurent dans des lieux bas, marécageux ſont ſujets à beaucoup de Maladies inconnues aux habitants des montagnes; ceux qui reſpirent l'air impur des Villes, en ont de même beaucoup qui ſont abſolument étrangeres aux heureux habitants des Campagnes. Les perſonnes qui ſe nourriſſent d'aliments groſſiers, qui ſe livrent à la boiſſon de liqueurs fortes, ſont ſujettes à des Maladies qui n'affectent point celles qui ſont ſobres & tempérantes, &c.

Nous avons déja fait obſerver que les diverſes occupations, les manieres différentes de vivre des hommes, les diſpoſent à des Maladies qui leur ſont particulieres. Il eſt donc néceſſaire de queſtionner le malade ſur ces différents points importants; on découvrira par-là non-ſeulement le vrai caractere de la Maladie, mais encore la maniere de ſe conduire dans ſon traitement. Il ſeroit de la derniere imprudence de traiter les journaliers & les hommes ſédentaires de la même maniere, même en les

ſuppoſant attaqués de la même Maladie.

Il eſt encore important de chercher à connoître ſi la Maladie eſt *conſtitutionnelle*, ou *accidentelle*; depuis quel temps elle dure; ſi elle procede d'un changement conſidérable & ſubit dans le régime, dans la conduite, &c. Il faut, de plus, s'aſſurer de l'état du ventre & des autres évacuations; de la maniere dont s'exécutent les *fonctions vitales* & *animales*, telles que la *reſpiration*, la *digeſtion*, &c.

Enfin il faut demander au malade quelles ſont les Maladies auxquelles il a été le plus ſujet, & quels ſont les remedes qui lui ont été les plus ſalutaires. Il faut même lui demander quelle eſpece de médicaments lui eſt le moins déſagréable, s'il a une forte averſion pour quelques-uns en particulier, &c. (1)

---

(1) Voici la maniere à peu près dont, d'après M. TISSOT, on peut faire ces queſtions :

Etes-vous ſujet à la Maladie dont vous êtes attaqué ? Vos pere & mere y ont-ils été expoſés ? L'avez-vous gagnée de quelqu'un ? La perſonne de qui vous l'avez gagnée, n'avoit-elle pas quelqu'autre Maladie, ou évidente, ou ſecrete ? Jouiſſiez-vous auparavant d'une bonne ſanté ? Quel genre de vie menez-vous habituellement ? Quelles ſont vos occupations ? Votre Maladie

Nous avons également fait remarquer que la *diete* ſeule peut répondre à la plu-

---

n'eſt-elle pas la ſuite de quelque excès dans le boire, dans le manger ? Comment vous a-t-elle pris ? Depuis quel temps dure-t-elle ? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'eſtomac, de ventre, de reins ? Avez-vous la langue ſeche ? Etes-vous altéré ? Avez-vous un mauvais gout à la bouche ? Vous ſentez-vous du dégout, des envies de vomir ? Allez-vous du ventre ? y allez-vous ſouvent ? Comment ſont les ſelles ? Urinez-vous ? Comment ſont les urines ? changent-elles ſouvent ? Avez-vous des ſueurs ? Touſſez-vous ? Crachez-vous ? Reſpirez-vous facilement ? Dormez-vous ? Comment paſſent les bouillons, les tiſanes ? &c. &c.

Si c'eſt une femme, on lui demande de plus :

Avez-vous vos regles ? Sont-elles paſſées ? Depuis quand ? Les attendez-vous ? Dans combien de jours ? Sont-elles régulieres, abondantes ? Combien vous durent-elles ? Etes-vous mariée ? veuve ? Etes-vous enceinte ? De combien ? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée ? Nourriſſez-vous ? N'êtes-vous pas ſujette aux fleurs blanches ? Avez-vous perdu ? y a-t-il long-temps ?

Si c'eſt un enfant, on demande :

Quel eſt très-exactement ſon âge ? Combien il a de dents ? S'il ſouffre pour les mettre ? S'il n'eſt point noué ? S'il n'a pas de deſcente ? S'il a eu la petite vérole ? S'il rend des vers ? S'il a le ventre gros ? Si le ſommeil eſt tranquille ?

Ces queſtions, quelque multipliées qu'elles ſoient, ne ſont pas encore ſuffiſantes pour avoir une connoiſſance exacte de l'érat du malade. Il faut s'approcher de lui, examiner ſa phyſionomie, ſur-tout ſes yeux ; conſidérer ſa langue, ſa reſpiration ; palper le ventre ; regarder les ſelles, les urines, les crachats ; ſavoir quelle

part des indications dans la cure des Maladies. La diete eſt donc le premier objet auquel il faille avoir attention. Ceux qui n'en ſavent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *médicament* eſt doué de quelque pouvoir ſurnaturel, de quelque charme ſecret. Ils croient que dès que le malade s'eſt ſuffiſamment gorgé de *remedes*, il doit ſe bien porter. Cette erreur a les ſuites les plus funeſtes. Elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, & qu'on néglige les reſſources que l'on a dans les mains : de plus, elle décourage & porte à abandonner un malade quand on voit qu'on n'eſt pas à portée d'avoir des remedes. (1)

Ils ſont certainement très-utiles quand ils ſont indiqués ; & s'ils ſont ad-

---

odeur ont la ſueur, la tranſpiration, &c. parce qu'en général la maladie eſt d'autant plus grave, que l'aſpect de tous ces objets & que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel.

Nous aurons ſoin d'aſſigner la valeur de chacun de ces ſignes à meſure que les maladies nous les préſenteront.

(1) Voyez T. I, n. 1, p. 171, dans laquelle nous définiſſons les mots *Diete*, *Régime*, *Aliment* & *Remede*. Il eſt de la plus grande importance, pour ſuivre notre Auteur, que l'on ait une idée juſte & vraie de ces termes.

miniſtrés avec prudence, ils font alors beaucoup de bien; mais quand on leur fait tenir lieu de tout, qu'on les ordonne au haſard, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils peuvent faire beaucoup de mal. Nous deſirerions donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de remedes ſecrets, l'on portât ſon attention ſur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on eſt plus familier : au moins l'on n'auroit pas à craindre qu'il devînt nuiſible.

Toutes les Maladies affoibliſſent les puiſſances digeſtives. La diete doit donc, dans toutes les Maladies, être légere & de facile digeſtion (1). Un homme qui

---

(1) Cette vérité eſt générale pour toutes les Maladies *aiguës*; mais elle admet quelques exceptions pour les Maladies *chroniques*. Il en eſt de ces dernieres dans leſquelles le malade eſt obligé de manger beaucoup & ſouvent. Nous verrons qu'une partie des Maladies *nerveuſes*, & les Maladies qui ſont dues à une *bile* ſurabondante, ſont dans ce cas.

M. Gallatin, mon ami, jeune Médecin du plus grand mérite, & digne, à tous égards, de la confiance d'un des plus célebres Praticiens de l'Europe, m'a communiqué, à cette occaſion, l'obſervation ſuivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de 74 ans, d'un tempérament ſec & bilieux, qui étoit obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité étoit produite par

auroit la jambe caſſée, ne feroit pas plus imprudent de vouloir ſe promener, qu'un homme, qui auroit la fievre, de vouloir manger les mêmes aliments, & dans la même quantité, que celui qui eſt en parfaite ſanté. L'abſtinence ſeule guérira même ſouvent une fievre, ſur-tout quand elle eſt occaſionnée par des excès dans le boire & dans le manger.

Dans toutes les fievres accompagnées d'inflammation, comme dans la *pleuréſie*, la *péripneumonie*, &c. le *gruau* léger, le *petit lait*, les *infuſions de plantes*, de *racines mucilagineuſes*, &c. ſont non-ſeulement capables de nourrir le malade, mais encore ils ſont les meilleurs remedes que l'on puiſſe leur adminiſtrer.

Dans les fievres *lentes*, *nerveuſes*, *putrides*, &c. qui ne ſont point accompagnées d'inflammation, qui exigent que les forces du malade ſoient ſoutenues par des *cordiaux*, on remplira toujours mieux l'intention de la nature, en preſcrivant une diete nourriſſante, des

---

une *bile* très-âcre, qui, lorſqu'il étoit couché horiſontalement, couloit dans l'eſtomac. On le délivroit de cette faim, par l'uſage d'une tiſane faite avec le *miel* & la *crême de tartre*:

vins généreux, qu'en ordonnant la plupart des autres remedes connus juſqu'ici.

La diete ne mérite pas moins notre attention dans les Maladies *chroniques* que dans les Maladies *aiguës*. Les perſonnes attaquées de vents, de foibleſſe dans les nerfs, de tous les autres ſymptomes de l'*affection hypocondriaque*, ſe trouveront mieux d'uſer d'aliments ſolides, de vins généreux, que de tous les *cordiaux* & de tous les remedes *carminatifs*. Le *ſcorbut*, cette maladie ſi opiniâtre, cédera plus promptement à une diete végétale appropriée, qu'à tous les *anti-ſcorbutiques* les plus vantés des Apothicaires.

Dans la *conſomption*, lorſque les humeurs ſont viciées, lorſque l'eſtomac eſt trop foible pour pouvoir digérer les fibres ſolides des animaux, ou même pour convertir, en ſa propre ſubſtance, le ſuc des végétaux, une diete, dont la baſe ſera le *lait*, ſoutiendra & nourrira non-ſeulement le malade, mais encore le guérira ſouvent, lorſque tous les autres remedes auroient été inutiles.

Il y a beaucoup d'autres objets qui, quoique moins importants que la *diete*, ne ſont pas moins dignes de notre at-

tention. La manie ſinguliere, où l'on a été long-temps, de priver les malades de toute communication avec l'air extérieur, a cauſé les plus grands accidents, non-ſeulement dans les fievres, mais encore dans la plupart des autres Maladies aiguës. Le malade retirera plus d'avantage de l'air frais, introduit avec prudence dans ſa chambre, que de tous les autres remedes qu'on pourroit lui donner. (Voyez T. I, ch. IV, & la note 1, p. 234.)

L'*exercice* peut également, dans beaucoup de cas, être regardé comme un remede. L'*équitation*, par exemple; ſera plus utile pour guérir la conſomption ou la pulmonie, les obſtructions des glandes, &c. que la plupart des remedes connus juſqu'ici. Dans les Maladies qui viennent du relâchement des ſolides, le *bain froid*, (Voyez T. I, note 1, p. 83.) & toutes les autres parties du régime *gymnaſtique*, (Voyez ibid. note 1, p. 243.) ſeront encore de la plus grande utilité.

La *propreté* eſt de la plus grande importance, même dans la cure des Maladies. Quand on laiſſe un malade dans du linge & des draps ſales, la matiere, qui tranſpire de toutes les par-

ties du corps, réſorbée ou rentrée en-dedans, contribue à entretenir le mal, à augmenter le danger. Pluſieurs Maladies peuvent être guéries par la propreté ſeule. Elle peut concourir à en mitiger un grand nombre ; &, dans toutes, elle eſt très-importante pour le malade, & fort agréable à ceux qui le ſervent. (Voyez ibid. ch. VIII, & la note 1, p. 299.)

Je pourrois, s'il étoit néceſſaire, rapporter beaucoup d'obſervations, pour prouver combien un *régime* approprié eſt important dans les Maladies. En effet, ſouvent il guérit les malades ſans le ſecours d'aucun *remede*, tandis que jamais les *remedes* ne réuſſiſſent, ſi le *régime* eſt négligé. Auſſi, dans le traitement des Maladies, avons-nous toujours parlé du *régime*, avant de parler des *remedes*.

Ceux qui craignent les *remedes*, doivent s'en tenir au *régime* ſeul. Pour les autres, en qui nous ſuppoſons plus de connoiſſance, nous avons eu ſoin de preſcrire dans chaque Maladie, les *formules* de remedes les plus ſimples, les plus approuvés. Cependant ils ne peuvent jamais être adminiſtrés que par des perſonnes intelligentes, & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les

précautions que nous aurons ſoin de recommander.

CHAPITRE II.

Des Fievres en général.

LEs fievres, ſelon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain : il eſt donc de la derniere importance que tous les hommes connoiſſent les cauſes qui peuvent les produire. Les cauſes les plus générales des fievres ſont, les erreurs commiſes dans le *régime*, l'air mal-ſain, la *contagion*, les violentes affections de l'ame, la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée, tout ce qui peut nuire au corps, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement ; l'extrême chaleur, le froid exceſſif, &c. Comme nous avons déja traité, fort au long, d'une partie de ces cauſes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous diſpenſerons de répéter ici ce que nous en avons dit ; nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux fievres & aux autres Maladies dangereuſes, d'y apporter l'attention la plus ſcrupuleuſe.

Voyez T. I, ch. III, IV, IX, X & XI.

Les fievres ne ſont pas ſeulement les Maladies les plus fréquentes, elles ſont encore les plus compliquées. La fievre la plus ſimple a toujours une combinaiſon de *ſymptomes* différents, dont quelques-uns appartiennent également à d'autres Maladies. Les ſympromes caractériſtiques de la fievre, ſont la chaleur exceſſive, la *fréquence du pouls*, la perte de l'appétit, une foibleſſe univerſelle & une difficulté à remplir *les fonctions*, ſoit vitales, ſoit animales (1).

(1) Cette énumération de ſymptomes annonce aſſez que la *fréquence du pouls* ne conſtitue pas ſeule la fievre, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifeſter la fievre, on ne peut pas dire que l'un lui ſoit plus eſſentiel que l'autre; ſi l'on en excepte un ſeul, dont M. BUCHAN ne parle que dans l'alinéa ſuivant, c'eſt le *mal de tête*. Voici ce que M. LE ROY, le ſavant Profeſſeur de Montpellier, mon illuſtre maître, nous diſoit à ce ſujet, dans ſes *Leçons publiques ſur les pronoſtics d'*HIPPOCRATE. Le mal de tête, qui a ſon ſiege au front, eſt ſi communément un ſymptome de fievre, que les Médecins, qui ne trouvent point dans le *pouls* les ſignes néceſſaires pour annoncer la fievre, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de ſoupçonner ce ſymptome. Si le malade, ajoute-t-il, ne ſentoit point de douleur à la tête, il faudroit lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, & il ne tarderoit pas à la ſentir.

Les autres ſymptomes, qui ne ſont pas néceſſaires à la fievre, mais qui l'accompagnent pour l'ordinaire, ſont les nauſées ou envies de vomir, la ſoif, les *anxiétés*, les laſſitudes, l'amaigriſſement, l'inſomnie ou le ſommeil interrompu qui empêche qu'il ne rafraîchiſſe.

Lorſque la fievre ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il ſe plaint de douleurs dans les *muſcles*, dans les os, dans la tête ; il n'a point d'appétit ; il a des maux de cœur, la bouche pâteuſe ; quelques jours après, il éprouve une chaleur exceſſive, une ſoif ardente, une impoſſibilité de dormir, &c.

Mais lorſque la fievre prend ſubitement, elle commence toujours par un ſentiment extraordinaire de froid, avec foibleſſe & perte d'appétit. Ce froid eſt très-ſouvent accompagné de *friſſon*, de ralentiſſement dans la circulation, de ſoulévement de cœur, de vomiſſement, &c.

On diviſe les fievres en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*, & en celles qui ſont accompagnées d'éruptions cutanées, d'inflammation locale, comme la petite vérole, l'érélipelle,

&c. On entend par fievre continue, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le cours de la Maladie, ou celle qui, pendant tout ce temps, ne préſente, ni augmentation, ni diminution ſenſibles dans ſes ſymptomes. Cette eſpece de fievre eſt ſubdiviſée en *fievre aiguë*, en *fievre lente* & en *fievre maligne*. On dit qu'une fievre eſt *aiguë*, quand ſa marche eſt précipitée, & que ſes ſympromes ſont violents; on dit qu'elle eſt *lente*, quand les progrès & les ſymptomes ſont plus modérés. Enfin lorſque, dans une fievre continue, il ſe manifeſte des taches livides, *pétéchiales* (1), qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette fievre s'appelle *maligne*, *putride* ou *pétéchiale* (2).

---

(1) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies*, (Voyez ce mot à la Table.) ſont d'un très-mauvais préſage; & ſi elles ſont jointes à d'autres taches livides, brunes, noirâtres, la fievre eſt preſque toujours mortelle. On les diſtingue du *miliaire*, du *pourpre* & des autres éruptions, non-ſeulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles ſe manifeſtent ſans aucune ardeur, ſans démangeaiſon, ſans aucune élévation, ſans aucune aſpérité, ni ulcération de la peau, & ordinairement ſans apporter aucun ſoulagement au malade.

(2) Il y a ici une diſtinction eſſentielle à faire,

Les fievres *rémittentes* different des continues, uniquement dans leurs de-

---

Nous voyons bien en France, ſur-tout dans les Provinces Méridionales, des fievres *malignes*, avec *pétéchies*; & le caractere que nous avons donné de ces taches, (Voyez le mot *pétéchies* à la Table.) appartient à celles qui accompagnent cette eſpece de fievre: cependant nous voyons plus ſouvent des fievres ſimplement *pétéchiales*, qui ſont des fievres purement éruptives, quelquefois bénignes, dit M. LE ROY, mais plus ſouvent dangereuſes. Dans ces dernieres, l'éruption ſe fait, en général, le quatrieme ou cinquieme jour, quelquefois dès le premier ou deuxieme, quelquefois auſſi vers le ſixieme ou ſeptieme, de même que dans la *petite vérole* & le *miliaire*: ainſi dans les fievres pétéchiales, l'éruption eſt quelquefois *critique*, ſuivie de ſoulagement très-marqué; ſouvent auſſi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux.

Voici les points principaux qui différencient les fievres *malignes*, accompagnées de *pétéchies*, & les fievres ſimplement *pétéchiales*. Dans ces dernieres, l'éruption a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui ſe tirent d'affaire, que chez ceux qui ſuccombent. Dans nos fievres malignes, ces taches ſont un ſymptome aſſez rare, & au nombre des plus mortels; dans les fievres pétéchiales, les taches pourprées ſortent rarement au-delà du ſeptieme jour, le plus ſouvent vers le quatrieme, quelquefois plutôt; dans nos fievres malignes, elles ont coutume de ſortir ſeulement lorſque la Maladie tourne à la mort; dans les fievres *pétéchiales*, l'éruption des taches eſt quelquefois ſuivie d'un ſoulagement très-conſidérable; au contraire, dans nos fievres malignes, les taches ſont conſtamment *ſymptomatiques*, & annoncent, pour l'or-

grés. Comme ces dernieres, elles ne quittent point le malade pendant tout le cours de la Maladie; mais elles ont, dans les vingt-quatre heures, de fréquents accroiſſements, de fréquentes diminutions, ou, comme les Médecins diſent, de fréquents redoublements & de fréquentes *rémiſſions.* (C'eſt-à-dire des moments où elles redoublent; d'autres où elles foibliſſent.)

Les fievres *intermittentes* ſont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laiſſent cependant des intervalles marqués, où les ſymptomes de la fievre diſparoiſſent entiérement: (de ſorte que, pendant ce temps, la perſonne n'éprouve plus aucun ſentiment de fievre, & que ſouvent elle paroît jouir de la ſanté; mais au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins,

---

dinaire, une mort prochaine. Enfin, dans nos fievres malignes, les taches de pourpre ſont clairſemées; elles paroiſſent ordinairement au cou, à la poitrine; elles ſont véritablement de couleur de pourpre, comme le vin rouge foncé; quelquefois même elles tirent ſur le brun; au contraire, dans les fievres *pétéchiales*, ces taches ſont ordinairement d'un rouge de ceriſe; elles ſont plus nombreuſes; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins & aux feſſes, &c. (*Mélange de Phyſique & de Médecine*, *p.* 212 *& ſuiv.*)

la fievre reparoît de nouveau, pour diſparoître plus ou moins de fois, juſqu'à ce qu'enfin elle ſoit parfaitement guérie.)

Comme la fievre n'eſt autre choſe qu'un *effort de la nature pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique*, c'eſt à ceux qui traitent les malades à obſerver avec attention, quelle eſt la voie que choiſit la nature, pour expulſer cette matiere morbifique, c'eſt à eux à l'aider dans ſon opération. Telle eſt la ſtructure du corps humain, qu'il eſt conſtamment diſpoſé à chaſſer tout ce qui peut nuire à la ſanté. Or c'eſt ce que la nature opere ordinairement par les *urines*, les *ſueurs*, les *ſelles*, les *crachats*, les *vomiſſements*, &c.

Si dès le commencement d'une fievre, on ſuivoit ou ſecondoit les efforts de la nature, il y a lieu de préſumer que cette fievre ne ſeroit pas de longue durée; mais lorſque ſes efforts ſont méconnus, négligés ou contrariés, il n'eſt pas extraordinaire que la Maladie ſe prolonge. Nous avons des exemples journaliers de perſonnes qui, après s'être enrhumées, ont tous les ſymptomes d'une fievre commençante; mais ſi ces perſonnes ſe tiennent chaudement, ſi

elles prennent des boiſſons délayantes, ſi elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les ſymptomes diſparoiſſent en peu d'heures, & elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorſque la fievre, dont on eſt menacé, eſt du genre putride, les *vomitifs* répétés ſont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

Notre deſſein n'eſt pas d'entrer dans une recherche critique de la nature, des cauſes immédiates, &c. des fievres. Nous nous bornerons à indiquer les *ſymptomes* les plus frappants, & à expoſer le traitement qui convient le mieux au malade, relativement au régime, à la boiſſon, à l'air, à la chaleur, &c. dans les différentes périodes de la Maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de conſulter le gout du malade: il ſera une des principales regles de notre conduite (1).

---

(1) C'eſt un acte de ſévérité dangereuſe & blâmable, de forcer opiniâtrément un malade à prendre des médicaments qui lui répugnent, ſurtout quand ceux qu'il deſire ne ſont pas directement contraires à ſa Maladie, ni fort nuiſibles par eux-mêmes. Celui qui connoît la nature, ſait qu'elle nous inſpire, bien plus ſouvent qu'on ne croit, le gout des aliments &

Preſque toutes les perſonnes qui ont la fievre, ſe plaignent d'une grande altération; elles demandent ſans ceſſe à boire, ſur-tout des liqueurs de qualité rafraîchiſſante. Cet inſtinct de la nature nous indique l'uſage de l'*eau* (1), & des

---

des remedes qui conviennent à ſes vues ſalutaires.

Dans preſque toutes les Maladies du genre putride, les malades ont une averſion inſurmontable pour les bouillons de viande, pour les ſubſtances animales, pour le poiſſon, pour tout ce qui leur eſt analogue. Dans ces cas, preſque tous les malades demandent des citrons, des oranges, des aliments & des remedes *aceſcents*; ils s'en ſaiſiſſent avec avidité. Ce ſont auſſi ceux qui conviennent contre la putridité, & que preſcrivent, pour la combattre, les Praticiens les plus éclairés.

Par-tout la nature demande ce qui lui eſt néceſſaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les *amers* qui conviennent à la ſaburre glaireuſe qui leur eſt preſque naturelle; & les habitants des pays méridionaux font leurs délices de l'orgeat, des glaces, des confitures, &c. qui leur ſont néceſſaires.

Ces réflexions prouvent qu'en ſuivant les traces de la nature, il eſt difficile de s'égarer, & qu'en comparant entr'eux les phénomenes qu'elle nous préſente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entiere à nos yeux. (M. CLERC, Hiſt. nat. de l'hom. mal.)

(1) Nous avons donné (T. I, note 1, p. 187.) les caracteres de l'eau bien pure, & nous avons démontré l'importance de ſon uſage pour la conſervation de la ſanté. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guériſon des Maladies. " On

autres boiſſons rafraîchiſſantes & délayantes. Qu'y a-t-il au monde qui paroiſſe

---

» doit remarquer, dit l'illuſtre M. LIEUTAUD, » *Précis de la Médecine Pratique*, T. I, *p.* 36, que » l'eau commune peut modérer la chaleur du » ſang, donner de la fluidité aux humeurs, de » la ſoupleſſe aux organes, favoriſer les excré- » tions plus ſûrement que les *tiſanes*, les *ju-* » *leps*, les *émulſions*, les *apozemes* & autres » boiſſons que l'on prodigue aux malades, & » qui tirent leur principale vertu de l'eau qui » y entre.

» Les remedes ſimples, dit-il enſuite, quand » ils ſont bien indiqués, doivent toujours être » préférés aux compoſés; les naturels à ceux » que l'art a déguiſés..... Quoique le *quinquina* » ſoit, pour la fievre tierce & pour la fievre » double tierce, ce qu'on peut employer de » mieux, je n'ai pas laiſſé très-ſouvent de don- » ner la préférence à l'eau pure, priſe pendant » trois ou quatre jours pour toute nourriture ».

Les premieres découvertes des hommes, les premiers arts, les premieres méthodes, les premiers beſoins, les premiers ſecours ont tous été ſimples: la ſimplicité eſt l'état de la nature. Les Médecins, qui la méconnurent, chercherent à faſciner les yeux, par l'étalage pompeux de ces *recettes*, de ces *formules* extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complete, ou de l'oſtentation la plus ridicule. Les bons Auteurs ont improuvé la *multiplicité des remedes*; pluſieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir, avec moins de danger, toutes les Maladies aiguës, par la ſeule boiſſon & la diete. HIPPOCRATE ne traitoit ſes malades que par le régime; ETTMULLER laiſſoit les ſiens pendant pluſieurs jours à la ſimple boiſſon; SYDENHAM prétendoit qu'il falloit rapporter aux reme-

auſſi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les

---

des donnés à contretemps, la plupart des Maladies les plus graves ; BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faiſoit de ſon temps, & aſſuroit que la plupart des ſymptomes formidables, qu'on met ſur le compte des *Maladies aiguës*, doivent être imputés aux remedes ; HOFFMANN, qui a écrit ſur ce ſujet, s'éleve hautement, tant contre les remedes trop compoſés, que contre leur multiplicité, &c. &c.

Que le témoignage de ces grands hommes, de ces vrais amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public ; qu'il apprenne à connoître les vertus, les propriétés des ſubſtances ſimples qu'il a ſans ceſſe ſous les mains ; qu'il apprenne à en faire uſage, & il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités ; que la Médecine conſiſte eſſentiellement dans l'obſervation & l'imitation de la nature ; que le régime approprié eſt le ſeul ſecours dont elle ait beſoin dans les Maladies, où les forces du malade ſont en raiſon de l'activité des ſymptomes ; que l'on ne doit ſe ſervir de remedes que dans les cas contraires, & qu'alors on doit toujours préférer les plus ſimples aux factices, aux compoſés.

Nous eſpérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de remedes ſimples aux *fruits*, aux *plantes*, aux *graines*, aux *racines*, à l'*eau*. Nous ſavons que ce ſont des ſubſtances très-compoſées ; que ce ſont des *mixtes* réſultants de leurs parties conſtituantes, leſquelles ſont hétérogenes & de nature différente. Mais, faute de terme, nous ſommes obligés, avec tous les Auteurs que nous venons de citer, avec tous les Praticiens, d'appeller remedes ſimples tous ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la nature,

ſpaſmes

ſpaſmes & les *obſtructions*, à favoriſer la *tranſpiration*, à exciter les *urines*, enfin à produire tous les effets ſalutaires dans une fievre ardente & inflammatoire, qu'une boiſſon abondante d'eau chaude, d'eau de *gruau*, ou de toute autre liqueur légere & délayante dont l'eau eſt la baſe? La néceſſité des boiſſons délayantes eſt autant indiquée par la ſéchereſſe de la langue, par l'aridité de la peau & par la chaleur brulante, que par la ſoif inextinguible du malade.

Un grand nombre de boiſſons rafraîchiſſantes, qui ſont très-agréables au malade, dans la fievre, ſe font avec des fruits, comme les décoctions de *tamarins*, le thé de *pommes*, &c. le *petit lait d'orange* & autres ſemblables; les boiſſons *mucilagineuſes* ſe préparent avec la racine de *guimauve*, la graine de *lin*, les fleurs de *tilleul* & la plupart des autres plantes. Ces boiſſons, ſur-tout quand elles ſont *acidulées*, (Voyez ce mot à la Table.) plaiſent ſinguliérement aux malades, & on ne doit jamais les leur refuſer.

Dans les commencements d'une fie-

---

en oppoſition avec ceux qui ſont le réſultat de la combinaiſon des hommes.

vre, le malade ſe plaint, en général, d'une grande laſſitude, & n'aime que le repos. Ces ſymptomes nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laiſſer le malade tranquille, & même, s'il eſt poſſible, de le faire coucher. Le repos du lit détruit les ſpaſmes, abat la violence de la circulation, & met la nature en état d'employer toutes ſes forces pour expulſer la Maladie. Le repos du lit pourroit ſouvent guérir ſeul une fievre dans les commencements; mais ſi le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chaſſer, il le fixe plus profondément, & le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop ſouvent occaſion de l'obſerver parmi les voyageurs qui ſe trouvent attaqués de fievres dans leurs voyages : le deſir qu'ils ont d'arriver chez eux, les porte à continuer leur route malgré la fievre, & cette conduite manque rarement de leur être funeſte.

Il faut, dans les fievres, chercher à tranquilliſer l'eſprit autant que le corps. Rarement la compagnie eſt-elle agréable à un malade. Il eſt conſtant que tout ce qui peut troubler l'imagination, aggrave la Maladie. C'eſt pourquoi toute perſonne attaquée de fievre,

doit être tenue parfaitement tranquille ; & on ne doit lui permettre de voir, ni entendre rien qui puiſſe, le moins du monde, altérer ou affecter la tranquillité de ſon eſprit. (Voyez T. I, note 1, p. 332.)

Quoique le malade ait, pendant la fievre, le plus grand deſir de boire, cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette diſpoſition de la nature nous apprend combien il eſt contre ſa marche de ſurcharger de nourriture l'eſtomac des malades. Les *aliments* ſolides, dans une fievre, ſont les vrais moyens de rendre la Maladie plus dangereuſe. Ils mettent des entraves aux efforts de la nature ; & au lieu de nourrir le malade, ils ne font que nourrir la Maladie. Si l'on donne aux malades des aliments, ils ne doivent être qu'en petite quantité, légers & de facile digeſtion : ils doivent être tirés ſurtout de la claſſe des végétaux, & ne conſiſter qu'en *panade*, en *pommes cuites* devant le feu, en *gruau* & autres ſemblables.

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille, ils courent ſur le champ chez leurs voiſins aiſés, pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent

à ce malade du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, (de la *thériaque*,) &c. dont il n'avoit peut-être jamais gouté étant en ſanté. Si ce malheureux a un certain degré de fievre, ces cordiaux l'augmentent bientôt; & s'il n'en a pas, ils ſont capables de la donner. Empâter un malade de *confitures* & d'autres *friandiſes*, eſt également pernicieux. Ces ſubſtances ſont toujours plus difficiles à digérer que les aliments ordinaires, & ne peuvent manquer de fatiguer l'eſtomac.

Il n'y a rien qu'un malade, attaqué de fievre, deſire plus vivement qu'un air frais; non-ſeulement il calme, mais encore il rafraîchit le ſang, ranime les eſprits, & procure les plus grands avantages. Nombre de malades, attaqués de fievre, ſont en quelque façon étouffés juſqu'à en mourir, faute d'air frais: cependant tel eſt l'entêtement inconcevable de la plupart des gens, que dès l'inſtant qu'ils voient qu'une perſonne a la fievre, ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien cloſe, dans laquelle il n'entre pas une particule d'air nouveau; ils ne veulent pas ſe perſuader qu'il faut tenir une conduite toute oppoſée; qu'il faut entre-

tenir conſtamment dans la chambre du malade, un courant d'air frais, tel que cette chambre ſoit dans une température modérée, & que la chaleur n'y ſoit pas plus grande que celle qui eſt agréable à une perſonne en parfaite ſanté. (Voyez T. I, note 1, p. 234.)

Rien ne corrompt davantage l'air d'une chambre, & ne le rend plus nuiſible à un malade, que la reſpiration d'un grand nombre de perſonnes qui s'y trouvent raſſemblées. Si le ſang eſt enflammé, ſi les humeurs ſont dans un état de putridité, cet air, qui aura été reſpiré pluſieurs fois, augmentera ſinguliérement la Maladie; car cet air perd non-ſeulement par-là de ſon reſſort, & devient incapable de ſervir à la reſpiration, mais encore il acquiert des qualités nuiſibles, qui le rendent, en quelque ſorte, un poiſon pour les malades. (Voyez T. I, note 1, p. 104.)

Dans les fievres, lorſque le courage & les forces du malade ſont abattus & preſque perdus, il faut non-ſeulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le récrée & qu'on tranquilliſe ſon eſprit par tous les moyens poſſibles. Cependant nombre de perſonnes, par un zele mal-entendu

portent la frayeur & la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voient en danger, en leur repréſentant les horreurs & les peines de l'*enfer*, au lieu de les encourager par les eſpérances & les conſolations de la *Religion*. Il ne m'appartient pas d'inſiſter ici ſur les conſéquences dangereuſes de cette conduite: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle nuit ſouvent au corps, & qu'il y a lieu de croire que rarement elle eſt utile à l'ame. (Voyez T. I, note 1, p. 336.)

Parmi le peuple, au ſeul nom de fievre, on penſe à la ſaignée, & on la croit néceſſaire. Cette opinion paroît être due à ce que la plupart des fievres, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature inflammatoire; mais la vérité eſt qu'actuellement elles ſont rarement accompagnées d'inflammation. Les travaux ſédentaires, la maniere de vivre toute différente de ce qu'elle étoit autrefois, ont tellement changé la nature des Maladies, en Angleterre, que ſur dix fievres, on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille ſaigner (1). Dans

(1) C'eſt aux Praticiens à décider ſi nos fievres ſont dans le même cas que celles des Anglois; ſi nos occupations, également ſédentai-

la plupart des fievres *lentes*, *nerveuſes*, *putrides*, aujourd'hui ſi communes, la ſaignée eſt réellement nuiſible en ce qu'elle affoiblit le malade, abat ſes forces, &c. Nous propoſerons donc, pour loi générale, *de ne jamais ſaigner* au commencement d'une fievre, *à moins qu'il n'y ait des ſymptomes évidents d'inflammation.* La ſaignée eſt un excellent remede quand elle eſt indiquée; mais on ne doit jamais en faire un jeu (1).

---

res; ſi nos excès de tables, également multipliés; ſi notre maniere de vivre, également contraire aux vues de la nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractere de nos Maladies, la même différence que celle que notre Auteur a obſervée dans celles de ſes compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en comparant les Maladies décrites dans les livres, avec celles qu'offrent les malades aujourd'hui, cette différence paroît telle, que dans nombre de circonſtances, on eſt forcé, pour réuſſir, de s'oppoſer à des ſaignées que certaines gens veulent faire, ou *par ſyſtême*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la Maladie.*

(1) Cette loi eſt celle qu'ont ſuivie & que ſuivent tous les grands Médecins. Toutes les fievres, dit M. LIEUTAUD, ne demandent pas des ſaignées; elles y ſont ſouvent inutiles, & quelquefois dangereuſes.... Il n'eſt pas douteux que les fievres inflammatoires ne ſoient celles qui en exigent le plus; cependant les ſaignées ſont ſouvent contraires dans ces Maladies, ainſi qu'HUXAM & bien d'autres Auteurs l'ont remarqué dans quelques *épidémies.* (Précis de la Médecine Pratique, p. 32.)

Une opinion qui n'eſt pas moins commune, c'eſt qu'il eſt toujours néceſſaire d'exciter la *ſueur* dans le commencement de la fievre. Comme les fievres ſont ſouvent dues à une *tranſpiration* arrêtée, il eſt certain que cette opinion eſt fondée juſqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans ſon lit ; qu'on lui baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude ; qu'il prenne abondam-

---

Il y a, dit M. CLERC, ſix cas particuliers, où la ſaignée occaſionne ſouvent la perte du malade. 1°. L'apoplexie ſéreuſe, dans laquelle elle eſt mortelle. 2°. L'aſſoupiſſement avec délire obſcur, ou l'apoplexie lactée des femmes en couches. 3°. La péripneumonie ou fluxion de poitrine, où le malade crache aiſément, quoique la fievre ſoit forte. 4°. Les Maladies qui ſuivent la fréquence des plaiſirs de l'amour, particuliérement la *phthiſie dorſale* des nouveaux mariés : les douleurs qui l'accompagnent ſont quelquefois ſi vives, qu'on prend cette Maladie pour un *rhumatiſme*, un *lumbago* inflammatoire. 5°. Toutes les Maladies de diſſolution, les épanchements ſéreux. 6°. Toutes les Maladies exceſſivement putrides, telles que les fievres putrides, malignes, le ſcorbut avancé, &c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigeſtion. (Page 393.) Il n'y a donc que les ſymptomes d'inflammation qui puiſſent indiquer, avec certitude, la néceſſité de la ſaignée. Ces ſymptomes ſont un *pouls fréquent, plein & dur*, une *chaleur forte*, *des douleurs à la tête*, *la ſéchereſſe de la peau*, *la rougeur des yeux*, *le viſage enflammé*, &c. &c. (Voyez Chap. IV de ce vol.)

ment de l'*eau d'orge*, ou toute autre boiſſon légere, délayante : tous ces moyens manqueront rarement de ſolliciter une libre tranſpiration. La chaleur du lit, la boiſſon abondante détruiront l'érétiſme univerſel, qui, en général, affecte les ſolides dans le commencement d'une fievre; elles ouvriront les pores, favoriſeront la tranſpiration, & par-là pourront ſouvent emporter la fievre. Mais ce n'eſt pas ainſi que l'on s'y prend ordinairement : on ſurcharge le malade de couvertures, on ne lui donne que des choſes de nature échauffante, comme des *élixirs*, des *épices*, &c. qui enflamment le ſang, augmentent les *ſpaſmes*, & rendent une Maladie plus dangereuſe (1).

(1) Ce n'eſt donc que dans les Maladies cauſées par la ſuppreſſion de la tranſpiration, (Voyez T. I, note 1, p. 221.) que l'on peut, en ſûreté, exciter la ſueur. Dans toutes les autres cette pratique coute, toutes les années, la vie à pluſieurs milliers de perſonnes. On ne ſauroit, dit M. TISSOT, trop inculquer aux gens de la Campagne, qu'en cherchant à ſe faire ſuer, dans le commencement d'une Maladie, par des remedes échauffants, ils ſe tuent. J'ai vu, ajoute-t-il, des cas dans leſquels les ſoins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que *ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet.*

Les Maladies dans le commencement deſquel-

Dans toutes les fievres, il faut avoir une attention particuliere aux desirs des malades. Ce sont des cris de la nature qui, souvent, nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande; mais on peut, en général, leur accorder un peu des choses qu'ils desirent ardemment, quoique cela paroisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade desire fortement, son estomac le digere ordinairement, & quelques-unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet. (Voyez note 1, p. 21 de ce vol.)

Dans la convalescence d'une fievre, ce à quoi l'on doit sur-tout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de personnes il faut exciter la sueur, sont donc très-rares. En général, c'est la nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la sueur, les moyens que propose notre Auteur, sont suffisants pour la porter à cette exerétion.

Mais s'il est dangereux d'exciter la sueur, dans le commencement de la plupart des Maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, sur-tout à la fin de quelques Maladies, lorsqu'après des boissons abondantes, on en a détruit les causes; car cette sueur entraîne avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossieres étant déja passées par les selles & par les urines.

ſonnes ont des rechutes ou contractent d'autres Maladies, pour s'être perſuadé trop tôt qu'elles étoient guéries.

Comme le corps, après avoir eſſuyé une fievre, eſt foible & délicat, il faut que les *convaleſcents* ſe prémuniſſent contre le froid, afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable & amuſante, ainſi qu'un exercice modéré, en plein air, leur ſeront très-utiles; mais il faut éviter, par-deſſus tout, une grande fatigue; leur régime doit être léger, mais nourriſſant. Il faut qu'ils mangent ſouvent, mais peu à la fois. Il ſeroit dangereux pour un convaleſcent, qu'il mangeât à chaque repas autant que ſon eſtomac le demande (1).

---

(1) Ce n'eſt pas ce que l'on mange qui nourrit, c'eſt ce que l'on digere. Le convaleſcent qui mange peu, digere & ſe fortifie. Celui qui mange beaucoup ſurcharge ſon eſtomac, qui, fatigué par le régime, par les remedes, par la Maladie, n'a pas aſſez de force pour digérer; &, bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

On peut, dit M. Tissot, réduire au petit nombre de regles ſuivantes, ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, pour terminer parfaitement les Maladies aiguës, & empêcher, ſoit les rechutes, ſoit les Maladies de langueur.

1°. Que les convaleſcents mangent très-peu à la fois & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent que d'une eſpece d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas ſouvent.

CHAPITRE III.

Des Fievres intermittentes.

LEs fievres intermittentes ſont, de toutes les fievres, celles qui fourniſſent les occaſions les plus favorables

3°. Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de ſolide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt l'eau avec un tiers de vin vieux.

5°. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront, à pied, en voiture, à cheval, ſur-tout avant le dîner.

6°. Qu'ils prennent peu d'aliments le ſoir, leur ſommeil en ſera plus tranquille.

7°. Qu'ils ſoient ſobres, qu'ils prennent du mouvement, afin de diſſiper l'enflure des jambes, peu dangereuſe, qui ſurvient à la fin de preſque toutes les Maladies graves.

8°. Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un lavement, s'ils ſont trop reſſerrés, pour éviter la conſtipation, qui occaſionneroit des gonflements, de la chaleur, des maux de tête, &c.

9°. S'il leur reſte beaucoup de foibleſſe, ſi leur eſtomac eſt dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque reſſentiment de fievre, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour un gros de *quinquina* en poudre; ce remede rétablira les digeſtions, rappellera les forces & chaſſera la fievre.

10°. Qu'ils ſe gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précoce eſt la cauſe des Maladies de langueur, qui datent preſque toujours d'une Maladie aiguë, qui, faute de

d'obſerver, ſoit la nature de cette claſſe de Maladies, ſoit l'effet des remedes. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe diſtinguer une fievre intermittente de toute autre; & les remedes qui lui conviennent, ſont actuellement connus preſqu'univerſellement (1).

Les différentes eſpeces de fievres intermittentes prennent leurs noms des

---

ménagement dans la convaleſcence, n'a pas été bien guérie.

11°. Qu'ils évitent, avec le plus grand ſoin, l'air de la nuit. (Voyez ce que nous en avons dit, T. I, p. 370, & note 1, p. 371.)

(1) Nous voudrions bien préſumer la même connoiſſance chez tous nos compatriotes; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittente*, *tierce*, *quarte*, &c. ſont encore des termes inconnus à la plupart d'entr'eux, & que ce n'eſt que par la multiplicité des queſtions que l'on peut parvenir à connoître l'eſpece de fievre dont ils ſont attaqués.

Cependant, rien d'auſſi facile à ſaiſir que le caractere des fievres intermittentes. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques*; c'eſt-à-dire qui, après avoir diſparu entiérement, reviennent à pluſieurs repriſes, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux ou trois jours, &c. à la même heure où elles s'étoient manifeſtées pour la premiere fois. Ces retours ſe nomment *accès* ou *paroxiſmes*. Dans l'intervalle qui regne d'un accès à l'autre, le malade eſt abſolument ſans fievre, & paroît ſouvent jouir de la meilleure ſanté. On ſent déja que ces fievres ſont oppoſées aux fievres continues, dont on parlera dans le chapitre ſuivant.

différentes *périodes*, dans lesquelles les accès reviennent. De-là il y en a de *quotidiennes*, de *tierces*, de *quartes*, &c. (1)

---

(1) La fievre *quotidienne* est celle dans laquelle l'accès revient tous les jours. Dans la fievre *tierce* il revient le troisieme jour; alors le malade a un jour de libre, *c. à. d.* un jour où il n'y a pas de fievre du tout. Dans la fievre *quarte* l'accès revient le quatrieme jour, & le malade a deux jours de libres.

Mais il y a encore des fievres *doubles tierces*, *doubles quartes*, &c. Dans la double tierce l'accès revient tous les jours, comme dans la quotidienne, avec cette différence, qu'il n'est pas d'aussi longue durée, qu'il est un jour plus léger, l'autre jour plus fort, & que l'heure à laquelle il revient n'est pas la même; ensorte que le premier accès répond pour l'heure & l'intensité au troisieme, le deuxieme au quatrieme, &c. quelquefois dans la double tierce l'accès revient deux fois le même jour, & le lendemain est libre. Dans la double quarte, on a tantôt deux accès en un jour, & les deux jours suivants restent libres, & tantôt un accès chaque jour, pendant deux jours de suite, alors le troisieme jour se trouve libre. Quant aux fievres qui reviennent le cinquieme, le sixieme, le septieme, le huitieme jour, qui reviennent tous les mois, toutes les années, elles sont très-rares, & rentrent, pour le traitement, dans la classe des fievres intermittentes simples, ainsi que celles que nous venons de décrire.

On distingue encore les fievres intermittentes en fievres de printemps & en fievres d'automne. Les fievres de printemps sont celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; celles d'automne regnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier : leurs caracteres

Causes. Les fievres intermittentes ſont dues à l'humidité de l'air. Cette vérité eſt démontrée, parce qu'on en obſerve un plus grand nombre dans les ſaiſons pluvieuſes, parce qu'elles ſont plus fréquentes dans les contrées où le ſol eſt marécageux, comme en Hollande, dans les Marais de la Province de Cambridge, dans le Comté d'Eſſex, (ſur nos côtes Maritimes, ſur le bord des étangs de la Méditerranée, &c.)

Les aliments de difficile digeſtion, eſſentiels ſont les mêmes. Ce ne ſont pas proprement des Maladies différentes; mais les circonſtances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Les fievres de printemps, par exemple, ſont quelquefois jointes à une diſpoſition inflammatoire, parce que c'eſt la diſpoſition du corps dans cette ſaiſon; & comme tous les jours cette ſaiſon devient plus favorable, elles ſont ordinairement aſſez courtes. Les fievres d'automne, au contraire, ſont aſſez ſouvent accompagnées de putridité; & comme la ſaiſon devient tous les jours plus fâcheuſe, elles ſont plus opiniâtres.

Les fievres d'automne ſont d'autant plus opiniâtres qu'elles commencent plus tard. Ainſi celles de Septembre, d'Octobre, ſont de plus longue durée que celles de Juillet & d'Août. Quand la ſaiſon eſt avancée, ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides; deſorte que ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'elles ſe reglent en fievres d'accès, en fievres intermittentes. Mais il n'y a pas de danger à s'y tromper & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. (V. ch. IX de cette 2e. Partie.)

une trop grande quantité de fruits à noyaux, un régime aqueux & peu substantiel, l'humidité des maisons, la rosée du soir, le sommeil pris sur un terrein humide, le chagrin, la douleur, &c. peuvent encore occasionner les fievres intermittentes. Lorsque les habitants d'un pays élevé viennent habiter un lieu bas, ils manquent rarement de les gagner; & quand elles sont dues à cette cause, elles sont sujettes à être funestes. En un mot, tout ce qui peut relâcher les *solides*, diminuer la transpiration, arrêter la circulation des fluides dans les *vaisseaux capillaires*, c'est-à-dire dans les plus petits vaisseaux du corps, dispose aux fievres intermittentes.

SYMPTOMES. Une fievre intermittente commence, en général, par des douleurs à la tête, dans les lombes, dans les reins; par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid dans les extrémités, par des *pendiculations*, des bâillements accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de vomissements. A tout cela succede le frisson, ensuite un violent tremblement; mais bientôt la peau devient moite, la sueur coule abondamment, & termine l'*accès* ou le *paroxisme*. Ce-

pendant il arrive quelquefois que cette fievre prend ſubitement, au moment où le malade ſe croit en parfaite ſanté; mais elle eſt plus communément précédée d'affaiſſement, de perte d'appétit, & des ſymptomes mentionnés ci-deſſus (1).

RÉGIME. Pendant l'accès le malade doit boire en abondance une décoction d'*orge* ou de *gruau*, du *petit lait d'orange*, une infuſion légere de *fleurs de camomille*; s'il ſe ſent affaiſſé, il prendra du *petit lait au vin*, aiguiſé avec le ſuc de limon. Toutes ces boiſſons doivent être chaudes, afin de pouvoir favoriſer l'excrétion de la *ſueur*, & conſéquemment diminuer l'intenſité du *paroxiſme* (*a*).

---

(1) Un des ſymptomes qui caractériſent plus particuliérement ces fievres, eſt la couleur des urines que le malade rend pendant & ſur-tout après la ſueur. Elles ſont rougeâtres, briquetées, c'eſt-à-dire qu'elles dépoſent un ſédiment qui a l'aſpect de la brique pilée. Dans le commencement de l'accès, le pouls eſt *vîte*, *foible* & *petit*; la ſoif eſt aſſez forte. Pendant la chaleur le pouls eſt plus fort, plus grand, & la ſoif eſt exceſſive. Immédiatement après le froid, le malade éprouve une chaleur ſeche, à laquelle ſuccede la *ſueur*.

(*a*) On a obſervé que vingt ou vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide de* SYDENHAM, données au malade dans un verre de ſa tiſane, demi-

Entre les accès, il faut ſoutenir le malade avec des aliments nourriſſants, mais légers & de facile *digeſtion*; telles ſont des bouillons de veau ou de poulet, du *gruau* avec un peu de vin, des ſoupes légeres, &c. ſa boiſſon ſera du vin détrempé, *acidulé* avec le ſuc de limon ou d'orange, & quelquefois un peu de *punch* foible. Il faut encore qu'il boive des infuſions de *plantes ameres*, telles que celles de fleurs de *camomille*, d'*abſinthe*, de *treffle d'eau*. Il peut alors, & en tout temps, boire un peu de vin léger, dans lequel on aura fait infuſer de la racine de *gentiane*, de la *petite centaurée*, ou de quelque autre *amer*.

Comme la principale attention qu'on doit avoir dans le traitement d'une fievre intermittente, eſt de fortifier les *ſolides*, de favoriſer la *tranſpiration*, le malade prendra en conſéquence, entre les accès, autant d'exercice que ſes forces pourront le lui permettre. S'il eſt en état de ſortir, de monter à cheval, d'aller en voiture, il en retirera un

---

heure après qu'il eſt entré dans la *chaleur* de l'accès, facilitoient la ſueur, diminuoient la longueur du paroxiſme, ſoulageoient la tête, & concouroient ſinguliérement à la guériſon de la fievre.

grand avantage. Mais s'il ſe ſent trop foible, il ne fera de mouvement qu'autant qu'il pourra en ſupporter. Cependant rien ne contribue davantage à prolonger une fievre intermittente, que de céder au penchant qui nous porte à l'indolence & à l'inaction.

Le régime convenable & bien dirigé, guérira ſouvent cette fievre ſans le ſecours d'aucun remede. Si la Maladie n'eſt pas d'un mauvais caractere, ſi le lieu qu'habite le malade eſt ſec & bien aéré, on ſera preſque toujours ſûr de réuſſir par le ſeul *régime* (1). Mais ſi les forces paroiſſent diminuer, ſi les accès viennent à un tel degré de violence, qu'ils faſſent craindre pour la vie du malade, alors il faut ſans délai recourir aux remedes. Cependant on ne doit jamais les commencer que la Maladie ne ſoit parfaitement déclarée, c'eſt-à-dire que le malade n'ait éprouvé pluſieurs accès, (au moins trois.)

---

(1) C'eſt une vérité relativement à celles de printemps; mais il n'en eſt pas de même de celles d'automne qui, quelquefois, durent très-long-temps, & même quelquefois juſqu'au printemps ſuivant, ſi on les laiſſe ſans remedes, & ſi on ne les traite pas convenablement. (Voyez ci-après p. 54 & ſuiv.)

REMEDES. La premiere choſe qu'il y a à faire dans le traitement d'une fievre intermittente, c'eſt de nettoyer les *premieres voies*. Après cette opération, non-ſeulement l'application des remedes eſt plus ſûre, mais encore ils ſont plus efficaces. Dans cette Maladie, l'eſtomac eſt ordinairement ſurchargé de phlegmes viſqueux; & il arrive très-ſouvent que le malade vomit une grande quantité de *bile*. Ces efforts de la nature indiquent aſſez la néceſſité de faire vomir. Les *vomitifs* ſont donc les premiers remedes qu'il faille adminiſtrer au malade. L'*ipécacuanha* eſt celui de tous qui répond le mieux à cette indication : un demi-gros ou trente-ſix grains de cette racine en poudre, ſuffiront pour un adulte. On diminuera la doſe proportionnément à l'âge du malade (1). Lorſque le vomitif commen-

(1) Ce conſeil eſt, ſans contredit, très-ſage; mais la doſe que notre Auteur propoſe pour un adulte, n'eſt-elle pas trop forte? A quinze grains cette racine fait vomir, & la plus forte doſe eſt de vingt. On a même obſervé que ceux qui la donnent à quarante grains, n'en obtiennent pas plus d'effets que ceux qui ne la donnent qu'à quinze. La raiſon de ce phénomene, dit M. VENEL, célebre Profeſſeur de Montpellier, dont la Chymie & la Médecine regrettent également la perte, eſt fort ſimple. C'eſt que dès que les ſucs de l'eſ-

cera à opérer, le malade boira abondamment d'une légere infusion de *camomille*.

Dans cette Maladie, il faut donner le vomitif deux ou trois heures avant le retour de l'accès. On peut le répéter, s'il eſt néceſſaire, deux ou trois jours après. Outre que les vomitifs net-

---

tomac ont diſſous aſſez de la réſine de l'ipécacuanha, pour exciter le vomiſſement, le malade vomit d'abord & rejette le reſte. Si le vomiſſement continue, ce n'eſt que parce que la réſine qui a été diſſoute, reſte attachée aux parois de l'eſtomac, & les irrite. Il n'eſt point de Praticien qui n'ait vérifié la juſteſſe de ce raiſonnement.

Une attention qu'il faut avoir quand on donne l'ipécacuanha en poudre, & en général tous les remedes en poudre, pris dans de l'eau, c'eſt qu'elle ſoit parfaitement mêlée à l'eau ou à la tiſane. Pour cet effet, on jette la poudre dans le fond du verre, on verſe par-deſſus quelques gouttes d'eau, on délaie parfaitement avec le doigt ou une cuiller, on continue à verſer de l'eau & à délayer juſqu'à ce que le verre ſoit plein. Après que le malade a pris ce remede, il reſte tranquille juſqu'à ce qu'il ſe ſente des envies de vomir. Alors on lui donne, coup ſur coup, deux ou trois verres d'eau ou de tiſane légere tiede; après qu'il a vomi pour la premiere fois, on réitere un verre de la boiſſon de demi quart d'heure en demi-quart d'heure, juſqu'à ce qu'il ne ſe ſente plus de diſpoſition à vomir; après quoi on lui donne un bouillon, pourvu toutefois que ce moment ſoit éloigné au moins d'une heure de celui où doit prendre l'accès; car plus tard le malade n'a beſoin de rien.

toient l'eſtomac, ils excitent encore la *tranſpiration*, & augmentent toutes les autres *excrétions*. Ces effets les rendent d'une telle importance, qu'ils guériſſent ſouvent les fievres intermittentes, ſans le ſecours d'aucun autre remede.

Les *purgatifs* ſont quelquefois utiles dans les fievres intermittentes, & même ſouvent ils y ſont néceſſaires. On a vu une purgation violente guérir une fievre intermittente, qui avoit réſiſté au *quinquina* & aux autres remedes. Cependant comme les vomitifs ſont infiniment mieux indiqués dans cette Maladie, les purgatifs y deviennent moins néceſſaires, à moins que le malade ne ſe ſente de la répugnance pour les vomitifs; alors il faudra qu'il ſe nettoie les inteſtins le jour qu'il ne doit point avoir d'accès, ou huit heures avant l'accès, avec une doſe ou deux de *ſel de Glauber*, de *jalap* & de *rhubarbe*, combinés de la maniere ſuivante.

Prenez de *jalap* concaſſé, 24 grains,
de *rhubarbe* choiſie concaſſée, 1 gros.

Faites bouillir ces deux ſubſtances dans un verre d'eau pendant quelques minutes; paſſez.

Ajoutez de *ſel de Glauber*, 2 gros.

La ſaignée peut quelquefois convenir dans le commencement d'une fievre intermittente, ſur-tout quand la chaleur exceſſive, le délire, &c. donnent lieu de ſoupçonner de l'inflammation; mais comme dans cette eſpece de fievre, le ſang eſt très-rarement dans un état inflammatoire, la ſaignée s'y trouve auſſi rarement néceſſaire (1).

Après les évacuations convenables (2),

---

(1) Nous prions le lecteur de revoir ce que nous avons dit, (note 1, p. 31,) & de ne jamais perdre de vue que les ſymptomes qui y ſont décrits, ſont les ſeuls qui néceſſitent la ſaignée.

„ Je ne puis, dit M. CLERC, m'empêcher d'obſerver qu'on doit être extrêmement circonſpect ſur l'uſage des ſaignées, dans les fievres intermittentes; leur cauſe eſt ordinairement dans les premieres voies, & je ne vois pas pourquoi on vuide les vaiſſeaux ſanguins, quand ces fievres ne ſont pas accompagnées de ſymptomes extraordinaires. La foibleſſe du malade, la longueur de la fievre, la bouffiſſure & l'hydropiſie ſont les ſuites ordinaires de ces ſaignées déplacées. (p. 114.)„

(2) C'eſt-à-dire après, ou le vomitif, ou le purgatif, ou la ſaignée, ſi elle eſt indiquée. En général, la prudence veut que l'on commence toujours par faire vomir, ou par purger le malade. Le *quinquina* agit alors avec beaucoup plus d'efficacité. On doit ſur-tout ne jamais ſe diſpenſer de purger, ſi le malade, hors même des accès, ſe ſent la *bouche mauvaiſe*, *éprouve du dégout*, des *maux de reins*, des *douleurs dans les lombes*, des *inquiétudes*, de *mauvaiſes nuits*, &c. Mais dès qu'on aura commencé l'uſage du

le malade peut, en toute ſûreté, prendre le *quinquina*. Il faut le lui donner ſous la forme qui lui eſt le plus agréable. Mais aucune préparation de *quinquina* ne convient mieux dans les fievres intermittentes, que la forme la plus ſimple, ſous laquelle on puiſſe le donner, je veux dire en poudre.

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 onces.

Réduiſez en poudre très-fine.

Partagez en 24 priſes égales.

On prendra chacune de ces priſes, ſoit dans un verre de vin rouge, ſoit dans une taſſe d'infuſion de *camomille*, ſoit dans une taſſe de décoction de *gruau*; ou bien on en fera autant de *bols*, avec quantité ſuffiſante de *ſirop de limon*.

Dans les fievres quotidiennes, c'eſt-à-dire dans celles dont les accès reviennent tous les jours, le malade prendra toutes les deux heures, excepté pendant l'accès, une des priſes ſpécifiées ci-deſſus; par ce moyen il pourra en prendre cinq ou ſix pendant l'intervalle des accès. Dans une fievre tierce, il ſuffira de prendre chacune de ces priſes toutes les trois heures, & dans une fie-

---

quinquina, on ſe gardera de purger ou de faire vomir; ces évacuations redonneroient la fievre.

vre

vre quarte toutes les quatre heures, toujours hors le temps de l'accès. Si le malade ne pouvoit ſe réſoudre à prendre, à la fois, une ſi grande doſe de *quinquina*, on pourroit la lui partager en deux ou en trois : alors il prendroit ces diviſions de priſes toutes les heures ou tous les trois quarts-d'heures pour la fievre quotidienne ; toutes les heures & demie ou toutes les deux heures pour la fievre tierce ; toutes les deux heures & demie ou toutes les trois heures pour la fievre quarte. Il en faudra une bien moindre quantité pour les jeunes perſonnes ; en général, la doſe doit être proportionnée à l'âge, à la conſtitution, &c. (1).

Le *quinquina*, de la maniere que nous le preſcrivons, manque rarement de guérir une fievre intermittente. Mais il ne faut pas que le malade l'abandonne auſſi-tôt que les accès paroiſſent l'avoir quitté; il faut au contraire qu'il

(1) Il ne faut pas croire que les deux onces de *quinquina*, que preſcrit ici l'Auteur, ſoient une trop grande quantité pour un adulte. Il y a des perſonnes à qui cette doſe ne ſuffira pas, qui ſeront même obligées de la doubler. C'eſt parce qu'on donne le *quinquina* à trop petite doſe, qu'on échoue ſi ſouvent dans les fievres intermittentes. On crie contre le remede, on le croit inutile ; mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'emploient.

en continue l'uſage, juſqu'à ce qu'il ſoit certain que la Maladie eſt entiérement guérie. On échoue dans la guérison de la plupart de ces fievres, parce que les malades n'empioient pas aſſez long-temps le *quinquina*. En général ils n'en prennent que juſqu'à ce qu'ils voient les accès diſſipés; alors ils le quittent, au riſque d'y revenir quelque temps après. Par ce moyen la Maladie acquiert des forces, & reparoît avec plus de violence que jamais.

La ſeule maniere d'en prévenir la rechute, c'eſt, après que les *ſymptomes* ont diſparu, de continuer, pendant quelque temps, l'uſage du *quinquina* à petite doſe. Telle eſt la méthode la plus ſûre & la plus efficace de guérir les fievres intermittentes.

Pendant l'uſage du *quinquina*, on pourra boire de l'infuſion ſuivante.

Prenez de racine de *gentiane*, 1 once,
de *calamus aromaticus*, demi-once,
d'*écorce d'orange*, demi-once,
de fleurs de *camomille*, trois ou quatre pincées,
de ſemences de *coriande*, une pincée.

Broyez légérement le tout dans un mor-

tier. Prenez une pincée & demie de tous ces ingrédients ; mettez-les dans une théiere ; verſez par-deſſus une chopine d'eau bouillante. (Laiſſez infuſer comme du thé.)

Une taſſe de cette infuſion, bue trois ou quatre fois par jour, fortifiera l'eſtomac, & avancera ſinguliérement la guériſon. Comme il y a des malades qui ne peuvent ſupporter les infuſions faites avec l'eau, on la leur fera au vin, en mettant infuſer deux pincées de ces ingrédients dans une pinte de vin blanc, pendant quatre ou cinq jours. Ils en boiront un verre deux ou trois fois dans la journée. Si le malade prend abondamment de l'infuſion aqueuſe ci-deſſus, ou de l'infuſion vineuſe, comme elle eſt preſcrite, ou de toute autre infuſion de *plantes ameres*, il aura beſoin d'une moindre quantité de *quinquina* pour parvenir à la guériſon (*a*).

(*a*) Il y a lieu de croire qu'un grand nombre de nos plantes ou écorces *ameres* & *aſtringentes*, réuſſiroient dans la cure des fievres intermittentes, ſur-tout ſi on les joignoit à des plantes *aromatiques*. Mais comme le *quinquina* eſt reconnu depuis long-temps pour un *ſpécifique* dans ces Maladies, & que la réputation qu'il s'eſt acquiſe, lui eſt méritée à tous égards, nous ſommes moins dans le cas de recourir à d'autres remedes. Nous ne pouvons cependant nous diſ-

Les perſonnes qui ne pourront avaler le *quinquina* en ſubſtance, c'eſt-à-dire en poudre, le prendront en *infuſion* ou en *décoction*. L'*infuſion* ſe fait de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once.

Mettez dans une pinte de vin blanc; laiſſez infuſer à froid, pendant quatre ou cinq jours, ayant ſoin de remuer fréquemment la boureille; tirez à clair.

On en prend trois ou quatre verres par jour, plus ou moins, ſelon l'intenſité de la fievre, mais toujours dans l'intervalle des accès.

Voici la maniere de préparer la *décoction*.

Prenez du meilleur *quinquina* concaſſé, 1 once,
de la racine de *ſerpentaire de virginie*, 2 gros,
de ſel d'*abſinthe*, 1 gros.

Faites bouillir le tout dans une quantité d'eau ſuffiſante, & réduiſez à un

---

penſer de faire obſerver que le *quinquina* eſt ſouvent *ſophiſtiqué* ou *falſifié*, & qu'il faut beaucoup de connoiſſance & d'attention pour diſtinguer le faux du véritable. Ce que je dis, c'eſt afin que ceux qui ſe ſerviront de cette écorce, ſoient en garde contre les perſonnes qui en font commerce. (V. à la Table le mot *quinquina*.)

demi-ſetier ; paſſez ; ajoutez une égale quantité de vin rouge : on en prend ſouvent un verre dans la journée.

Dans les fievres intermittentes opiniâtres, le *quinquina* ſera plus efficace, ſi on le joint à des *cordiaux*, que ſi on le prend ſeul : c'eſt ce que j'ai eu lieu d'obſerver ſouvent dans un Pays où ces fievres ſont *endémiques*. Le *quinquina* y réuſſiſſoit rarement, à moins qu'il ne fût combiné avec la racine de *ſerpentaire de virginie*, le *gingembre*, la *cannelle blanche*, ou tout autre aromatique chaud. Lorſque les accès ſont fréquents & violents, la fievre approche ſouvent de l'état inflammatoire. Dans ce cas il ſera, & plus ſûr, & plus convenable de donner le *ſel de tartre* à la place du *gingembre* ; mais dans les fievres tierces ou quartes obſtinées, qui prennent à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver, les remedes chauds & *cordiaux* ſont abſolument néceſſaires (*a*).

(*a*) Dans ces ſortes de fievres opiniâtres, chez les ſujets avancés en âge, de tempérament phlegmatique, quand la ſaiſon eſt pluvieuſe, quand leurs demeures ſont humides, ou dans toute autre circonſtance pareille, il ſera néceſſaire de joindre à deux onces de *quinquina*, une demi-once de *ſerpentaire de virginie*, & deux gros de *gingembre*, ou de tout autre aromatique

Comme les fievres d'automne & d'hiver ſont en général beaucoup plus opiniâtres que celles de printemps ou d'été, il ſera néceſſaire de continuer l'uſage des remedes beaucoup plus long-temps dans les premieres que dans les dernieres. Ceux qui ont eſſuyé une fievre intermittente au commencement de l'hiver, doivent, ſur-tout, ſi la ſaiſon eſt

---

chaud. Mais quand les *ſymptomes* annoncent une fievre de nature inflammatoire, au lieu de toutes ces ſubſtances, on mêlera avec le *quinquina*, demi-once de *ſel d'abſinthe* ou de *ſel de tartre* (1).

(1) En général, toutes les ſubſtances auxquelles on aſſocie le *quinquina*, en affoibliſſent la vertu fébrifuge. Il faut donc peſer attentivement les cas dans leſquels M. BUCHAN conſeille de le joindre aux *cordiaux*, aux *tempérants*. Ces cas ſont les ſeuls où il faille ſe permettre cette combinaiſon.

On obſervera, en paſſant, que quelquefois la premiere doſe, ou même les premieres doſes de *quinquina* purgent; il n'y a pas de mal. Cependant comme, tandis qu'il purge, il n'arrête point la fievre, il faut regarder ces premieres doſes, comme perdues à cet égard. Il faut en donner d'autres qui ceſſent de purger, & qui arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, il faudroit ſuſpendre l'uſage du *quinquina* pendant un jour, & donner ce jour-là un gros de *rhubarbe*, ſoit en poudre, ſoit en bol, ſoit en infuſion, ſoit en décoction, & enſuite reprendre le *quinquina*. Si la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit, à chaque priſe de *quinquina*, quinze ou vingt grains de *thériaque*, juſqu'à ce qu'elle fut arrêtée.

pluvieuſe, prendre, pour prévenir une rechute, du *quinquina* à petite doſe, juſqu'au retour de la belle ſaiſon, quoique la Maladie paroiſſe entiérement guérie. Ils éviteront encore de s'expoſer trop ſouvent à l'air humide, ſur-tout quand il regne des vents froids d'Eſt.

Lorſque les fievres intermittentes ne ſont pas parfaitement guéries, elles dégénerent ſouvent en Maladies *chroniques* opiniâtres, telles que l'*hydropiſie*, la *jauniſſe*, &c. C'eſt pourquoi il faut employer tous les moyens poſſibles pour les déraciner entiérement, avant que les humeurs ſoient viciées & que la conſtitution ſoit détruite.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus ſimple & de mieux raiſonné que la méthode de traiter les fievres intermittentes, que nous venons d'expoſer, cependant, par une bizarrerie inconcevable, on ſe plaît tous les jours à employer, dans ces Maladies, plutôt que dans toute autre, les remedes les plus myſtérieux, les plus abſurdes. Il n'eſt pas de vieilles femmes qui ne poſſedent un ſecret pour guérir les fievres intermittentes; on s'empreſſe de croire à leurs prétentions d'une maniere extraordinaire. Les malades ſe hâtent de donner leur confiance à toutes les

perſonnes qui leur promettent une guériſon prochaine ; mais dans la cure des Maladies, *le chemin le plus court n'eſt pas toujours le meilleur.* La ſeule méthode, pour obtenir une guériſon certaine & de durée, c'eſt d'aider graduellement la nature dans les moyens qu'elle emploie pour chaſſer la cauſe de la Maladie (1). Quelques-uns, à la vé-

(1) Il ne faut donc jamais perdre de vue cette vérité, que la nature fait les trois quarts de l'ouvrage dans la cure des Maladies, & qu'elle en guérit ſeule un grand nombre : *natura morborum Medicatrix.* Les bons Médecins en conviennent avec HIPPOCRATE. La Maladie *n'eſt autre choſe que l'effet néceſſaire de la nature, agiſſante ſur un corps dont les organes ſont en ſouffrance.* Le méchaniſme du corps humain eſt ſi ſagement diſpoſé, que les mouvements qui en dépendent, remédient au déſordre, en chaſſant les humeurs nuiſibles du centre vers la ſuperficie, par des voies particulieres ou générales. *Morbus eſt conamen naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægris ſalutem molitur.* SYDENHAM. D'où il faut conclure que, dans bien des cas, le ſavoir de ceux qui ſont auprès des malades, & qui les traitent, doit conſiſter bien plus dans une ſage obſervation que dans l'action même.

Ainſi donc on ne *ſaignera*, on ne fera *vomir*, on ne *purgera*, on ne fera *ſuer*, &c. que lorſque la nature aura donné des ſignes manifeſtes qu'elle porte ſes efforts vers ces évacuations ; car les remedes ne réuſſiſſent que par l'application convenable qu'on en fait : ſi on les déplace, ils deviennent cauſe de Maladies. Ces ſignes ſont les *ſymptomes* que nous avons in-

rité, tentent des expériences hardies, ou plutôt téméraires, pour guérir des fievres intermittentes ; comme de boire des liqueurs fortes, de ſe jetter dans la riviere, &c. De pareils moyens peuvent quelquefois réuſſir ; mais ils ne ſont jamais ſans danger ; & ils peuvent devenir funeſtes, ſur-tout lorſqu'il y a de l'inflammation, ou qu'on a lieu de la craindre. Le ſeul malade, que je me ſouviens d'avoir perdu dans une fievre intermittente, ſe tua évidemment lui-même, en buvant des liqueurs fortes, perſuadé, d'après l'aſſurance de quelques perſonnes, que c'étoit un remede infaillible.

Il y a des objets dégoutants, comme les *toiles d'araignées*, les *mouchures de chandelles*, &c. qu'on vante comme merveilleux dans la cure des fievres intermittentes. Quoiqu'ils puiſſent quelquefois avoir cet avantage, cependant la répugnance qu'ils inſpirent en général, doit ſuffire pour en faire rejetter l'uſage, ſur-tout ayant des remedes moins rebutants, & dont les ſuccès ſont certains. Le ſeul remede qui puiſſe être regardé comme

---

diqués pour la *ſaignée*, (note 1, p. 31,) pour les *ſueurs*, (note 1, p. 33,) pour les *purgatifs*, (note 2, p. 47,) & pour les *vomitifs*, (note 1, p. 86.)

un *ſpécifique*, capable de guérir radicalement ces ſortes de fievres, c'eſt le *quinquina*. Il eſt toujours ſûr, & je puis affirmer avec vérité, que dans ma pratique, je ne l'ai jamais vu manquer, quand il a été adminiſtré avec les précautions néceſſaires, & que l'on en a fait uſage pendant un temps convenable (1).

Dans les Pays où les fievres intermittentes ſont *endémiques*, les enfants même en ſont ſouvent attaqués. Il eſt très-difficile d'en guérir ces petits malades, parce que rarement peut-on leur perſuader de prendre le *quinquina*, ou tout autre remede déſagréable. Le moyen de leur rendre ce médicament plus ſupporta-

---

(1) Le *quinquina*, dit M. TISSOT, eſt le ſeul remede qui ſoit ſûr & innocent dans toutes les fievres intermittentes. Tous les autres remedes ne doivent être regardés que comme des *adjuvants*, qui, ſeuls, ne guériront pas ces fievres, ſi elles ſont de nature à exiger des remedes. On a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires. On croyoit qu'il *gâtoit l'eſtomac*. Bien loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux. On croyoit qu'il *laiſſoit des obſtructions*, qu'il *conduiſoit à l'hydropiſie*. On ſait aujourd'hui que ces Maladies ne ſont dues qu'à la longueur de la fievre, & que le *quinquina* les guérit, quand elles ſont cauſées parce qu'on ne l'avoit pas employé. En un mot, quand la fievre eſt ſeule, le *quinquina* a toujours fait & fera toujours tout le bien poſſible.

ble, c'eſt de le leur donner dans une *mixture* d'*eaux diſtillées* & de ſirop; & pour qu'il ſoit plus agréable encore, d'y ajouter quelques gouttes d'*élixir* ou d'*eſprit de vitriol* (1) : l'un & l'autre moyen améliorent le remede, & en ôtent le gout rebutant. Si l'on ne peut abſolument leur faire prendre le *quinquina* par la bouche, on leur donnera,

---

(1) On peut leur preſcrire le *quinquina* de la maniere ſuivante.

Prenez d'eau de *Menthe* diſtillée, 2 onces,
de ſirop de *limon*, 1 once,
du meilleur *quinquina* en poudre, 1 gros.

Mettez le *quinquina* dans un mortier, ou dans tout autre vaſe; verſez quelques gouttes de ſirop; mélez parfaitement avec un pilon ou une cuiller; ajoutez peu à peu le reſte du ſirop, en remuant toujours; verſez par-deſſus l'eau de *Menthe*, pour en faire une *mixture* : on en donnera une cuillerée à café toutes les heures.

On peut, comme dit M. BUCHAN, y ajouter quelques gouttes d'*eſprit de vitriol*. Mais il faut être très-circonſpect avec cette derniere ſubſtance; trois ou quatre gouttes doivent ſuffire pour la totalité de cette *mixture*. Quand l'enfant l'aura conſommée, il faudra en refaire une nouvelle, & après elle une troiſieme, & même une quatrieme, s'il eſt néceſſaire. On obſervera de ne donner ce remede, qu'après avoir fait vomir ou purger, ſi l'enfant a les *ſymptomes* que nous avons dit annoncer ces évacuations. On ne lui donnera jamais ce remede pendant les accès; & après que la fievre ſera guérie, on en continuera l'uſage pluſieurs jours, en n'en donnant que toutes les deux heures; enſuite toutes les trois heures; enfin toutes les quatre heures.

avec ſuccès, de la *mixture ſaline*. (Voyez ce mot à la Table.)

Le *petit lait au vin* eſt une boiſſon qui convient ſinguliérement aux enfants attaqués de fievres intermittentes. On peut ajouter une cuillerée à café d'*eſprit de corne de cerf*, ſur un demi-ſetier de ce *petit lait*. Il ne faut pas négliger de leur faire prendre de l'exercice, qui ne peut que leur devenir très-avantageux. Si la fievre devient opiniâtre, il faut tranſporter l'enfant dans un air plus ſec & plus chaud. On lui donnera des aliments nourriſſants, & quelquefois un peu de bon vin.

Pour les enfants qui ne peuvent avaler le *quinquina*, ou dont l'eſtomac ne peut le ſupporter, il faut le leur donner en lavements. Voici la maniere dont le Docteur LIND les prépare pour un adulte.

Prenez d'*extrait de quinquina*, demi-once.

Faites diſſoudre dans quatre onces d'eau chaude; ajoutez d'huile d'*amandes douces* demi-once, de *laudanum liquide* ſix ou huit gouttes. On répete ce lavement toutes les quatre heures, ou plus ſouvent, ſi la fievre le requiert. Quant aux enfants, il faut diminuer la doſe

de l'*extrait de quinquina* & du *laudanum*, en proportion de leur âge & de leurs forces.

Des enfants ont été guéris de fievres intermittentes, en leur faiſant porter des ceintures piquées, dans leſquelles on avoit renfermé du *quinquina* en poudre; en les baignant dans une forte décoction de *quinquina*, & en leur frottant l'épine du dos avec des liqueurs ſpiritueuſes fortes, ou avec une *mixture* compoſée de parties égales de *laudanum liquide* & de *liniment ſavonneux*.

Nous nous ſommes d'autant plus étendus ſur les fievres intermittentes, qu'elles ſont très-communes, & que peu de malades, attaqués de ces Maladies, appellent de Médecin, à moins qu'ils ne ſoient à l'extrémité. Il eſt cependant des cas où ces fievres ſont très-irrégulieres, étant compliquées avec d'autres Maladies, ou accompagnées de *ſymptomes* qui les rendent très-dangereuſes & très-difficiles à reconnoître. Nous les avons paſſées ſous ſilence, mais à deſſein, parce qu'elles auroient embarraſſé la plupart des lecteurs. Quand la Maladie eſt abſolument irréguliere, quand les *ſymptomes* ſont dangereux, il n'y a pas à balancer, il faut que le

malade appelle ſur le champ un Médecin, & qu'il s'en rapporte abſolument à ſes avis.

Le moyen de prévenir les fievres intermittentes, c'eſt de ne pas s'expoſer aux cauſes qui ſont capables de les faire naître. Nous avons fait l'énumération de ces cauſes; (Voyez le commencement de ce Chapitre.) nous nous permettrons ſeulement d'ajouter ici la recette d'un remede *préſervatif*, dont ceux qui vivent dans des lieux humides, marécageux, mal-ſains, ou qui ont déja eſſuyé quelques attaques de ces fievres, pourront faire uſage.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *racine de ſerpentaire de virginie*, demi-once;
d'*écorce d'orange*, demi-once.

Broyez le tout enſemble, & laiſſez infuſer pendant cinq ou ſix jours, dans une pinte d'eau-de-vie, ou de *genievre de Hollande*, ou de toute autre liqueur forte; tirez la liqueur à clair, prenez-en deux ou trois verres par jour.

A la vérité, ceci eſt preſcrire de l'eau-de-vie; mais les ſubſtances ameres enlevent, en grande partie, les pernicieux effets de ces liqueurs fortes. Ceux qui n'ont point, ou qui ne veulent point

ſe ſervir d'eau-de-vie, peuvent faire cette infuſion dans du vin (1); & les perſonnes qui pourront s'accoutumer à mâcher le *quinquina*, trouveront que cette pratique réuſſit très-bien. On pourra auſſi alternativement, & dans la même vue, mâcher de la racine de *gentiane*, ou de *calamus aromaticus*, &c.: tous les *amers*, ſur-tout ceux qui ſont chauds & *aſtringents*, paroiſſent être les antidotes des fievres intermittentes (2).

---

(1) Il eſt très-certain que l'infuſion de *quinquina* dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'eſprit de vin, ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de perſonnes. En général, on ſe trouvera infiniment mieux de l'infuſion faite ſimplement au vin.

(2) Le conſeil que donne M. BUCHAN, de varier ces remedes *préſervatifs*, eſt très-ſage. Non-ſeulement l'uſage continu d'un même remede en inſpire le dégout, mais encore l'habitude en rend les effets moins marqués, & ſouvent nuls. On mâchera donc le *quinquina* & les *amers*, ou l'on prendra alternativement les deux *infuſions* qu'il propoſe. On pourra même, ſelon les circonſtances, en employer, ou de plus ſimples, telle que la ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once.
Faites infuſer à froid, pendant ſix ou huit jours, dans une pinte de vin blanc; tirez à clair; conſervez pour l'uſage; ou de plus compoſées, comme il ſuit.

Prenez de racine de *calamus aromaticus*, 2 onces,
d'*aunée*, 2 onces,
de *feuilles de petite centaurée*, une poignée,
de *limaille de fer qui ne ſoit point rouillée*, 2 onces.

CHAPITRE IV.

De la Fievre continue-aiguë.

CETTE fievre eſt appellée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle at-

Faites infuſer à froid pendant le même temps, dans deux pintes de vin blanc. Si on veut avoir cette infuſion plus promptement, on peut mettre le tout ſur des cendres chaudes, ou ſur un bain de ſable pendant vingt-quatre heures. Mais on a obſervé que l'infuſion à froid, pendant le temps indiqué, ſe chargeoit d'autant de principes extractifs, que celle qui ſe faiſoit par la chaleur; & que dans les infuſions au vin, le feu, en agiſſant ſur cette liqueur, en détruiſoit les principes, l'aigriſſoit, & la diſpoſoit à la fermentation acide.

Outre ces remedes, il eſt encore d'autres moyens dont doivent faire uſage les perſonnes qui habitent des lieux où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes. C'eſt, dit M. TISSOT, de bruler ſouvent dans les chambres, ſur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, de mâcher tous les jours des grains de *genievre*, & d'employer pour boiſſon, une infuſion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes ſont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les eſtomacs délabrés, pour prévenir les obſtructions, pour faciliter la tranſpiration. Comme ce ſont là les cauſes qui entretiennent le plus opiniâtrément les fievres, rien n'en préſervera plus ſûrement que ces ſecours, qui ſont ſi faciles & peu couteux.

(1) Les perſonnes qui ont déja quelques con-

taque le plus ordinairement les jeunes gens, ou ceux qui ſont dans la vigueur de

noiſſances des Maladies, ſeront ſans doute étonnées que M. BUCHAN confonde, ſous le nom de fievre continue-aiguë, & la fievre *ardente*, & la fievre *inflammatoire*. Les anciens, diront-ils, en ont fait des Maladies très-diſtinctes. GALLIEN, d'après HIPPOCRATE, & tous les Auteurs qui les ont imités, ont décrit particuliérement la fievre ardente ſous le nom de *cauſus*, &c.

Mais il n'eſt point de Praticien qui ne diſe, avec M. LE ROY, que le mot *cauſus*, que l'on a traduit par *fievre ardente*, *fievre chaude*, étoit quelquefois employé, par HIPPOCRATE, pour ſignifier une fievre forte, une fievre vive, en un mot, pour ſignifier, non l'eſpece, mais le degré de la fievre; & que, pour l'ordinaire, il s'en ſervoit pour déſigner, en général, les fievres aiguës, dangereuſes & meurtrieres. (Voyez le deuxieme de ſes Mémoires ſur les fievres, ou *Mêlange de Phyſique & de Médecine*, T. I, p. 232 & ſuiv.)

La fievre continue-aiguë, dont il eſt ici queſtion, a tous ces caracteres. Auſſi les *ſymptomes* divers, dont elle eſt accompagnée, ont-ils donné le change aux Ecrivains qui, emportés par un zele trompeur, en ont fait autant d'eſpeces de fievres, dont ils ont tiré les noms du *ſymptome* qui les frappoit le plus. C'eſt de-là que ſont venues toutes ces fievres chimériques, nommées dans leurs écrits; *ardente*, quand une chaleur brulante dominoit; *épiale*, quand cette chaleur dominante étoit mêlée d'un ſentiment de froid dans les extrémités; *lipyrie*, quand cette même chaleur paroiſſoit être plus interne, & que le froid ſe manifeſtoit aux extrémités; *comateuſe*, quand il y avoit aſſoupiſſement; *ſingultueuſe*, quand il y avoit du hoquet; *anhéloſe*, quand la reſpiration étoit difficile;

l'âge, ſur-tout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de ſang, qui ont les *fibres* fortes & élaſtiques. Cette fievre eſt de toutes les ſaiſons; mais elle eſt plus fréquente au printemps & au commencement de l'été.

CAUSES. La fievre continue-aiguë eſt occaſionnée par tout ce qui peut échauffer le corps & augmenter la quantité du ſang, comme des excès en tout genre : ainſi faire un violent exercice; dormir au ſoleil; boire des liqueurs fortes; manger des aliments épicés; ſe livrer au luxe de la

---

anxieuſe, quand le malade éprouvoit des anxiétés; *ſyncopale*, quand il éprouvoit des ſyncopes; *typhodes*, quand il éprouvoit des ſueurs, &c. &c.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions ſeulement donner les noms de toutes les eſpeces de fievres continues-aiguës, qu'ont imaginées la vanité & l'oſtentation. Mais laiſſons là toutes ces futilités; contentons-nous de dire que la nature ne nous préſente que deux eſpeces de fievres continues-aiguës, la *bénigne* & la *maligne* : diſtinction fondée en raiſon du danger & des *ſymptomes*, qui; familiers à cette derniere, ne s'obſervent pas dans la fievre *bénigne*; que même cette diviſion n'eſt pas toujours diſtincte aux yeux les plus exercés; & que quelquefois la fievre continue-aiguë *bénigne* s'écarte de la marche connue, devient dangereuſe, & prend un aſpect de malignité, par un mauvais régime, ou par un traitement mal-entendu, comme l'Auteur le dit ci-après, & comme il le dira, Chapitre IX, qui traite de la fievre maligne.

table, ſans faire un exercice ſuffiſant, &c. peuvent cauſer cette fievre : tout ce qui peut ſupprimer la *tranſpiration*, comme de coucher ſur un terrein humide ; de boire des liqueurs froides, quand on a chaud ; de paſſer les nuits, &c. peut encore y donner lieu.

SYMPTOMES. La fievre continue-aiguë eſt ordinairement annoncée par un reſſerrement ou un froid général qui eſt bientôt ſuivi d'une grande chaleur, d'un *pouls plein & fréquent*, d'une douleur de tête, d'une ſéchereſſe à la peau, de rougeur aux yeux, d'un teint animé & de douleurs dans les reins, &c. A tous ces *ſymptomes* ſuccedent une difficulté de reſpirer, des *anxiétés*, des envies de vomir. Le malade ſe plaint d'une grande ſoif, repouſſe les aliments ſolides, ne dort point, & a la langue, en général, noire & rude.

Le délire, une agitation exceſſive, l'oppreſſion de poitrine à un haut degré, la reſpiration laborieuſe, les *ſoubreſauts* des *tendons*, le hoquet, le froid des extrémités, les ſueurs viſqueuſes, l'écoulement involontaire des urines, ſont tous des *ſymptomes* très-alarmants.

Comme cette Maladie eſt toujours accompagnée de danger, il faut, dès

qu'il eſt poſſible, employer les meilleurs ſecours de l'art : car dans le commencement, le Médecin peut bien être utile au malade ; mais après, tout ſon ſavoir eſt ſouvent ſans effet : auſſi n'y a-t-il rien de plus inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous les ſecours néceſſaires, dès que la maladie s'annonce, remettent cependant juſqu'à ce que le malade ſoit à l'extrêmité. En effet, c'eſt en vain qu'on attendra du ſoulagement de la Médecine, lorſque la maladie ſera devenue incurable, par les délais ou le mauvais traitement, & que les forces du malade ſeront épuiſées. Les Médecins peuvent, à la vérité, aider la nature ; mais leurs efforts ſeront toujours ſuperflus, lorſqu'elle ne ſera plus capable de les ſeconder (1).

(1) Il eſt donc de la plus grande importance que tous les hommes ſoient inſtruits des principes de la Médecine, & qu'ils connoiſſent les *ſymptomes* qui caractériſent les Maladies, ainſi que les ſecours que chacune d'elles demande. Il n'y a qu'un petit nombre de perſonnes, relativement à la multitude, qui ſoient dans le cas de pouvoir ſe procurer un Médecin auſſi-tôt qu'une Maladie ſe déclare. Le plus grand nombre n'en a pas les facultés, & beaucoup de ceux qui le pourroient, n'en ont pas la volonté. Preſque tous traitent le commencement des Maladies de bagatelle. On les voit même chercher à

RÉGIME. D'après les *ſymptomes* de cette Maladie, il eſt évident que les humeurs doivent être trop viſqueuſes, trop âcres; que la *tranſpiration*, les urines, la ſalive, toutes les autres *ſécrétions*,

---

vaincre le mal; on les voit continuer leurs occupations & leur maniere de vivre, juſqu'à ce, qu'accablés ſous le fardeau, *ils tombent*, ſelon leurs propres expreſſions, *comme une maſſe.*

Mais la Maladie alors a déja fait des progrès conſidérables; & celles dont la marche eſt extrêmement rapide, qui ſont extrêmement aiguës, telle que celle dont il eſt ici queſtion, ſont déja preſque à leur état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la nature, pour les combattre. Quand le Médecin arrive, il gémit de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépendent toujours, dans ces cas, le ſuccès. Il preſcrit un régime & des remedes relatifs à l'état de la Maladie; mais ils n'ont pas été précédés de boiſſons abondantes, de ſaignées & autres remedes convenables; & le malade qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal, qui s'eſt ſouvent gorgé de nourriture, de vin, de liqueurs, d'*élixirs*, de *thériaque*, & autres drogues qui n'ont fait qu'allumer le feu dont il eſt embraſé; que mettre plus d'âcreté dans les humeurs; qu'augmenter la rigidité, la conſtriction des vaiſſeaux, meurt, malgré tous les ſoins du Médecin; ou s'il ſurvit, les aliments, les choſes échauffantes qu'il a pris dans le commencement, lui laiſſent le germe de quelque Maladie de langueur qui, ſe fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter, par de longues ſouffrances, la mort, qu'il deſire, comme le terme de ſes maux.

ſont en trop petite quantité ; qu'il y a une rigidité, une conſtriction dans les vaiſſeaux, & que la chaleur de tout le corps eſt trop forte. Tout nous prouve donc la néceſſité d'un régime capable de délayer le ſang ; de détruire l'acrimonie des humeurs ; de tempérer la chaleur exceſſive ; de détruire l'état *ſpaſmodique* des vaiſſeaux, & d'exciter par-là les *ſécrétions*.

Pour remplir toutes ces indications importantes, le malade uſera abondamment de boiſſons délayantes, telles que la tiſane de *gruau*, le *thé d'avoine*, le *petit lait clarifié*, la tiſane d'*orge*, l'infuſion de *menthe*, la décoction de *pommes*, &c. On *acidulera* toutes ces tiſanes avec du *ſuc d'orange*, de la *gelée de groſeille*, de *framboiſe*, &c. Le *petit lait*, fait avec le *ſuc d'orange*, eſt une boiſſon excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir, dans parties égales de lait & d'eau, une *orange amere* coupée par tranches, juſqu'à ce que le caillé ſe ſépare. Si l'on ne peut avoir d'*orange*, un *citron*, une pincée de *crême de tartre*, ou une cuillerée de *vinaigre*, produiront le même effet. Après que le petit lait a bouilli, & qu'il eſt

clarifié, on peut ajouter, ſelon les circonſtances, deux ou trois cuillerées de vin blanc (1).

Si le malade eſt reſſerré, on lui donnera une tiſane faite avec une once de *tamarins*, deux onces de *raiſins* ſecs, & deux ou trois *figues*. On fait bouillir toutes ces ſubſtances dans trois chopines d'eau, juſqu'à réduction d'un quart. Cette tiſane plaît ſinguliérement au malade, & il peut en boire à diſcrétion. La *décoction pectorale* ordinaire convient également dans cette Maladie. On en donne une taſſe toutes les deux heures, & même plus ſouvent, ſi la chaleur & la ſoif ſont violentes.

Toutes ces tiſanes doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne, dans le commencement de la maladie, qu'en petite quantité; mais à meſure qu'elle avance, il faut les donner à plus forte doſe, & plus ſouvent, afin d'aider la nature à expulſer la matiere morbifique, par les différentes excrétions. Nous avons détaillé un grand nombre

---

(1) Les circonſtances qui exigent le vin, ſont très-rares dans le commencement des Maladies *aiguës*. En général, cet excellent *cordial* n'eſt indiqué que dans les cas de foibleſſe, après les évacuations, &c. (V. à la Table le mot *cordial*.)

de boissons, pour que le malade soit en état de choisir celle qui lui sera la plus agréable, & que, quand il sera fatigué de l'une, il puisse recourir à l'autre.

Les aliments du malade doivent être en petite quantité & très-légers : on lui interdira toute espece de nourriture où il entre de la viande, même les bouillons de poulet ; on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain léger*, bouilli dans de l'eau : on peut ajouter à ces aliments, quelques grains de sel commun, ou un peu de sucre, pour les rendre plus supportables. Il peut encore manger quelques pommes cuites, avec un peu de sucre, du pain rôti, avec de la gelée de groseille, des pruneaux cuits, &c. (1)

---

(1) Il faut être très-circonspect dans l'administration des aliments. Il est certain que dans cette Maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande ; mais les autres aliments que propose M. BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés sans réflexion. Quelque simples, quelque faciles à digérer qu'ils soient dans la plupart des cas, ils seroient dangereux quand la Maladie est très-grave. Il faut alors que le malade s'en passe absolument. La fievre continue-aiguë grave, est une de ces maladies dans lesquelles on voit les malades rester des sept, neuf, onze, quatorze jours à la seule tisane, sans éprouver d'aptitude pour aucune espece d'aliments.

On

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable, qu'un air frais, qu'on fera circuler dans ſa chambre, ſur-tout dans les temps chauds ; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions néceſſaires, pour que le malade n'ait point froid, & qu'il ne s'enrhume point. (V. T. I, note 1, p. 234.)

On a pour habitude, dans les fievres, de ſurcharger le malade de couvertures, ſous prétexte d'exciter la *ſueur*, & de le défendre du froid. Cet uſage a beaucoup de ſuites fâcheuſes. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, & s'oppoſe à la *tranſpiration*, loin de la favoriſer.

En général, c'eſt l'appétit qui doit nous guider ; & plus la Maladie eſt violente, & moins l'appétit ſe fait ſentir. Un malade de bon ſens, qui ſera perſuadé du danger des aliments, dans les maladies *aiguës*, refuſera tous ceux qu'on lui préſentera, toutes les fois que ſon eſtomac ne les lui demandera pas ; & il ne les lui demandera jamais, ou preſque jamais dans le début, dans l'accroiſſement & dans l'état de la maladie. Ce n'eſt que lorſque la nature s'eſt débarraſſée de la matiere morbifique, par les évacuations, que l'eſtomac commence à ſentir des beſoins qu'il faut ſatisfaire, comme on le dira ci-après, en adminiſtrant des nourritures reſtaurantes & de facile digeſtion. Cependant dans les maladies moins graves, on pourra accorder de ces aliments deux fois par jour, & dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

Lorſque le malade en a la force, il peut ſe tenir, de temps en temps, ſur ſon ſéant. Ce changement de poſition produit ſouvent de fort bons effets : il ſoulage la tête, en ralentiſſant la vîteſſe avec laquelle le ſang arrive dans le cerveau. Cependant cette poſition ne doit pas être continuée trop long-temps ; & ſi le malade a de la diſpoſition à ſuer, il ſera plus ſûr de le laiſſer couché tranquillement, ayant ſeulement ſoin de lui élever la tête avec des oreillers.

On réuſſira ſinguliérement à rafraîchir le malade, en arroſant ſa chambre avec du *vinaigre*, du jus de *limon*, ou avec du *vinaigre* & de l'*eau-roſe*, dans leſquels on aura diſſous un peu de *ſel de nitre*. Il faut répéter cette aſperſion ſouvent dans la journée, ſur-tout ſi la ſaiſon eſt chaude. (Voyez Tome I, *ibid.*)

On rafraîchira la bouche du malade, en lui faiſant prendre ſouvent une gorgée de *mixture*, faite avec l'*eau* & le *miel*, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'*eau d'orge*, produira le même effet (1).

---

(1) Le malade prendra ces liqueurs froides ; il en roulera une gorgée dans ſa bouche, juſqu'à

Il faut encore tremper les pieds & les mains du malade dans de l'eau tiede, pluſieurs fois dans la journée, ſurtout quand la tête eſt affectée (1). Il faut que le malade ſoit parfaitement tranquille, parfaitement à ſon aiſe. La compagnie, le bruit, tout ce qui eſt capable de porter du trouble dans l'ame, ou dans l'eſprit, eſt nuiſible; même une trop vive lumiere, & tout ce qui affecte les ſens trop fortement, doivent être ſoigneuſement évités. Il ne doit avoir auprès de lui, que le moins de perſonnes poſſible. (Voyez T. I, note 1, page 304.) Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop ſouvent: on agira

---

ce que la liqueur ſoit échauffée. Alors il la rejettera; il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures, plus ou moins, autant que cela lui paroîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un zeſte d'*orange*, dont on a ôté l'écorce, & dont il rejettera la partie fibreuſe. Un peu de *gelée de groſeilles*, de *gelée de pommes*, convient également; mais plus le malade boira, & moins il aura beſoin de ces ſecours.

(1) S'il y a beaucoup de chaleur, il faudra ajouter du *vinaigre* à cette eau: on en mettra un demi-ſetier, plus ou moins par bain, ſelon le dégré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces bains, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges, des flanelles, trempés auſſi dans de l'eau tiede, ſur les jambes, ſur les cuiſſes, ſur le ventre du malade; on les renouvellera quand ils ſeront ſecs.

plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en les contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande, le flattera tout autant que la réalité.

REMEDES. La saignée est de la plus grande importance dans cette fievre, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vif, dur & plein*; elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptomes* d'inflammation se manifestent. La quantité de sang que l'on tire, doit être proportionnée aux forces du malade, & à la violence de la maladie. Si, après la premiere saignée, la fievre augmentoit, si le pouls devenoit plus dur, il seroit nécessaire de venir à une seconde saignée, peut-être à une troisieme, & même à une quatrieme; ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptomes* le permettent. Mais si le pouls se maintient dans sa molleſſe, si le malade se trouve passablement à son aise, après la premiere saignée, elle ne doit point être répétée (1).

(1) L'intervalle que propose ici l'Auteur, entre chaque saignée, peut être trop long dans

Si la chaleur & la fievre ſont très-fortes, on donnera au malade une *mix-*

---

bien des circonſtances. Il eſt des cas où la premiere ſaignée, qui doit être copieuſe, (toujours relative cependant aux forces du malade) demande, quatre ou ſix heures après, à être ſuivie d'une ſeconde : c'eſt la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reſte *dur* & *fort*; à plus forte raiſon, comme le dit fort bien M. BUCHAN, quand il acquiert plus de *dureté*, plus de *force* après cette premiere ſaignée, ainſi qu'il arrive quelquefois. Si, après la ſeconde ſaignée, le *pouls* conſerve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troiſieme, qui, ſouvent, & preſque toujours, doit être la derniere, quand les trois ſaignées ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HIPPOCRATE ne ſaignoit pas pour éteindre entiérement la fievre, mais ſeulement pour en modérer l'excès. Elle eſt ſi néceſſaire pour la *réſolution* & la *coction*, que très-ſouvent, dans la pratique, nous ſommes obligés d'en exciter une artificielle, ſoit pour ſoutenir ou ranimer les forces de la nature, dans les Maladies *aiguës*, ſoit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupiſſent dans les Maladies *chroniques*. La juſteſſe & la modération, qui étoient les regles d'HIPPOCRATE, doivent donc être les nôtres. Il ne ſaignoit jamais que dans le beſoin, & qu'autant qu'il étoit néceſſaire. Il ſe gardoit de preſcrire cette opération aux gens épuiſés & débiles, même dans les Maladies *aiguës*; comme les Praticiens ſavent s'en abſtenir dans les *petites véroles ordinaires*, où les forces de la nature n'excedent point, dans la crainte de s'oppoſer à l'expulſion de la matiere morbifique.

Cette prudence d'HIPPOCRATE eſt, dit M. CLERC, une belle ſatyre contre la conduite de ces

ture, compoſée de cette maniere :

Prenez d'*eau-roſe*, 1 once,
d'*eau commune*, 2 onces,
de *ſirop de capillaire*, demi-once.

Mêlez. On peut mettre un peu de *ſucre* à la place du *ſirop*.

Ajoutez d'*eſprit de vitriol dulcifié*, 30, ou 40 gouttes.

On donnera cette potion toutes les trois, ou quatre heures, tant que la fievre ſera violente : enſuite il ſuffira de la donner toutes les cinq, ou ſix heures (1).

Médecins, altérés de ſang, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire ſortir toute l'humeur morbifique avec le ſang, à moins qu'on ne l'épuiſe entiérement. Cette ſortie eſt l'ouvrage de la nature ſeule. Nous ne devons donc regarder la ſaignée, dont nous ſommes trop prodigues ou trop avares, (quand nous ne l'ordonnons que par ſyſtême ou par habitude) que comme un remede palliatif, calmant & réſolutif.

(1) Car, on ne ſauroit trop le répéter, il ne faut jamais tenter d'éteindre abſolument la fievre. La fievre, comme nous l'avons déja dit, n'eſt qu'un effort de la nature, pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique. Nos ſoins doivent donc ſe borner *à calmer ſes efforts, quand ils l'emportent ſur les forces du malade; à laiſſer agir la nature, quand ſes efforts ſont proportionnels avec la réſiſtance que leur oppoſe le malade*; enfin *à donner des forces à la nature, quand cette réſiſtance l'emporte ſur elle*. Voilà, en peu de mots,

Si le malade ſe ſent des maux de cœur, des envies de vomir, il faudra ſeconder les efforts de la nature, en lui donnant une infuſion légere de *camomille*, où ſimplement de l'*eau tiede*.

Si le ventre eſt dur, reſſerré, le malade prendra tous les jours un lavement, compoſé de *lait*, d'*eau*, d'un peu de *ſel*, & d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais*.

Que ſi ce lavement n'a pas l'effet déſiré, on ajoutera alors, de temps en temps, dans la boiſſon du malade, une cuillerée à café de *magnéſie blanche*, ou de *crême de tartre*. On pourra lui faire prendre auſſi, dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (1)

---

en quoi conſiſte toute la Médecine dans les Maladies *aiguës* ; voilà tout ce que l'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits ſur cette partie de notre art ; cependant voilà ce que nous apprend la ſimple obſervation, aidée de la réflexion.

(1) Mais nous avons fait obſerver (note 1, p. 72,) qu'il falloit que les aliments fuſſent proportionnés à l'intenſité de la Maladie ; que dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abſtenir abſolument ; que dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour ; & que dans celles qui n'étoient point dangereuſes, on ne pouvoit aller que juſqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on

Si vers le dixieme, onzieme, douzieme jour de la maladie le *pouls* devient plus *mollet*; ſi la langue commence à s'humecter; ſi les urines dépoſent un *ſédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'eſpérer une iſſue favorable. Mais ſi, au lieu de tous ces *ſymptomes*, le malade eſt affaiſſé; ſi le *pouls* foiblit de plus en plus; ſi la *reſpiration* devient difficile, avec un engourdiſſement dans les membres, un tremblement dans les nerfs, des *ſoubreſauts dans les tendons*, &c. il y a tout lieu de craindre que l'événement ne ſoit funeſte. C'eſt alors qu'il faut appliquer les *véſicatoires*, ſoit au cou, ſoit à la cheville des pieds, ſoit

---

veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de pruneaux, de pommes cuites, on ſent qu'on ne pourra réuſſir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette doſe, ils feront d'autant plus de mal, que la Maladie ſera plus *aigë*. Nous croyons donc devoir reſtreindre ce conſeil à la *magnéſie blanche*, à la *crême de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la tiſane, ou plutôt à du *petit lait* miélé, à du petit lait auquel on ajoute, ſelon la ſenſibilité du malade, du *ſirop de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée*, compoſé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir beſoin d'aucun de ces ſecours, ſi, au lieu d'un ſeul lavement par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier comme le conſeille l'Auteur; on donnera les deux autres à l'eau ſimple.

dans l'intérieur des jambes, des cuiſſes, &c. ſelon les circonſtances. On peut encore appliquer, ſous la plante des pieds, des *cataplaſmes*, compoſés de la maniere ſuivante, (auxquels on donne le nom de *Synapiſmes.*)

Prenez de mie de *pain blanc* émiettée, 4 onces,
de ſemence de *moutarde* pulvériſée, 2 onces,
de *vinaigre*, quantité ſuffiſante.

Faites cuire comme les *cataplaſmes* ordinaires.

Il faut en même-temps ſoutenir les forces du malade avec des *cordiaux.* Tels ſont le *petit-lait*, fait avec un vin généreux, le *négas*, le *gruau* de *ſagou*, auquel on ajoute du bon vin, &c. Le régime, dont nous avons parlé, eſt néceſſaire non-ſeulement pendant tout le cours de la fievre & de la maladie, mais encore dans la *convaleſcence.* Si on le néglige, dans cette derniere période, on expoſe le malade à des rechutes, ou à d'autres maladies qui le rendent valétudinaire pour toute ſa vie.

Quoique le malade ſoit foible, à la ſuite de cette fievre, cependant les alimens doivent être plus relâchants que nourriſſants. Il doit éviter, avec le plus

grand ſoin, toute eſpece d'excès; trop de nourriture, trop de boiſſon, trop d'exercice lui deviendroient nuiſible. Il faut que ſon eſprit ſoit parfaitement tranquille; il ne doit s'appliquer, ni à l'étude, ni à aucune autre choſe qui demandent une grande attention.

Si la *digeſtion* eſt lente; ſi le convaleſcent éprouve de temps en temps quelques petits reſſentiments de fievre, il doit faire uſage de *quinquina*, infuſé à froid dans de l'eau. (1) En fortifiant l'eſtomac, il acheve d'emporter les reſtes de la fievre.

Quand le convaleſcent commence à recouvrer une partie de ſes forces, il faut alors qu'il prenne quelques doux *laxatifs*; tel que le ſuivant.

Prenez de *tamarins*, 1 once,
de *ſéné*, 1 gros.

Faites bouillir, pendant quelques minutes, dans une chopine d'eau; retirez du feu.

---

(1) De la maniere ſuivante: Prenez du meilleur *quinquina* concaſſé, 1 once; mettez au fond d'une bouteille; verſez par-deſſus une chopine d'eau; bouchez; laiſſez infuſer pendant ſix ou huit jours, ayant ſoin de remuer ſouvent la bouteille; tirez à clair, & conſervez pour l'uſage. On en prend un demi-verre avant le dîner, autant avant le ſouper.

Ajoutez de *manne* en ſorte, 1 once.
Faites diſſoudre; paſſez.

On donne un verre de cette purgation, d'heure en heure, juſqu'à ce qu'elle opere; après quoi on jette le reſte. On répete cette même médecine deux, ou trois fois, en laiſſant cinq, ou ſix jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge. (1)

---

(1) Les perſonnes intelligentes, qui ont été témoins de la conduite de ces *Routiniers*, de ces *Médicâtres*, qui ne connoiſſent d'autre maniere de traiter les malades, qu'en les accablant de *remedes*, ſeront, ſans doute, étonnées que dans une Maladie, qui, ſouvent devient très-grave, M. BUCHAN en preſcrive ſi peu. Elles ſeront également ſurpriſes de l'ordre & du temps dans leſquels il faut que chacun d'eux ſoit adminiſtré. Ce n'eſt pas ainſi que ſe comporte celui qui nous gouverne, diront-elles: il commence par ſaigner, & il réitere cette ſaignée juſqu'à ce que la fievre ſoit abſolument tombée. Le ſurlendemain il purge; deux jours après il purge encore, & il repurge tous les deux jours, juſqu'à parfaite guériſon. Cependant l'*émétique*, les *poudres*, les *opiats*, les *apozemes*, les *potions*, rien n'eſt oublié, rien n'eſt épargné. S'il lui arriye quelquefois de ne pas réuſſir, c'eſt que la Maladie eſt plus forte que les remedes. Il ſeroit bien injuſte de lui en faire le moindre reproche; car il ſaigne, il purge, il médicamente tant qu'il peut.

Mais ſi nous nous traitions d'après vos conſeils; eh, bon Dieu! nous péririons tous! Vous avez peur de nous permettre une ſeule ſaignée, & vous défendez que l'on n'aille jamais au-delà de

Les manouvriers, les artiſans, ceux qui s'occupent de travaux pénibles, ne

---

trois, dans les fievres les plus inflammatoires. Après cela, les *tiſanes*, les *lavements*, les *bains de pieds*, les *fomentations*; ſont vos ſeules reſſources, pendant tout le cours de la Maladie. Si vous preſcrivez une *potion*, vous indiquez ſcrupuleuſement les circonſtances dans leſquelles il faut la donner; puis vous nous parlez de *véſicatoires*, (remedes que nous n'avons jamais vu employer qu'à l'extrêmité,) avant que de parler de *purgation*, que vous rejettez tout à la fin de la maladie; encore voulez-vous que le malade ait recouvré une partie de ſes forces. Certes, ou la Médecine eſt bien changée, ou la manie de vouloir innover a furieuſement d'empire ſur les hommes, puiſqu'elle les porte à ſe jouer même de la vie de leurs ſemblables!

Ce langage, ces propos, ces imputations ſont répétés tous les jours, même par ceux que le rang & les connoiſſances devroient mettre au-deſſus du vulgaire. Si, comme le deſire notre Auteur, Patriote, la Médecine devenoit une des branches de notre éducation; ſi les Ouvrages de nos plus excellents Ecrivains en Médecine, anciens & modernes, étoient plus familiers, on ſauroit que les préceptes de M. BUCHAN ne ſont que ceux du Pere de la Médecine, du divin HIPPOCRATE; on verroit qu'il ne fait que concourir avec les BOERRHAAVE, les VAN-SWIETEN, les ROSEN, les PRINGLE, les LIEUTAUD, les DEHAEN, les CLERC, &c. avec tous les amis de l'humanité, à rappeller la Médecine à ſa ſimplicité primitive; à en faire une ſcience, dont les principes ſûrs & certains, puiſſent éclairer tous les hommes, qui tous ont plus ou moins beſoin de ſes ſecours.

Pour mettre cette vérité hors de doute, voyons quel étoit le plan que ſuivoit HIPPOCRATE dans

doivent point, après avoir essuyé une pareille maladie, reprendre trop promp-

---

les maladies *aiguës*, & que suivent les Praticiens, qui, secouant le joug des préjugés, & foulant aux pieds les systêmes, ne s'attachent qu'à guérir.

Voici les propres paroles de l'Oracle de la Médecine : » Dans une fievre simplement *aiguë*, » il faut faire prendre de l'eau chaude, de l'*hy-* » *dromel*, ou de l'*oximel*; le malade ne risque » rien d'en boire en grande quantité; car si on » lui donne ces boissons un peu chaudes, elles » pousseront les humeurs viciées par les urines » ou par les sueurs, ou elles tiendront la *res-* » *piration* libre; ce qui est fort salutaire. Dans » une fievre plus *aiguë*, il faut donner au ma- » lade autant d'eau & d'*hydromel* qu'il peut en » boire.

Dans les maladies extrêmement vives, extrêmement *aiguës*, il ne se bornoit pas aux secours simples dont nous venons de parler. Dès le commencement il faisoit usage de la saignée, il multiplioit les lavements, il faisoit boire largement des tisanes adoucissantes & rafraîchissantes, telles que celles indiquées dans ce Chapitre. Quand il avoit réduit la fievre à un dégré modéré, il laissoit à la nature le soin de la *coction* & de la *crise*. Mais si vers ce temps de la maladie, la nature, troublée, paroissoit indécise, ou même paroissoit vouloir s'écarter du chemin le plus facile, pour l'évacuation de la matiere morbifique, il employoit alors d'autres moyens. On lit, dans le sixieme Livre de ses Epidémies, que si les humeurs veulent se jetter sur une partie non convenable, il faut les en détourner; mais que si elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte, en faisant, dans

tement leur travail ; il faut qu'ils oublient l'ouvrage, juſqu'à ce que leurs

---

ces cas, uſage de *purgatifs*, de *fomentations*, de *bains de vapeurs*, de *frictions*, de *ſynapiſmes*, de *peſſaires*, &c. ſelon la nature de la maladie & de la partie affectée. Il avoit obſervé qu'une maladie ſe termine par une ou par pluſieurs évacuations ; ſavoir, par les *urines*, par les *ſueurs*, les *ſelles*, l'*expectoration* ; par un *abcès*, ou un *dépôt* de matiere *critique* ; par un *vomiſſement*, par une *hémorrhagie*, &c. Le plan de ſa conduite, fondé ſur ces obſervations, avoit un but fixe & régulier ; ſa méthode étoit conforme aux loix de la nature : quand les principes ſont fondés ſur l'obſervation, les indications le ſont auſſi.

Il ne faiſoit vomir dans les maladies, que quand le malade avoit la *bouche amere*, la *langue chargée*, des *rapports*, des *ſoulévements d'eſtomac*, comme il arrive ſouvent dans les fievres *bilieuſes* & *putrides* ; mais il ne faiſoit vomir que dans les commencements. Voici comme il s'exprime : » Faites vomir dans le commencement de la maladie, s'il en eſt beſoin. Le » malade alors jouit encore de toutes ſes forces : ſi vous laiſſez échapper cette occaſion » favorable, vous ſerez obligé de différer juſqu'au déclin ; mais alors la longueur du mal » a épuiſé les forces du malade. Quand la maladie eſt à ſon plus haut dégré de force, il » vaut mieux ſe tenir tranquille. «

Quant aux *purgations*, il nous apprend qu'il eſt des maladies dans leſquelles elles ne ſont pas néceſſaires. Dans les fievres *aiguës* qui ſe terminent par *réſolution*, c'eſt-à-dire, ſans aucune évacuation ſenſible, comme il arrive dans la plupart des fievres *bénignes*, & ſouvent dans la fievre continue-aiguë dont il eſt ici queſtion, HIPPOCRATE s'abſtenoit de purger ; parce que

forces & leur vigueur ſoient revenues. (Voyez note 1, p. 35.)

---

les humeurs étant devenues *homogenes* & capables d'une aſſimilation parfaite, par la *réſolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abſtenoit encore dans les maladies, dont la *criſe eſt parfaite*, c'eſt-à-dire, dont les évacuations completes emportent avec elles toute la matiere morbifique; de ſorte qu'il ne reſte rien dont on puiſſe craindre les ſuites. Ce qu'on reconnoît au bien-être qu'éprouve ſur le champ le malade, aux forces & à l'appétit qui reviennent promptement. Il ne purgeoit donc que dans les maladies qui ſe terminent par des *criſes imparfaites*, ou par des évacuations incompletes, pour ne rien laiſſer d'*hétérogene* dans la maſſe du ſang; mais il ne purgeoit qu'à la fin de la maladie.

Telle étoit la pratique d'HIPPOCRATE; telle eſt celle dont nous voyons ſe ſervir M. BUCHAN, dans les *fievres continues-aiguës*, & dont nous le verrons ſe ſervir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris de ces regles, ſur l'uſage des boiſſons, de la ſaignée, des *vomitifs*, des *purgatifs*, ſont, dit M. CLERC, les véritables cauſes des infortunes du plus grand nombre des Médecins : une maladie ſimple devient par-là compliquée, longue & *chronique* : les malades, après avoir langui miſérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jauniſſes* incurables, qui ſe terminent, au printemps ſuivant, par des *hydropiſies* ou des *dyſenteries putrides*, auxquelles toute la ſcience humaine n'eſt pas capable d'apporter remede.

CHAPITRE V.

De la Pleuréſie vraie, de la Pleuréſie fauſſe, de la Paraphrénéſie.

§. I.

De la Pleuréſie vraie, ou inflammation de la Plevre, ou inflammation de poitrine.

LA pleuréſie vraie eſt l'inflammation de cette *membrane*, appellée *Pleure*, qui tapiſſe tout l'intérieur de la poitrine. (1) On diviſe la vraie pleuré-

(1) Il faut ſavoir que tous les *viſceres*, tous les *muſcles*, tous les *os* ſont couverts & enveloppés de pellicules, plus ou moins épaiſſes, ordinairement doubles, auxquelles on donne le nom générique de *membranes*. Ces *membranes* ſont, par rapport à ces parties, ce qu'eſt la peau, par rapport à l'extérieur du corps. Pluſieurs de ces *membranes* ont des noms particuliers, tandis que d'autres n'ont que celui de *membranes*.

C'eſt ainſi que celle qui recouvre immédiatement les *os*, s'appelle *périoſte*; celle qui recouvre le *crâne*, ou la boîte oſſeuſe de la tête, s'appelle *péricrâne*; celles qui enveloppent le *cerveau* ſont appellées particuliérement *méninges*, nom qui ne ſignifie autre choſe que *membranes*; mais elles ſe nomment plus communément *pie-mere* & *dure-mere*; celle qui recouvre le foie, la rate, preſque tous les viſceres du bas-ventre, ſe nomme *péritoine*; celle enfin qui

ſie ; en pleuréſie *humide* & en pleuréſie *ſeche*. Dans la premiere, le malade crache facilement ; dans la ſeconde, il ne crache que peu, ou point du tout. Il y a auſſi une eſpece de pleuréſie, qu'on appelle *batarde*, dans laquelle la douleur eſt plus intérieure & affecte particuliérement les muſcles d'entre les côtes.

Les ouvriers, les journaliers ſont ceux qui ſont le plus ſujets à cette maladie. Elle attaque ſur-tout ceux qui travaillent en plein air, & qui ſont d'un *tempérament ſanguin*. Le printemps eſt la ſaiſon dans laquelle on la voit le plus fréquemment.

Causes. La pleuréſie peut être occaſionnée par tout ce qui eſt capable de ſupprimer la *tranſpiration*. En conſéquence les vents froids du Nord, la boiſſon de liqueurs froides, quand on a chaud, le ſommeil en plein air, pris ſur un terrein humide, des habits mouillés, &c. expoſent à cette maladie. On court encore riſque de la gagner, lorſqu'étant tout en ſueur, on s'expoſe à l'air

---

eſt étendue ſur la partie interne de la poitrine, ſur la partie convexe du diaphragme, & ſur tous les poumons, ſe nomme *plevre* ou *pleure* ; d'où vient que l'inflammation de cette partie ſe nomme *pleuréſie*.

froid, ou qu'on ſe plonge dans l'eau froide. Cette maladie peut auſſi être cauſée par la boiſſon des liqueurs fortes, par la ſuppreſſion de quelqu'évacuation accoutumée, comme de vieux *ulceres*, de *cauteres*, enfin de la *ſueur* des pieds, des mains, ou de deſſous les bras, &c. On a vu de même la rentrée ſubite de quelqu'*éruption*, comme de la gale, de la rougeole, de la petite vérole, l'occaſionner. Les perſonnes qui ſont dans la pernicieuſe habitude de ſe faire ſaigner dans certaine ſaiſon de l'année, ſont ſuſceptibles de gagner cette maladie, ſi elles ont négligé de le faire : ſe tenir trop chaudement, ſoit par la quantité, ou la qualité des habits dont on ſe couvre, ſoit par le feu des appartements qu'on habite, diſpoſe encore ſinguliérement à cette maladie. Enfin la pleuréſie peut encore être produite par un violent exercice, comme en courant, en luttant, en ſautant & portant de grands fardeaux, & même par des coups ſur la poitrine. La ſeule conformation du corps, comme une poitrine trop étroite, & le peu de capacité des *arteres* de la *plevre*, rendent quelques perſonnes ſujettes à cette maladie.

SYMPTOMES. La pleuréſie, comme la

plupart des autres fievres, commence, en général, par le *friſſon* & le *tremblement*, qui ſont ſuivis de chaleur, de ſoif & d'*inſomnie*. On éprouve enſuite une douleur violente & pungitive dans l'un des côtés, entre les côtes, (c'eſt ce qu'on appelle ordinairement *point de côté*.) Quelquefois la douleur ſe fait ſentir vers l'épine du dos, quelquefois vers le devant de la poitrine & quelquefois auſſi vers les épaules. Cette douleur eſt, en général, plus aiguë dans le moment où le malade fait le mouvement d'*inſpiration*.

Le *pouls*, dans cette maladie, eſt, pour l'ordinaire, *vîte* & *dur*; les urines ſont hautes en couleur; le ſang, après être ſorti de la *veine*, ſe couvre d'une *croute* dure, ou d'une eſpece de *couenne*. Les crachats du malade n'ont d'abord aucun caractere; mais ils s'épaiſſiſſent bientôt, & deviennent ſouvent ſanglants.

Régime. La nature tente ordinairement de ſe débarraſſer de cette maladie, au moyen d'une évacuation *critique* de ſang, par quelques-unes des parties du corps, ou par une *expectoration* & des crachats abondants, ou par la ſueur, des *déjections* ſéreuſes, des urines chargées, &c. Notre devoir eſt donc

de ſeconder ſes intentions, en modérant l'impétuoſité de la circulation, & en relâchant les vaiſſeaux, délayant les humeurs & favoriſant l'*expectoration*.

En conſéquence, le régime doit être, comme dans la maladie précédente, *léger*, *rafraîchiſſant* & *délayant*. Le malade doit éviter les aliments viſqueux, de difficile digeſtion, ou fort nourriſſants, comme la viande, le beurre, le fromage, les œufs, le lait, &c. Il évitera également les aliments d'une nature échauffante. Sa boiſſon ſera du *petit-lait ordinaire*, la *tiſane pectorale commune*, ou des *décoctions*, des *infuſions* de plantes *pectorales* & *balſamiques*, telle que la ſuivante.

Prenez de graine de *lin*, 2 cuillerées,
de racine de *réglisſe* épluchée, 2 gros,
de feuilles de *pas-d'âne*, demi-once.

Mettez ces ſubſtances dans un vaiſſeau; verſez deſſus une pinte d'eau bouillante; couvrez le vaiſſeau, & laiſſez près du feu pendant huit, ou dix heures; paſſez & exprimez.

Le malade en fera ſa boiſſon ordinaire. S'il trouvoit cette tiſane trop fade, on pourroit la rendre plus agréable, en

y joignant, ou un peu de *gelée de groſeilles*, ou un peu du ſuc d'*orange* amere.

La décoction d'*orge*, à laquelle on ajoute un peu de *miel*, ou de *gelée de groſeilles*, eſt encore une boiſſon convenable dans cette maladie. Elle ſe fait de la maniere ſuivante.

Prenez d'*orge-perlé*, 1 once.
Faites bouillir dans trois chopines d'eau, juſqu'à réduction d'un tiers; paſſez; ajoutez plus ou moins de *miel*, au gout du malade.

Quelle que ſoit la boiſſon que le malade choiſiſſe, il ne faut pas qu'il la prenne en trop grande quantité à la fois. Il faut au contraire qu'il ne boive, en quelque ſorte, que par gorgée, mais perpétuellement, afin d'avoir ſans ceſſe la bouche & le goſier humectés. La boiſſon, les aliments du malade doivent tous être pris un peu chauds.

On doit tenir le malade tranquille, dans une température modérée & le plus à ſon aiſe poſſible, ainſi que nous l'avons preſcrit dans la maladie précédente. Il faut, tous les jours, lui baigner les pieds & les mains dans l'eau chaude. On peut quelquefois, dans la journée, le faire aſſeoir ſur ſon ſéant, pendant quelque temps; cette poſition lui ſoulagera

la tête & lui facilitera la *respiration.*

REMEDES. Il n'y a presque personne qui ne sache que dans une fievre, accompagnée d'une douleur violente de côté, d'un *pouls vif & dur*, la saignée ne soit nécessaire. Quand ces *symptomes* sont manifestes, plus on saigne promptement, & mieux c'est pour le malade. Il faut que cette premiere saignée soit assez copieuse, pourvu toutefois qu'il puisse la soutenir. Une forte saignée, dans le commencement d'une pleurésie, fait infiniment plus d'effet que de petites saignées, répétées plusieurs fois dans le cours de la maladie. On peut tirer, à une personne faite, dix, ou douze onces de sang, dès qu'on s'est assuré qu'elle est attaquée d'une pleurésie. On en tirera moins, bien entendu, à une personne plus jeune, ou plus délicate.

Si, après la premiere saignée, la violence du *point de côté* & des autres *symptomes* continue, il faudra, au bout de douze, ou de dix-huit heures, tirer encore huit, ou neuf onces de sang. (V. note 1, p. 76.) Si, après cette seconde saignée, les *symptomes* ne diminuent pas encore, & que le sang se couvre toujours de la *couenne*, dont nous ayons parlé, (V. p. 91, & le mot *couenne* à la Table.) il fau-

dra alors une troiſieme & même une quatrieme ſaignée. (1) Mais dès que la dou-

---

(1) C'eſt un préjugé bien funeſte, dit M. CLERC, de preſcrire la ſaignée dans les maladies inflammatoires, juſqu'à ce que la *couenne*, que l'on regarde comme un ſigne d'inflammation, diſparoiſſe entiérement. Cette *couenne* ne la caractériſe pas toujours. On l'obſerve dans un *rhume* ſimple, dans le ſang des *goutteux*. Elle eſt commune dans les *rhumatiſmes*, dans les *groſſeſſes*; je l'ai vu, ajoute-t-il, à la fin, comme au commencement, des maladies aiguës.

Cette *couenne* n'eſt donc pas une raiſon pour pouſſer les ſaignées trop loin : ſi la loi générale eſt vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut reſpecter : ſans cette ſageſſe, on peut tirer tout le ſang d'un malade, avant que la *couenne* inflammatoire ſe diſſipe ; & ſi, par haſard, quelqu'un ſurvit à cette mauvaiſe manœuvre, on ne doit pas s'en féliciter ; cette eſpece de réſurrection n'eſt qu'une agonie prolongée. [Ibid. T. I, page 302.]

M. TISSOT dit [dans ſon *Avis au Peuple*, page 80, &c.] que dans les pleuréſies & dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette *croute* ne ſe forme pas toujours ; ce qu'on regarde comme un ſigne très-fâcheux. Il y a d'ailleurs à cet égard pluſieurs bizarreries qui dépendent des plus petites circonſtances. Ainſi il ne faut pas ſe fonder uniquement ſur cette *croute* pour régler les ſaignées : & en général il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans la palette puiſſe nous faire juger avec certitude de ſon véritable état, dans le corps.

C'eſt donc à l'intenſité des *ſymptomes* à nous guider. Quand ils ſont tels que va les dépeindre l'Auteur, il ne faut plus ſaigner. En général, ſi les deux ou trois premieres ſaignées ont été faites à temps, c'eſt-à-dire, dans les

leur de *côté* diminue, que le pouls devient plus *mollet*, que le malade commence à cracher librement, la saignée n'est plus nécessaire. Ce remede est rarement utile après le troisieme, ou quatrieme jour de la maladie; & passé ce temps, il ne doit point être employé, à moins que des circonstances pressantes ne l'exigent. (1)

---

premiers jours, à peu de distance l'une de l'autre, il est rarement nécessaire d'en venir à une quatrieme, sur-tout si, indépendamment des saignées, on fait usage des autres secours, tels que ceux qu'a déja indiqués notre Auteur, & qu'il va indiquer dans la suite de ce Chapitre.

J'ai rarement eu besoin de plus de trois saignées, dit M. TISSOT, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

On doit observer, relativement aux femmes, qui d'ailleurs sont moins sujettes à cette maladie, & en général à toutes les maladies inflammatoires, que si elles se trouvent attaquées d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, &c. dans le temps de leurs *regles*, cette circonstance ne doit, ni empêcher les saignées, quand elles sont bien indiquées, ni rien changer au traitement. [Ibid.]

(1) Par exemple, quoiqu'il y ait déja plusieurs jours que la maladie dure, lorsqu'on commence à la traiter, si la fievre, le point de côté sont encore violents, si la respiration est difficile, si le malade ne crache point, ou s'il crache trop de sang, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une saignée, fût-ce le dixieme, à l'exemple d'HIPPOCRATE, qui, par une saignée faite le huitieme jour, a sauvé Anaxagonus de la *suppuration* & de la *gangrene*.

Au reſte, on peut diminuer la viſcoſité du ſang par beaucoup de moyens, ſans avoir recours aux ſaignées multipliées. On peut même alléger le *point de côté* par différents remedes, ſans leur ſecours. Ces remedes ſont, les *fomentations émollientes*, que l'on applique ſur la partie malade, après la premiere, ou ſeconde ſaignée. Ces *fomentations* ſe font de la maniere ſuivante.

Prenez fleurs de *ſureau*, } de chacune une poignée.
fleurs de *camomille*, }
fleurs de *mauve*, }

Faites bouillir ces plantes, ou toutes autres de celles qui ſont adouciſſantes, dans une quantité ſuffiſante d'eau; mettez ces plantes ainſi bouillies entre deux linges, ou dans un ſac de flanelle; & appliquez-les toutes chaudes ſur le côté.

On trempe encore une flanelle, &, à ſon défaut, une ſerviette dans la *décoction*; & après l'avoir légérement exprimée, on l'applique ſur la partie affectée, auſſi chaude que le malade peut la ſupporter. A meſure que la flanelle ſe refroidit, il faut la changer, & avoir grand ſoin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération.

Si cette eſpece de *fomentation* paroît

embarraſſante, on prendra tout ſimplement une veſſie, remplie de lait & d'eau, & on l'appliquera toute chaude ſur le côté.

Les *fomentations* non-ſeulement appaiſent les douleurs, mais encore elles relâchent les vaiſſeaux, & s'oppoſent à la ſtagnation du ſang & des autres humeurs. On peut encore frotter ſouvent, dans la journée, le côté malade, avec un peu du *liniment volatil* ſuivant.

Prenez d'huile d'*amandes douces*, ou d'*olive*, 2 onces,
d'*eſprit de corne de cerf*, 1 once.
Mettez dans une bouteille; ſecouez vivement juſqu'à ce que ces deux ſubſtances ſoient parfaitement mêlées.

On en verſe ſur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, & l'on frotte fortement juſqu'à ce qu'il ait entiérement pénétré. On reverſe & on frotte de nouveau, juſqu'à ce qu'on ait employé la valeur d'une cuillerée à café de ce *liniment*. On recommence cette opération trois, ou quatre fois par jour.

On recommande quelquefois des *fomentations* ſeches, compoſées d'*avoine grillée*, de pain rôti, &c. Quoiqu'elles puiſſent être de quelqu'utilité, cependant elles ne ſont pas auſſi convenables dans

la maladie dont il eſt queſtion, que les *fomentations* humides.

Nous recommanderions volontiers de mettre le malade dans un *bain chaud*, d'eau & de lait, dans lequel on auroit fait bouillir des *herbes émollientes*, ſi nous croyions qu'on le fît avec prudence & ſans danger. Mais comme nous ne pouvons pas toujours l'eſpérer; que d'ailleurs ce *bain* peut être difficile à préparer, & qu'enfin il peut mettre le malade en danger de s'enrhumer, nous ne recommanderons que ce qui eſt à la portée de tout le monde; ſavoir, d'appliquer des *cataplaſmes adouciſſants* ſur le côté. On peut les faire de *mie de pain* & de *lait*, adoucis avec de l'*huile*, ou du *beurre frais*.

On peut encore appliquer, avec avantage, ſur le côté malade, les feuilles de pluſieurs plantes. J'ai ſouvent vu, dans la *pleuréſie*, de grands effets des feuilles de *jeunes choux*, appliquées toutes chaudes ſur le côté; non-ſeulement elles relâchent les parties, mais encore elles excitent une douce moiteur, & peuvent ſauver le malade de la néceſſité des *véſicatoires*, auxquels il faut cependant recourir, quand les autres ſecours n'ont pas réuſſi.

Si le *point de côté* perſiſte, après les ſaignées répétées, après les *fomentations* & les autres moyens recommandés à l'article du *régime* & à celui des *remedes*, il faut appliquer les *véſicatoires* ſur la partie affectée, & les y laiſſer pendant deux jours : ils excitent non-ſeulement une évacuation dans cette partie; mais encore ils atténuent les humeurs, &, par conſéquent, aident la nature à expulſer la cauſe de la maladie. Pour prévenir la *ſtrangurie*, à laquelle les *véſicatoires* donnent ſouvent lieu, on fera boire abondamment au malade de l'*émulſion de gomme arabique* ſuivante.

Prenez d'*amandes douces*, 2 onces. Mettez dans de l'eau chaude, pour pouvoir enlever les enveloppes; pilez fortement dans un mortier, avec une égale quantité de ſucre; ayez deux pintes de *décoction d'orge* chaude, à laquelle vous ajouterez,

de *gomme arabique*, demi-once. Remuez pour la faire diſſoudre; laiſſez refroidir; verſez cette liqueur peu à peu ſur les *amandes* & le *ſucre*, triturés enſemble, ayant ſoin de remuer perpétuellement, juſqu'à ce que la liqueur devienne également blanche, ou laiteuſe; paſſez. Le malade en fera ſa boiſſon ordinaire.

Si le malade eſt conſtipé, on lui donnera chaque jour un lavement, compoſé d'*eau de gruau*, ou d'*eau d'orge*, dans laquelle on aura fait bouillir de la *mauve*, ou toute autre *plante émolliente*. Ce lavement non-ſeulement évacuera les *inteſtins*, mais encore produira l'effet des *fomentations* chaudes, appliquées aux *viſceres* du bas-ventre, & cauſera par-là une dérivation des humeurs de la *poitrine*. (1)

Pour exciter l'*expectoration*, ou les crachats, on donnera des remedes *inciſifs*, *huileux & mucilagineux*, tel que le ſuivant.

---

(1) Cette raiſon doit faire ſentir la néceſſité des lavements, dans cette maladie, ainſi que dans toutes celles qui ſont *inflammatoires* & accompagnées de *putridité :* nous croyons donc devoir conſeiller de donner, dans ces maladies, tous les jours un lavement, quand même le malade ne ſeroit pas conſtipé, & dans le cas où il le ſeroit, d'en donner un matin & ſoir. Le peuple, dit M. TISSOT, n'aime point les lavements; il n'y a pas cependant de médicaments plus utiles dans les maladies fiévreuſes, ſur-tout ſi les *urines ne ſont pas abondantes*, ou ſi elles ſont *rouges*, ſi le malade *a des rêveries*, ſi la *fievre eſt forte*, ſi les *maux de tête & de reins ſont conſidérables*, ſi le *ventre eſt douloureux :* dans tous ces cas, les lavements ſoulagent ordinairement plus que ſi l'on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide.

Prenez d'*oximel*, ou de *vinaigre ſcillitique*, 1 once,
de la *décoction pectorale*, 6 onces.
Mêlez; le malade en prendra deux cuillerées toutes les deux heures.

Si les *médicaments ſcillitiques* répugnent à l'eſtomac du malade, on lui donnera de l'*émulſion huileuſe*, (V. ce mot à la Table.) ou, à ſa place, le remede qui ſuit.

Prenez d'huile *d'amandes douces*, ou d'*olive*, de *ſirop de violette*, } de chacune 2 onces.
Mêlez; ajoutez autant de *ſucre candi* qu'il ſera néceſſaire, pour faire un *électuaire* qui ait la conſiſtance du *miel*.

Le malade en prendra ſouvent une petite cuillerée, ſur-tout s'il eſt fatigué de la toux. Il y a des perſonnes que les huiles incommodent, & à qui elles donnent des *nauſées*; & ces cas arrivent fréquemment: alors il faudra leur donner une diſſolution de *gomme ammoniac* dans de l'*eau d'orge*.

Voici la maniere dont elle ſe fait.

Prenez *gomme ammoniac*, 2 gros.
Triturez parfaitement dans un mortier; verſez, peu à peu, en remuant toujours, une chopine de *décoction d'orge*, juſ-

qu'à ce que la *gomme* ſoit entiérement diſſoute. On peut ajouter trois, ou quatre onces d'*eau diſtillée ſimple de pouliot.*

Le malade en prendra deux cuillerées trois, ou quatre fois par jour.

Si le malade ne *tranſpire* point; ſi, au contraire, une chaleur brûlante ſe fait ſentir à la peau, & qu'il urine très-peu, on donnera quelques petites doſes de *nitre purifié*, & de *camphre*, combinés de la maniere ſuivante.

Prenez de *nitre purifié*, 2 gros,
de *camphre*, 5 ou 6 grains.

Triturez dans un mortier ces deux ſubſtances; mêlez parfaitement; diviſez en ſix doſes égales.

Le malade prendra une de ces doſes toutes les cinq, ou ſix heures, dans quelques cuillerées de ſa boiſſon ordinaire.

Nous ne ferons plus mention que d'un ſeul remede, que quelques perſonnes regardent comme un *ſpécifique* dans la *pleuréſie*; c'eſt la décoction du *ſénéka*, ou racine contre la morſure du ſerpent à ſonnettes, appellé *poligala virginiana.*

Prenez de la racine de *ſénéka*, 1 once.

Faites bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, juſqu'à réduction de chopine; laiſſez repoſer; paſſez.

Après avoir fait les ſaignées convena-

bles, & avoir rempli les autres indications, on donne au malade deux, trois, ou quatre fois par jour deux, trois, ou quatre cuillerées de cette *décoction*, plus ou moins, selon que son estomac peut la supporter. Si ce remede occasionne le vomissement, il faudra mêler à cette *décoction*, deux, ou trois onces d'*eau de cannelle simple*, ou le donner à plus petites doses. Comme cette *décoction* favorise la *transpiration*, excite les urines & lâche le ventre, elle est capable de remplir la plupart des indications, dans la cure de la *pleurésie*, & des autres maladies *inflammatoires* de la *poitrine*.

Personne ne s'imaginera, sans doute, qu'il faille faire usage de tous ces remedes à la fois. Si nous en recommandons plusieurs, c'est afin que l'on puisse choisir, & que si l'on ne peut se procurer celui pour lequel on s'est décidé, on puisse en employer d'autres. D'ailleurs, les différentes périodes d'une maladie, demandent différents remedes; & quand l'un n'a pas le succès qu'on en attend, ou qu'il répugne au malade, il faut recourir à un autre (1).

---

(1) Cet avis est de la plus grande importance. Quelque excellents que soient ces remedes, on

L'inſtant le plus avancé de la maladie, que l'on appelle *criſe*, (Voyez ce mot à

---

expoſera le malade, tant qu'on les donnera ſans ordre & inconſidérément. Nous l'avons déja dit: les remedes, même les plus puiſſants, ne réuſſiſſent que par l'application convenable qu'on en fait. Il faut donc, après s'être pénétré de la méthode, expoſée [note 1, p. 83.] que ſuivoit HIPPOCRATE dans le traitement des maladies *aiguës*, ne jamais perdre de vue l'ordre dans lequel M. BUCHAN preſcrit ſes remedes. Nous avons vu, dans la fievre *continue-aiguë*, nous voyons dans la *pleuréſie*, & nous verrons dans toutes les maladies *inflammatoires*, que ſon premier remede eſt la ſaignée, qui ne peut être réitérée paſſé les deux ou trois premiers jours. Nous avons vu que dans les fievres *intermittentes*, & nous verrons que dans toutes les maladies humorales ou du genre *putride*, le premier remede eſt un *vomitif*, qui ne peut être également réitéré que dans les deux premiers jours; parce que les ſaignées & les *vomitifs* étant des remedes, dont les effets prompts ſont accompagnés de plus ou moins de violence, ils exigent, de la part du malade, un certain dégré de force, qui eſt bientôt épuiſée par la maladie. [V. note *id. ibid.*]

Dans les *maladies aiguës* qui préſentent des ſymptomes mixtes, c'eſt-à-dire, des ſymptomes qui annoncent l'*inflammation* & la ſurabondance des humeurs, comme il eſt aſſez commun de l'obſerver dans la pratique, il faut commencer par attaquer les *ſymptomes* les plus urgents. Si l'inflammation domine, on commencera donc par ſaigner, & le lendemain on donnera une doſe d'*ipécacuanha*. Si, au contraire, les *ſymptomes* de la ſurabondance des humeurs ſont les plus marqués, les plus urgents, on commencera

la Table.) eſt quelquefois accompagné d'une difficulté très-grande de reſpirer,

par le *vomitif*, réſervant la ſaignée pour le lendemain. Il eſt rare qu'on ſoit obligé, dans ces cas, de réitérer l'un ou l'autre de ces remedes, parce que les forces de la nature, partagées entre deux cauſes différentes, ne peuvent avoir qu'un médiocre dégré d'intenſité.

Mais dès qu'une fois on a preſcrit l'un ou l'autre de ces remedes, ou tous les deux, comme dans les cas dont nous venons de parler, il ne faut en donner aucun autre. Il faut en attendre ſagement les effets : il faut ſeulement les aider par les boiſſons abondantes, par les *lavements*, par les *bains de pieds*, par les autres moyens qui dépendent du *régime*, & dont on doit s'occuper depuis le commencement de la maladie juſqu'à la convaleſcence. [V. note 1, p 35.] Car ces objets ne ſont que des *adjuvants*, qui diſpoſent le corps à l'effet des remedes, qui favoriſent leur opération, & qui, s'ils ſont pris dans la quantité & pendant un temps convenable, mettent ſouvent dans le cas de ſe paſſer de tout autre.

Cependant ſi le lendemain de la ſaignée ou de la derniere ſaignée, ſuppoſé qu'il ait fallu la réitérer, on ne s'apperçoit pas que les *ſymptomes* aient diminué de violence; ſi l'on s'apperçoit au contraire qu'ils augmentent d'intenſité, il faudra faire uſage de *fomentations* ou de *cataplaſmes*; & ſi au bout de vingt-quatre heures ils ne procurent point de diminution, il faudra en venir au *liniment*. [pag. 98.] Car une loi générale, dont il ne faut jamais s'écarter, dans le plus grand nombre des maladies, ſur-tout dans les maladies *aiguës*, c'eſt *de commencer toujours par employer les remedes les plus ſimples, & de ne paſſer aux compoſés que*

d'un *pouls irrégulier*, de mouvements *convulſifs*; *ſymptomes* qui ſont fort ſu-

---

quand les premiers n'ont pas réuſſi. On voit donc qu'il n'en faudra venir aux *veſicatoires*, avec les précautions preſcrites, que dans le cas où le *liniment* & les autres ſecours auront manqué leurs effets.

Quant aux autres remedes, propres à exciter les crachats, à moins que les *ſymptomes* ne ſoient trop preſſants, il faut attendre que les *fomentations*, ou les *cataplaſmes*, ou les *liniments*, ou les *véſicatoires* aient opéré, ce dont on ne peut être aſſuré qu'au bout d'un ou deux jours; alors on donnera celui des trois remedes propoſés, (page 102,) &c. qui plaira le plus au malade, ou qu'on pourra ſe procurer le plus facilement. On ne donnera la poudre compoſée de *nitre* & de *camphre*, que dans le cas que déſigne M. BUCHAN; pour le *ſénéka*, on en fera uſage, ſi l'on en a la facilité.

Telle eſt la marche qu'il faut ſuivre dans l'adminiſtration des remedes de cette maladie. Elle doit ſervir de baſe pour toutes les autres maladies *aiguës*.

Nous aurions paſſé les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous avions entrepris de parler de toutes les maladies. Pour peu que l'on ſoit intelligent, on ſaura appliquer tout ce que nous venons de dire au traitement des maladies ſuivantes. Il ne faut que ſuivre ſtrictement l'ordre dans lequel ſont indiqués les remedes. Cependant nous ne pouvons diſconvenir que quelque ſimple que ſoit cette marche, elle demande encore une attention dont tout le monde n'eſt pas capable. L'Auteur a donc raiſon de dire que ſi le régime eſt ſuſceptible d'être adminiſtré par tous les hommes, les remedes ne doivent l'être que par les perſonnes les plus ſages, les plus éclairées. [V. T. II, Chap. I.]

jets à effrayer les assistants, & qui les portent souvent à faire des choses très-contraires au malade, comme de le saigner, de lui donner des remedes forts & irritants, &c. Cependant tous ces *symptomes* ne sont produits que par les efforts de la nature pour vaincre la maladie; efforts qu'il faut seconder par d'abondantes boissons *délayantes*, qui sont alors singuliérement nécessaires. Toutefois si les forces du malade étoient fort épuisées par la maladie, on peut, à cette période, le soutenir avec un peu de *petit lait au vin*, du *négus*, &c.

Lorsque les douleurs & la fievre seront disparues, & que le malade aura recouvré un peu de ses forces, on lui donnera quelques *doux purgatifs*, tels que ceux que nous avons conseillés pour la fin des fievres *continues-aiguës*. (V. p. 82.) La *diete* sera toujours légere & de facile digestion: il prendra pour boisson du *lait de beurre*, du *petit lait*, ou tout autre liquide de nature *détersive*. (Voyez comme on doit conduire les convalescents, note 1, p. 35.)

§. II.

De la fauſſe Pleuréſie, ou Pleuréſie batarde.

On donne le nom de fauſſe pleuréſie, ou de pleuréſie batarde, à celle dont le ſiege de la douleur eſt plus externe que dans la *pleuréſie* vraie, ſeche, ou humide, dont nous venons de traiter. Ainſi, dans la fauſſe pleuréſie, la douleur ſe fait ſentir principalement dans les *muſcles intercoſtaux*. (1) Les perſonnes qui ſont ſujettes aux deux autres *pleuréſies*, ſont également ſujettes à celle-ci. (V. le commencement de ce Chapitre.)

Elle ſe manifeſte par une toux *ſeche*, le *pouls vif* & une difficulté de ſe coucher ſur le côté affecté; *ſymptome* qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne

---

(1) Nous avons dit [Tom. I, note 1, pag. 104, 105,] que la poitrine, qui ſert de cage aux *poumons*, eſt compoſée de vingt-quatre *côtes*, qui jouiſſent d'une mobilité, qu'elles doivent à la maniere dont elles ſont attachées à l'épine du dos, & que ces *côtes* ſont aidées dans leurs mouvements par un grand nombre de *muſcles*, dont les *intercoſtaux*, font partie; car les *muſcles* de la poitrine ſont de trois ſortes: les *ſurcoſtaux*, qui ſont placés immédiatement ſur la ſurface externe des côtes; les *intercoſtaux*, placés entre chaque côte; & les *ſous coſtaux*, placés ſur la ſurface interne des côtes.

ſe rencontre pas toujours dans la *pleuréſie vraie.*

Elle ſe guérit, en ſe tenant chaudement pendant quelques jours, en prenant abondamment des boiſſons délayantes, & qui portent un peu à la peau, comme l'*infuſion* de fleurs de *ſureau*, &c. en obſervant un régime approprié. (V. le régime de la pleuréſie.)

Cependant cette maladie devient quelquefois opiniâtre. Dans ce cas il faut avoir recours à la ſaignée, aux *ventouſes*, aux *ſcarifications* de la partie affectée; ces remedes & l'uſage des boiſſons *nitrées* & rafraîchiſſantes, manquent rarement de la guérir.

§. III.

De la Paraphrénéſie, ou inflammation du diaphragme. (1)

La paraphrénéſie, ou inflammation du

---

(1) On donne le nom de *diaphragme* à la cloiſon qui ſépare la poitrine du bas-ventre. C'eſt un *muſcle* très-large, fort mince, [ſur-tout dans ſon centre, qui eſt *aponévrotique*,] ſitué à la baſe de la *poitrine* & à la partie la plus élevée du ventre.

Ce *muſcle* eſt pourvu d'une grande quantité de *nerfs*, [outre ſa ſtructure, qui eſt en partie *tendineuſe*,] qui ſont cauſe de ſa grande ſenſibilité & de la violence des *ſymptomes* que pré-

diaphragme, approche de ſi près de la *pleuréſie*, & pour les *ſymptomes*, & pour le traitement, qu'il eſt à peine néceſſaire de la conſidérer comme une maladie à part.

Elle eſt accompagnée d'une fievre très-*aiguë*, d'une douleur violente dans la partie affectée, qui, en général, augmente en touſſant, en éternuant, en reſpirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c. auſſi le malade a-t-il la *reſpiration* courte : il reſpire du ventre, pour prévenir la contraction du *diaphragme*; il ne peut point dormir; ſa toux eſt ſeche; il a le hoquet, & ſouvent du délire. Le *rire ſardonien*, ou plutôt une eſpece de grimace involontaire, n'eſt point un *ſymptome* rare dans cette maladie.

Dans ce cas, on doit tout employer pour prévenir la *ſuppuration* du *diaphragme*; parce que ſi ce malheur arri-

---

ſentent les maladies dont il eſt affecté. C'eſt un des principaux organes de la *reſpiration* : il eſt recouvert par la *plevre* du côté qui regarde la poitrine; raiſon pour laquelle il eſt plus ou moins affecté dans les maladies de la poitrine; c'eſt encore par la même raiſon que la *pleuréſie* préſente plus ou moins les *ſymptomes*, qui caractériſent la *paraphréniéſie*, & que M. BUCHAN dit qu'en travaillant à guérir la premiere, on guérira la ſeconde.

ve, il eſt impoſſible de ſauver le malade.

Le *régime* & les *remedes* ſont, à tous égards, les mêmes que pour la *pleuréſie*. Nous ajouterons ſeulement que dans cette maladie, les *lavements émollients* ſont ſinguliérement utiles, parce qu'en relâchant les *inteſtins*, ils attirent l'humeur de la partie affectée.

CHAPITRE VI.

Des diverſes eſpeces de Péripneumonies, ou inflammations des poumons.

§. I.

De la Péripneumonie vraie, ou de la Fluxion de poitrine.

COmme cette maladie affecte un organe abſolument néceſſaire à la vie, c'eſt-à-dire, le *poumon*, (V. T. 1, note 1, p. 104.) elle eſt toujours accompagnée de danger. Les perſonnes qui abondent en ſang, dont le ſang eſt épais, dont les fibres ſont tendues & roides, qui ſe nourriſſent d'aliments groſſiers, qui boivent des liqueurs fortes & viſqueuſes, ſont très-ſujettes à cette maladie. Elle eſt ordinairement dangereuſe

pour ceux qui ont la *poitrine* plate, ou trop étroite, qui ſont attaqués d'*aſthme*; particuliérement s'ils ſont dans le déclin de l'âge: quelquefois l'inflammation n'attaque qu'une moitié du *poumon*; d'autre fois elle l'attaque tout entier; & dans ce dernier cas, elle eſt preſque toujours funeſte. Lorſque cette maladie eſt occaſionnée par une pituite viſqueuſe, qui engorge & bouche les vaiſſeaux des poumons, elle s'appelle *péripneumonie fauſſe*, ou *batarde*. Si elle eſt due à une fonte d'humeur âcre dans les poumons, on l'appelle *péripneumonie catarrale*, &c.

Causes. Quelquefois l'inflammation des poumons eſt la maladie *principale*, ou *eſſentielle*; quelquefois elle n'eſt que *ſymptomatique*, ou la ſuite d'autres maladies, comme d'une *eſquinancie*, d'une *pleuréſie*, &c. Elle eſt due aux mêmes cauſes que la *pleuréſie*; c'eſt-à-dire, à la ſuppreſſion de la *tranſpiration*, cauſée par le froid, par des habits humides, &c. au mouvement du ſang, augmenté par un exercice violent, par l'uſage des épices, des eſprits ardents, &c. La *pleuréſie* & la *péripneumonie* ſont ſouvent compliquées enſemble; alors on appelle la maladie qui en réſulte, une *pleuro-péripneumonie*.

SYMPTOMES. La plupart des *ſymptomes* de la *pleuréſie* ſe retrouvent dans la *péripneumonie*. Cependant dans cette derniere le *pouls* eſt plus *mollet*, & les douleurs ſont moins aiguës; mais la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion de poitrine, ſont en général plus grands. (1)

RÉGIME. REMEDES. Comme le régime & les remedes ſont, à tous égards, les mêmes dans la *péripneumonie vraie*, que dans la *pleuréſie*, pour ne point nous répéter, nous renvoyons le Lecteur au traitement de la *pleuréſie*. (V. le Chap. précédent.) Nous croyons cependant qu'il n'eſt pas inutile d'ajouter que les aliments doivent être plus doux, plus légers dans la *péripneumonie* que dans toute autre maladie *inflammatoire*. Le

---

(1) Le caractere eſſentiel qui diſtingue la *péripneumonie* de la *pleuréſie*, n'eſt donc que l'intenſité des *ſymptomes* relatifs à la *reſpiration*; à tout autre égard elles ſe confondent dans la pratique. Voilà ce qui a fait dire à M. TISSOT & à tous les autres meilleurs Praticiens, que ces deux maladies ne ſont pas différentes l'une de l'autre; que chez l'une & chez l'autre, la cauſe eſt l'inflammation des *pournons*, & que dans la *pleuréſie* cette inflammation eſt peut-être plus extérieure. Auſſi M. LIEUTAUD aſſure-t-il, que ſur un grand nombre de ſujets morts de l'inflammation à la poitrine, il n'en a trouvé que deux qui avoient été attaqués de la vraie *pleuréſie*.

ſavant ARBUTHNOT avance que le ſeul *petit-lait* ſuffit pour ſoutenir le malade ; & que les *décoctions d'orge*, les *infuſions* de racine de *fenouil* dans de l'eau & du lait ſont capables de ſervir, & de boiſſon, & d'aliments. Il recommande encore la vapeur d'eau chaude, introduite dans la *poitrine* par le moyen d'un entonnoir. Elle eſt, par rapport aux *poumons*, ce que ſont, par rapport aux parties externes du corps, les *fomentations*, conſeillées dans la pleuréſie. (V. p. 97 & ſuiv.) Cette vapeur diſſout les humeurs épaiſſes qui engorgent cet organe. Si le malade a le ventre relâché, de maniere pourtant que cette évacuation ne l'affoibliſſe pas trop, il faut bien ſe garder d'y remédier ; il faut au contraire l'entretenir dans cet état par des *lavements émollients*.

Si le malade ne crache point, on le ſaignera, & on réitérera cette opération autant que ſes forces le permettront (1).

---

(1) Prenez garde que l'Auteur dit : *Si le malade ne crache point* ; car ſi le malade crache, la ſaignée devient contraire. Parmi les ſix cas cités par M. CLERC, [note 1, p. 32,] dans leſquels la ſaignée occaſionne ſouvent la perte du malade, nous avons vu qu'il a compris la *péripneumonie*, où le malade crache aiſément, quoique la fievre ſoit forte. La raiſon en eſt,

On lâchera le ventre par le moyen des *lavements*. On donnera un léger *laxatif*

que, dans la nature, une évacuation quelconque ne peut avoir lieu qu'aux dépens d'une autre; & l'obſervation a démontré que cette vérité, prouvée à l'égard des évacuations ſanguines, l'étoit également à l'égard de celles qui ne le ſont pas. On a vu la ſaignée arrêter des cours de ventre, dont la ſuppreſſion a occaſionné des fievres putrides. J'ai vu deux grains d'*émétique*, ordonnés par un ignorant, pour favoriſer l'action d'une médecine qui avoit peine à agir, parce qu'elle étoit trop forte, en arrêter tout-à-coup l'effet, en excitant le vomiſſement.

Si donc on vient à ſaigner dans une *fluxion de poitrine*, lorſque l'expectoration eſt déja établie, & que les crachats ſortent facilement, n'eſt-il pas certain qu'indépendamment des forces, dont on prive néceſſairement le malade, on s'expoſe à ſupprimer cette évacuation, qui eſt celle qui fait ordinairement *criſe* dans cette maladie; & que, de cette ſuppreſſion, il doit réſulter, ou que la matiere des crachats paſſera dans la maſſe des fluides, où elle occaſionnera plus ou moins de déſordres; ou qu'elle ſéjournera dans la poitrine, & alors elle produira un *catarre*, qui, s'il ne ſuffoque pas le malade, le conduira à la *pulmonie*?

Combien de *pulmonies* ſont dues à l'abus des ſaignées! Quelle eſt la *fluxion de poitrine* qu'on oſe traiter ſans ouvrir la veine? Cependant combien n'y en a-t-il pas, dans leſquelles le malade crache aiſément? Il ne faut avoir vu qu'un petit nombre de malades, pour être convaincu de cette vérité. Pour moi, j'ai eu occaſion de la ſentir de bonne heure. Chargé, encore jeune, de conduire, pour un Médecin de la Faculté de Paris, une partie des malades d'une

deux ou trois jours après la saignée, & on excitera l'*expectoration*, en donnant,

---

grande Paroisse, je ne tardai pas à traiter des *péripneumonies* de toute espece, cette maladie étant très-commune parmi ceux qui s'occupent de travaux pénibles. J'ai toujours vu qu'une ou deux saignées suffisoient dans celles où le malade ne crachoit point, ou ne crachoit que du sang. J'ai vu au contraire qu'elles donnoient lieu aux plus grands accidents, dans celles où le malade crachoit facilement. Je m'affranchis dès-lors de la pratique routiniere ; & je puis dire que toutes les fois que j'ai été appellé dès le début, cette maladie n'a eu aucune suite fâcheuse. Parmi tous les exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un, qui prouve à la fois, & ce que j'avance, & le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies.

M. G... de Grenoble, tombe malade le 14 Février 1776. Un jeune Chirurgien du voisinage est appellé : il ordonne une *tisane* & une potion d'*huile d'amandes douces* & de *sirop* : il continue le même *remede* le jour suivant. Mais, soit crainte, soit prudence, il ne saigne pas & demande un Médecin, le troisieme jour au matin. Je trouvai le malade avec une fievre assez forte ; mais le *pouls*, quoiqu'*élevé* & *plein*, étoit *souple* & *mollet* : la douleur de côté étoit très-aiguë, sur-tout pendant la toux, qui étoit très-fréquente ; mais les crachats étoient très-abondants, bien liés, visqueux & d'une couleur rousâtre. Le malade étoit altéré, sentoit des douleurs à la tête, dans le dos, dans les reins, & ne dormoit pas. J'appris que depuis environ six mois, il avoit eu une toux habituelle & assez fréquente, sur-tout le matin, où elle étoit suivie de crachats copieux.

Je le mis à la *diete* la plus sévere, interdisant même les bouillons ; j'ordonnai une *tisane*

toutes les quatre heures, deux cuillerées de la dissolution de *gomme am-*

---

d'orge perlé, avec le *miel*, qu'on *aciduloit* avec de la gelée de groseilles. Je fis frotter le côté plusieurs fois par jour, avec le *liniment de Pringle*; je prescrivis une *potion* composée d'eau distillée de *bourrache*, quatre onces; d'*oximel scillitique*, une once; de *kermès minéral*, quatre grains, dont il prenoit une cuillerée d'heure en heure. Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude deux fois par jour. Il prenoit quatre lavements dans les vingt-quatre heures, & buvoit un demi-verre de *tisane* tous les quarts-d'heure.

La nuit fut plus calme que la précédente : il dormit deux heures à diverses reprises. Le lendemain matin tous les symptomes étoient diminués d'intensité, & les crachats, plus abondants, étoient plus foncés. Le surlendemain, qui étoit le cinquieme jour de la maladie, le malade éprouva, sur les cinq heures du soir, un *redoublement* très-violent, qui dura jusqu'au six, matin. Pendant ce *redoublement*, les crachats, toujours abondants, étoient *sanguinolents*; mais l'*accès* passé, le malade se sentit mieux que jamais, & la fievre étoit considérablement tombée. Ce bien dura toute la nuit suivante, pendant laquelle le malade dormit plus de quatre heures à deux reprises. Les crachats avoient repris leur premiere teinte. Le septiéme jour, au matin, le malade se sentoit très-bien, mais il étoit foible. Je lui fis donner un bouillon, qu'on répéta sur le midi, défendant de lui en donner le reste du jour, parce que je m'attendois à un nouveau *redoublement*, qui arriva en effet, mais plus tard que celui du cinquieme jour, & infiniment plus foible & plus court. Il cessa sur les deux heures du matin. Le malade demanda un bouillon, &

moniac, recommandée dans la *pleuréſie*. (Voyez p. 102.)

Quand l'inflammation de la poitrine ne cede, ni à la ſaignée, ni aux *véſicatoires*, (V. p. 100,) ni aux autres éva-

---

dormit trois heures de ſuite. A ſon réveil, il n'avoit plus de douleur, ni à la tête, ni dans le dos, ni dans le côté : il crachoit toujours beaucoup, mais preſque ſans touſſer, & ſes crachats, qui étoient très-délayés, n'avoient plus qu'une couleur légérement rouſsâtre. Il n'y eut point de *redoublement* le neuvieme jour, qui fut l'époque de la diſparition de tous les ſymptomes. Comme les lavements, qui n'étoient qu'à l'eau ſimple, avoient fait un effet prodigieux pendant tout le cours de la maladie, & que, depuis quelques jours, ils faiſoient rendre en abondance des *matieres cuites*, c'eſt-à-dire, très-liées & d'un jaune clair, j'ordonnai un *laxatif* pour le lendemain matin ; on le répéta le treizieme & le quinzieme jour de la maladie ; & le malade, ſans éprouver les foibleſſes, ordinaires aux convaleſcents, à la ſuite d'une pareille maladie, ſortit deux jours après ſa troiſieme *purgation*.

Nous pourrions accompagner cette note, déja trop longue, d'un bon nombre de réflexions. Nous les ſupprimons, dans la crainte d'abuſer de la patience du Lecteur. Nous nous permettrons ſeulement d'obſerver que la marche réguliere de cette maladie, le ſuccès & le peu de durée de la convaleſcence dont elle fut ſuivie, ſont autant dus à la ſimplicité & à la petite quantité de remedes dont je fis uſage, qu'à la docilité du malade, qui étant lui-même perſuadé de la néceſſité du *régime*, des boiſſons & des lavements dans ce cas, s'y livra avec une exactitude ſcrupuleuſe.

cuations, elle ſe termine ordinairement par une *ſuppuration*, qui eſt plus, ou moins dangereuſe, ſelon la partie de la poitrine dans laquelle elle eſt ſituée.

Si la *ſuppuration* s'établit dans la *plevre*, quelquefois elle ſe manifeſte au dehors & forme une plaie à l'extérieur, au moyen de laquelle elle ſe guérit; ſi elle eſt ſituée dans la ſubſtance des *poumons*, la matiere peut s'évacuer par les crachats; mais ſi le *pus* s'amaſſe dans la cavité de la poitrine, entre la *plevre* & les *poumons*, alors on ne peut l'évacuer qu'en faiſant une ouverture entre les *côtes*. (L'Auteur traitera de ces trois manieres dont s'évacue la matiere de la *ſuppuration*, à la fin du Chapitre ſuivant.)

Mais lorſque toutes les apparences annoncent que l'inflammation eſt diſſipée, & que cependant les forces du malade ne reviennent pas; que le *pouls* continue d'être *vîte*, quoique *mou;* que la *reſpiration* eſt toujours difficile, & que l'oppreſſion ſubſiſte conſtamment; que le malade éprouve de temps en temps des friſſons; que les joues deviennent rouges, les levres ſeches, & qu'il ſe plaint d'être altéré & de manquer d'appétit, il y a tout lieu de craindre une *ſuppuration*,

ſuppuration, & qu'elle ne ſoit ſuivie de la *phthiſie*; (maladie appellée vulgairement *pulmonie.*) Nous nous en occuperons donc, après que nous aurons dit quelque choſe de la *péripneumonie fauſſe*, ou *batarde.*

§. II.

De la Péripneumonie fauſſe, ou batarde.

Nous avons déja obſervé que la péripneumonie fauſſe, ou batarde, eſt occaſionnée par une pituite âcre & viſqueuſe, qui engorge les vaiſſeaux des *poumons.* Elle n'attaque gueres que les vieillards, les infirmes, les *phlegmatiques*, (Voyez les caracteres de ce tempérament, T. I, note 1, p. 350,) ſur-tout dans l'hiver & pendant les temps humides.

SYMPTOMES. Au commencement de la maladie, le malade a froid & chaud tour à tour : ſon *pouls* eſt *petit & vîte*; il ſent un poids ſur la poitrine; la *reſpiration* eſt difficile; il ſe plaint quelquefois de douleur dans la tête, accompagnée de vertiges; cependant ſa couleur eſt très-peu changée; ſes urines ſont ordinairement pâles.

RÉGIME. Le régime dans cette ma-

ladie, ainſi que dans la *péripneumonie vraie*, doit être très-léger. Les aliments ne conſiſteront qu'en bouillons légers, édulcorés avec du *ſuc de limon*, ou *d'orange*, &c. La boiſſon ſera de l'eau de *gruau*, édulcorée avec du *miel*, ou une *décoction* de racines de *fenouil*, de *réglisſe* : on prend une once de chacune de ces ſubſtances ; on les fait bouillir dans trois chopines d'eau, qu'on laiſſe réduire à pinte ; on *acidule* avec de la *gelée de groſeilles*, &c.

REMEDES. La ſaignée (1) & les *purgatifs* conviennent en général dans le commencement de cette maladie ; mais ils deviennent ſuperflus, ſi les crachats

---

(1) On ne peut faire de ſaignées, dans cette maladie, qu'avec réſerve. L'âge & le tempérament des perſonnes qu'elle attaque ordinairement, la ſaiſon dans laquelle elle ſe manifeſte, les *ſymptomes* qui l'accompagnent, contre-indiquent en général cette opération. La ſaignée, dit M. LIEUTAUD, y eſt rarement néceſſaire, quoique le dégré d'oppreſſion ſemble ſouvent la demander. Elle peut, à la vérité, procurer un ſoulagement paſſager ; mais elle rend la maladie plus grave, & affoiblit beaucoup les malades. On retirera beaucoup plus d'avantage de l'*ipécacuanha*, ſur-tout ſi le malade a des nauſées, des envies de vomir ; mais les *laxatifs*, le *miel* ſur-tout, & les *lavements purgatifs* réitérés, ſont toujours employés avec ſuccès.

ſont épais, ou ce qu'on appelle *cuits* : (1) il ſuffit alors d'aider l'*expectoration* par quelques-uns des remedes *balſamiques* doux, recommandés, à cet effet, dans la pleuréſie. (V. p. 102 & ſuiv.) Les *véſicatoires* ſont en général d'un grand effet, & doivent être appliqués de bonne heure. On les mettra, ſoit à la nuque du cou, ſoit aux gras des jambes, ſoit aux trois endroits à la fois, ſi les circonſtances l'exigent (2).

---

(1) Voici, ſelon M. LE ROY, les caracteres des crachats cuits : il faut qu'ils ſoient bien liés, qu'ils ſoient d'un blanc jaunâtre, épais, & ne paroiſſant être formés que d'une ſeule matiere, quoique, dans le fait, pluſieurs concourent à les compoſer. Il faut qu'ils ſoient rendus promptement, facilement, & qu'ils ſoulagent le malade. [*Leçons ſur les Aphoriſmes d'*HIPPOCRATE.]

(2) Ce conſeil eſt de la plus grande importance, relativement à cette maladie & à quelques autres, que nous n'oublierons pas de faire remarquer, ſur-tout à celles qui ne ſont point accompagnées d'*inflammation*. Il eſt très-certain que les *véſicatoires* ne manquent la plupart du temps leurs effets, que parce qu'on les applique trop tard. Si les *ſymptomes* ſont trop violents, pour craindre qu'ils ne cedent point aux autres *remedes*, il faut, ſans en tenter l'effet, appliquer les *véſicatoires*, & les mettre aux trois endroits à la fois, ſi l'on juge que cela ſoit néceſſaire.

CHAPITRE VII.

Des diverſes eſpeces de Pulmonies.

§. I.

De la Pulmonie, ou Phthiſie, proprement dite.

LA pulmonie eſt une maladie qui mine & conſume tout le corps. (1) Elle eſt l'effet, ou d'un *ulcere*, ou de *tubercules*, (2) ou de *concrétions* dans les poumons : elle peut encore être produite par une *empyeme*, par une *atrophie nerveuſe*, &c.

---

(1) C'eſt probablement d'après ces effets, que les Anglois donne encore le nom de *conſomption* à cette maladie. C'eſt par la même raiſon que les Médecins la nomment *phthiſie*, mot grec, qui ſignifie ſe flétrir, ſe ſécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie*, parce que le ſiege du mal eſt dans les *poumons*.

(2) Il eſt bien difficile de s'aſſurer de l'exiſtence des *tubercules* dans les *poumons*. La toux ſeche & habituelle eſt le *ſymptome* qui les dénote avec le plus de certitude : cependant cette toux a quelquefois lieu quoiqu'il n'y en ait pas, & que la poitrine ſoit au contraire inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules* avec les crachats, & cette circonſtance eſt la ſeule où l'on puiſſe aſſurer poſitivement qu'il y en a.

Le Docteur ARBUTHNOT obſerve, que de ſon temps la *pulmonie* enlevoit plus d'un dixieme des perſonnes qui mouroïent dans Londres & aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enleve encore davantage aujourd'hui; & nous ſommes certains qu'elle n'eſt pas moins funeſte dans quelques autres Villes de l'Angleterre.

Les jeunes perſonnes, entre quinze & trente ans, qui ſont d'une ſtature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la poitrine étroite & ſerrée, ſont le plus expoſées à cette maladie.

La *pulmonie* eſt plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde; ce qui eſt peut-être cauſé par le trop grand uſage de nourritures animales & de liqueurs fortes, par les travaux ſédentaires, par la grande quantité de charbon de terre, que l'on brûle dans ce Royaume. Ajoutons à toutes ces cauſes les variations perpétuelles de l'athmoſphere, ou l'inconſtance des ſaiſons. (1)

---

(1) Quoique cette maladie ſoit moins commune en France, cependant il n'eſt perſonne qui ne s'apperçoive qu'elle y eſt plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les villes nous en fourniſſent des exemples journaliers, & les campa-

CAUSES. Nous avons déja fait obſerver que l'*inflammation de poitrine* ſe termine ſouvent par un *abcès*. En conſéquence tout ce qui diſpoſe à la *péripneumonie*, c'eſt-à-dire, à la fluxion de poitrine, peut être conſidéré comme cauſe de la *pulmonie*.

D'autres maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occaſionner. Telles ſont le *ſcorbut*, les *écrouelles*, les *maladies vénériennes*, l'*aſthme*, la *petite vérole*, la *rougeole*, &c.

Comme on ne guérit preſque jamais cette maladie, nous allons tâcher d'en

---

gnes elles-mêmes n'en ſont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuſer, ni les ſubſtances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voiſins; ni le charbon de terre, dont nous ne faiſons pas d'uſage; ni les variations de l'athmoſphere, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuſer nos travaux ſédentaires, nos excès en tout genre, nos débauches de toute eſpece, le libertinage, & ſurtout cette abominable pratique, à laquelle ſont livrés les jeunes gens, preſque au ſortir de l'enfance. Il ſeroit bien à deſirer que les Maîtres, les Inſtituteurs veillaſſent de plus près à ce qui ſe paſſe dans leurs dortoirs, & qu'en rendant aux peres & meres des jeunes gens inſtruits dans les Lettres, ils leur rendiſſent auſſi des hommes, pénétrés d'horreur pour un crime qui inſulte autant aux mœurs qu'à la Religion, & qui fait rougir la nature, dont il eſt l'aſſaſſin.

indiquer les causes d'une maniere plus particuliere, afin de mettre les hommes plus à portée de l'éviter.

Ces causes sont, 1°. le défaut d'exercice; d'où il arrive que les habitants des grandes Villes, qui se livrent aux travaux sédentaires, ainsi que les riches qui ne sont pas dans la nécessité de travailler pour gagner leur vie, y sont si sujets. (V. T. 1, Ch. V.)

2°. L'air renfermé, ou mal-sain. L'air qui séjourne dans un lieu qui est imprégné de la vapeur des métaux, ou des minéraux, nuit singuliérement aux *poumons*, dont il corrode & brise les vaisseaux tendres & délicats. (1)

3°. Les passions violentes, les efforts d'esprit, les affections de l'ame, le chagrin, les contrariétés, la douleur, l'application opiniâtre à l'étude d'un

---

(1) Le cuivre, comme le métal le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les villes, nous fournit tous les jours des exemples frappants de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des Horlogers, des Faiseurs d'instruments de Mathématiques, &c. mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces Ouvriers, que leurs laboratoires soient construits de maniere que l'air puisse y circuler dans tous les sens, & qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. [V. T. 1, Chap. IV.]

Art, ou d'une Science difficile, &c.

4°. Les évacuations exceſſives; telles ſont les *ſueurs abondantes*, les *cours de ventre opiniâtres*, le *diabetes*, (Voyez Chap. XXI,) l'abus des plaiſirs de l'amour, les *fleurs blanches*, les *pertes*, l'allaitement trop long-temps prolongé, &c.

5°. La ſuppreſſion ſubite des évacuations accoutumées, telles que celles des *hémorrhoïdes fluentes*, de la *ſueur des pieds*, du *ſaignement de nez*, des *regles*, des *cauteres*, des *ulceres*, ou d'une *éruption* quelconque.

6°. Les accidents occaſionnés par des cauſes externes, comme la *pierre*, &c. J'ai vu une *pulmonie* confirmée, qui étoit due à un petit os, arrêté dans la *trachée artere*, ou dans les *bronches*. Le malade rejetta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de *pus*, & il recouvra la ſanté, au moyen du régime approprié & de l'uſage du *quinquina*.

7°. Le paſſage ſubit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occaſionner une diminution conſidérable dans la *tranſpiration*.

8°. Les débauches fréquentes & exceſſives, les veilles prolongées & la boiſſon de liqueurs fortes, ce qui va ordi-

hairement de compagnie, au moins en Angleterre, (V. T. I, n. 1, p. 165,) ne peuvent manquer d'affecter les *poumons*: auſſi ce qu'on appelle *un bon Compagnon*, meurt-il ſouvent victime de cette maladie. (Voyez note 1, p. 125.)

9°. La *contagion*. La *pulmonie* ſe gagne ſouvent en couchant avec une perſonne attaquée de cette maladie. On doit donc ſoigneuſement l'éviter; il n'en peut rien réſulter de fort utile pour le malade, & cela peut être fort dangereux pour les gens en ſanté. (V. T. I, n. 1, p. 20.)

10°. Les diverſes occupations de la vie. Les Ouvriers qui ſe tiennent aſſis trop long-temps, qui ſont perpétuellement courbés, ou qui preſſent leur eſtomac, leur poitrine contre un corps dur, tel que les Couteliers, les Tailleurs, les Cordonniers, &c. meurent ſouvent de *pulmonie*. Les chanteurs, les chanteuſes, tous ceux qui forcent ſouvent l'action des poumons, en périſſent plus ou moins promptement.

11°. Le froid. Les commencements de la *pulmonie* ſont plutôt dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, à l'air de la nuit, &c. qu'à toute autre cauſe.

12°. Les aliments salés, assaisonnés, aromatisés, qui échauffent, enflamment le sang, donnent encore très-souvent lieu à cette maladie.

13°. Enfin cette maladie est souvent due à un vice héréditaire; & dans ce cas, elle est en général incurable.

SYMPTOMES. La *pulmonie* commence ordinairement par une toux seche, qui souvent continue pendant quelques mois. Si dans ce cas le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raison de craindre une *pulmonie* prochaine. Le malade se plaint alors d'un dégré de chaleur plus considérable que dans l'état naturel, d'une douleur & d'une oppression de *poitrine*, sur-tout après avoir fait quelque mouvement. Ses crachats sont d'un gout salé, & souvent mêlés de sang. Il est sujet à être triste & mélancolique; son appétit est mauvais; il est très-altéré : cependant le *pouls* est, pour l'ordinaire, *fréquent, mou & petit;* quelquefois aussi il est assez *plein*, quelquefois même il est *dur*. Tels sont les signes qui accompagnent les commencements de la *pulmonie*.

Bientôt les crachats commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche,

ou ſanguinolente. Le malade eſt conſumé par une fievre *hétique* & par des ſueurs *colliquatives*, qui ſe ſuccedent mutuellement, c'eſt-à-dire, l'une vers le ſoir, & l'autre vers le matin. Il eſt encore épuiſé par le *cours de ventre* & un flux exceſſif d'urine, *ſymptomes* fâcheux, qu'on obſerve ſouvent à cette époque; il reſſent une chaleur brûlante dans la paume des mains; ſes joues ſe couvrent d'une rougeur foncée après les repas; les doigts s'aminciſſent ſenſiblement; les ongles deviennent convexes, & les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds & des jambes, la perte totale des forces, le renfoncement des yeux, la difficulté d'avaler, le froid des extrêmités, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être ſi près. Telle eſt la marche ordinaire de cette maladie cruelle, qui, ſi elle n'eſt promptement arrêtée dans les commencements, triomphe communément de tous les remedes.

Régime. Il faut, aux premieres apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, ſans balancer, ſa demeure, s'il vit dans une grande Ville, ou dans un lieu où l'air eſt renfermé, pour aller

demeurer à la campagne, dans un endroit où l'air ſoit pur, ſec, & où il circule librement. Là il ne doit point reſter dans l'inaction ; mais, au contraire, prendre tous les jours autant d'exercice que ſon état pourra le permettre.

Le meilleur exercice, dans ce cas, c'eſt celui du cheval, parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement, ſans cauſer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent ſe procurer cet exercice, doivent aller en voiture. Les voyages d'une certaine étendue, en récréant l'eſprit, par le changement continuel des objets, ſont préférables à de petites courſes, où on paſſe & repaſſe ſur le même terrein : cependant le malade doit prendre garde de s'enrhumer par de telles courſes, ou par des lits, des habits humides, &c. Il ne montera à cheval que le matin, & aura ſoin d'en deſcendre, une demi-heure, au plus tard, avant le dîner, ſans quoi cet exercice lui feroit ſouvent plus de mal que de bien ; mais il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'il prenne cet exercice : ſa vie en dépend ; on peut le regarder comme un remede preſque infaillible, quand on le commence de bonne heure,

& qu'on le continue pendant un temps convenable (1).

---

(1) Voyez ce que nous avons dit de l'exercice du cheval, (T. I, note 1, page 247.) C'eſt ſur-tout dans cette premiere période de la maladie, que cet exercice eſt un vrai *ſpécifique*. Le peuple peu inſtruit, dit M. Tissot, ne regarde, comme *remede*, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au *régime* & aux autres ſecours *diététiques*, & il regarde l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous; c'eſt celui ſans lequel on ne peut point eſpérer de guérir le mal, quand il eſt grave, celui qui peut preſque le guérir ſeul, pourvu qu'on ne prenne point d'aliments contraires. Enfin on l'a regardé, avec aſſez de raiſon, comme le vrai *ſpécifique* de cette maladie.

On doit pourtant obſerver, qu'il ne convient plus dès que la fievre eſt forte & continue, dès que le malade eſt très-foible, parce qu'à cette époque tout mouvement devient nuiſible.

Les marques sûres, auxquelles on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien, c'eſt qu'au lieu d'augmenter la *vîteſſe* du *pouls*, il la ralentit, c'eſt-à-dire, qu'il doit être moins fréquent une demi-heure après être deſcendu de cheval, qu'avant d'y être monté; c'eſt qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la toux & l'oppreſſion.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de fievre, & où elle eſt le moins ſenſible, mais jamais, ni immédiatement après avoir mangé, ni pendant le redoublement du ſoir.

Ce ſeroit ſe tromper, que de croire qu'il ſuffit de monter à cheval pour ſe guérir. Les *ſpécifiques* les plus décidés, comme le *mercure*, le *quinquina*, ne ſont utiles dans les maux même

Il eſt bien fâcheux que ceux qui conduiſent les malades attaqués de cette maladie, ne recommandent preſque jamais l'exercice du cheval, que quand le malade n'eſt plus en état de le ſupporter, ou que le mal eſt devenu incurable. De leur côté, les malades ne ſont que trop portés à traiter légérement tout ce qui dépend d'eux : ils ne peuvent ſe perſuader qu'un exercice ſi commun, devienne un remede dans une maladie ſi opiniâtre; delà ils le rejettent, tandis qu'ils recherchent avidement des ſecours dans la Médecine, par la ſeule raiſon qu'ils ne l'entendent pas.

Ceux qui auront la force & le courage d'entreprendre un aſſez long voyage par mer, en retireront le plus grand avantage. J'ai vu ſouvent ce moyen réuſſir, dans le temps même où la *pulmonie* paroiſſoit, ſelon toutes les apparences, à ſon dernier dégré, & où tous les remedes avoient échoué. Delà il paroît raiſonnable de conclure, que ſi on entreprenoit à temps un voyage par mer, rarement manqueroit-il ſon effet,

---

dont ils ſont les remedes, qu'autant qu'ils ſont ſagement dirigés; il en eſt ainſi de l'exercice du cheval dans la *pulmonie*, qui ſouvent eſt au-deſſus de la portée des meilleurs remedes.

c'eſt-à-dire, de guérir cette maladie.

Les perſonnes qui voudront tenter ce moyen, doivent ſe pourvoir de toutes les ſubſtances fraîches dont ils pourront avoir beſoin pendant tout le temps qu'ils ſeront à la mer. Comme on ne peut, dans ce cas, faire ſa proviſion de *lait*, il faudra qu'ils vivent de fruits, de bouillons de pouler, ou de tous les autres jeunes animaux qui peuvent ſe conſerver à bord. (Voyez T. I, p. 127 & 128.) Il eſt inutile d'ajouter que ces voyages doivent être effectués, autant qu'il eſt poſſible, dans la belle ſaiſon, & qu'ils doivent toujours être vers les pays chauds.

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre ces voyages par mer, doivent ſe tranſporter dans les climats du Midi, comme dans le Sud de la France, en Eſpagne, en Portugal; & ſi l'air de ces contrées leur convient, y reſter juſqu'à ce que leur ſanté ſoit entiérement rétablie (1).

---

(1) Le conſeil que donne l'Auteur de voyager à la mer, pour ſe guérir de la *pulmonie*, n'eſt pas donné au haſard. Le Docteur GILCHRIST, Compatriote de M. RUCHAN, a publié, en 1771, un Ouvrage qui a pour objet l'utilité de ces voyages; & il prouve, par une foule d'obſervations, toutes plus intéreſſantes

Après un bon air & l'exercice, nous recommanderons une attention particuliere à la *diete*. Le malade ne doit rien manger qui ſoit échauffant, ou de difficile digeſtion; ſa boiſſon doit être d'une nature adouciſſante & rafraîchiſſante. Tout le but de la *diete* doit être de diminuer l'acrimonie des humeurs, de nourrir le malade, & de ſoutenir ſes forces languiſſantes. En conſéquence, il doit uſer principalement de ſubſtances végétales & de *lait*. Le *lait* ſeul a plus de vertu dans cette maladie, que tous

---

les unes que les autres, que ce remede important a réuſſi dans mille circonſtances où tous les autres avoient été infructueux. Il n'eſt pas permis de douter de la vérité de ces obſervations; cet Auteur, connu par ſes lumières & par ſa probité, ne rapporte que les ſiennes ou celles des Médecins les plus dignes de foi : cet Ouvrage eſt intitulé; *The uſe of ſea voyages in medicine; and particularly in a conſumption: With obſervations on that diſeaſe. By Ebenezer Gilchriſt. M. D.*

Nous nous réuniſſons donc avec M. BUCHAN, pour engager ceux de nos Compatriotes attaqués de cette cruelle maladie, à entreprendre ces voyages, quand leurs facultés le leur permettront : pour les autres, quoique notre climat ſoit plus favorable que celui de l'Angleterre, nous leur conſeillons cependant de changer d'air; ceux du Nord de la France paſſeront au Midi, & ceux du Midi paſſeront, ou en Italie, ou en Eſpagne, ou en Portugal, &c.

les remedes de la *matiere médicale.*

On convient généralement que l'on doit préférer le *lait d'âneſſe* à tout autre; mais on n'eſt pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus, on le prend ordinairement en trop petite quantité; tandis que, pour que ce *lait* produiſe des effets marqués, il faût, en quelque façon, qu'il faſſe une grande partie de la nourriture du malade. On voit des gens qui veulent qu'un demi-ſetier, ou deux de *lait d'âneſſe*, bus dans les vingt-quatre heures, ſoient capables de produire un changement conſidérable dans les humeurs d'un adulte; & quand ils n'en apperçoivent pas promptement les effets, ils perdent courage & l'abandonnent. Delà il arrive que ce remede, quoique excellent, produit rarement de guériſon. La raiſon en eſt claire; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, & on l'abandonne trop tôt.

J'ai vu des effets extraordinaires du *lait d'âneſſe*, dans une toux opiniâtre, qui menaçoit d'une *pulmonie*; & je crois fermement que ſi on le preſcrivoit dans cette période de la maladie, il manqueroit rarement de guérir. Mais ſi l'on attend, pour l'employer, que l'*ulcere* du *poumon* ſoit formé, comme

cela n'eſt que trop ordinaire, quel ſuccès peut-on en attendre ?

Le *lait d'âneſſe* doit être bu, autant qu'il eſt poſſible, dans ſa chaleur naturelle, c'eſt-à-dire, au dégré de chaleur qu'il a quand il vient d'être tiré, & un adulte doit en prendre un demi-ſetier à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le ſoir & le matin ſeulement, il doit en prendre quatre fois par jour, ou au moins trois : il mangera un peu de pain léger avec le *lait*, afin qu'il en faſſe une eſpece de repas.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conſerve de roſe*, & à ſon défaut, de la poudre de *pattes d'écreviſſes*. On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'âneſſe* chaud & dans le lit ; mais pris de cette maniere, il excite ordinairement la ſueur : en conſéquence, il vaudroit peut-être mieux le prendre après être levé.

Nous avons des guériſons merveilleuſes de cette maladie, produites par le *lait de femme*. Si l'on pouvoit en avoir une quantité ſuffiſante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre ; mais il ſeroit plus avantageux que le malade le prît à la mamelle, qu'après

qu'il en a été tiré. J'ai connu un homme, réduit à un tel dégré de foibleſſe, par la *pulmonie*, qu'il étoit incapable de ſe retourner dans ſon lit. Sa femme qui, dans ce temps-là, nourriſſoit un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme ſe mit à tetter ſa femme, uniquement pour la ſoulager, & nullement dans la penſée de retirer aucun bien de ſon *lait*. Cependant en ayant éprouvé un ſoulagement conſidérable, il continua de la tetter, juſqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli; enfin c'eſt aujourd'hui un homme fort & plein de ſanté (1).

---

(1) La vraie maniere de prendre le lait de femme, c'eſt à la mamelle. On voit la plupart des gens ſe reculer à cette propoſition. D'où peut venir une telle répugnance? n'aimerons-nous jamais que ce qui eſt hors de nous? des aliments pêtris, maniés par des mercenaires, pour leſquels ſouvent on a le plus ſouverain mépris, ſont tous les jours trouvés excellents, délicieux; & l'on répugne à prendre une ſubſtance, que la nature prend ſoin elle-même de préparer, & qu'elle dépoſe dans des réſervoirs, qu'elle s'eſt plue à embellir! Quelle contradiction! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous ſommes le jouet.

Au reſte, on obſervera que l'inſtant où le lait de femme eſt le meilleur, c'eſt quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice; avant ce temps il a une ſorte de crudité, & retient quelque choſe de la nature des aliments; plus tard, il ſe diſſout & jaunit; il contracte même une odeur urineuſe.

Il y en a qui préferent le *lait de beurre*; (*la battue*,) à tout autre; & c'eſt un remede excellent, quand l'eſtomac peut le ſupporter. Cependant, comme il ne convient pas à tout le monde d'abord, il y a bien des gens qui l'abandonnent, ſans en avoir fait uſage aſſez long-temps. Il faut commencer par le prendre à petites doſes; on en augmentera la quantité graduellement, juſqu'à ce qu'enfin on en faſſe ſa ſeule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réuſſir, à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Le *lait de vache*, le plus commun de tous, quoique moins facile à digérer que celui d'*âneſſe* ou de *jument*, peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge*, ou en le laiſſant repoſer pendant quelques heures, pour pouvoir en enlever la crême. Si indépendamment de ces précautions, on le trouve encore peſant ſur l'eſtomac, on pourra ajouter, ſur un demi-ſetier de ce même *lait*, une cuillerée ordinaire de *rum*, ou d'*eau-de-vie* & un peu de ſucre.

On ne doit point être ſurpris que le *lait* ne paroiſſe pas convenir dans les premiers temps à un eſtomac, qui n'eſt accoutumé qu'à digérer de la viande &

à boire des liqueurs fortes ; (V. T. I, note 1, page 165.) ce qui eſt ſur-tout le cas d'un grand nombre de perſonnes qui tombent en *pulmonie*. Nous ne ſommes donc point d'avis que les malades, habitués aux nourritures animales & à ces liqueurs, les abandonnent abſolument tout-à-coup : cette privation pourroit être dangereuſe. Nous leur conſeillerons au contraire de manger une fois par jour un peu de quelques jeunes animaux, ou mieux, de faire uſage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, &c. Elles peuvent encore boire un peu de vin mêlé avec du *négas*, ou trempé de deux ou trois parties d'eau ; mais elles en diminueront peu à peu la quantité, juſqu'à ce qu'elles puiſſent l'abandonner tout-à-fait.

Cependant on ne doit uſer de ce *régime*, que pour ſe préparer à une diete plus ſimple, & formée principalement de *lait* & de végétaux ; & plutôt le malade ſera en état de la ſoutenir, & mieux ce ſera. Le *riz* & le *lait*, ou l'*orge* bouilli avec le *lait*, (1) aux-

---

(1) En général, dit M. Clerc, le *lait*, bouilli long-temps, contracte un gout un peu âcre, une odeur urineuſe, & ceux qui preſcrivent à leurs malades un *lait* qui a ainſi bouilli, ne ſont pas

quels on ajoute un peu de ſucre, forment des aliments très-convenables. Les mieux inſtruits, que celui qui fait bouillir & écumer le *miel*. [*Lettre à M. Pringle, ſur les propriétés du lait.*]

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, c'eſt de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je ſens bien qu'à Paris & dans toute autre grande ville, cela paroît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aiſé; & les perſonnes riches peuvent même s'en aſſurer dans les villes. Cette attention eſt d'autant plus importante, que le *lait* conſerve la couleur, l'odeur, le gout, les propriétés des aliments qui le forment. Tout le monde ſait que l'uſage du *ſafran* le teint en jaune, & la *garance* en rouge; qu'il prend la couleur du *vin*, de la *bierre*, de la *caſſe*, &c. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, ſent le *thym*; l'*ail* lui communique ſa ſaveur; l'*abſynthe* le rend amer; l'*herbe à pauvre homme* ou la *gratiole*, quand elle eſt ſeche, rend le lait de vache *purgatif*, &c.

On ſent que ſi on laiſſe l'animal vivre à ſa guiſe, le *lait* qu'il fournira pourra avoir des qualités tout-à-fait contraires à celles qu'exige la maladie, & qu'alors bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les ſubſtances dont il ſe nourrira, ſeront plus oppoſées à celles que l'on deſire.

Pour ne pas ſortir de la *pulmonie*, dont il eſt ici queſtion, il ſeroit donc à deſirer que l'ânesſe, ou la vache ne ſe nourrît que de plantes *inciſives*, *vulnéraires* & *balſamiques*. Ces plantes ſont l'*hyſſope*, le *marube blanc*, l'*aurone*, la *tanéſie*, la *véronique*, la *chicorée ſauvage*, l'*endive*, [ou *ſcariole*,] l'*ortie blanche*, la *fumeterre*, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centaurée*, les trois eſpeces d'*abſynthe*, le *creſſon alenois* &

fruits bien murs & cuits devant le feu, au four ou bouillis, conviennent éga-

---

de *fontaine*, la *berle*, [ou *hache d'eau*,] la *menthe*, la *ſauge*, les plantes connues ſous le nom de *capillaires*, qui ſont le *capillaire commun*, le *capillaire de Canada*, le *capillaire de Montpellier*, le *politric*, le *ruta muraria*, [ou *ſauvevie*,] le *cétérac*, [ou *herbe dorée*,] la *pulmonaire*, la *pulmonaire de chêne*, le *mille-pertuis*, le *pied de lion*, la *verveine*, le *lierre terreſtre*, [ou *terrette*, *herbe de Jean*, *rondotte*,] le *chardon bénit*, la *bourſette*, [ou le *tabouret*, ou la *bourſe à berger*,] la *grande pervenche*, la *petite pervenche*, le *plantain*, l'*herbe aux cinq côtes*, la *mille-feuille*, [ou l'*herbe au charpentier*,] l'*herbe aux écus*, [ou la *nummulaire*,] la *quinte-feuille*, l'*herbe à Robert*, [ou *beç de grue*,] &c. &c.

Ces plantes, quelque nombreuſes qu'elles ſoient, ſont des plus communes. On les rencontre par-tout, ſoit les unes, ſoit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, ſur les montagnes, ſur le bord des ruiſſeaux & des rivieres, ſur les murailles, &c.

En cueillant ces plantes ſoi-même, ou en conduiſant l'animal dans les lieux où elles ſont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'eſt qu'elles produiront un *lait*, véritable remede, ſinguliérement approprié à la maladie. M. CLERC, (ibid.) rapporte l'hiſtoire d'une Dame qu'il a guérie de la *pulmonie*, avec le *lait* qu'il avoit rendu médicamenteux. Ce fait & pluſieurs autres, qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La maniere dont on tue les hommes par-tout, n'eſt malheureuſement que trop connue; celle qui peut les conſerver ne l'eſt pas encore aſſez : les yeux des Médecins, de toutes les perſonnes intelli-

lement. Ces fruits ſont particuliérement, les *groſeilles*, les *pommes*, cuites devant le feu ou avec du *lait*, &c. Les *gelées*, les *conſerves*, les *confitures* de fruits murs, un peu acides, peuvent être données au malade à diſcrétion. Telles ſont celles de *groſeilles*, de *roſes*, de *prunes*, de *ceriſes*, &c.

Un air pur, un exercice modéré, des aliments, compoſés particuliérement des fruits que nous venons de nommer, ou d'autres ſemblables avec le *lait*, forment le ſeul régime ſur lequel on puiſſe compter dans la *pulmonie* commençante. Si le malade a aſſez de force & de courage pour y perſiſter, rarement ſera-t-il trompé dans ſon eſpoir d'être guéri.

Dans une Ville très-peuplée d'Angleterre, (Sheffield,) où la *pulmonie* eſt très-commune, j'ai vu ſouvent des pulmoniques que l'on avoit envoyés à la campagne, en leur preſcrivant de monter à cheval, de vivre de *lait* & de

---

gentes, doivent ſe tourner vers elle.

On doit obſerver que la nature du *lait de vache*, [V. ce mot à la Table.] le rendroit dangereux dans tous les temps de la *pulmonie*. Il faut donc choiſir l'inſtant où les forces du malade ſont encore entieres, ou ſont déja réparées par l'uſage des *laits* précédents; ce temps eſt le commencement & la fin de la maladie.

végétaux,

végétaux, s'en revenir, au bout de quelques mois, exempts de toutes douleurs, & même ayant rattrapé leur embonpoint. A la vérité, ce régime n'étoit pas toujours accompagné de ſuccès, ſurtout quand la maladie étoit héréditaire, ou fort avancée : cependant c'étoit le ſeul qui pût en avoir; & quand malheureuſement il échouoit, les remedes ne réuſſiſſoient pas davantage, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Si les forces & le courage du malade ſont abattus, il faut tâcher de le ſoutenir avec des bouillons ſucculents, des *gelées*, &c.; quelques-uns recommandent les poiſſons à écailles dans cette maladie, & ce n'eſt pas ſans raiſon, parce qu'ils ſont fort nourriſſants & très-*reſtaurants* (*a*).

Au reſte, les aliments & la boiſſon doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de peur qu'une trop grande abondance de *chyle* nouveau n'oppreſſe les *poumons*, & ne porte trop d'accélération dans la *circulation du ſang*.

(*a*) J'ai vu ſouvent des pulmoniques, mais dont les *ſymptomes* n'étoient pas graves, retirer un grand avantage de l'uſage des *huîtres*. Ils les mangeoient en général crues, & buvoient l'eau qui ſe trouve dans les coquilles.

(Voyez T. I, note 1, page 116.)

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai & aussi tranquille qu'il est possible, la *pulmonie* étant souvent occasionnée, & toujours aggravée par une tournure d'esprit mélancolique. Aussi la musique, une société agréable & douce, & tout ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la plus grande importance dans cette maladie. De plus, il faut laisser le malade rarement seul; les réflexions sur les malheurs de sa situation, ne pouvant que rendre son état plus dangereux.

REMEDES. Quoique la guérison de cette maladie dépende en grande partie du *régime* & de la constance du malade à le suivre, nous allons cependant parler du petit nombre de remedes, qui peuvent servir à calmer la violence des principaux *symptomes*.

Dans le premier dégré de la *pulmonie*, on peut appaiser la toux par la saignée, & faciliter l'*expectoration* par les remedes suivants.

Prenez d'*oignons de scilles frais*, de *gomme ammoniac*, de *graines de cardamome* en poudre, de chaque deux gros.

Broyez le tout enſemble dans un mortier. Si cette maſſe eſt trop conſiſtante, pour pouvoir en faire des *pillules* de moyenne groſſeur, ajoutez un peu de *ſirop* quelconque.

On en donne trois ou quatre, deux ou trois fois par jour, ſelon que l'eſtomac du malade pourra le ſupporter.

Le *lait ammoniac*, ou le *lait de gomme ammoniac*, comme on l'appelle, eſt encore un remede convenable dans cette premiere période de la maladie; on le prépare & on l'adminiſtre comme nous l'avons conſeillé dans la *pleuréſie*. (Voyez page 102.)

On peut encore faire uſage d'un *ſirop* fait avec parties égales:

de *ſuc de limon*,
de *bon miel*,
& de *ſucre candi*.

On prend quatre onces de chacune de ces ſubſtances; on les met enſemble dans un poëlon, ſur un feu doux; on les fait chauffer juſqu'à frémir; enſuite on en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il eſt incommodé par la toux.

On a coutume de ſurcharger, dans le premier état de cette maladie, l'eſtomac du malade de remedes *huileux* &

balſamiques; mais ces remedes, bien loin de détruire la cauſe de la maladie, ne font que lui donner plus de force, en échauffant le ſang. Pendant qu'ils émouſſent l'appétit, ils relâchent les ſolides, & ſont, à tous égards, nuiſibles au malade. Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la toux, outre l'exercice du cheval & les autres parties convenables du régime, doit ſe borner à des remedes d'une nature un peu *acide* & *déterſive*, comme l'*oximel*, le *ſirop de limon*, &c.

Les *acides* paroiſſent avoir des effets très-avantageux dans cette maladie, en qualité de déſaltérants & de rafraîchiſſants. Les végétaux *acides*, tels que les *pommes*, les *oranges*, les *limons*, &c. ſont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du ſuc de *limon*; ils en ſuçoient pluſieurs par jour. C'eſt d'après ces obſervations, que nous recommandons d'uſer de ces *acides* végétaux, en auſſi grande quantité que l'eſtomac du malade pourra le ſupporter.

Quant aux boiſſons, nous recommandons les *infuſions* de plantes ameres: telles ſont le *lierre-terreſtre*, la *petite centaurée*, les fleurs de *camomille*, ou

le *treffle d'eau.* On les prend à volonté : elles fortifient l'eſtomac, facilitent la digeſtion, purifient le ſang, & rempliſſent en même-temps les indications d'humecter, d'étancher la ſoif, infiniment mieux que toutes les choſes qui ſont douces ou pleines de ſuc ; mais ſi le malade crache le ſang, ſa boiſſon ordinaire doit être une *infuſion*, ou une *décoction* de racines de plantes *vulnéraires*, &c. telle que la ſuivante.

Prenez de racine de *grande conſoude*, 1 once.

de racine de *réglisse*, de *guimauve*, } de chaque demi-once.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau commune pendant quelques inſtants ; laiſſez refroidir.

On peut ajouter une cuillerée à café d'*eſprit de vitriol* ; on en boit une taſſe trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes, beaucoup d'autres racines mucilagineuſes, de nature *conſolidante* & *agglutinative*, dont on prépare des *décoctions*, des *infuſions*. Telles ſont les *orchis*, les *ſemences de coing*, le *pas-d'âne*, la *graine de lin*, la *ſalſepareille*, &c. Il eſt inutile d'en donner les *recettes* ; la ſimple *infu-*

ſion, ou la *décoction*, eſt tout ce qui eſt néceſſaire, & le malade peut en prendre à diſcrétion.

La *conſerve de roſe* convient ſingulié-rement dans cet état de la maladie, c'eſt-à-dire, dans le premier dégré. On la donne dans l'une ou l'autre des boiſ-ſons preſcrites ci-deſſus, ou on la man-ge à la cuiller; on n'en peut attendre aucun avantage, ſi on la prend à petites doſes. Je ne l'ai jamais vu réuſſir, à moins qu'on ne la donnât à trois, ou quatre onces par jour, & pendant un temps conſidérable. A cette doſe, je l'ai vu produire des effets extraordinaires, & je l'ordonnerois volontiers dans tous les cas où il y auroit *crachement de ſang*.

Lorſque les crachats épais, l'oppreſ-ſion de poitrine, la fievre *hétique*, & tous les *ſympromes* qui l'accompagnent, annoncent qu'il y a un *abcès* formé dans les poumons, j'ordonne le *quinquina*; ce remede étant le ſeul, par le moyen duquel on puiſſe alors eſpérer de s'op-poſer à la tendance générale des hu-meurs à la *putridité*. Je le preſcris de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once. Réduiſez en poudre très-fine; diviſez en dix-huit, ou vingt priſes égales.

Le malade en prendra une priſe toutes les trois heures dans un peu de *ſirop*, dont on fera un *bol*, ou dans un verre de ſa boiſſon ordinaire.

S'il arrivoit que le *quinquina* vînt à purger, on en formera un *électuaire* avec la *conſerve de roſe*, de cette maniere.

Prenez de la *conſerve de roſe*, 4 onces.
du meilleur *quinquina*, 1 once.
de ſirop d'*orange*, ou de *limon*, autant qu'il en faudra, pour donner au tout la conſiſtance de *miel*.

Le malade prendra cette quantité en quatre, ou cinq jours, c'eſt-à-dire, une once & demie de cet *électuaire* par jour, en trois, ou quatre fois. Quand cette quantité ſera conſommée, on la répétera, ſi les circonſtances le demandent.

Ceux qui ne pourront prendre le *quinquina* en ſubſtance, c'eſt-à-dire, en poudre, ou en *électuaire*, le feront infuſer dans de l'eau froide. Il paroît même que l'eau froide eſt le meilleur *menſtrue* pour extraire les vertus de cette ſubſtance. (Voyez à la Table le mot *quinquina*.)

On fait infuſer, pendant vingt-quatre heures, une demi-once de *quinquina en poudre*, dans un demi-ſetier d'eau;

on paſſe à travers un linge fin : le malade prendra cette quantité, en trois, ou quatre fois, dans la journée.

Tant qu'il y a quelque *ſymptome* d'*inflammation*, nous croyons le *quinquina* contraire. Mais lorſqu'on s'eſt aſſuré qu'il exiſte du *pus* dans la *poitrine*, c'eſt, certainement alors, un des meilleurs remedes que l'on puiſſe employer. Il eſt vrai que peu de perſonnes ont aſſez de réſolution pour faire un uſage convenable de *quinquina*, dans cette période de la maladie ; autrement nous avons lieu de croire qu'on pourroit en retirer de grands avantages.

Quand on eſt certain qu'il y a un *abcès* dans les *poumons*, (1) & qu'on voit

---

(1) Il ne ſera pas permis d'en douter, ſi dans les quatorze jours, que dure ordinairement la *fluxion de poitrine*, l'on n'a pas obtenu de la nature les évacuations néceſſaires, c'eſt-à-dire, ſi le malade n'a pas craché, ou n'a point eu de *déjections* copieuſes, ou n'a point rendu d'urines chargées ; ſi après ces quatorze jours le malade n'eſt pas guéri, ni même conſidérablement ſoulagé ; ſi au contraire la fievre continue d'être aſſez forte ; ſi la *reſpiration* continue d'être gênée ; ſi le malade a de petits friſſons de temps en temps, des redoublements vers le ſoir ; ſi les joues deviennent rouges, les levres ſeches ; s'il y a de l'altération.

L'augmentation de la violence de tous ces *ſymptomes* annonce que la *vomique*, [c'eſt ainſi

qu'il ne s'évacue point par les crachats, ou ne ſe guérit point par la *réſolution*; il faut que le malade tâche de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, il reſpirera fréquemment la vapeur d'eau chaude, ou du *vinaigre*; on le fera touſſer, rire, crier, &c. (1) Si l'*abcès* creve

---

qu'on appelle l'*abcès* dans les poumons,] eſt toute formée. La toux devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelques nourritures. Il ne peut ſe coucher que ſur le côté malade; ſouvent il ne peut point ſe coucher du tout; il eſt obligé de reſter aſſis le jour & la nuit : il ne peut dormir; il eſt inquiet; il a des moments d'angoiſſes horribles, accompagnées & ſuivies de ſueurs ſur la poitrine, & ſur-tout au viſage. Il ſue pendant la nuit; il a ſouvent un gout affreux dans la bouche, ſur-tout celui d'œufs pourris. Il maigrit conſidérablement; il a la langue & la bouche ſeche; rien ne peut le déſaltérer. Sa voix eſt foible & rauque; ſes yeux ſont enfoncés. On apperçoit quelquefois ſur la poitrine, du côté malade, une légere enflure & un changement de couleur preſque inſenſible. On peut chez quelque ſujet ſentir du gonflement, en preſſant le creux de l'eſtomac, ſur-tout lorſque le malade touſſe.

(1) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que de la tiſane d'*orge* & de *miel*, de l'eau de *veau*, du *lait* coupé avec de l'eau. Cette maſſe de liquide, en tenant l'eſtomac toujours plein, oppoſe aux *poumons* une réſiſtance, qui force la matiere de la *vomique*, à ſe porter du côté de la gorge. On lui fera flairer du *vinaigre* chaud, on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* & de l'eau, pour exciter

dans les poumons, le *pus* peut être rejetté par la bouche. Il eſt vrai que quelquefois la rupture de la *vomique* cauſe une mort ſubite, en ſuffoquant le malade ; & c'eſt ce qui arrive, lorſque la quantité de *pus* eſt conſidérable, & que les forces ſont déja épuiſées. Dans tous les cas, il faut ſe précautionner d'*eau ſpiritueuſe*, ou de *ſels volatils*, pour en faire reſpirer au malade, parce que cette rupture ne manque jamais de le faire, au moins, tomber en *ſyncope*.

Si la matiere, que le malade rejette, eſt épaiſſe ; ſi la toux diminue ; ſi la reſpiration devient plus facile, on peut concevoir quelqu'eſpérance de guériſon. Les aliments alors doivent être légers, mais *reſtaurants*. Ceux qui conviennent

---

la toux. On peut même faire prendre au malade, toutes les deux heures, une cuillerée de la *potion* ſuivante.

Prenez d'*oximel ſcillitique*, 1 once,
d'une forte *infuſion de fleurs de ſureau*, 5 onces.
Mêlez.

Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, & que le malade ſoit en état, il faudra le faire monter dans une voiture, qui le ſecoue un peu ; & pour cet effet, on fera rouler cette voiture ſur un chemin raboteux, mais toujours après que le malade aura rempli ſon eſtomac de boiſſon.

le mieux, dans ce cas, ſont le bouillon léger de poulet, la *décoction de gruau*, de *ſagou*, la *crême de riz*. On lui donnera pour boiſſon du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, édulcoré avec du *miel*. Ce temps de la maladie eſt encore celui dans lequel il faut uſer de *quinquina*, ſous la forme & de la maniere preſcrite plus haut. (Voyez p. 150 & 151.)

Si la *vomique*, ou l'abcès ſe rompt dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plevre* & les *poumons*, la ſeule maniere de faire évacuer la matiere, eſt, comme nous l'avons déja dit, de faire une inciſion entre les *côtes*; mais comme cette opération, appellée *empyeme*, doit toujours être faite par un Chirurgien, il eſt inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons ſeulement d'obſerver qu'elle n'eſt pas auſſi redoutable qu'on ſe l'imagine ordinairement, & qu'elle eſt, dans cette circonſtance, la ſeule reſſource que le malade ait pour en revenir.

§. II.

De la Pulmonie nerveuſe, ou conſomption.

Cette maladie eſt un dépériſſement inſenſible de tout le corps, ſans un dégré conſidérable de fievre, ſans toux,

ſans difficulté de reſpirer. Elle eſt accompagnée de foibleſſe, de manque d'appétit, d'indigeſtion, &c. (1) Ceux qui ſont d'un caractere inquiet & impatient, qui s'adonnent aux liqueurs ſpiritueuſes, ou qui reſpirent un air inal-ſain, ſont les plus ſujets à cette maladie.

Nous recommanderons volontiers, & principalement dans le traitement de cette maladie, une *diete* légere & nourriſſante, beaucoup d'exercice en plein air & l'uſage des *amers*, qui ont la propriété de raffermir & de fortifier l'eſtomac. Telles ſont le *quinquina*, la *gentiane*, la *camomille*, &c. On fait infuſer ces ſubſtances dans de l'eau, ou dans du vin, comme nous l'avons recommandé tant de fois, & le malade en prend un verre fréquemment dans la journée.

Mais un remede qui rétablira ſinguliérement les *digeſtions*, & qui contribuera beaucoup à la guériſon, c'eſt l'*élixir de vitriol*, pris à la doſe de vingt, ou trente gouttes, deux fois par jour, dans un verre d'eau, ou de vin. Le *vin*

---

(1) On voit, d'après cette énumération de *ſymptomes*, que cette eſpece de pulmonie eſt, à proprement parler, celle qu'on nomme ici *conſomption Angloiſe*.

calibé est encore un remede excellent dans ce cas; il fortifie les solides, & aide singuliérement la nature dans la confection d'un bon sang. Voici la maniere de préparer ce vin.

Prenez de *limaille de fer*, ou d'*acier*, 3 onces.

Mettez dans une bouteille; versez pardessus une pinte de vin blanc; laissez digérer pendant trois semaines, ayant soin de remuer deux fois par jour la bouteille; filtrez au travers d'un papier gris. Le malade en prendra une cuillerée à bouche deux, ou trois fois par jour.

Quoi qu'il en soit, les amusements agréables, la société de personnes gaies, enjouées, & l'exercice du cheval, sont préférables, dans cette maladie, à tous les remedes. Aussi toutes les fois que la fortune d'un malade le lui permettra, nous lui conseillerons d'entreprendre un long voyage, pour son plaisir, comme le moyen le plus propre à lui rendre la santé. (1)

---

(1) Un autre conseil, non moins important, c'est d'observer la continence la plus stricte, surtout si la débauche a occasionné la maladie. C'est en général un de ceux que suivent le moins volontiers ces sortes de malades. La plupart des jeunes gens, livrés aux femmes & au vice honteux de la *masturbation*, n'y renoncent communé-

§. III.

De la Pulmonie ſymptomatique.

Cette maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la maladie qui l'a occaſionnée. Ainſi quand cette eſpece de *pulmonie* procede d'un vice *ſchrophuleux*, ou des *écrouelles*, du *ſcorbut*, de l'*aſthme*, d'une *maladie vénérienne*, &c. il faut s'occuper d'abord de la maladie qui l'a cauſée, & en conſéquence ordonner le *régime* & les remedes qui lui ſont propres. Lorſque cette maladie eſt due à des évacuations exceſſives, de quelque nature qu'elles ſoient, il faut non-ſeulement les arrê-

---

ment que lorſque leurs forces ne leur permettent plus de s'y adonner, & alors la maladie eſt devenue incurable. J'en ai un exemple frappant, dans un jeune homme de vingt-deux ans, à qui les conſeils les plus ſages, & même donnés par des perſonnes qui ſembloient devoir avoir le plus d'empire ſur ſon eſprit, ne purent jamais faire perdre cette infame habitude. Il s'y livroit même dans le temps que, par le régime & les remedes, on travailloit à le guérir de cette cruelle maladie. Il périt, ſans qu'on ait pu lui procurer aucun ſoulagement.

En général dans cette maladie & dans toutes les autres, le premier des remedes, c'eſt de fuir les cauſes qui y ont donné lieu, & toutes celles qui pourroient l'aggraver.

ter, mais encore rétablir les forces du malade, par un exercice convenable, par une *diete* nourriſſante, par des *cordiaux*, &c. Des meres délicates & trop jeunes, ſont ſouvent attaquées de cette maladie, en donnant à tetter trop longtemps. Il faut donc, auſſi-tôt qu'elles s'apperçoivent que les forces & l'appétit commencent à diminuer, qu'elles ſevrent leurs enfants, ou qu'elles appellent une autre nourrice; autrement elles ne peuvent eſpérer de guériſon. (1)

---

(1) Il eſt important de remarquer que l'obſervation de l'Auteur ne regarde que les meres qui nourriſſent trop long-temps. Car pour celles qui ne nourriſſent que le temps preſcrit par la nature, la crainte de tomber dans cette maladie, ne doit pas les en empêcher. Nous avons fait voir, [T. I, note 1, pag. 5.] que toutes les meres doivent remplir ce devoir indiſpenſable, & nous avons dit, que le célebre MORTON avoit obſervé, que des meres menacées, en apparence, de *pulmonie* par leur maigreur & leur délicateſſe, s'en étoient délivrées, en nourriſſant. Si l'allaitement devient un remede dans cette maladie, comment concevoir qu'il puiſſe devenir cauſe de cette même maladie? Auſſi ne l'eſt-il preſque jamais. Si l'on rencontre quelquefois des femmes qui ſont obligées de quitter le *nourriſſage* par maladie, cette maladie a toujours une cauſe plus ancienne, qu'il faut chercher, ou dans le régime qu'elles ont obſervé avant de nourrir, ou dans leur conſtitution, ou dans celle de leurs pere & mere.

Il n'eſt perſonne qui ne ſache que l'allaite-

Nous ne pouvons finir ce Chapitre, ſans recommander très-ſérieuſement à

---

ment eſt le plus efficace de tous les remedes, pour prévenir les *engorgements des mamelles*, *les laits répandus*, les *dépôts laiteux*, les *inflammations* dans le *bas-ventre*, les *dépôts*, les *ulceres* dans la *matrice*, &c. maladies ſi communes & ſi rédoutables chez les femmes en couche. Plus on étudie la nature, plus on ſe perſuade de cette vérité; *qu'elle ne nous preſcrit jamais de loi, que nous ne puiſſions remplir.*

Elle fait concevoir une femme; cette femme, quelque petite, quelque délicate, quelque foible qu'elle ſoit, nourrit, porte ſon enfant neuf mois dans ſon ſein, & accouche comme la femme la plus vigoureuſe, & ſouvent plus heureuſement. Sans doute que s'il étoit dans le pouvoir des femmes de s'exempter de cette peine, on en verroit un grand nombre qui s'en rapporteroient au ſoin des autres pour faire germer le fruit de leur plaiſir; mais la nature y a mis ordre. La *matrice* qui le reçoit, eſt le ſeul ſéjour où il puiſſe s'animer & ſe développer; &, pour cet effet, jalouſe, pour ainſi dire, du tréſor qu'elle poſſede, elle ſe referme, en général auſſi-tôt, pour ne ſe rouvrir que lorſque l'enfant, parvenu à ſon dernier terme, ne laiſſe plus de place à ſa dilatation.

L'enfant voit le jour. Que fait la nature, pour prévenir les accidents, la mort, auxquels l'expoſeroient les aliments dont uſent les adultes? Auſſi-tôt après l'accouchement, elle détourne le cours de la ſubſtance qui nourriſſoit l'enfant dans le ſein de ſa mere; elle la dépoſe dans deux réſervoirs, dans leſquels la quantité de lait qui y abonde pour l'ordinaire, ſe trouve preſque toujours proportionnel à l'appétit de l'enfant, qui, plus ou moins fort, a plus ou moins beſoin de nourriture.

tous ceux qui cherchent à ſe garantir des diverſes eſpeces de *pulmonies*, de prendre autant d'exercice en plein air qu'ils le pourront, d'éviter tout air malſain, & d'obſerver la ſobriété la plus ſtricte. Si la *pulmonie* eſt devenue ſi fréquente aujourd'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode de ſe coucher tard, de faire de grands ſoupers, & de paſſer toutes les ſoirées à boire du vin, ou autour d'une jatte de *punch*, &c. Ces liqueurs, quand on en fait un trop grand uſage, non-ſeulement nuiſent à la di-

---

Inſiſter davantage ſur ce point du devoir des femmes, ſeroit ſuperflu : car ſi la nature eût voulu qu'elles s'exemptaſſent de nourrir leurs enfants, elle les auroit privées des mamelles, ou elle auroit refuſé à ces mamelles la ſubſtance, à la ſécrétion de laquelle ſeule elles ſont deſtinées ; ce qui n'arrive que très-rarement, & ce qui n'arriveroit jamais, ſi les femmes étoient nourries & élevées d'après les préceptes de la nature & de la ſaine raiſon.

Concluons donc que l'intention de notre mere commune, la nature, eſt que toutes les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfants ; que toutes ſont deſtinées à cet emploi ſacré ; qu'aucune ne peut s'en exempter, ſans ſe rendre criminelle envers le Créateur, qui a pris ſoin lui-même de leur donner toutes les facultés néceſſaires, pour qu'elles puiſſent remplir commodément ce devoir ſalutaire, & qui a voulu qu'elles s'expoſaſſent à mille maladies, quand elles auroient l'ingratitude & la barbarie de le mépriſer.

geſtion & ôtent l'appétit, mais encore enflamment le ſang, & portent le feu dans la conſtitution.

CHAPITRE VIII.

De la Fievre lente, ou nerveuſe.

IL eſt certain que les *fievres nerveuſes*, ſi communes aujourd'hui parmi nous, ne ſont dues qu'au changement qui s'eſt fait dans notre maniere de vivre & à la multiplicité des travaux ſédentaires: car elles ne ſont communes que chez les perſonnes d'une conſtitution foible & relâchée, qui négligent l'exercice, qui prennent des aliments trop peu ſolides, qui ſe livrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui ſe permettent un trop grand uſage des liqueurs fortes.

CAUSES. Les *fievres nerveuſes* peuvent être occaſionnées par tout ce qui peut affecter l'eſprit, ou appauvrir le ſang. Ainſi le chagrin, la crainte, les inquiétudes, le manque de ſommeil, les méditations profondes, les aliments peu nourriſſants & trop aqueux, les fruits verds, les *concombres*, les *melons*,

les *champignons*, &c. peuvent y donner lieu. L'air humide, renfermé & mal-ſain peut encore les occaſionner. Auſſi les voit-on plus fréquemment dans les ſaiſons pluvieuſes, & ſont-elles plus funeſtes pour ceux qui vivent dans des maiſons mal-propres & baſſes, dans des rues étroites, dans les Hôpitaux, dans les priſons, &c.

Les perſonnes dont le tempérament eſt épuiſé par les excès des plaiſirs de l'amour, par de fréquentes ſalivations, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre évacuation exceſſive, ſont fort ſujettes à cette maladie.

On s'expoſe encore aux *fievres nerveuſes*, en portant des habits mouillés, en couchant ſur un terrein humide, en éprouvant de violentes fatigues, enfin toutes les fois qu'on s'expoſe à ce qui peut arrêter la *tranſpiration*, (V. T. I, pag. 367, 382.) ou cauſer une conſtriction *ſpaſmodique* des ſolides. Ajoutons de plus qu'on s'y expoſe de même par de trop grandes & de trop fréquentes irrégularités dans le *régime* : une trop grande abſtinence n'eſt pas moins nuiſible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le corps dans un état ſain, que le régime réglé ;

rien auſſi ne contribue davantage à produire les fievres de la plus mauvaiſe eſpece, que ſon contraire. (1)

SYMPTOMES. L'abattement, la perte de l'appétit, la foibleſſe, les laſſitudes après le moindre mouvement, les inſomnies, les ſoupirs profonds, le découragement de l'eſprit, ſont, en général, les avant-coureurs de cette maladie. A ces *ſymptomes* ſuccedent un *pouls petit* & *fréquent*, la ſéchereſſe de la langue, ſans que le malade ſoit conſidérablement altéré; il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui ſe manifeſtent par la rougeur du viſage, &c.

Bientôt le malade ſe plaint de vertiges & de douleurs de tête; il a des *nauſées* avec des envies de vomir: ſon *pouls* eſt *vîte* & quelquefois *intermittent*: les urines ſont pâles, reſſemblantes à de la petite bierre éventée: il reſpire difficilement; ſa poitrine eſt oppreſſée; il a de légeres abſences d'eſprit.

---

(1) Nous joindrons à toutes ces cauſes, celles qui ſont ſi familieres aux jeunes gens, la débauche des femmes, & la fréquente effuſion de la ſemence. Auſſi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui ſont adonnés au vice abominable de la *maſturbation*, ſont-ils les plus ſujets à cette maladie.

Si, vers le neuvieme, dixieme, ou douzieme jour, la langue s'humecte; ſi les crachats deviennent abondants; ſi de légeres évacuations ſe manifeſtent par bas, ou une légere moiteur à la peau, ou s'il arrive quelque *ſuppuration* à l'une, ou l'autre oreille, ou quelques larges puſtules ſur les levres, ou ſur le nez, on peut eſpérer quelque criſe favorable.

Mais ſi le malade a un *conrs de ventre* exceſſif; s'il éprouve des *ſueurs colliquatives*, ſuivies de fréquents accès de *ſyncope*; ſi ſa langue tremble; ſi les extrêmités ſont froides; ſi le *pouls* eſt *tremblottant*, ou donne la ſenſation d'un ver qui rampe; ſi le malade a des *ſoubreſauts dans les tendons*; ſi la vue & l'ouie ſont preſque éteintes; s'il rend involontairement ſes excréments, il y a tout lieu de craindre une mort prochaine.

RÉGIME. Il eſt de la plus grande importance, que dans cette maladie le malade ſoit tenu fraîchement & tranquille: le moindre mouvement le fatigueroit, lui occaſionneroit des laſſitudes, & même des évanouiſſements. Il faut, non-ſeulement, ſoutenir ſon courage, mais encore le flatter & le ranimer, par l'eſpérance d'une prompte guériſon. Rien de plus nuiſible, dans les

fievres lentes de cette espece, que de présenter à l'imagination du malade, des idées tristes & effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné des *fievres nerveuses*, on ne peut douter qu'elles ne puissent de même les aggraver.

Il faut se garder d'affoiblir le malade; il faut, au contraire, soutenir ses forces, & les ranimer par une *diete* nourrissante, par des *cordiaux*. C'est pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les aliments qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin*; ayant cependant toujours égard à la nature & à l'intensité des *symptomes*. Du *petit lait au vin*; du *négus foible*, aiguisés avec du *suc d'orange*, ou de *limon*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit lait à la moutarde*, sera encore une boisson convenable dans cette fievre.

Le *vin*, si l'on pouvoit en obtenir de naturel, seroit presque le seul remede dans cette maladie; car le bon vin possede toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir aucune de leurs mauvaises qualités: je dis le bon vin; car quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, (1)

(1) M. BUCHAN a raison de dire que le luxe a rendu l'usage du vin très-commun dans son pays, c'est-à-dire, des liqueurs qu'on appelle du

il eſt cependant très-rare d'en avoir qui ſoit naturel, pour le pauvre ſur-tout, qui ne peut en acheter que de petites quantités à la fois. (Voyez T. I, note 1, p. 191.)

J'ai ſouvent vu des malades attaqués de *fievres nerveuſes*, chez leſquels on ne trouvoit preſque plus de *pouls*, qui avoient un délire continuel, les extrêmités froides, enfin preſque tous les autres *ſymptomes* de la mort, ſe rétablir, en buvant chaque jour une bouteille de bon vin dans du *petit lait*, dans du *gruau*, &c. Le bon vin de Bordeaux vieux, eſt celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner ſeul, ou, comme nous venons de le dire, ſelon les circonſtances.

En un mot, le grand point, dans cette

---

vin, dans un pays où il n'y en a pas une goutte. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, [choſe facile à concevoir, puiſqu'il n'y en vient point,] ſoit malheureuſement auſſi applicable à la France; grace à l'avidité des Marchands de vin, des Commiſſionnaires, enfin de tous ceux qui font commerce de cette précieuſe liqueur. Les maux affreux qui réſultent de la maniere dont les trois quarts des vins ſont frelatés, & qu'il ſeroit trop long à détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du Gouvernement. (V. T. I, note 1, p. 191.)

maladie, c'eſt de ſoutenir les forces du malade, en lui donnant ſouvent & à petites doſes, les boiſſons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude & *cordiale*. Cependant il faut ſe garder de trop échauffer le malade, ſoit par les boiſſons, ſoit par les couvertures, &c. Enfin les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité.

REMEDES. Si dans les commencements de cette maladie le malade éprouve des peſanteurs, des douleurs d'eſtomac; s'il ſe ſent des envies de vomir, il ſera néceſſaire de lui donner un doux *vomitif*: quinze, ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, très-fine, répondront, en général, parfaitement à cette indication; on répétera la même doſe le lendemain, ou le ſurlendemain, toujours dans les trois, ou quatre premiers jours, ſi les mêmes *ſymptomes* perſiſtent. Non-ſeulement les *vomitifs* nettoient l'eſtomac, mais encore la ſecouſſe qu'ils occaſionnent ordinairement, provoque la *tranſpiration* & procure pluſieurs autres excellents effets ſalutaires dans les *fievres nerveuſes*, dans leſquelles il n'y a pas de ſignes d'*inflammation*, & où la nature demande à être ranimée.

Céux

Ceux qui ne voudront point hazarder un *vomitif*, prendront, pour nettoyer les *premieres voies*, une petite doſe de *rhubarbe*, (1) ou une *infuſion* de *ſéné* & de *manne*. (2)

Dans toutes les fievres, le grand point eſt de régler la marche des *ſymptomes*, de maniere à empêcher qu'ils ne ſoient extrêmes, ni dans un ſens, ni dans un autre. Ainſi, dans les fievres du genre *inflammatoire*, où la force de la *circulation* eſt trop grande, où le ſang a trop de conſiſtance & les *fibres* trop de rigidité, la ſaignée & les autres évacuations deviennent néceſſaires; mais dans les *fievres nerveuſes*, où la nature eſt ſans reſſort, où le ſang eſt diſſous & ſans conſiſtance, où enfin les *ſolides* ſont relâchés, il faut néceſſairement éviter la

---

(1) Lorſqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* ſeule, la doſe eſt depuis un gros juſqu'à deux, infuſée dans un ou deux verres de *petit lait au vin*. Je l'ai employée pluſieurs fois de cette maniere avec ſuccès.

(2) On peut compoſer cette *purgation* de la maniere ſuivante.

Prenez de *ſéné*, 2 gros,
de *manne en ſorte*, depuis 2 onces juſqu'à 3.

Faites *infuſer* dans une pinte d'eau bouillante, pendant deux heures; paſſez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, juſqu'à ce qu'il ait évacué.

ſaignée ; il faut, au contraire, donner le vin & les autres *cordiaux* à grandes doſes.

Il eſt d'autant plus néceſſaire de recommander de ne point ſaigner dans cette maladie, qu'on obſerve généralement, dans les commencements, une *conſtriction* univerſelle dans les vaiſſeaux, & quelque fois, en même-temps, une oppreſſion & une difficulté de reſpirer, qui donne lieu de croire qu'il y a de la *pléthôre*, ou trop de ſang. J'ai trouvé des perſonnes, même de la profeſſion, tellement trompées à cet égard, par leurs propres ſenſations, qu'elles inſiſtoient pour qu'on les ſaignât, pendant qu'il étoit évident que la ſaignée leur étoit fort contraire (*a*).

Mais ſi la ſaignée eſt contraire dans cette maladie, les *véſicatoires* y ſont ab-

---

(*a*) Je me rappelle d'avoir été appellé par un Apothicaire attaqué d'une *fievre nerveuſe*. Il étoit tellement perſuadé, dans les commencements de la maladie, de l'exiſtence de la *pléthôre*, & de la néceſſité de la ſaignée, qu'après lui avoir fait mes objections, il me dit, qu'il étoit certain de la néceſſité de cette opération, d'après ce qu'il éprouvoit lui-même, au point que s'il n'étoit point ſaigné, il mourroit. En conſéquence il fut ſaigné ; mais il fut bientôt convaincu de ſon erreur, car le ſang ne donna aucun ſigne d'*inflammation*, & il fut infiniment plus mal après la ſaignée.

ſolument néceſſaires. Ils peuvent être appliqués, avec le plus grand avantage, dans tous les temps de la maladie. Si le malade eſt dans le délire, il faut appliquer les *véſicatoires* au cou; &, tant que l'inſenſibilité continue, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt qu'auſſi-tôt que l'évacuation du *véſicatoire* diminue, d'en appliquer un autre dans un autre endroit, afin d'en entretenir par-là une ſucceſſion continuelle, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

Il n'y a pas de maladies où j'aie obſervé les avantages des *véſicatoires*, d'une maniere auſſi ſenſible, que dans celle-ci: non-ſeulement ils excitent la *circulation*, en irritant les *ſolides*, mais encore ils occaſionnent une évacuation continuelle, qui peut, en quelque ſorte, ſuppléer aux évacuations *critiques*, qui ſont très-rares dans cette eſpece de fievre.

Quoi qu'il en ſoit, le moment le plus convenable pour les appliquer, eſt vers le commencement de la maladie, ou quand un certain dégré de *ſtupeur* s'annonce; auquel cas il faut les appliquer ſur la tête. (1)

(1) Les *véſicatoires* paroiſſent agir par deux moyens à la fois; par la douleur & par la chaleur, effets néceſſaires de l'irritation qu'ils oc-

Si pendant le cours de la maladie le malade eſt reſſerré, il ſera néceſſaire de

---

caſionnent. C'eſt le ſentiment d'HIPPOCRATE, qui y avoit été conduit par analogie, en obſervant que dans les maladies qui ſe guériſſent d'elles-mêmes, par des *parotides*, des *ulceres*, &c. la nature n'employoit pas d'autres agents. Auſſi voyons-nous qu'il ſe ſervoit de *véſicatoires*, toutes les fois qu'il étoit important de généraliſer la maladie, pour en affoiblir le foyer, en l'étendant & la diſtribuant ſur tous les organes. Il croyoit donc que la douleur diſpoſoit la partie à appeller & à ſe charger de la matiere de la maladie; par conſéquent qu'une douleur produite *par art*, plus vive que la naturelle, en diminuant ou anéantiſſant celle-ci, étoit capable de faire, tout au moins, une diverſion ſalutaire, un déplacement de la maladie, & que la chaleur, par ſa vertu attractive, fixoit la matiere morbifique dans la partie où l'on applique les *véſicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors.

Mais le vulgaire eſt bien loin d'adopter ce ſentiment. Il a ſur le compte des *véſicatoires* autant de préjugés, que ſur celui du *quinquina*. Il ne voit, dans les effets des premiers, qu'une douleur purement gratuite & une plaie au moins ſuperflue. Quand nous propoſons les *véſicatoires*, à quoi bon, nous diſent la plupart des perſonnes, tourmenter ce malade? il eſt aſſez à plaindre, ſans augmenter ſes ſouffrances: s'il faut qu'il meure, laiſſons-le mourir tranquillement; & s'il en revient, au moins n'aura-t-il point à nous reprocher de lui avoir fait des plaies, qui, en lui ôtant l'uſage de ſes jambes ou d'autres parties, pour un temps conſidérable, ne feront que prolonger ſa maladie. Les Gardes-malades, pour appuyer ces propos, ne manquent pas de rapporter des exemples imaginaires de gens, ou qui ſont reſtés infirmes le reſte de leurs jours,

lui procurer quelques ſelles, en lui donnant tous les deux jours, un lavement, compoſé d'eau & de *lait*, moitié de l'un, moitié de l'autre, avec un peu de *ſucre*; on y ajoutera une cuillerée de ſel commun, s'il ne produit pas l'effet déſiré. Si, au contraire, il ſurvient au malade un *cours de ventre* conſidérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doſes de *thériaque de Veniſe*, à pluſieurs repriſes par jour, ou lui faire prendre, pour boiſſon ordinaire, la *décoction blanche*.

Quelquefois, vers le neuvieme, ou dixieme jour, on voit paroître une *éruption miliaire*. Comme cette *éruption* eſt ſouvent *critique*, il faut bien ſe garder de s'oppoſer à la marche de la nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée, ni par la ſaignée, ni par d'autres évacuations; de même qu'elle ne

---

ou qui ſont morts de la ſuite des *véſicatoires*.

Cependant nous ne craindrons pas de dire que c'eſt un des remedes les plus puiſſants de tous ceux que poſſede la Médecine; que quand ils ſont appliqués à temps & conduits avec prudence, ils ſauvent des malades, dont la mort eſt certaine ſans leur application; & qu'outre leurs avantages ineſtimables, dans la maladie dont il eſt ici queſtion, ils ſont les ſeuls remedes capables de ranimer les ſens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*aſſoupiſſement*, de *léthargie* & de *paralyſie*.

doit pas être excitée par un *régime* échauffant. Il faut, au contraire, soutenir les forces du malade par de *doux cordiaux*, tels que du *petit lait au vin*, du *petit négas*, ou du *gruau de ſagou*, mêlé avec un peu de vin, &c. On ne tiendra pas le malade trop chaudement; cependant on ſe gardera bien d'arrêter une ſueur douce & modérée, qui a lieu dans ces cas.

Quoique les *véſicatoires* & les *cordiaux* ſoient les remedes principaux dans cette maladie, cependant, pour ceux qui voudroient en employer d'autres, nous indiquerons une, ou deux *formules* des remedes qu'on preſcrit ordinairement contre la *fievre lente*, ou *nerveuſe*.

Lorſque le malade eſt très-foible, on peut lui donner un *bol*, compoſé de la maniere ſuivante.

Prenez de la racine de *ſerpentaire de Virginie*, 10 grains,
de racine de *contraierva*, 10 grains,
de *caſtoreum*, 5 grains.

Pilez le tout dans un mortier, & réduiſez en poudre très-fine; faites un *bol*, avec un peu de *confection cordiale*, ou de *ſirop de ſafran*.

On donnera ce *bol* toutes les quatre, ou cinq heures. On peut encore em-

ployer la poudre ſuivante, dans la même intention.

Prenez de la racine de *valériane ſauvage*, 24 grains,
de *ſafran*, } 4 grains.
de *caſtoreum*, }

Broyez le tout enſemble dans un mortier, & réduiſez en poudre très-fine. On la donne trois, ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit lait au vin*.

Dans les cas déſeſpérés, lorſque le malade a le hoquet, des *ſoubreſauts dans les tendons*, &c. j'ai vu des effets extraordinaires du *muſc*, donné pluſieurs fois par jour à grande doſe. C'eſt, ſans contredit, un excellent *antiſpaſmodique*; on peut aller juſqu'à vingt, vingt-quatre grains, répétés trois, ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, ou plus ſouvent, ſelon les circonſtances.

Quelquefois il eſt néceſſaire de joindre au *muſc* quelques grains de *camphre* & de *ſel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *tranſpiration* & les urines. On prépare ce remede de la maniere ſuivante.

Prenez de *muſc*, 15 grains,
de *camphre*, 3 grains,
de *ſel de corne de cerf*, 6 grains.

Faites un *bol* avec un peu de *ſirop* quel-

conque. On donne ce remede comme nous venons de le preſcrire ci-deſſus.

Si cette fievre devenoit *intermittente*, ce qui arrive très-ſouvent dans ſon déclin, ou ſi les forces du malade étoient épuiſées par des *ſueurs colliquatives*, &c., il faudra preſcrire le *quinquina*. On donnera un demi-gros, même un gros de cette écorce en poudre, dans un verre de vin de Porto, ou de Bordeaux. On répétera cette doſe trois, ou quatre fois par jour, ſi l'eſtomac du malade peut la ſupporter. Si le *quinquina* en ſubſtance paſſe difficilement, on fera infuſer à froid une once de cette écorce, dans une bouteille de vin du Rhin, ou de Portugal, pendant deux, ou trois jours. Après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade, pluſieurs fois dans la journée.

Le *quinquina* convient encore, infuſé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
d'*écorce d'orange*, demi-once,
de racine de *ſerpentaire de Virginie*, 2 gros;
de *ſafran*, 1 gros.

Réduiſez le tout en poudre; laiſſez infuſer pendant trois, ou quatre jours

dans une chopine de la meilleure *eau-de-vie*; paſſez.

On en donne deux cuillers à café, trois, ou quatre fois par jour, dans un verre de vin léger, ou de *négus*.

Il y a des Médecins qui preſcrivent le *quinquina* dans cette fievre & dans d'autres, (quand il n'y a pas de ſignes d'*inflammation*) ſans s'embarraſſer ſi la fievre eſt *intermittente*, ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire juſqu'à quel point les obſervations futures établiront les avantages de cette pratique; mais nous avons lieu de croire que le *quinquina* eſt un *fébrifuge* très-univerſel, & qu'il peut être adminiſtré dans la plupart des fievres, dans leſquelles la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, & où on ne reconnoît pas d'*inflammation locale*. (1)

(1) On va voir dans le Chapitre ſuivant, que M. BUCHAN lui-même n'attend pas, pour preſcrire le *quinquina*, que la fievre ait le caractere de *rémittente*. On peut donner comme loi générale, que *le quinquina eſt le meilleur remede connu contre toutes les fievres, dont la cauſe eſt une dégénéreſſence des humeurs:* or toutes les fievres, excepté celles qui ſont *inflammatoires*, reconnoiſſent cette cauſe.

CHAPITRE IX.

De la Fievre maligne, putride, ou pourprée.

CEtte fievre peut être appellée la fievre *peſtilentielle* d'Europe, parce que la plupart de ces *ſymptomes* lui donnent la plus grande reſſemblance avec cette maladie terrible, la *Peſte*.

Les perſonnes d'une conſtitution relâchée, d'un *tempérament mélancolique*; celles dont les forces ont été épuiſées par de longs jeûnes, par des veilles, par des travaux rudes & fatigants, par les excès des plaiſirs de l'amour, par de fréquentes ſalivations, &c. ſont celles qui y ſont le plus expoſées.

CAUSES. Cette fievre eſt occaſionnée par un air mal-ſain, tel que celui que reſpirent ceux qui habitent des lieux bas, & qu'on n'a pas ſoin de renouveller; tel eſt encore celui que corrompt les émanations *putrides* des animaux & des végétaux en *putréfaction*, &c. Auſſi cette fievre eſt-elle très-commune dans les priſons, dans les Hôpitaux, dans les Infirmeries, ſur-tout lorſqu'il y a trop de monde, que ces lieux ne ſont pas aſſez

aérés, ou que la *propreté* y eſt négligée (1).

L'air extérieur qui ne circule pas librement, qui eſt ſans ceſſe imbibé par les pluies & par des brouillards épais, occaſionne encore les *fievres putrides*. On les voit ainſi ſuccéder ſouvent à de grandes inondations, dans les pays bas & marécageux, ſur-tout lorſque ces inondations ſont précédées, ou ſuivies de grandes chaleurs.

Une nourriture de ſubſtances purement animales, ſans être mêlangées, comme il convient, de végétaux; ou de viande, de poiſſon, gardés trop long-

---

(1) De-là les malades qui ſont tranſportés dans un Hôpital, n'ont pas ſeulement à lutter contre la maladie dont ils ſont attaqués, ils ont encore à combattre toutes celles auxquelles les expoſe l'air qu'ils reſpirent. L'attention que l'on a dans certains Hôpitaux, de réunir dans une même ſalle les malades attaqués de la même maladie, eſt très-ſage; mais elle deviendra inutile, tant que les ſalles ſe communiqueront entre elles, tant que l'air des ſalles qui contiennent des malades attaqués de maladies contagieuſes, ſe confondra ſans ceſſe avec celui des autres ſalles.

Le ſeul moyen de préſerver les malades des effets funeſtes de cet air empoiſonné, eſt donc d'iſoler chaque ſalle, & de les conſtruire à une diſtance marquée les unes des autres. C'eſt celui que propoſe & que remplit M. LE ROY dans la conſtruction de ſon Hôpital. [V. T. I, note 1, pag. 312, 318 & 331.]

temps, (1) peuvent également faire naître cette espece de fievre. Delà les Marins, dans les voyages de long cours, les habitants de Villes assiégées, sont souvent attaqués de *fievres putrides*.

Le bled, gâté par les pluies, ou pour avoir été gardé trop long-temps, l'eau croupie par la stagnation, donnent encore lieu à ces mêmes fievres.

Les cadavres, qui, en se putréfiant, empoisonnent l'air, sur-tout dans les saisons chaudes, sont très-capables de faire naître les *fievres putrides*. Aussi cette espece de fievre ravage-t-elle souvent les camps & les lieux où se trouve le théâtre de la guerre; ce qui nous démontre la nécessité de reléguer, à une certaine distance des Villes, les cimetieres, les tueries, &c. (V. T. I, note 1, p. 225, & note 1, p. 290.)

La mal-propreté est aussi une des causes générales des *fievres putrides*. Nous voyons, en conséquence, qu'elles sont très-communes dans les grandes Villes parmi les pauvres, qui respirent un air

---

(1) Huit personnes, dit M. TISSOT, mangerent du poisson gâté: elles furent toutes attaquées d'une *fievre maligne*, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. [*Avis au peuple*, T. I, page 255.]

renfermé & mal-ſain, qui négligent la *propreté*, & qui ſont forcés de vivre d'aliments corrompus & gâtés. Elles ne le ſont pas moins parmi ces artiſans, qui travaillent à des métiers ſales, & qui les obligent de reſter conſtamment renfermés (1).

Nous ajouterons encore, que les fievres *putrides*, *malignes* ou *pourprées* ſont infectes au plus haut dégré; d'où elles ſe communiquent ſouvent par la ſeule *contagion*: c'eſt pourquoi toute perſonne en ſanté doit fuir ceux qui ſont attaqués de ces fievres, à moins

---

(1) On ne ſauroit douter que la *fievre maligne* n'ait ſon principal ſiege dans les *nerfs* & dans le cerveau. Je trouve, dit M. LIEUTAUD, dans ce ſeul fait un caractere qui peut très-bien la diſtinguer des autres eſpeces de fievres. Il eſt vrai que ces dernieres ſont ſouvent accompagnées des mêmes affections *cérébrales* & *nerveuſes*; mais elles n'y ſont que paſſageres & *ſymptomatiques*, au lieu qu'elles accompagnent eſſentiellement tous les temps de la *fievre maligne*. Un autre fait dont je puis rendre témoignage, prouve, en quelque ſorte, ce que j'avance; c'eſt que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vu attaqués de la *fievre maligne*, étoient dans l'adverſité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'eſprit, ſource cachée d'une infinité de maladies. (*Précis de la Méd. prat.* T. I, page 61.)

L'adverſité, les malheurs, les chagrins, la douleur, doivent donc entrer dans la claſſe des cauſes qui peuvent donner lieu à la *fievre maligne*.

que des raiſons abſolument indiſpenſables ne l'obligent de reſter auprès d'eux. (V. T. I, p. 302, le Chap. de la Contagion, & les notes qui l'accompagnent.)

SYMPTOMES. La *fievre maligne* s'annonce, en général, par une foibleſſe remarquable, par des laſſitudes ſpontanées, ſans aucune cauſe apparente. Quelquefois cette foibleſſe eſt ſi grande, que le malade peut à peine marcher, ou même ſe tenir debout, ſans craindre de ſe trouver mal : ſon eſprit auſſi eſt fort abattu ; il ſoupire, il perd courage ; il eſt frappé de la crainte de la mort.

Il a des *nauſées*, & vomit quelquefois de la *bile* : il a un violent mal de tête, accompagné de pulſations, ou de battement dans les *arteres temporales* : les yeux paroiſſent ſouvent rouges & enflammés, & il reſſent de la douleur dans le fond de leurs orbites : il a un bourdonnement dans les oreilles ; la *reſpiration* eſt laborieuſe, & ſouvent interrompue par des ſoupirs. Il ſe plaint de douleurs à la région de l'eſtomac, dans le dos & dans les reins : la langue eſt d'abord blanche, mais enſuite elle devient noire & gercée : les dents ſe couvrent de tartre en forme de croute noirâtre : le malade rend quelquefois des *vers* par

haut & par bas : il friſſonne ; il tremble, & ſouvent il délire.

Si on le ſaigne, le ſang paroît diſſous, ou n'avoir que très-peu d'adhérence ; il ſe putréfie promptement. Les *déjections* très-fétides ſont quelquefois verdâtres, noires, ou d'une couleur rougeâtre ; la peau ſe couvre ſouvent de taches pâles, pourprées, livides, brunes, ou noires, & quelquefois il ſurvient de violentes *hémorrhagies*, par la bouche, par le nez, par les yeux, &c.

On peut diſtinguer les *fievres putrides*, de celles qui ſont purement *inflammatoires*, par la *petiteſſe du pouls* ; par le grand abattement d'eſprit du malade ; par l'état de diſſolution de ſon ſang ; par les *pétéchies*, ou taches pourprées, & par l'odeur infecte de ſes excréments. On les diſtingue pareillement des *fievres lentes*, ou *nerveuſes*, par la chaleur, ou la ſoif, qui ſont plus conſidérables, par la couleur plus foncée des urines, enfin par la *proſtration des forces*, & par tous les autres *ſymptomes* qui ſont portés à l'extrême.

Il arrive cependant quelquefois que les *ſymptomes* des fievres *inflammatoires*, *putrides* & *nerveuſes*, ſont tellement mêlés enſemble, dans la fievre que l'on

a à traiter, qu'il eſt très-difficile de déterminer à quelle claſſe elle appartient. C'eſt alors qu'il faut apporter la plus grande attention & la plus grande habileté, pour la bien reconnoître, afin de tourner enſuite toutes ſes vues vers les *ſymptomes* prédominants, & preſcrire le *régime* & les *remedes* qu'ils exigent.

Il eſt très-important de remarquer que les fievres *inflammatoires* & *nerveuſes*, peuvent être converties en fievres *malignes* & *putrides*, par un régime trop échauffant, ou par des remedes contraires.

Il n'eſt pas aiſé de fixer la durée des fievres *malignes*. Tantôt elles ſe terminent entre le ſeptieme & le quatorzieme jour, & tantôt elles vont au-delà de la cinquieme ou ſixieme ſemaine. Mais il eſt très-néceſſaire d'obſerver que leur durée dépend beaucoup de la conſtitution du malade & de la maniere dont ſa maladie eſt traitée (1).

---

(1) Le ſavant M. LE ROY, Profeſſeur de Montpellier, a obſervé que les *fievres malignes* ont des caracteres très-différents, relativement à l'âge des perſonnes qui en ſont attaquées. Auſſi les a-t-il diviſées en *fievre maligne des jeunes gens*, & en *fievre maligne des vieillards*. Nous voudrions pouvoir expoſer les raiſons ſur leſquelles eſt fondée cette diviſion lumineuſe; mais cette

Les *ſymptomes* les plus favorables, ſont un *cours de ventre* léger, vers le quatrieme ou cinquieme jour, accompagné d'une chaleur douce & d'une *ſueur* modérée. Et quand ils durent un

---

entrepriſe nous meneroit au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites ; & d'ailleurs ſeroit étrangere à notre objet. S'il ſe trouve quelqu'un qui ſoit curieux de ſe pénétrer de ces vérités, qu'il conſulte le prémier des excellens Mémoires déja cités.

Nous nous bornerons à rapporter ce qu'il dit de la durée de ces eſpeces de fievres.

» Dans la *fievre maligne des vieillards*, les malades meurent quelquefois le huit ou le neuvieme jour de la maladie, plus ſouvent le onzieme ou le treizieme. Je n'en ai point vu chez leſquels, finiſſant par la mort, elle ſe ſoit étendue plus loin. Lorſque cette maladie n'emporte point le malade, elle a coutume de laiſſer après elle des impreſſions fâcheuſes & durables, qui le font traîner long-temps, & auxquelles il ſuccombe quelquefois. La *fievre maligne des jeunes gens*, quoique dangereuſe, l'eſt cependant beaucoup moins que celle des *vieillards*. Lorſque le malade en réchappe, elle eſt ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne ſoit terminée par une *criſe*. Rarement finit-elle avant le vingt-cinq ou trentieme jour ; ſouvent elle s'étend au quarante-cinquieme, au ſoixantieme, quelquefois même au-delà : c'eſt dans cette eſpece de *fievre maligne*, qu'il arrive quelquefois, qu'après avoir été très-mal quinze, vingt, juſqu'à trente jours, néanmoins les malades en réchappent. (*Mêlanges de Phyſique & de Médecine*, p. 171 ; 186, 187.)

certain temps, ils emportent ſouvent la maladie, d'où il faut bien ſe garder de les arrêter. Les petites *puſtules miliaires* qui paroiſſent entre les *pétéchies* ou les taches *pourprées*, ſont encore un *ſymptome* favorable, ainſi que cette eſpece de *gale*, dont les levres & le nez ſe couvrent vers le déclin. C'eſt un bon ſigne quand le *pouls* s'éleve, par l'uſage du vin ou de tout autre *cordial*, & que les *ſymptomes nerveux* dont nous avons parlé, diminuent. La ſurdité, arrivant vers le déclin de la maladie, eſt auſſi très-ſouvent un *ſymptome* avantageux (1), ainſi que les *abcès* aux *aines* ou aux *glandes parotides*, &c. (2)

---

(1) La ſurdité n'eſt pas toujours un *ſymptome* favorable dans cette maladie; il peut même ſe faire qu'elle n'ait ce caractere, que lorſqu'elle eſt occaſionnée par un *abcès* formé dans les oreilles.

(2) On donne le nom de *parotides*, qui ſignifie proche de l'oreille, à deux groſſes *glandes ſalivaires*, blanchâtres, oblongues, ſituées entre l'oreille & la partie poſtérieure de la mâchoire inférieure.

En termes de Chirurgie, on donne même le nom de *parotides* à la *tumeur* qui occupe ces *glandes*, dans certaines maladies, comme dans celle dont il s'agit ici. Ces *tumeurs*, qui ſont d'un bon préſage, chez les jeunes gens, parce qu'elles ſont *critiques*, ſont, dit M. LE ROY, ordinairement *ſymptomatiques* chez les vieillards, & annoncent une mort prochaine; les taches *pourprées* ou *pé-*

On peut compter parmi les *ſymptomes* les plus défavorables, une *diarrhée* exceſſive, avec le ventre dur & enflé, des taches larges, noires, livides ſur la peau, des *aphthes* dans la bouche, des *ſueurs* froides, viſqueuſes, la *goutte ſereine* ou la *cécité* (1), le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue & l'impoſſibilité de la tirer hors la bouche, la propenſion conſtante du malade à ſe découvrir la poitrine; enfin lorſque la ſueur & la ſalive ſont teintes de ſang, & que les urines ſont noires ou dépoſent un ſédiment noir, le malade eſt en grand danger: les *ſoubreſauts des tendons*, les *déjections fétides*, *ichoreuſes*, (c'eſt-à-dire, très-claires, très-aqueuſes,) & involontaires, accompagnées de froid aux extrêmités, ſont, en général, les avant-coureurs de la mort.

Régime. Dans le traitement de cette maladie, tous nos efforts doivent tendre à combattre, autant qu'il eſt poſ-

---

téchies, ſont quelquefois, mais plus rarement, de la même nature. (Ibid. page 177.)

(1) Il arrive cependant quelquefois que la *cité* ou la *goutte ſereine*, a le ſort de la *ſurdité*, qu'elle ſe diſſipe par le temps, & même preſque auſſi-tôt que la maladie.

ſible, la diſpoſition des humeurs à la *putridité*, à ſoutenir les forces du malade, à lui inſpirer du courage, à concourir, avec la nature agiſſante, à expulſer la cauſe de la maladie, par une douce *tranſpiration* & par les autres *évacuations*.

Nous avons déja obſervé que l'air mal-ſain occaſionne ſouvent les fievres *putrides*; il doit en conſéquence contribuer à les aggraver, ſi le malade y reſte expoſé : on doit donc commencer par empêcher que l'air ne ſéjourne dans la chambre des malades ; pour cet effet, on ouvrira les portes & les fenêtres de cette chambre, ou de celle d'à côté, afin de rafraîchir l'air & de le renouveller ſans ceſſe. (V. T. I, le Ch. de l'air & la note 1, p. 236.) Car la *reſpiration* & la *tranſpiration* des perſonnes en ſanté rendant bientôt l'air d'un petit appartement mal-ſain, cet effet eſt encore plus prompt, ſi la *tranſpiration* & la *reſpiration* viennent d'une perſonne, dont toute la maſſe des humeurs eſt dans un état de *putridité*.

Ce n'eſt pas aſſez d'introduire un air frais dans la chambre du malade ; il faut encore employer le *vinaigre*, le *verjus*, le *ſuc de limons*, *d'orange* ou de tout autre végétal *acide* que l'on pourra ſe

procurer le plus promptement : il faut en aſperger ſouvent le lit, le plancher, & toutes les parties de la chambre ; on pourra encore réduire tous ces *acides* en vapeur, en les jettant ſur une pelle rougie au feu, ou en les faiſant bouillir dans la chambre, &c. Il faut de même placer, dans différents endroits de la chambre, des écorces fraîches de *limons*, de *citrons* & d'*oranges*, & en préſenter ſouvent à flairer au malade. Les *acides*, employés de cette maniere, tendront non-ſeulement à rafraîchir le malade, mais encore à garantir de la *contagion* ceux qui le ſervent. Les plantes dont l'odeur eſt forte, telles que la *rue*, la *tanaiſie*, l'*abſynthe*, &c. peuvent être également placées dans différents endroits de la maiſon, & les perſonnes qui ſoignent le malade, ne peuvent rien faire de mieux, que de les flairer ſouvent. (V. T. I, note 1, page 234, & note 1, page 237.)

Non-ſeulement il faut que le malade ſoit tenu fraîchement, mais encore il faut qu'il ſoit parfaitement à ſon aiſe, & que rien ne l'importune : le moindre bruit eſt capable de lui affecter la tête, & le moindre mouvement, de le faire tomber en *ſyncope*.

Il eſt peu de remedes plus importants dans cette maladie que les *acides*; ſurtout ceux qui ſont de nature *aſtringente*. (V. note 1, page 21.) On doit en mettre dans tous les aliments, ainſi que dans toutes les boiſſons du malade. Le *petit lait d'orange*, de *limon* ou de *vinaigre*, eſt très-convenable. On doit le faire de ces trois manieres, tour à tour, ou ſelon le gout du malade. On peut le rendre *cordial*, en y ajoutant du vin, autant que l'état du malade paroîtra le demander. Si le malade eſt très-abattu, on lui donnera du *négas*, ou du vin trempé de moitié d'eau, ou *acidulé* avec le *ſuc d'orange* ou de *limon*. Dans certains cas, on peut lui accorder un verre de vin pur : le meilleur alors, c'eſt le vin du Rhin; mais s'il y a *cours de ventre*, il faut préférer le vin de Porto ou celui de Bordeaux.

Lorſque le ventre eſt reſſerré, on donnera au malade, dans un verre de ſa boiſſon ordinaire, une cuillerée à café de *crême de tartre*, plus ou moins, ſelon les circonſtances; ou bien on lui fera mâcher un peu de *tamarins*, qui ont le double avantage de lâcher le ventre & d'appaiſer la ſoif.

L'*infuſion* de *camomille*, ſi l'eſtomac

peut la ſupporter, eſt une boiſſon très-convenable dans cette maladie. On peut l'*aciduler*, en ajoutant ſur chaque verre dix ou quinze gouttes d'*élixir de vitriol.*

Les aliments, dans cette maladie, ſeront légers; ils conſiſteront en *gruau*, en *panade*, &c. auxquels on ajoutera un peu de *vin*, ſi le malade eſt foible & abattu. Ces aliments ſeront tous *aciduléſ* avec le ſuc d'*orange*, la *gelée de groſeille*, &c. Le malade peut manger, en liberté, des fruits murs, cuits, ſoit au four, ſoit au feu, ou même cruds; tels ſont les *pommes*, les *groſeilles*, les *ceriſes conſervées*, les *prunes*, &c.

Il ne faut jamais, dans cette maladie, laiſſer long-temps le malade ſans nourriture. Un peu d'aliments, ou de boiſſon, donnés fréquemment, non-ſeulement ſoutiennent les forces, mais encore combattent la tendance des humeurs à la *putridité*: c'eſt pourquoi on doit lui donner ſouvent, dans la journée, de petites quantités de quelques-unes des boiſſons *acides*, recommandées ci-deſſus, ou de ce qui pourra être agréable à ſon palais, ou que l'on pourra ſe procurer le plus aiſément (1).

---

(1) Ce précepte, qui eſt de la plus grande importance, prouve que M. BUCHAN regarde les

Dans les cas où le malade auroit du délire, il faudroit lui *fomenter* ſouvent les pieds & les mains avec une forte *infuſion* de fleurs de *camomille* : cette infuſion, ou celle de *quinquina*, pour ceux qui pourront en faire les frais, ne pourra manquer de produire le meilleur effet. Les *fomentations* de cette eſpece, non-ſeulement ſoulagent la tête, en dilatant les vaiſſeaux des extrêmités, mais encore, comme leurs parties paſſent dans l'intérieur & pénetrent juſques dans le ſang, elles peuvent en conſéquence, par leur vertu *antiputride*, contribuer à détruire la *putreſcence* des humeurs.

REMEDES. Si on trouve le moyen de placer un *vomitif* dans le commencement de cette fievre, il aura preſque toujours un bon effet. Mais ſi la fievre ſubſiſte depuis quelques jours, & que les *ſymptomes* ſoient violents, les *vomitifs* ne ſont pas alors tout-à-fait auſſi ſûrs. Cependant il faut toujours tenir le ventre libre au moyen des *lavements*, ou des *laxatifs*.

La ſaignée eſt rarement néceſſaire dans les *fievres putrides*, *malignes*. S'il

---

fievres malignes, *putrides*, comme appartenant à celle que l'on nomme *nerveuſe*. (V. note 1, page 181.)

y a des *ſymptomes d'inflammation*, on peut alors quelquefois la permettre dans les premiers inſtants de la maladie; mais, en général, il eſt dangereux de la répéter.

On ne doit jamais employer les *véſicatoires* dans cette maladie, qu'à la derniere extrêmité. Si les *pétéchies*, ou les taches pourprées diſparoiſſent ſubitement; ſi le *pouls* foiblit ſenſiblement; ſi le malade a du délire; ſi ces *ſymptomes* ſont accompagnés de ceux que nous avons décrits, (page 186, 187) il faut en venir aux *véſicatoires*, & alors on les appliquera à la tête & à l'intérieur des jambes, ou des cuiſſes. Mais comme, dans cette maladie, les *véſicatoires* pourroient occaſionner la *gangrene*, (1) nous

(1) Lorſqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une ſenſibilité, un reſſort extrêmement affoiblis; lorſque ſa couleur eſt changée, qu'elle eſt brune, livide, noire, & qu'il ſe forme ſur ſa ſurface de petites ampoules ou cloches pleines d'une eau rouſſe, livide, noire, cet état eſt une *mortification* commencée, que les Médecins appellent *gangrene*.

Si, par le progrès du mal, la partie n'a plus de chaleur, ni de ſentiment, ni de reſſort; ſi elle cede à la compreſſion & ſe releve très-foiblement; ſi elle eſt noire; ſi elle ſe déchire en lambeaux, ou ſi elle ſe racornit, cet état eſt une *mortification* confirmée, appellée par les Médecins *ſphacele*. (ASTRUC, *Traité des tumeurs*, T. I, page 56.)

préférons de conſeiller, dans ce cas, des *cataplaſmes*, ou des *emplâtres de moutarde* & de *vinaigre*, appellés *ſynapiſmes*, que l'on appliquera chauds ſous la plante des pieds; réſervant les *véſicatoires* pour les cas extrêmes. (1)

---

(1) Ce précepte ne détruit point ce que nous avons dit, (note 2, page 123,) qu'il faut appliquer les *véſicatoires* de bonne heure dans la plupart des maladies. La *putridité* des humeurs, vice dominant dans les *fievres malignes* & les *éruptions critiques* dont elles ſont ſuivies, ont, ſans doute, porté M. BUCHAN à faire ici cette reſtriction, & elle paroît très-ſage; mais elle ne ſemble regarder que la *fievre maligne des jeunes gens*; car voici comme s'explique M. LE ROY, (ibid. page 178.)

» Les remedes qu'on a coutume d'employer, » dans le traitement des *fievres aiguës*, me pa» roiſſent manquer d'efficacité dans celle-ci, » (dans la *fievre maligne des vieillards*.) Si j'ai » eu quelquefois le bonheur de réuſſir, j'ai cru » devoir l'attribuer principalement au *quinqui*» *na*, employé (après les remedes généraux,) » à haute doſe, & ſur-tout en ſubſtance, & au » *véſicatoire* appliqué de bonne heure. (Et il ajoute en note.)

Je dis au *véſicatoire* appliqué de bonne heure, parce que je penſe que, faute d'être employé aſſez tôt, ce remede manque ſouvent de produire les grands effets qu'on eſt en droit d'en attendre. Le *véſicatoire* peut, ſans doute, produire un effet utile par la révulſion qu'il occaſionne au moyen de la douleur & de l'irritation *inflammatoire* qu'il excite dans la partie ſur laquelle on l'applique. Mais, ſi je ne me trompe, l'écoulement conſidérable du *pus* qui s'y établit enſuite, eſt

On a pour habitude de donner dans les commencements de cette maladie le *tartre ſtibié*, ou l'*émétique* à petite doſe, & qu'on répete toutes les deux, ou trois heures, juſqu'à ce qu'il ait fait vomir, purgé, ou excité la ſueur. Cette méthode convient aſſez, pourvu cependant que ce remede ne ſoit point continué aſſez long-temps, pour affoiblir le malade.

On a été long-temps dans l'opinion ridicule, que l'on pouvoit expulſer la matiere empoiſonnée, ou *peſtilentielle* de la *fievre maligne*, par de légeres doſes de *remedes cordiaux*, ou *alexipharmaques*; en conſéquence on a exalté la racine de *contrayerva*, la *confection cordiale*, le *mithridate*, &c. comme des remedes infaillibles. Cependant il y a tout lieu de croire qu'ils font rarement beaucoup de bien. (1) Par-tout où les *cor-*

---

encore bien plus avantageux dans ces ſortes de *fievres*. Cet écoulement me paroît répondre, pour l'utilité, à celui des *cauteres* & des *ſétons*, dans certaines *maladies chroniques* : & c'eſt pour ſe ménager un tel écoulement dans le fort de la maladie, que je conſeille de l'appliquer de bonne heure. On ſait qu'il faut deux ou trois jours avant que l'excoriation faite par le *véſicatoire*, ſoit en pleine ſuppuration.

(1) On ne doit avoir recours aux *alexipharmaques*, aux *alexitaires*, dit M. LIEUTAUD, qu'avec beaucoup de circonſpection : c'eſt agir con-

diaux ſont néceſſaires, nous ne connoiſſons rien de ſupérieur au bon vin ; auſſi nous le conſeillons comme le remede le plus ſûr & le meilleur. Le vin, les *acides* & les *antiputrides* ſont les ſeuls remedes ſur leſquels on puiſſe compter dans la cure des fievres *malignes*.

Cependant dans les eſpeces les plus dangereuſes de ces fievres, dans celles qui ſont accompagnées de *taches pourprées*, *livides*, *noires*, il faut encore joindre le *quinquina* aux *acides* : je l'ai vu faire preſque des miracles, même dans les cas où les *pétéchies* avoient l'aſpect les plus déſeſpérant. Mais pour qu'il produiſe cet effet, il faut non-ſeulement le prendre à grande doſe, mais encore en continuer l'uſage pendant long-temps.

La meilleure maniere de donner le *quinquina*, eſt, ſans contredit, de le donner en ſubſtance, c'eſt-à-dire, en poudre, comme il ſuit.

---

tre la raiſon & l'expérience, que d'avoir la témérité d'en faire prendre à toutes ſortes de ſujets indiſtinctement, pour ſe conformer aux deſirs des femmes & au ſentiment du peuple ignorant : enfin l'erreur de ceux qui les emploient dans des maladies, dont les apparences les leur ont fait confondre avec d'autres, eſt le plus ſouvent funeſte aux malades. (*Précis des médicaments*, T. I, page 181.)

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once. Réduiſez en poudre très-fine; mettez dans un demi-ſetier d'eau; ajoutez autant de vin rouge; *acidulez* le tout avec trente, ou quarante gouttes d'*élixir de vitriol* pour rendre ce remede plus facile à digérer, plus agréable & plus actif.

On donnera deux cuillerées ordinaires de cette *mixture*, à laquelle on ajoute deux, ou trois onces de *ſirop de limon*, toutes les deux heures, ou même plus ſouvent, ſi l'eſtomac peut le ſupporter.

Ceux qui ne pourront pas prendre le *quinquina* en ſubſtance, le prendront infuſé dans du vin de la maniere que nous l'avons recommandé dans la maladie précédente. (Voyez page 176.)

Si le malade a un *cours de ventre* conſidérable, on fera bouillir le *quinquina* dans du vin rouge, avec un peu de *cannelle*, & on *acidulera* le tout avec de l'*élixir de vitriol*, de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *cannelle*, 1 gros,
d'*élixir de vitriol*, 40 gouttes.

Broyez le *quinquina* & la *cannelle*; faites bouillir pendant quelques minutes, dans une chopine de vin rouge; paſſez; ajoutez l'*élixir de vitriol*. On en donnera deux cuillerées toutes les deux heures.

Rien de plus efficace, dans cette eſpece de *cours de ventre*, que les *acides* à grandes doſes, ainſi que tous les remedes qui peuvent exciter une douce *tranſpiration*.

Si le malade eſt tourmenté par des *nauſées*, ou par le *vomiſſement*, on lui donnera une *mixture*, faite avec une once & demie de *ſuc de limon*, nouvellement exprimé, dans lequel on fera diſſoudre un gros de *ſel d'abſinthe*; on ajoutera une once d'*eau de cannelle ſimple* & un peu de *ſucre*; on répétera cette *mixture* auſſi ſouvent qu'il ſera néceſſaire.

Aux premieres apparences du gonflement des *glandes parotides*, il faut appliquer des *cataplaſmes maturatifs* (1)

---

(1) Les *cataplaſmes maturatifs* les plus communs, & qui ſuffiſent en général quand la *tumeur* eſt *critique*, ſont les ſuivants :

Prenez de *mie de pain blanc*, 4 onces.
Faites bouillir dans une quantité ſuffiſante de *lait de vache*, de maniere que le tout ait la conſiſtance d'une *bouillie*.
Ajoutez *jaunes d'œufs*, 2,
d'*huile de roſe*, 1 once.

Ou bien.

Prenez de *figues graſſes*, demi-livre.
Pilez & mêlez avec ½ onces d'*onguent Baſilicum*.

Ou bien.

Prenez d'*oignons de lis blanc* cuits ſous la cendre, 4 onces.
Pilez ; paſſez ; ajoutez à cette pulpe 2 onces d'*onguent Baſilicum*.

pour hâter la *ſuppuration*; & auſſi-tôt que l'on s'apperçoit que la matiere eſt formée, (1) il faut ouvrir l'*abcès*, & continuer toujours l'application des mêmes *cataplaſmes*.

J'ai vu dans le déclin de cette fievre, des *ulceres* conſidérables, répandus ſur pluſieurs parties du corps, lividés, *gangrénés* en apparence, exhalant l'odeur infecte des cadavres les plus corrompus, ſe guérir peu à peu, & le malade recouvrer la ſanté, par un uſage très-abondant du *quinquina*, dans du vin, *acidulé* avec de l'*eſprit de vitriol.*

Il faut renouveller ces *cataplaſmes* toutes les trois ou quatre heures. Si la *tumeur* ne ſe ramollit point par l'uſage de l'un ou de l'autre de ces *cataplaſmes*, il faut appeller un Chirurgien, qui en preſcrira de plus actifs, & qui d'ailleurs ſera néceſſaire pour faire l'ouverture de l'*abcès*, auſſi-tôt que la matiere ſera formée.

(1) On eſt aſſuré que la matiere de l'*abcès*, c'eſt-à-dire, le *pus*, eſt formé, quand la *tumeur* fait une pointe ſenſible & manifeſte; quand ſous cette pointe on ſent une molleſſe & comme un vuide; quand, en preſſant les côtés de la *tumeur*, on ſent une *fluctuation*; quand les environs de la *tumeur* ſont moins tendus, moins rouges & moins douloureux.

On obſervera cependant que dans les *tumeurs* profondes, comme dans celles dont il eſt ici queſtion, il ne ſe forme pas ordinairement de pointe; mais les autres *ſymptomes* ſuffiſent pour s'aſſurer de la maturité.

Pour ſe garantir des fievres *putrides*; *malignes*, fievres ſi dangereuſes, nous recommanderons la *propreté* la plus exacte, une habitation dans un lieu ſec & bien expoſée, l'exercice en plein air, des aliments ſains, & un uſage modéré de liqueurs généreuſes. On doit ſurtout fuir la *contagion*. Il n'y a pas de conſtitution qui en ſoit à l'abri. J'ai vu des perſonnes gagner ces fievres, pour avoir fait une ſeule viſite à un malade qui en étoit attaqué; d'autres, pour avoir paſſé dans une ville où elles regnoient; & quelques-unes, pour avoir aſſiſté aux funérailles de ceux qui en étoient morts. (V. T. I, note 1, p. 308.)

Toutes les fois qu'une perſonne eſt attaquée de cette maladie, il faut donner tous ſes ſoins à ce que la *contagion* ne ſe répande pas. Pour cet effet, on placera le malade dans une chambre ſpacieuſe, éloignée, autant qu'il ſera poſſible, des appartements habités de la maiſon. On le tiendra extrêmement propre; on aura l'attention de renouveller ſouvent l'air de ſa chambre. (Voyez ibid. note 1, page 234.) Tout ce qui touche au malade, tout ce qui vient de lui, doit être emporté ſur le champ. (V. ibid. Chap. de la *propreté*.) Il faut

le changer ſouvent de linge. (V. ibid. note 1, page 299.) Et les perſonnes qui ſont en ſanté, excepté celles qui ſont deſtinées à le ſervir, doivent fuir toute communication avec lui. (V. ibid. le Chap. de la *contagion*.)

Si quelqu'un craint d'être attaqué de la *contagion* ou de la maladie, il faut qu'il prenne ſur le champ un *vomitif*, & qu'il travaille à s'en délivrer, en buvant abondamment d'une *infuſion* de fleurs de *camomille*. Si la crainte perſiſte, ou ſi quelques *ſymptomes* défavorables ſe manifeſtent, il continuera l'uſage de ces *préſervatifs* pendant un jour ou deux.

Il peut encore prendre une *infuſion* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* pour boiſſon ordinaire : il boira en outre, avant que de ſe mettre au lit, quelques verres de bon vin. J'ai ſouvent été obligé de ſuivre cette pratique dans des temps où regnoient des fievres *malignes*, & je l'ai recommandée à d'autres perſonnes toujours avec ſuccès.

On s'empreſſe, en général, d'avoir recours aux *ſaignées* & aux *purgatifs*, comme les *préſervatifs* les plus ſouverains contre la *contagion*. Mais ces moyens ſont ſi peu capables d'en garan-

tir, que ſouvent ils ne font qu'augmenter le danger. (1)

Pour les perſonnes qui ſoignent les malades attaqués de ces fievres, elles auront toujours ſur elles une éponge ou

---

(1) Il en eſt des *préſervatifs* comme des *ſpécifiques*. (V. ces mots a la Table.) La plupart ne ſont que des *remedes de commeres*, qu'elles vantent comme capables de prévenir toutes les maladies. Cependant il eſt très-rare qu'on ne ſuccombe point à celle à laquelle on a été expoſé. Il faut en chercher la cauſe dans l'ignorance de ceux qui les preſcrivent. Il n'y a preſque jamais de rapport entre les *préſervatifs* & les remedes propres à la maladie que l'on veut éloigner. Souvent même ils ſont abſolument oppoſés. On a vu une femme conſeiller à une mere, qui n'avoit point eu la *petite vérole*, & qui venoit de ſoigner ſon fils attaqué de cette maladie, de boire, pendant pluſieurs jours, force vin pur, & de prendre tous les ſoirs, en ſe couchant, un demi-gros de *thériaque*. Cette mere ſuivit ponctuellement ce conſeil. Le quatrieme jour elle fut attaquée d'une fievre *inflammatoire*, qui, le ſurlendemain, s'annonça pour être celle de la *petite vérole*. Mais, malgré les ſecours les mieux adminiſtrés, les boutons ne firent que pointer, & la malade mourut le cinquieme jour de la maladie.

Les vrais *préſervatifs* ſont les remedes même de la maladie, à laquelle on veut échapper. Il faut ſe mettre au *régime*, aux *boiſſons*, aux *remedes* qu'exige cette maladie, en un mot ſe ſervir, à la quantité près, de ces ſecours, comme ſi on avoit effectivement la maladie. On en voit un exemple dans le conſeil que l'Auteur vient de donner à ceux qui craignent d'avoir gagné la fievre *maligne*. (Voyez en outre T. I, note 1, page 239.)

un mouchoir imbibés de *vinaigre* ou de *ſuc de limon*, qu'elles flaireront lorſqu'elles s'approcheront du malade. Elles ſe laveront les mains, &, s'il eſt poſſible, changeront d'habits, avant de ſe préſenter en compagnie. (V. T. I, note 1, page 237.)

CHAPITRE X.

De la Fievre Miliaire.

CEtte fievre tire ſon nom des petites *puſtules*, ou veſſies qui paroiſſent ſur la peau, & qui reſſemblent, pour la forme & la groſſeur, à des grains de *millet*. Elles ſont tantôt rouges, & tantôt blanches; cependant ces deux eſpeces ſont quelquefois entremêlées l'une avec l'autre (1).

Ces *puſtules* ſont, en général, plus nombreuſes dans les endroits où la ſueur eſt plus abondante, comme ſur la poi-

(1) Cette maladie eſt aſſez rare en France. Son théâtre eſt en Allemagne, dans les autres régions du Nord & dans quelques villes d'Italie. Les femmes en couche ſont les perſonnes chez leſquelles on la rencontre le plus ſouvent ici. D'ailleurs, elle n'y paroît gueres qu'*épidémiquement*, ou bien elle ſe joint à quelques autres maladies regnantes.

trine, ſur le cou, &c. Mais quelquefois auſſi tout le corps en eſt couvert. Une ſueur modérée, ou une douce moiteur favoriſe ſinguliérement cette *éruption* : auſſi eſt-elle plus douloureuſe & plus dangereuſe quand la peau eſt ſeche.

Il arrive quelquefois que cette maladie eſt la maladie primitive, ou l'unique ; mais le plus ſouvent elle n'eſt que le *ſymptome* d'une autre maladie ; comme de la *petite vérole*, de la *rougeole*, des *fievres inflammatoires*, *putrides*, ou *nerveuſes*, &c. dans tous ces cas, elle eſt, en général, l'effet d'un *régime*, ou de remedes trop échauffants.

La fievre *miliaire* attaque principalement les perſonnes d'un caractere indolent, d'un *tempérament phlegmatique*, ou relâché. Les jeunes gens & les vieillards y ſont plus ſujets que ceux qui ſont dans la vigueur de l'âge. Elle eſt encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, ſur-tout aux femmes délicates & nonchalantes, qui négligeant l'exercice, ſe tiennent conſtamment renfermées, & vivent d'aliments aqueux & peu ſubſtantiels. Ces femmes ſont ſinguliérement ſujettes à être attaquées de cette eſpece de fievre pendant leurs couches, & elles y perdent ſouvent la vie.

Causes. La fievre *miliaire* eſt quelquefois occaſionnée par les paſſions vives & par les fortes impreſſions de l'ame : tels ſont les chagrins exceſſifs, la douleur profonde & la méditation. Les veilles prolongées, les évacuations opiniâtres, une *diete* trop légere, trop aqueuſe, les ſaiſons pluvieuſes, l'uſage trop abondant de fruits verds, comme de prunes, de ceriſes, de *concombres*, de *melons*, &c. y donnent ſouvent lieu. Les eaux corrompues, les aliments gâtés par les pluies, ou pour avoir été trop gardés, peuvent encore occaſionner cette fievre. Elle peut auſſi être la ſuite de la ſuppreſſion d'une évacuation accoutumée, comme de celle d'un *cautere*, d'un *ſéton*, d'un *ulcere*, des *hémorrhoïdes* fluentes chez les hommes, & des *regles* chez les femmes.

Cette maladie, chez les femmes en couche, eſt ſouvent l'effet d'une *conſtipation* opiniâtre, qui a eu lieu pendant la groſſeſſe. Elle peut encore être cauſée par l'uſage exceſſif des fruits verds & d'autres aliments mal-ſains, pour leſquels les femmes enceintes n'ont que trop de gout. Mais la cauſe la plus générale, chez ces femmes, c'eſt l'indolence. Une femme qui mene une vie ſédentaire, ſur-tout pendant ſa groſſeſſe,

& qui en même-temps ſe nourrit d'alimens groſſiers, échappe rarement à cette maladie pendant ſes couches. Auſſi la fievre *miliaire* eſt-elle ſinguliérement funeſte aux femmes du grand monde, & même aux femmes des Fabricants & des Négociants dans les Villes commerçantes, qui, pour aider leurs maris, ne les quittent preſque pas pendant tout le temps de leur groſſeſſe, tandis que cette maladie eſt à peine connue des femmes actives & laborieuſes qui vivent à la campagne, & qui font un exercice convenable en plein air, &c.

SYMPTOMES. Quand la fievre *miliaire* eſt ſeule, ou la maladie unique, elle s'annonce à peu près comme les autres *fievres éruptives*; c'eſt-à-dire, par un léger friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur, de foibleſſe, d'abattement, de ſoupirs : ces *ſymptomes* ſont accompagnés d'un *pouls petit & fréquent*, d'une difficulté de reſpirer, d'*anxiétés* & d'oppreſſion dans la *poitrine*. Le malade eſt agité; il a quelquefois du délire; ſa langue paroît blanche; ſes mains tremblent, & il a quelquefois au-dedans une chaleur brûlante. Chez les femmes en couche le lait diſparoît, & les autres évacuations ſe ſuppriment.

Le malade éprouve ſous la peau une démangeaiſon, & une douleur ſemblable à celle qu'occaſionneroient des piquures d'épingles; après quoi commencent à paroître de petites *puſtules* innombrables, rouges, ou blanches; ce qui eſt généralement ſuivi d'une diminution dans la violence des *ſymptomes*: le *pouls* devient plus *plein* & plus *réglé*, la peau plus moite, & la ſueur, à meſure que la maladie avance, exale une odeur de *putridité*, particuliere à cette fievre. La foibleſſe, l'abattement, l'oppreſſion de *poitrine* diſparoiſſent, & les évacuations ordinaires reviennent par dégrés. Vers le ſixieme, ou ſeptieme jour de l'*éruption*, les *puſtules* commencent à ſécher & à tomber; ce qui occaſionne une démangeaiſon fort déſagréable à la peau.

Il eſt impoſſible d'aſſigner le temps précis où ces *puſtules* paroiſſent, ou diſparoiſſent. En général elles ſe montrent le troiſieme, ou le quatrieme jour, quand elles ſont *critiques*; mais quand l'*éruption* eſt *ſymptomatique*, elles peuvent paroître dans tous les temps de la maladie.

Quelquefois les *puſtules* paroiſſent & diſparoiſſent tour à tour: dans ce cas,

il y a toujours du danger; mais quand elles disparoissent subitement, sans réparoître de nouveau, il est alors très-grand.

Chez les femmes en couche, ces *pustules* sont remplies, en général, dans le commencement, d'une eau claire; mais ensuite elles deviennent jaunâtres; quelquefois elles sont entremêlées de *pustules* rouges. Quand elles sont toutes de cette couleur, la maladie prend le nom de *Rash*, que M. TISSOT traduit par *ébullition*. (Voyez *Lettre* à M. *Hirzel*, page 57.)

RÉGIME. Dans toutes les fievres *éruptives*, de quelque espece qu'elles soient, le but essentiel est de prévenir la disparition subite des *pustules*, & de favoriser tout ce qui peut accélérer leur maturité. En conséquence il faut tenir le malade dans une température telle que l'*éruption* ne marche pas trop vîte, ou que les *pustules* ne rentrent pas avant d'être parvenues à leur maturité. On ne donnera donc au malade que des alimens & des boissons d'une nature modérément nourrissante & *cordiale*; on tiendra sa chambre, ni trop chaude, ni trop froide, & on ne le surchargera point de couvertures; enfin on s'appli-

quera par-deſſus tout à le tenir tranquille & à l'égayer, rien n'étant certainement plus propre à faire rentrer une *éruption*, que la peur ou la crainte du danger.

Les aliments convenables, dans cette maladie, ſont de léger bouillon de poulet, avec un peu de pain, de la *panade*, du *ſagou*, du *gruau*, dans un demi-ſetier de chacun deſquels on peut ajouter, ſi la foibleſſe du malade l'exige, une, ou deux cuillerées de bon vin, avec quelques grains de ſel & un peu de ſucre. Le malade peut encore manger de bonnes *pommes*, cuites devant le feu, ou bouillies avec d'autres fruits murs, d'une nature relâchante & rafraîchiſſante.

Quant aux boiſſons, elles doivent être appropriées à l'état de force, ou d'abattement du malade. S'il a des forces, la boiſſon doit être légere; telle eſt la *tiſane de gruau*, l'*infuſion de menthe*, ou la *décoction* ſuivante.

Prenez de raclure de *corne de cerf*, de racine de *ſalſe-pareille*, } de chaque 2 onces.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau, paſſez; ajoutez un peu de ſucre. Le

malade en fera ſa boiſſon ordinaire.

Si le malade eſt fort foible & fort abattu; ſi l'*éruption* ne ſort point convenablement, la boiſſon doit être un peu plus fortifiante. On lui donnera alors du *petit lait au vin*, *acidulé* avec le *ſuc d'orange*, ou de *limon*, & l'on rendra cette boiſſon, ou plus forte, ou plus foible, ſelon que les circonſtances le demanderont.

Quelquefois la fievre *miliaire* ſe rapproche de la fievre *putride*. Dans ces cas, il faut ſoutenir les forces du malade avec de puiſſants *cordiaux*, joints aux *acides*; & ſi le dégré de *putreſcence* eſt conſidérable, il faut adminiſtrer le *quinquina*. Si la tête eſt très-affectée, il faut lâcher le ventre avec des *lavements émollients* (*a*).

(*a*) Dans le Journal intitulé, *Commercium literarium*, année 1735, on lit l'hiſtoire d'une fievre *miliaire épidémique*, qui fit de grands ravages dans Strasbourg, pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier. Elle nous montre la néceſſité du *régime tempéré* dans cette maladie; elle nous apprend encore que les Médecins ne ſont pas toujours ceux qui découvrent les premiers le vrai traitement des maladies.

» Cette fievre, dit l'Auteur, faiſoit de terri-
» bles ravages, même parmi les hommes de la
» conſtitution la plus forte; & aucun remede
» ne réuſſiſſoit. Les malades étoient ſaiſis ſubite-

Remedes. Si les aliments & la boiſſon ſont bien dirigés, les remedes ſeront peu néceſſaires dans cette maladie. Cependant, ſi l'*éruption* ne ſe fait pas comme il faut, ou ſi le malade eſt affaiſſé, non-ſeulement il ſera néceſſaire de ſoutenir ſes forces avec des *cordiaux*, mais encore il faudra lui appliquer les *véſicatoires.*

Le meilleur *cordial* dans ces cas, eſt le bon vin, que le malade peut pren-

---

„ ment de *friſſons*, de *bâillements*, de *pendicu-*
„ *lations* de douleurs dans le dos, ſuivis d'une
„ grande chaleur. Ils perdoient en même-temps
„ l'appétit, & éprouvoient de grandes foibleſ-
„ ſes. Vers le ſeptieme ou neuvieme jour, l'*é-*
„ *ruption miliaire* paroiſſoit, ſemblable à des
„ morſures de puces, avec de grandes *anxiétés*,
„ du *délire*, de l'*inſomnie* & de fortes agitations
„ quand le malade étoit dans le lit. La *ſaignée*
„ étoit mortelle. Les choſes étant dans cet état
„ déſeſpéré, une ſage-femme donna, de ſon
„ propre mouvement, à un malade, qui étoit
„ au plus fort de la maladie, un lavement d'*eau*
„ *de pluie*, avec du *beurre*, ſans *ſel*, & pour boiſ-
„ ſon ordinaire, une pinte d'eau de ſource, un
„ demi-ſetier de bon vin, du *ſuc de limon* & ſix
„ onces de *ſucre*, bouillis le tout enſemble juſ-
„ qu'à le faire écumer. Ces remedes ont eu le
„ plus grand ſuccès : le ventre s'eſt relâché, les
„ *ſymptomes* dangereux ſe ſont évanouis, le ma-
„ lade a recouvré ſes forces, & il eſt échappé
„ des bras de la mort.

Ce traitement a été imité par beaucoup d'autres perſonnes, & toujours avec les ſuccès les plus heureux.

dre également dans ſes aliments, ou dans ſa boiſſon; & s'il y a des ſignes de *putreſcence*, ce qui arrive ſouvent, on donnera alors le *quinquina* avec le vin & les *acides*, tel que nous l'avons conſeillé dans la fievre *putride*. (Voyez p. 197.)

Il y a des Médecins qui appliquent les *véſicatoires* pendant tout le cours de la maladie. Quand la nature eſt languiſſante, quand l'*éruption* paroît & diſparoît, il eſt néceſſaire de l'aiguillonner par une ſucceſſion continuelle de petits *véſicatoires*. Mais hors ces circonſtances, un ſeul nous paroît ſuffire. Cependant lorſque le *pouls* foiblit ſenſiblement, que les *puſtules* diſparoiſſent, que la tête s'embarraſſe, il eſt alors néceſſaire d'appliquer pluſieurs *véſicatoires* ſur les parties les plus ſenſibles, comme dans l'intérieur des cuiſſes, des jambes, &c.

La ſaignée eſt rarement néceſſaire dans cette maladie, & quelquefois elle y fait beaucoup de mal, parce qu'elle affoiblit & abat le malade. Elle ne doit donc jamais être faite que de l'avis d'un Médecin. Je fais cette réflexion, parce qu'il eſt d'uſage de traiter cette maladie, chez les femmes en couche, par d'abondantes ſaignées & par les autres évacuations,

comme ſi elle étoit fortement *inflammatoire*. Mais cette pratique eſt, pour l'ordinaire, mortelle.

Les malades, dans cette maladie, ſupportent toujours mal les évacuations; & elle paroît ſouvent plutôt tenir du genre *putride*, que du genre *inflammatoire*.

Quoique cette maladie ſoit ſouvent occaſionnée, chez les femmes en couche, par un *régime* trop échauffant, cependant il ſeroit dangereux de l'abandonner tout à coup, & d'avoir recours au *régime* très-rafraîchiſſant & aux grandes évacuations. Nous avons lieu de croire qu'il eſt plus ſûr de ſoutenir les forces des malades & de ſolliciter les évacuations naturelles, que d'avoir recours à des moyens artificiels, qui en exténuant les forces, manquent rarement d'augmenter le danger.

Si cette maladie devient opiniâtre, ou que le rétabliſſement du malade traîne en longueur, on lui donnera le *quinquina* en ſubſtance, ou infuſé dans du vin, ou dans de l'eau, à ſon choix.

La fievre *miliaire*, ainſi que toutes les autres *fievres éruptives*, demande de douces *purgations*, qu'il ne faut pas négliger d'adminiſtrer auſſi-tôt que la fievre eſt tombée, & que les forces du

malade, un peu revenues, le permettent.

Les moyens de prévenir & de ſe garantir de cette maladie, ſont de reſpirer un air pur & ſec, de faire un exercice ſuffiſant, de ne prendre que des aliments ſains. Les femmes enceintes doivent éviter la *conſtipation*, & prendre tous les jours autant d'exercice qu'elles le pourront. Elles doivent ſe garder de manger des fruits gâtés, ou de mauvaiſe qualité; & quand elles ſont en couche, elles doivent obſerver ſtrictement un *régime rafraîchiſſant* (1).

---

(1) Une femme que j'accouchai, fut, douze ou quinze heures après, attaquée d'une fievre aſſez violente. Je l'attribuois à deux ou trois verres de vin qu'on lui donna, à ſa priere, pendant les douleurs. Je la mis au bouillon, pour toute nourriture; & ſa boiſſon ordinaire étoit du *ſirop de capillaire*, délayé dans de l'eau tiede. Quoique nous fuſſions dans l'automne, & que le froid commençât à ſe faire ſentir, je ne fis pas augmenter ſes couvertures. Au bout de vingt-quatre heures, la fievre n'étoit pas plus forte; mais il y avoit douleur à la tête, dans les reins, dans le dos, & les évacuations étoient un peu ralenties. Je réduiſis les bouillons à trois par jour, & j'ordonnai deux lavements à l'eau ſimple. Le ſurlendemain de l'accouchement, il parut des *puſtules miliaires* blanches ſur le cou, ſur la poitrine & ſur les mains; mais tous les autres *ſymptomes* étoient conſidérablement diminués. Je fis continuer le même traitement, & le ſixieme jour de

CHAPITRE XI.

De la Fievre Rémittente.

CEtte fievre eſt ainſi nommée, de la *rémiſſion*, ou diminution des *ſymptomes*, qui ſe manifeſte quelquefois plu-

---

la couche, la malade fut en état de ſe lever.

Je ne prétends pas inſinuer que le traitement que j'ai employé dans ce cas, ſoit celui qu'on doive ſuivre dans tous. Il eſt certain qu'il y a des circonſtances très-délicates, qui demandent la plus grande ſagacité & le ſavoir le plus profond. Mais alors il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe prononcer; & le mieux, c'eſt de l'appeller le plutôt poſſible, parce que très-ſouvent il n'y a pas de temps à perdre.

Je voudrois ſeulement que les Chirurgiens, les Sages-femmes, les commeres, dont la chambre d'une femme en couche eſt très-inconſidérément le rendez-vous du matin au ſoir, fuſſent plus inſtruits, & qu'ils réfléchiſſent davantage ſur l'état d'une femme qui vient d'accoucher. Ils ſeroient bientôt perſuadés que cette femme eſt dans le cas d'une perſonne qui vient d'éprouver une fatigue exceſſive, & chez qui le ſang & les humeurs ſont dans un dégré d'agitation plus ou moins violent. Que ſi dans cet état, on gorge la malade d'aliments, auſſi-tôt, ou même quelque temps après qu'elle eſt accouchée, comme il n'arrive que trop ſouvent, pour ne pas dire toujours, l'eſtomac qui a partagé la fatigue avec le reſte du corps, n'eſt plus en état de les digérer : le *chyle* que formeront ces aliments, ſera compoſé de parties crues, qui, introduites dans

tôt, quelquefois plus tard, mais en général avant le huitieme jour de la maladie. Cette *rémiſſion* eſt ordinairement précédée d'une ſueur légere, après laquelle le malade ſe trouve conſidérablement ſoulagé ; mais peu d'heures après, les *ſymptomes*, qui n'ont pas entiérement ceſſé, reparoiſſent. Ces *rémiſſions* ont des périodes irrégulieres, & leur durée eſt tantôt plus longue, tantôt plus courte. Quoi qu'il en ſoit, plus la

---

les humeurs, développeront le germe de *putridité*, à laquelle elles ne ſont que trop diſpoſées : que ſi, en outre, on leur fait prendre des *drogues échauffantes*, du vin & du *ſucre*, du vin & de la *cannelle*, très-chauds, des *élixirs*, des *confections*, &c. comme il eſt encore d'uſage, pour, dit-on, faire paſſer le *lait* par les *ſueurs*, ces ſubſtances *âcres* & *irritantes* porteront le feu par-tout où elles circuleront, & fixeront l'*inflammation* dans la partie qui y a le plus de diſpoſition.

Si, en réfléchiſſant ſur ces vérités, ils reconnoiſſent que les malheurs qui arrivent aux femmes en couche, n'ont le plus ſouvent point d'autres *cauſes*, ils ſentiront de quelle importance eſt le *régime tempéré* & *rafraîchiſſant* dans les *accouchements* ordinaires, pour prévenir tout accident, & de quelle importance eſt la *diete* ſévere & délayante dans les cas où ces accidents donneront les premiers ſignes de leur exiſtence, comme le prouve l'obſervation que je viens de rapporter. On verra plus particuliérement, Chapitre XXXVII, qui traite des maladies des femmes, la conduite qu'il faut tenir auprès des femmes en couche.

fievre

fievre *rémittente* approche d'une fievre *intermittente réguliere*, moins elle eſt dangereuſe (1).

Causes. Les fievres *rémittentes* ſont communes dans les pays bas, maréca-geux, couverts d'eau ſtagnante & de bois. Mais les lieux dans leſquels elles ſont le plus funeſtes, ſont ceux où une grande chaleur ſe trouve combinée avec une grande humidité, comme dans quelques parties de l'Afrique, dans le Bengale, aux Indes orientales, &c. où les fievres *rémittentes* ſont en général du genre *putride* & très-dangereuſes : elles ſont plus fréquentes pendant un temps couvert, ſur-tout après des pluies, ou de grandes inondations, &c. Tout le monde y eſt expoſé; ni le ſexe, ni l'âge, ni la conſtitution, n'en exemptent; mais ceux qui ſont d'un tempérament relâché, qui occupent des habitations baſſes & mal-propres, qui reſpirent un air impur & qui ne circule point, qui ne prennent point aſſez d'exercice, qui vivent

(1) Les fievres *rémittentes* ſont donc celles qui, depuis leur invaſion juſqu'à la fin, ne quittent point le malade, mais dont les *ſymptomes* baiſſent & augmentent tour-à-tour, de ſorte qu'il y a des temps, dans la journée, où le malade ſe trouve très-ſoulagé, ſans pour cela être ſans fievre.

d'aliments mal-ſains, y ſont le plus ſujets.

SYMPTOMES. Les premiers *ſymptomes* de cette fievre, ſont des bâillements, des *pendiculations*, des douleurs à la tête, des vertiges & des alternatives de froid & de chaud. Quelquefois le malade tombe dans le délire dès la premiere attaque. Il reſſent une douleur à la région de l'*eſtomac*, & quelquefois on y apperçoit un gonflement : la langue eſt blanche, les yeux & la peau paroiſſent ſouvent jaunes, & ſouvent il vomit de la *bile*; le *pouls* eſt quelquefois un peu *dur*, mais il eſt rarement *plein*, & le ſang, tiré de la veine, ne donne gueres de ſignes d'*inflammation*, c'eſt-à-dire, qu'il eſt rarement *couenneux*. Il y a des malades qui éprouvent une *conſtipation* exceſſive; d'autres, au contraire, ont des *cours de ventre* très-incommodes.

Il eſt impoſſible de décrire tous les *ſymptomes* qui accompagnent cette maladie, parce qu'ils varient ſuivant l'habitation, la conſtitution du malade & la ſaiſon de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement, & d'après pluſieurs autres circonſtances, qu'il ſeroit trop long de détailler : tantôt cette maladie ſe montre ſous les *ſymp-*

tomes des fievres *bilieuſes*, tantôt ſous ceux des fievres *nerveuſes*, & tantôt ſous ceux des fievres *putrides*. Il n'eſt pas du tout rare de voir ces *ſymptomes* ſe ſuccéder les uns aux autres, ou même ſe compliquer en même-temps chez la même perſonne (1).

RÉGIME. Le *régime* doit être adap-

(1) Ces *ſymptomes* ne ſe rencontrent enſemble que dans les fievres *rémittentes irrégulieres*, qui ſont d'ailleurs aſſez fréquentes; & dans ce cas, il n'eſt pas rare que le malade ait des *convulſions*, des douleurs qui reſſemblent à la *colique*, à la *pleuréſie*, au *rhumatiſme*, &c.

Mais quand la fievre *rémittente* eſt *réguliere*, ſa marche approche de beaucoup de celle des *intermittentes*; de ſorte qu'à l'ordre de ſes *rémiſſions* on reconnoît la *quotidienne*, la *tierce*, la *quarte*, &c. (Voyez ci-devant Chap. III, des fievres *intermittentes.*) Souvent même les *intermittentes* dégénerent en *rémittentes*, & celles-ci en *intermittentes*, tant il y a d'affinité entre elles.

La fievre *rémittente réguliere* n'eſt gueres plus à craindre que la fievre *intermittente*. Nous allons voir qu'il n'en eſt pas de même de l'*irréguliere*, qui ſe change ſouvent en *inflammatoire*, en fievre *maligne*, & qui alors met toujours la vie en danger. La *rémittente* qui répond à la fievre *quarte*, eſt la plus indomptable & la plus à craindre. Ses ſuites ordinaires ſont le *maraſme*, la fievre *lente*, l'*hydropiſie*, &c.

Nous ajouterons que dans cette fievre, les malades ont quelquefois la *ſalivation* qui eſt ſouvent *critique*. D'autres fois ils rendent pendant l'*accès* des *urines ardentes*, qui dépoſent dans le temps de la *rémiſſion*, & ſouvent avec avantage.

té aux *ſymptomes* dominants. Quand ils ont quelque apparence d'*inflammation*, la *diete* doit être très-légere, & la boiſſon foible & *délayante*. Mais quand ces *ſymptomes* ſont *nerveux*, ou *putrides*, il faut ſoutenir les forces du malade par des aliments & des boiſſons de nature un peu plus nourriſſante; tels que nous les avons recommandés dans la derniere fievre dont nous venons de parler, (p. 209.) Il faut cependant être très-ſcrupuleux dans l'uſage des ſubſtances échauffantes, parce que cette fievre ſe change ſouvent en *continue*, par un *régime* chaud, & par des remedes contraires à ſa nature.

De quelque genre que ſoient les *ſymptomes*, il faut tenir le malade fraîchement, proprement & tranquillement. Sa chambre doit être grande, autant qu'il eſt poſſible, & on doit y renouveller ſouvent l'air, par la porte & par les fenêtres : il faut l'arroſer de *vinaigre*, de *ſuc de limon*, &c. (V. T. I, note 1, p. 237.) On doit changer ſouvent le malade de linge, de couvertures, (V. ibid. note 1, p. 299.) &c., & emporter ſur le champ ſes excréments.

Quoique nous ayons déja recommandé toutes ces choſes, nous croyons de-

voir les recommander encore, comme étant d'une plus grande importance pour le malade, que les remedes les plus vantés (*a*).

Remedes. Pour parvenir à guérir cette fievre, il faut tâcher de l'amener à une fievre *intermittente réguliere*. On peut y réuſſir au moyen de la *ſaignée*, s'il y a quelques ſignes d'*inflammation*. Dans tout autre cas, il faut bien s'en

---

(*a*) L'illuſtre Docteur Lind, d'Edimbourg dans ſa Diſſertation inaugurale ſur les fievres *rémittentes putrides* du Bengale, fait les obſervations ſuivantes.

Induſia, lodices, ac ſtragula ſæpius ſunt mutanda, ac aeri exponenda: fœces ſordeſque quam primùm removenda; oportet etiam ut loca, quibus ægri decumbunt, ſint ſalubria, & aceto conſperſa; denique ut ægris cura quanta maxima proſpiciatur. Compertum ego habeo, medicum hæc ſedulo obſervantem, quique ea exequi poteſt, multo magis ægris profuturum quàm medicum peritiorem hiſce commodis deſtitutum.

» Il faut changer le plus ſouvent poſſible le » linge, les couvertures & les hardes du malade; » il faut les expoſer à l'air. Quant aux *déjections* » & autres excréments du malade, il faut les » emporter ſur le champ. La chambre dans la- » quelle il couche, doit être bien aérée & arro- » ſée de *vinaigre*. Enfin il faut apporter l'atten- » tion la plus ſcrupuleuſe à tout ce qui concerne » les malades. J'ai éprouvé que le Médecin qui » a égard à ces préceptes & qui les met en pra- » tique, réuſſit infiniment mieux, que le Méde- » cin plus inſtruit qui les néglige.

garder, parce qu'elle affoibliroit le malade & prolongeroit ſa maladie. Mais il n'en eſt pas de même d'un *vomitif*, qui ſera rarement déplacé & qui peut être en général d'une grande utilité. Quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* répondront parfaitement à cette *indication*. Cependant je conſeille de préférer dans ce cas une *potion émétique*, compoſée d'un ou deux grains de *tartre ſtibié* & de cinq ou ſix grains d'*ipécacuanha*, le tout dans un verre d'eau : on répete cette *potion* deux ou trois fois à un jour l'un de l'autre, ſi les *maux de cœur* & les *envies de vomir* continuent (1).

---

(1) Nous devons faire remarquer, avec M. LIEUTAUD, que l'on ſuit différentes méthodes pour préparer le *tartre ſtibié*, & que le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire ; d'où il ſuit que hors de Paris, & même dans Paris, la doſe convenable de ce médicament n'eſt ſouvent plus la même, qu'elle varie, & qu'on ne peut, ſans un inconvénient plus ou moins grand, manquer d'avoir égard à cette différence, qui peut faire que tantôt ce médicament ait trop d'effet, tantôt qu'il n'en ait pas aſſez. (*Précis de la Mat. Méd.* T. I, p. 337.)

D'après ces ſages obſervations, on ſent qu'à moins de connoître parfaitement la maniere dont l'Apothicaire, à qui l'on s'adreſſe, prépare l'*émétique*, il eſt imprudent de l'employer. Il y a des Apothicaires dont l'*émétique* fait de très-grands effets donné à deux grains ; il y en a d'autres dont il ne fait rien, donné à quatre :

Il faut tenir le ventre libre, par le moyen des *lavements* & des doux *laxatifs* : tels ſont, des *infuſions* légeres de *ſéné*, de *manne* ; de petites doſes d'*électuaire lénitif*, de *crême de tartre*, de *tamarins*, de *pruneaux* bouillis, &c. mais il faut bien ſe garder d'employer les *purgatifs* forts & *draſtiques*.

Au moyen de cette méthode, la fievre peut être ramenée, en peu de jours, à des *intermiſſions* diſtinctes & réguliéres. Quand on y eſt parvenu, on peut adminiſtrer le *quinquina*, qui manque rarement d'achever la guériſon. Il eſt inutile de dire de nouveau la maniere dont on doit le faire prendre ; nous avons eu aſſez d'occaſion d'en parler dans les Chapitres précédents. (Voyez ſur-tout

---

toutes ces conſidérations doivent nous porter à ne faire uſage de l'*émétique* qu'avec de grandes précautions, & quand les circonſtances l'exigent abſolument. Nous avons dans l'*ipécacuanha* un *émétique* naturel, doux & sûr, qui convient dans la plupart des cas. (Voyez à la Table le mot *Ipécacuanha* & le mot *Tartre ſtibié*.)

Au reſte, la meilleure maniere d'adminiſtrer le *tartre ſtibié*, c'eſt d'en faire diſſoudre quatre ou cinq grains dans une chopine d'eau tiede ; on prend une cuillerée de cette diſſolution, on la met dans un verre d'eau, & on le donne au malade ; on réitere cette cuillerée tous les demi-quarts-d'heure, juſqu'à ce que le malade ait vomi ; après quoi on jette le reſte.

le Chap. III, les Chap. VIII, IX & X.)

Les meilleurs moyens de ſe préſerver de cette fievre, ſont de prendre des *alimens* ſains & nourriſſants, d'obſerver la *propreté* la plus ſcrupuleuſe, de ſe tenir le *corps* dans une chaleur modérée, de faire un exercice convenable, enfin d'éviter, dans les pays chauds, les lieux humides, le ſerein, l'air de la nuit & autres choſes de ce genre. Au reſte, dans les contrées où elle eſt *épidémique*, le *préſervatif* le plus excellent qu'on puiſſe recommander, c'eſt le *quinquina*, qu'on peut mâcher, ou prendre *infuſé* dans de l'*eau-de-vie*, dans du *vin*, &c. Il y a des Médecins qui recommandent de mâcher du *tabac*. Ils le regardent comme très-utile, dans les cantons marécageux, pour prévenir les fievres, ſoit *rémittentes*, ſoit *intermittentes*.

CHAPITRE XII.

De la petite Vérole & de l'Inoculation.

§. I.

De la petite Vérole.

CEtte maladie eſt ſi commune, qu'il y a peu de perſonnes qui ne l'aient dans un temps ou dans un autre; elle eſt la maladie la plus *contagieuſe* de nos contrées, & depuis long-temps le fléau de l'Europe.

La *petite vérole* ſe montre en général vers le printemps, devient très-fréquente en été, l'eſt moins en automne, & preſque point en hiver. Les enfants y ſont le plus ſujets; & ceux qui ſe nourriſſent d'aliments groſſiers & indigeſtes, qui ne font pas un exercice convenable, qui abondent en humeurs groſſieres, courent de grands riſques dans cette maladie.

On diviſe la *petite vérole* en *diſcrete* & en *confluente* : cette derniere eſpece eſt toujours accompagnée de danger (1).

(1) On donne le nom de *diſcrete* à la *petite vérole* dont les grains ſont diſtincts & ſéparés les uns des autres : on nomme *confluente* celle dont

On a encore diviſé la *petite vérole* en *criſtalline* & en *ſanguine*, &c.

CAUSES. La *contagion* eſt la voie la plus ordinaire par laquelle ſe communique la *petite vérole*; & depuis l'inſtant où cette maladie a été apportée en Europe, on n'a jamais pu en anéantir entiérement la *contagion*. Auſſi n'a-t-on pas pris, au moins que je ſache, les moyens convenables pour y parvenir; de ſorte qu'actuellement la *petite vérole* eſt devenue, en quelque ſorte, une maladie *conſtitutionnelle*. Les enfants qui ſe ſont trop échauffés à la courſe, à la lutte, &c. les adultes qui ont fait la débauche, s'expoſent à être attaqués de la *petite vérole*. Elle eſt plus à crain-

---

les grains, très-nombreux, ſe joignent entre eux, de ſorte que pluſieurs ſemblent n'en former qu'un ſeul.

Cette diſtinction, fondée dans la nature, ne doit pas faire regarder ces deux *petites véroles*, comme des eſpeces différentes; ce ne ſont que les dégrés de la même maladie. Les Praticiens judicieux, dit M. LIEUTAUD, ne l'ignorent pas: on voit même aſſez ſouvent, contre tout ce qu'on en dit, des *petites véroles diſcretes* plus dangereuſes que les *confluentes*, tant par le nombre des grains, que par la violence des *ſymptomes*. D'ailleurs, le traitement de l'une eſt abſolument le même que celui de l'autre; il ne s'agit que de proportionner la doſe des *remedes* au danger.

dre dans un âge avancé que dans l'enfance ou l'adoleſcence.

SYMPTOMES. Cette maladie eſt ſi univerſellement connue, qu'il eſt inutile d'entrer dans un détail minutieux de ſes *ſymptomes*. Les enfants, pour l'ordinaire, ſont triſtes, indifférents, aſſoupis pendant les deux ou trois jours qui précedent les *ſymptomes* plus conſidérables de la *petite vérole* (1).

Ils boivent plus qu'à l'ordinaire, ils ont peu de gout pour les aliments ſolides, ſe plaignent de laſſitudes, & ſont fort ſujets à *ſuer*, pour peu qu'ils pren-

---

(1) Cependant, dit M. TISSOT, chez les enfants d'un tempérament *lent & phlegmatique*, j'ai vu qu'une légere agitation dans le ſang, avant que le *friſſon* eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient pas habituellement.

A la fin de l'été dernier, je fis la même obſervation ſur un enfant de cinq ans, & au mois de Février de cette année, chez une jeune Demoiſelle de quatorze ans, tous deux juſques-là ſombres & triſtes. Leur *petite vérole* s'annonça par une gaieté & un enjouement qui firent préſager, même à la mere de la Demoiſelle, qu'elle couvoit une grande maladie.

Tant il eſt vrai que la nature, pour nous avertir de l'ennemi qui vient nous attaquer, a toujours l'attention de ſe vêtir d'un caractere qui tranche avec le nôtre, & qu'elle prend même celui de la ſanté, quand celui-ci nous eſt étranger !

nent de l'exercice. Ces *ſymptomes* ſont ſuivis d'alternatifs légers de froid & de chaud; à meſure que le temps de l'*éruption* approche, ces *ſymptomes* acquierent plus de violence, & ſont accompagnés de douleurs dans les reins, à la tête, de *vomiſſements*, (ou au moins d'envies de vomir,) &c.; le *pouls* eſt *vîte*, la peau eſt brûlante, le malade eſt agité. Quand il s'aſſoupit, il ſe réveille comme en ſurſaut, & avec une eſpece d'horreur; *ſymptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine, comme le ſont auſſi les *convulſions* dans les enfants très-jeunes.

Vers le troiſieme, ou quatrieme jour, depuis l'inſtant où le mal-aiſe s'eſt fait ſentir, les boutons commencent, en général, à paroître; quelquefois ils paroiſſent plutôt; mais ce n'eſt pas un ſigne favorable. (1) Les premieres apparences des boutons, reſſemblent à des *piquures de puces*, & ils ſe manifeſtent d'abord ſur le viſage, ſur les bras, ſur la poitrine.

Pour que les *ſymptomes* ſoient les plus favorables, il faut que l'*éruption* ſe faſſe

---

(1) Il annonce ordinairement que la *petite vérole* ſera *confluente*. V. ci-devant note 1, p. 225.]

lentement, & que la fievre tombe aussitôt que les bourons paroissent. Dans la *petite vérole discrete-bénigne*, les *pustules* se manifestent rarement avant le quatrieme jour, depuis que le mal-aise a commencé, & elles continuent, en général, de sortir par gradation, pendant les jours suivants. Les *pustules* qui sont *discretes*, dont la base est d'un beau rouge, qui sont remplies d'une matiere *purulente*, épaisse, blanchâtre d'abord, & ensuite d'une couleur jaunâtre, sont les meilleures.

Celles qui sont, au contraire, d'une couleur brune, livide, forment un *symptome* défavorable; & il est encore de la même nature, quand elles sont petites, applaties, & qu'elles ont des taches noires dans leur milieu. Celles qui contiennent une eau claire, *ichoreuse*, sont très-mauvaises. Un grand nombre de boutons sur le visage, sont toujours accompagnés de danger : c'est encore un mauvais signe quand ils sont *confluents*, c'est-à-dire, quand ils se touchent, ou qu'ils se confondent les uns dans les autres (1).

---

(1) Dans la *petite vérole confluente*, la fievre ne quitte pas entiérement après l'*éruption*, il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs. Dans les *petites véroles* de mauvais caracte-

Mais les *ſymptomes* les plus défavorables, ſont les *pétéchies*, ou des taches pourprées, brunes, noires, qui ſont interpoſées entre les boutons. Elles annoncent une diſſolution *putride* du ſang, & par conſéquent le plus grand danger. Les *ſelles*, ou les urines ſanglantes, le gonflement du ventre, la *ſtrangurie*, ou ſuppreſſion des urines, ſont de mauvais *ſymptomes*. Les urines pâles, les battements ſenſibles dans les *arteres* du cou, annoncent le délire & des accès de *convulſions*. Si le viſage ne ſe gonfle pas, s'il s'affaiſſe, au contraire, avant que les boutons ſoient en maturité, c'eſt un ſigne très-déſavantageux. Mais ſi le viſage ſe dégonfle vers le onzieme, ou douzieme jour, tandis que les mains & les pieds commencent à enfler, le malade eſt en train de guérir. Il y a, au contraire, tout lieu de craindre, quand ces *ſymptomes* ne ſe ſuivent pas dans cet ordre. Lorſque la langue eſt couverte d'une croute brune, c'eſt un ſigne défavorable. C'en eſt encore un, quand le malade éprouve des friſſons dans le plus fort de la maladie. Le grincement de dents, quand il

---

re, cette fievre eſt très-ſenſible pendant tout le temps de la maladie, & les *redoublements* ſont plus ou moins violents.

a pour cauſe l'irritation du *ſyſtême nerveux*, eſt un mauvais ſigne; mais quelquefois il eſt occaſionné par les *vers*, ou par une affection de l'*eſtomac* (1).

Régime. Dès les premieres apparences des *ſymptomes de la petite vérole*, on s'alarme, on courr aux remedes, toujours au riſque de la vie du malade. J'ai vu des enfants que, pour céder à l'importunité de leurs pere & mere effrayés, l'on a ſaigné, purgé & à qui on a appliqué les *véſicatoires*, au point que pendant la fievre qui précede l'*éruption*, la nature étoit non-ſeulement troublée dans ſon opération, mais encore incapable de ſoutenir, ou d'entretenir les *puſtules* après qu'elles étoient ſorties. Auſſi ces malades, épuiſés par de telles évacuations, ſuccomboient-ils ſous le poids de la maladie.

Lorſqu'il ſe manifeſte des *convulſions*, on eſt dans le plus grand effroi : on s'em-

---

(1) Les grandes *ſueurs*, au commencement de la *petite vérole*, ſont d'un mauvais préſage : le *cours de ventre*, ainſi que la *conſtipation*, ſont à craindre : la *dyſurie*, ou la difficulté d'*uriner*, les *ſelles* verdâtres, extrêmement fétides, les *convulſions* après l'*éruption*, ou pendant la *ſuppuration*, la *ſalivation* interceptée chez les adultes, la ceſſation de la *diarrhée* chez les enfants, ſont des accidents plus ou moins graves, qui peuvent avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

preſſe de vouloir les calmer avec quelque remede ſecret, comme ſi elles étoient la maladie *eſſentielle*, tandis qu'elles ne ſont que le *ſymptome* de l'*éruption* qui va ſe faire; *ſymptome* qui n'eſt pas même défavorable. Comme ces *convulſions* ſont, en général, diſſipées avant que les boutons paroiſſent, on ne manque pas d'en attribuer la diſparition au remede qui, par ce moyen, acquiert de la célébrité ſans la mériter (*a*).

Tout ce qu'il eſt néceſſaire de faire, généralement parlant, pendant la fievre qui prépare l'*éruption*, appellée *fievre éruptive*, eſt de tenir le malade fraîchement, & à ſon aiſe, de lui faire boire abondamment des tiſanes foibles & délayantes, comme une *infuſion* de *menthe*, de l'eau d'*orge*, du *petit lait* clarifié, du *gruau*, &c. Il ne faut pas le tenir dans

---

(*a*) Les *convulſions* dans la *petite vérole* ſont, ſans doute, alarmantes; cependant elles ont ſouvent des effets ſalutaires. Elles paroiſſent être un des moyens qu'emploie la nature pour abattre la violence de la fievre. J'ai toujours vu la fievre diminuée, & quelquefois entiérement tombée, après un ou pluſieurs *accès* de *convulſions*. On doit donc regarder les *convulſions*, [ſur-tout chez les enfants,] comme un *ſymptome* favorable dans la fievre qui précede l'*éruption* de la *petite vérole*, puiſque tout ce qui diminue la fievre, diminue également l'*éruption*.

ſon lit, il faut qu'il ſoit levé autant qu'il le pourra : on aura ſoin de lui baigner ſouvent les jambes & les pieds dans l'eau tiede ; on ne lui donnera que des alimens légers, & on aura ſoin, autant qu'il ſera poſſible, qu'il ne ſoit pas incommodé par le monde, ou la compagnie (1).

Rien de plus dangereux pour le malade, que de le forcer à reſter au lit pen-

---

(1) Cette maladie eſt quelquefois ſi légere, que l'*éruption* ſe fait preſque ſans qu'on ait ſoupçonné que l'enfant fût malade, & la ſuite répond au commencement. Les *boutons* ſortent, groſſiſſent, ſuppurent & muriſſent, ſans que le malade garde le lit, ſans qu'il dorme moins, & qu'il ait moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Il eſt très-commun, dans les campagnes, de voir des enfants, [car ce ne ſont gueres que les enfants qui l'ont ſi légere,] paſſer, en plein air, tout le temps de leur maladie, courant & mangeant comme en ſanté ; ceux même qui l'ont un peu plus grave, ſortent ordinairement dès que l'*éruption* eſt entiérement finie, & ſe livrent ſans ménagement à la voracité de leur appétit. Malgré ce peu de ſoin, pluſieurs guériſſent parfaitement : mais, comme nous allons le voir tout-à-l'heure, ce n'eſt pas un exemple à ſuivre, parce qu'un grand nombre en éprouvent des ſuites très-fâcheuſes. M. Tissot dit qu'il a vu des foules de ces enfants qui, après avoir eu de ces *petites véroles* heureuſes, mais mal ſoignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes eſpeces, qu'il eſt très-difficile de détruire. Il n'eſt pas rare de voir de ces enfants qui ont perdu la vue, l'ouie, l'uſage des jambes, &c.

dant cette premiere période de la maladie, de le gorger de *cordiaux*, ou de remedes *ſudorifiques*, &c. (1)

Toutes ces drogues échauffent, enflamment le ſang, augmentent la fievre & précipitent la marche de l'*éruption*. Il

(1) Les *ſudorifiques* ſont très-utiles dans les maladies qui ont pour cauſes, ou la ſuppreſſion de la *tranſpiration* inſenſible, ou celle de la *ſueur*. Ils le ſont encore dans certaines maladies *contagieuſes*, dont la matiere a de la diſpoſition à ſe porter vers la peau; par exemple, dans les cas de *poiſon*, dans les *maladies vénériennes*, dans les *rhumatiſmes*, &c. mais dans les maladies *aiguës*, ſi on les adminiſtre ſans que la nature ſoit diſpoſée à ſe porter vers les *ſueurs*, le malade s'en trouvera plus mal, parce qu'étant tous échauffants, la chaleur trop exceſſive du ſang ou la *circulation* trop rapide de ce fluide, ſont des obſtaçles à la *tranſpiration*.

De toutes les maladies *aiguës*, la *petite vérole* eſt celle dans laquelle le peuple eſt le plus porté à employer les *ſudorifiques*. On voit que l'*éruption* ſe fait pendant que le malade *ſue*, & qu'il ſe trouve mieux quand cette *éruption* eſt faite; on en conclut qu'en excitant la *ſueur*, on hâtera l'*éruption*, on ſoulagera le malade : mais par la raiſon que nous venons d'apporter, les échauffants, dans ce cas, bien loin d'exciter la *ſueur*, n'excitent pas ſeulement la *tranſpiration*; au contraire, ils l'interceptent. Auſſi cette conduite nous fournit-elle tous les jours de triſtes exemples de ſes funeſtes effets. Les *dépôts purulents* ſur les parties externes, même dans les *poumons* & dans les autres *viſceres*, la *gangrene*, la *carie*, ſuite ſi commune de cette maladie, & dont le malade périt preſque toujours, n'ont ſouvent point d'autres cauſes.

en réſulte des inconvénients ſans nombre. Ces remedes non-ſeulement augmentent le nombre des boutons, mais encore ils les rendent *confluents*; & lorſque les *puſtules* ſont ſorties avec trop de précipitation, elles s'affaiſſent ordinairement avant d'être parvenues au dégré de maturité néceſſaire.

Dès les premieres indices de la *petite vérole*, on voit les bonnes femmes accabler les petits enfants, de *cordiaux*, de *ſafran*, de *thériaque*, de vin, de *punch* & même d'*eau-de-vie*. Tout cela, diſent-elles, pour éloigner l'*éruption* du cœur. Cette erreur, ainſi que mille autres, a ſa ſource dans l'abus de cette obſervation très-juſte : *Que la petite vérole ſort mieux quand la peau eſt moite, & que le malade eſt alors dans un meilleur état que lorſqu'elle eſt ſeche.* Mais ce n'eſt pas une raiſon pour entreprendre de faire ſuer le malade : *la ſueur n'eſt jamais utile, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même, ou qu'elle ſoit l'effet des boiſſons légeres & délayantes.*

Les enfants ſont ſouvent ſi capricieux, qu'ils ne veulent point dormir ſans avoir leurs nourrices auprès d'eux. Cette condeſcendance ne peut avoir que de mauvais effets, & pour la nourrice, & pour

l'enfant. D'abord la chaleur naturelle de la nourrice ne peut manquer d'augmenter la fievre de l'enfant ; enſuite ſi la nourrice vient à gagner la fievre, comme cela n'arrive que trop ſouvent, le danger ne pourra aller qu'en augmentant pour tous les deux (*a*).

Faire coucher, dans le même lit, pluſieurs enfants qui ont la *petite vérole*, c'eſt les expoſer aux ſuites les plus fâcheuſes : on doit, s'il eſt poſſible, ne jamais en mettre deux dans la même chambre ; puiſque la *reſpiration*, la chaleur, l'odeur, &c. tout tend à augmenter la fievre, & par conſéquent la maladie. Il eſt ordinaire de voir, chez les pauvres, deux ou trois enfants couchés dans le même lit, ſi couverts de boutons, que leur peau ſe trouve collée enſemble. On ne peut être témoin de ce ſpectacle ſans que le cœur ne ſe ſouleve.

(*a*) J'ai vu une nourrice qui, quoiqu'elle eût déja eu la *petite vérole*, fut tellement infectée, pour avoir couché avec un enfant qui avoit une *petite vérole* d'un mauvais caractere, qu'elle eut non-ſeulement un grand nombre de boutons ſur toutes les parties du corps, mais encore une *fievre maligne*, qui fut ſuivie d'un grand nombre d'*abcès*, dont elle eut bien de la peine à guérir. Nous rapportons cette obſervation, pour mettre les autres en garde contre le danger de cette maladie ſi contagieuſe.

Comment la *contagion* ne gagneroit-elle pas ces petits malheureux? Auſſi la plupart périſſent-ils par cette ſeule pratique. (*a*) V. T. I, note 1, p. 308, 310.)

Rien de plus mal-propre que l'uſage du peuple de la plus baſſe claſſe, de tenir les enfants dans le même linge, pendant tout le temps que dure cette maladie dégoutante. Ils le font dans la crainte que le malade n'amaſſe du froid, ſi l'on venoit à le changer; mais il en réſulte les ſuites les plus fâcheuſes. Le linge devient dur, parce que l'humeur qu'il eſſuie ſans ceſſe, forme bientôt des

---

(*a*) Cette obſervation eſt encore applicable aux Hôpitaux, aux Maiſons de Charité, &c. où il arrive que pluſieurs enfants ont la *petite vérole* en même-temps. J'ai vu plus de quarante enfants renfermés dans la même ſalle, pendant tout le temps qu'ils ont eu cette maladie, ſans qu'aucun d'eux ait eu la liberté de reſpirer un air frais. Il n'eſt perſonne qui ne puiſſe ſentir combien cette conduite eſt dangereuſe. Une regle que l'on devroit ſuivre dans les Hôpitaux, non-ſeulement pour la *petite vérole*, mais encore pour toutes les maladies, c'eſt que chaque malade devroit être placé de maniere à n'être vu, ni entendu par un autre. (1) C'eſt une attention à laquelle on n'a pas aſſez d'égard. Dans la plupart des Hôpitaux & des Infirmeries, le malade, le mourant & le mort ſont ſouvent dans la même ſalle.

(1) M. LE ROY, dans le plan de ſon Hôpital, remplit parfaitement cette intention. [V. T. I, note 1., page 331, 332.]

couches épaiſſes, qui acquierent de la conſiſtance & qui déchirent la peau rendre de ces enfants. Il fournit encore une mauvaiſe odeur, toujours pernicieuſe, & pour le malade, & pour ceux qui le ſoignent. De plus, les ordures, les ſaletés qui adherent au linge, ſont reſorbés par les pores de la peau; ou rentrent dans la maſſe du ſang & aggravent la maladie. (V. T. I, note 1, p. 299.)

Si l'on ne doit point ſouffrir qu'un malade reſte dans la mal-propreté, lorſqu'il eſt attaqué d'une maladie interne, à plus forte raiſon doit-on y faire attention dans la *petite vérole*. Les *maladies de la peau* ont ſouvent pour cauſe la *mal-propreté* ſeule; elle eſt donc toujours capable de les augmenter. Si l'on peut changer le malade de linge tous les jours, on le rafraîchira, on le récréera ſinguliérement. Il eſt vrai qu'il faut avoir attention de n'employer que du linge très-ſec. Il faut encore qu'il ſoit chauffé, & ne le mettre au malade que quand il a le moins chaud. (V. T. I, ibid.)

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre le régime échauffant dans la *petite vérole*, le préjugé du public eſt encore, à cet égard, ſi fort dans ce pays, que l'on voit tous les jours nombre de gens

romber dans cette erreur. J'ai vu de pauvres femmes, voyager dans le plus fort de l'hiver, portant avec elles leurs enfants, ayant la *petite vérole* : j'en ai ſouvent obſervé d'autres, mendiant ſur les chemins, avec leurs enfants ſur leurs bras, couverts de boutons ; cependant je n'ai jamais oui dire qu'aucun de ces enfants fût mort de cette eſpece de traitement. Il n'eſt gueres poſſible d'offrir d'exemples qui prouvent d'une maniere plus évidente, qu'on peut, au moins en sûreté, expoſer en plein air les malades attaqués de la *petite vérole*. Cependant ce n'eſt pas une raiſon pour les expoſer en public : il eſt très-commun de voir aujourd'hui ces ſortes de malades prendre l'air dans les promenades publiques des environs des grandes villes. Cette conduite, qui ſatisfait la vanité des Inoculateurs, eſt dangereuſe pour les Citoyens, & contraire aux égards qu'on doit à l'humanité & à toute bonne police.

Les aliments, dans cette maladie, doivent être très-légers & de nature rafraîchiſſante. Des *panades* ou du *pain* bouilli avec une égale quantité d'eau & de *lait*, de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies dans du *lait*, &

édulcorées avec un peu de *ſucre*, &c. ſont ceux qui conviennent.

La boiſſon ſera compoſée de parties égales d'eau & de *lait*, du *petit lait clarifié*, des *tiſanes d'orge*, de *gruau*, &c. Quand les boutons ſont pleins, le *lait de beurre* eſt une boiſſon très-convenable.

REMEDES. On diſtingue quatre périodes dans cette maladie; la *fievre qui précede l'éruption*, l'*éruption* elle-même, la *ſuppuration*, ou le temps que la nature met à murir, & la *fievre ſecondaire.* (1)

Nous avons déja dit que pendant la premiere fievre, il ſuffiſoit de tenir le malade fraîchement & tranquillement, de

---

(1) La *fievre ſecondaire* eſt proprement la *fievre de ſuppuration*; auſſi elle ſe manifeſte dès que cette opération commence & s'entretient pendant qu'elle dure. Mais l'époque marquée de ces deux fievres ou qui les ſépare, n'eſt bien ſenſible que dans les *petites véroles bénignes*, dans leſquelles la fievre qui précede l'*éruption*, ceſſe ordinairement après l'*éruption*, comme nous l'avons fait obſerver; car dans les *petites véroles* de mauvais caractere & *malignes*, la fievre ne ceſſant pas après l'*éruption*, ne fait que ſe renforcer pendant la *ſuppuration*, qui commence le troiſieme temps, ou la troiſieme période de la maladie. Nous donnerons donc pour quatrieme période de la maladie, le *deſſéchement des puſtules*, après lequel les *croutes* tombent, ce qui arrive entre le douzieme & le quinzieme jour de la maladie.

lui donner des boiſſons *délayantes*, de lui baigner ſouvent les pieds & les mains dans l'eau tiede. Quoiqu'en général ce ſoit là la méthode la plus sûre, pour les enfants, cependant les adultes, d'une conſtitution forte & *pléthorique*, ont quelquefois beſoin d'être ſaignés. Le *pouls plein*, la peau ſeche, & les autres *ſymptomes d'inflammation*, rendent cette opération néceſſaire; mais à moins que ces *ſymptomes* ne ſoient urgents, il eſt plus sûr de s'en paſſer. Si le ventre eſt dur & plein, il faut donner des *lavements émollients*. (1)

---

(1) Les *lavements* contribuent à abattre le mal de tête, à diminuer les envies de vomir & les *vomiſſements*, qui incommodent beaucoup certains malades, mais qu'on cherche mal-à-propos d'arrêter par la *confection d'hyacinthe*, la *thériaque*, l'*eau de méliſſe*, & autres liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, & dont il eſt plus dangereux encore de vouloir emporter la cauſe avec un *émétique* ou un *purgatif*, qui ſont des remedes pernicieux, dans les commencements de cette maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont le Médecin ſeul peut juger avec certitude. (V. T. II; n. 1, p. 101.)

Quant à la *ſaignée*, dont l'Auteur vient de parler, il faut la faire dès que les *ſymptomes* qu'il indique ſe manifeſtent; & ſi, après la *ſaignée*, l'état du malade eſt le même, ſi en outre le *pouls* devient plus *plein*, plus *dur*, s'il y a aſſoupiſſement ou rêverie, il faut la réitérer dans les vingt-quatre heures. M. Tissot a fait faire juſqu'à quatre *ſaignées*, dans les deux premiers jours, à des jeunes gens qui étoient dans ces cas.

Si le malade a de fortes *nauſées* ou des envies de vomir, on lui donnera une *infuſion* de fleurs de *camomille* ou de l'eau tiede pour lui nettoyer l'eſtomac. Comme au commencement de cette fievre, la nature tente ordinairement une évacuation par haut ou par bas, ſi on la ſeconde, on contribuera ſinguliérement à émouſſer la violence de la maladie.

Quoique tout le traitement de cette premiere fievre ne conſiſte uniquement que dans le *régime* rafraîchiſſant, &c. afin de prévenir la trop grande affluence des boutons, cependant quand les *puſtules* commencent à ſe manifeſter, notre devoir eſt de favoriſer la *ſuppuration* par les boiſſons *délayantes*, les aliments légers & par les *cordiaux*, lorſque la nature paroît ſans action. Quand un *pouls profond* & donnant la ſenſation d'un ver qui rampe, la perte des forces, les foibleſſes & un grand abattement rendent les *cordiaux* néceſſaires, nous conſeillons alors du bon vin, que l'on peut donner dans une égale quantité d'eau, *aciduſé* avec du *ſuc de limon*, d'*orange* ou de la *gelée de groſeilles*, &c. le *petit lait au vin* également *acidulé*, convient encore dans ce cas. Il faut cependant bien prendre garde de ne pas trop échauffer

le malade, car au lieu de favoriſer l'*éruption*, on la retarderoit. (V. T. II, note 1, page 234.)

Quelquefois la violence de la fievre s'oppoſe à l'*éruption*. Dans ce cas le régime rafraîchiſſant doit être ſuivi le plus ſévérement poſſible; non-ſeulement il faut que la chambre du malade ſoit rafraîchie par le renouvellement de l'air, mais encore il faut qu'on le ſorte ſouvent du lit, & que, dans le lit, il ne ſoit couvert que légérement.

Lorſqu'une très-grande agitation s'oppoſe à l'*éruption* & au gonflement des boutons, il faut adminiſtrer quelques *calmants* légers; mais il faut toujours les donner avec prudence. Pour un enfant, une cuillerée à café de *ſirop de pavot*, ou de *diacode*, toutes les cinq, ou ſix heures ſuffira, & on la répétera juſqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet déſiré: pour un adulte, une cuillerée à bouche remplira la même intention (1).

---

(1) Le *ſirop de diacode* eſt un des *narcotiques* les plus doux; il provoque le ſommeil, modere les douleurs, &c. cependant il ne faut l'employer qu'avec réſerve, ſur-tout dans la *petite vérole*. Nous avons déja dépeint les malheurs auxquels il donne lieu, quand il eſt adminiſtré par des nourrices ou par des imprudents, & nous en avons donné les raiſons, T. I, note 1, p. 93. Pour

Dans les cas de *ſtrangurie*, ou ſuppreſſion d'urine, accident aſſez ordinaire dans la *petite vérole*, il faut faire ſortir le malade du lit; & s'il eſt en état, il faut qu'il ſe promene dans ſa chambre les pieds nuds. Si les forces ne le lui permettent pas, il faut qu'il ſe tienne ſouvent ſur ſes genoux dans ſon lit, & qu'il s'efforce de temps en temps de rendre ſes urines. Lorſque ces moyens ne réuſſiront pas, on lui donnera plus ou moins ſouvent, ſelon qu'il ſera néceſſaire, une cuillerée à café d'*eſprit de nitre dulcifié*, dans un verre de ſa boiſſon; rien de plus utile, de plus avantageux dans la *petite vérole*, qu'une évacuation abondante d'urine.

Lorſque la bouche eſt pâteuſe, que la langue eſt ſeche & gercée, il faut que le malade ſe les lave ſouvent, & ſe garga-riſe la bouche & la gorge avec de l'eau &

---

en venir à ce remede, il faut que l'agitation ſoit la véritable cauſe qui s'oppoſe à l'*éruption* & au gonflement des *puſtules*. Mais hors ce cas, il faut s'en abſtenir, parce qu'il ſeroit capable de produire l'*engorgement* des vaiſſeaux, l'*inflammation* de la peau, & par conſéquent de rendre l'état de la maladie pire qu'auparavant. Nous croyons donc qu'il ſeroit plus ſage de ne jamais prendre ſur ſoi d'adminiſtrer cette eſpece de remedes & d'appeller un Médecin, dans des cas qui paroiſſent auſſi délicats.

du *miel*, auxquels on ajoutera un peu de *vinaigre*, ou de la *gelée de groſeilles*.

Il arrive ſouvent que le malade ne va pas à la ſelle pendant les huit, ou dix premiers jours de la *petite vérole* : cet accident non-ſeulement échauffe & enflamme le ſang, mais encore les excréments, en ſéjournant trop long-temps dans le corps, deviennent âcres, même *putrides*, & donnent lieu à des ſuites fâcheuſes. Il eſt donc néceſſaire, lorſque le ventre eſt reſſerré, de donner des *lavements émolliens* tous les deux, ou trois jours, pendant toute la maladie ; ils rafraîchiront & ſoulageront ſinguliérement le malade. (V. T. II, n. 1, p. 101 & 241.)

Quand des *pétéchies*, ou des taches pourprées, livides, ou noires ſurviennent & paroiſſent entre les boutons, il faut adminiſtrer le *quinquina* à auſſi grande doſe que l'eſtomac du malade pourra le ſupporter. Pour un enfant :

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 gros,
d'*eau de cannelle ſimple*, 1 once,
de *ſirop d'orange*, ou de *limon*, 2 onces.

Réduiſez le *quinquina* en poudre très-fine ; mettez dans trois onces d'eau commune ; ajoutez l'*eau de cannelle* & le *ſirop* ; *acidulez* cette *mixture* avec quelques

gouttes d'*eſprit de vitriol*; donnez une cuillerée à bouche toutes les heures. On peut preſcrire le même remede à un adulte; mais il faudra qu'il en prenne trois, ou quatre cuillerées toutes les heures. Il ne faut pas uſer légérement de ce remede, mais l'employer auſſi ſouvent que l'eſtomac peut le permettre; car alors il produit preſque toujours les plus heureux effets. Auſſi j'ai vu fréquemment, au moyen du *quinquina* & des *acides*, des *pétéchies* diſparoître, & une *petite vérole*, qui avoit l'aſpect le plus menaçant, pouſſer très-bien, & ſe remplir d'une matiere de bonne qualité.

Dans ce cas la boiſſon du malade doit être fortifiante: tel eſt le bon vin, *acidulé* avec l'*eſprit de vitriol*, le *vinaigre*, le *ſuc de limon*, ou la *gelée de groſeilles*, &c. Les aliments doivent conſiſter en *pommes cuites* ou *bouillies*, en *ceriſes* confites, en *prunes* & autres fruits de nature *acide*.

Le *quinquina* & les *acides* ſont néceſſaires, non-ſeulement dans la *petite vérole*, accompagnée de *pétéchies*, ou de *ſymptomes* de *malignité*, ils le ſont encore dans la *petite vérole cryſtalline*, dans laquelle le *pus*, ou la matiere des bou-

tons est sans consistance, & n'est point préparé convenablement. Car le *quinquina* paroît posséder la vertu singuliere d'aider la nature dans la préparation du *pus*, ou de ce qu'on appelle la matiere louable de la *petite vérole*; conséquemment il ne peut qu'être utile dans cette maladie & dans celles dont la *crise* dépend d'une *suppuration*. J'ai souvent observé dans les *petites vérolés*, dont les boutons étoient affaissés, & pleins d'une matiere claire, transparente, & qui paroissoient vouloir devenir *confluents*, que l'usage du *quinquina*, *acidulé* comme ci-dessus, changeoit avantageusement la couleur & la consistance du *pus*, & produisoit les plus heureux effets.

Lorsque les boutons s'affaissent subitement, ou, comme disent les bonnes femmes, que la *petite vérole* rentre, avant que la matiere soit parvenue à sa maturité, le danger est très-grand. Cet accident est souvent (ce qu'il est très-important de remarquer,) l'effet d'un *régime* échauffant, ou de *remedes* qui ont fait sortir la matiere avant qu'elle ait été préparée convenablement. On doit alors appliquer promptement les *vésicatoires* aux poignets & aux chevilles des pieds, & soutenir les for-

ces du malade avec des *cordiaux* (1).

On a vu quelquefois des effets ſurprenants de la ſaignée, pour faire reparoître des boutons affaiſſés. Mais cette opération demande que l'on ſache exactement connoître, quand elle convient, ou juſqu'à quel point le malade peut la ſupporter. Cependant il faut toujours appliquer des *cataplaſmes* aux pieds & aux mains, comme ayant la vertu d'exciter un gonflement dans ces parties, &

(1) Les *véſicatoires* ſont parfaitement indiqués dans cette circonſtance : cependant ſi cet accident étoit accompagné d'aſſoupiſſement, cauſé par la force de la fievre & la *turgeſcence* des vaiſſeaux, ils ſeroient dangereux ; car, comme nous l'avons fait voir (note 1, page 171,) l'effet des *véſicatoires* eſt d'irriter & de produire de la chaleur ; ſans quoi ils ne pourroient point amener à *ſuppuration* la partie ſur laquelle ils ſont appliqués. Or ils ne peuvent irriter ſans augmenter la *fievre* & l'*inflammation* ; *ſymptomes* auxquels tiennent les accidents que l'on cherche à éloigner pour le moment. Les *véſicatoires* diminuent encore la quantité des *urines* ; & quelquefois en cauſent la ſuppreſſion, dont il faut au contraire augmenter le cours, comme vient de le dire l'Auteur ; enfin ces *véſicatoires* rendent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il faut les calmer, &c.

Les *véſicatoires* ne ſont donc indiqués, dans les cas de l'affaiſſement des boutons, que lorſque cet accident eſt accompagné d'un *pouls fréquent* & *foible*, que la peau eſt ſeche, que l'oppreſſion ſurvient, avec l'inquiétude & le délire ; ce qui annonce ordinairement le tranſport de la matiere ſur la *poitrine*.

par ce moyen rappeller les humeurs vers les extrêmités (1).

La période la plus dangereuſe de la *petite vérole*, eſt celle de la *fievre ſecondaire* : elle commence, en général, quand les boutons du viſage noirciſſent, ou changent de couleur ; & la plupart de ceux qui ſont emportés par la *petite vérole*, le ſont pendant cette fievre.

Dans cette période, la nature cherche à ſoulager le malade par des *cours de ventre* ; & on ne doit, par aucune eſpece de raiſon, contrarier ſes efforts de ce côté-là ; il faut, au contraire, les favoriſer. On travaillera donc à lui procurer des *ſelles*, & à ſoutenir ſes forces par des aliments & des boiſſons *rafraîchiſſants*, *délayants* & *fortifiants*. (La *ſalivation* eſt encore une évacuation aſſez ordinaire dans la *petite vérole*, ſurtout aux adultes, pour ne pas la paſ-

---

(1) En général, l'affaiſſement des *puſtules*, ou même le ralentiſſement de l'*éruption*, ſont des cas très-graves, qui peuvent dépendre de cauſes très-différentes, & qu'il n'eſt donné qu'à l'expérience de pouvoir dévoiler.

Nous conſeillons donc, dans ces circonſtances, de ne pas perdre le temps à vouloir ſoi-même rappeller la nature à ſon opération, mais de faire venir ſur le champ un Médecin, aux avis duquel on s'en rapportera entiérement.

ſer ſous ſilence, & on ne doit pas plus travailler à l'arrêter que les *cours de ventre*; on doit, au contraire, chercher à l'entretenir par les mêmes moyens) (1).

(1) C'eſt ſur-tout dans cette période qu'il faut employer les *acides*, même les *acides minéraux*; c'eſt la pratique des DE HALLER, des LIEUTAUD, des TISSOT. Les *eſprits acides*, dit ce dernier, ont la vertu de faire couler les *urines* & la *ſalive*, d'arrêter la *pourriture* & d'appaiſer la violence de la chaleur, ſelon les expreſſions de SYDENHAM. M. DE HALLER, en parlant d'une *épidémie*, qui regna à Berne, & dont le caractere de *putréfaction* exigeoit l'uſage des *acides*, dit : » Le neuvieme jour au ſoir, je fis mettre de l'*eſprit de vitriol* dans la boiſſon, pour prévenir la *putréfaction* & la *fievre ſecondaire* : le dixieme jour, les *puſtules*, qui étoient de la même nature, [c'eſt-à-dire, noires,] commencerent à jaunir, après une doſe aſſez forte d'*acide*, l'appétit revint quelque peu. «

Une petite fille de ſix ans, éprouvoit, depuis deux jours, des douleurs horribles dans les reins, dans le dos, dans le ventre & dans la tête; elles étoient accompagnées d'une *fievre* violente. Les parents gorgeoient cet enfant de vin, de *ſucre* & de bouillons de viande, parce qu'elle refuſoit de manger : leur intention étoit de prévenir la *petite vérole*, dont un autre enfant étoit attaqué, dans la même maiſon. Mais ce traitement, bien loin de diminuer les *ſymptomes*, en augmenta la violence. On m'appella; je la trouvai telle que je viens de dire. Je venois d'éprouver les bons effets des *acides* dans la *fievre ſecondaire* d'une autre *petite vérole*; je crus devoir les employer dans la *fievre éruptive* de celle-ci : je preſcrivis des *lavements*, des *bains de pieds*, & une *tiſane* faite avec deux onces de *ſirop de violette* & deux gros d'eſ-

Si à l'approche de la fievre ſecondaire, le *pouls* eſt très-*vîte*, très-*dur* & très-*fort*; ſi la chaleur eſt conſidérable; ſi la *reſpiration* eſt laborieuſe, & qu'on obſerve d'autres *ſymptomes* de l'*inflammation de poitrine*, il faut ſur le champ ſaigner le malade, en réglant la quantité de ſang qu'on lui tirera, ſur ſon âge, ſur ſes forces & ſur l'urgence des *ſymptomes*.

Mais ſi, dans la *fievre ſecondaire*, le malade eſt ſujet à des foibleſſes; ſi les *puſtules* deviennent ſubitement pâles; ſi les extrémités ſont froides, il faut appliquer les *véſicatoires*, & ſoutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Le vin & même les liqueurs ſpiritueuſes, ont quelquefois été donnés, dans ces cas, avec des ſuccès étonnants.

Comme la *fievre ſecondaire* eſt due,

---

prit de vitriol délayé dans une pinte d'eau. Le calme ſe rétablit peu à peu, & les boutons parurent le lendemain. La *petite vérole* fut *confluente*: je n'interrompis point les *acides*; je donnois, tantôt le *vinaigre*, & tantôt l'*eſprit de vitriol*, augmentant ou diminuant les doſes, ſelon les circonſtances. Enfin elle en prit juſqu'à la parfaite maturité des boutons, qui arriva le quatorzieme jour, à l'ordinaire. Cette *petite vérole*, qui s'annonça ſous l'aſpect le plus effrayant, & qui fut tellement *confluente*, que les boutons du viſage ne formoient plus qu'une ſeule croute, n'exigea pas d'autres *remedes*, & ſa marche fut celle d'une *petite vérole diſcrete*.

en grande partie, pour ne pas dire entiérement, à la réſorbtion de la matiere de la *petite vérole*, il paroîtroit raiſonnable d'ouvrir les *puſtules* auſſi-tôt qu'elles ſont mures. On tient tous les jours cette conduite à l'égard des *phlegmons*, ou *abcès* qui tendent à la *ſuppuration* : on ne voit pas pourquoi elle ne conviendroit pas à l'égard des boutons de la *petite vérole*. Nous penſons, au contraire, que c'eſt toujours un moyen de faire tomber la *fievre ſecondaire*, & ſouvent de la prévenir abſolument.

Il faut ouvrir les boutons quand ils commencent à jaunir. Rien de plus ſimple que cette opération. On coupe la pointe des boutons avec des ciſeaux, ou on les perce avec une aiguille, & on eſſuie le *pus* avec un peu de *charpie* ſeche. On commence par les *puſtules* du viſage, parce que ce ſont celles qui muriſſent les premieres ; on paſſe enſuite aux autres, à meſure qu'elles arrivent à l'état de maturité. Elles ſe rempliſſent en général une ſeconde fois, & même une troiſieme : on répétera donc l'opération, ou plutôt on continuera d'ouvrir les boutons, tant qu'ils paroîtront contenir du *pus*.

Si une opération ſi naturelle, a été

négligée jusqu'ici, nous croyons qu'il n'en faut accuser que la tendresse mal-entendue des peres & meres : ils croient qu'elle doit causer beaucoup de douleurs aux enfants ; & d'après cette erreur, ils aiment mieux les voir mourir, que de les faire souffrir. Cette opinion est absolument sans fondement. J'ai souvent ouvert des boutons, n'étant pas vu du malade, sans qu'il ait donné le moindre signe de douleur. Mais supposé qu'elle soit légérement douloureuse, ce petit inconvénient devroit être à peine compté, en comparaison des avantages qu'on retire de cette opération (1).

Non-seulement l'ouverture des boutons prévient la réforbtion de la matiere de la *petite vérole* dans le sang, mais

---

(1) La méthode que M. BUCHAN propose, est d'autant mieux fondée, que c'est une pratique générale dans l'Indostan. Là, les Bramines, qui traitent communément les naturels du pays qui ont la *petite vérole*, & qui, réguliérement dans le printemps, inoculent ; ces Bramines, dis-je, ont une *épine*, d'un bois particulier & uniquement destiné à piquer les boutons de la *petite vérole*, & à en faire sortir le *pus*. Ils pratiquent cette méthode avec le plus grand succès, ayant une dextérité particuliere pour faire cette opération en peu de temps, quoique le malade ait un grand nombre de boutons. [Voyez le *Traité Anglois* de M. HOLWELL, *sur la maniere d'inoculer dans le Bengale.*]

encore elle diminue la tenſion de la peau, & par ce moyen ſoulage ſinguliérement le malade. Elle empêche, en outre, qu'il ne ſoit marqué; & cet avantage n'eſt pas le moins important. La matiere, en ſéjournant long-temps dans les *puſtules*, corrode, par ſon âcreté, la peau délicate du viſage; auſſi en voit-on qui ſont tellement défigurés, qu'ils ont à peine figure humaine (*a*).

Après que les boutons ſont deſſéchés & les croutes tombées, il eſt, en général, néceſſaire de purger le malade (1).

(*a*) Quoique cette opération ne puiſſe jamais nuire, cependant elle n'eſt néceſſaire que lorſque le malade a une grande quantité de boutons, ou lorſque la matiere qu'ils contiennent eſt ſi âcre, qu'elle donne lieu de craindre des ſuites dangereuſes, ſi elle vient à être reſorbée ou à rentrer dans la maſſe du ſang.

(1) Lorſqu'on ne peut pas employer l'opération que l'Auteur vient de conſeiller, par l'oppoſition qu'on y trouve, ſoit de la part des parents, quand les malades ſont des enfants, ſoit de la part de ces mêmes malades, lorſqu'ils ſont plus âgés, la purgation peut alors y ſuppléer en partie. Il faut, dans ce cas, l'adminiſtrer beaucoup plutôt que ne le preſcrit ici M. BUCHAN. Je l'ai employé avec ſuccès, à l'exemple de M. TISSOT, dès que la *fievre de ſuppuration* commence à ſe manifeſter. Une once de *manne* pour les enfants, deux onces pour les adultes, ſuffiſent, en général, pour procurer dans ce temps, c'eſt-à-dire, le neuvieme jour de la maladie, trois, quatre ou cinq *ſelles*.

Si cependant on lui a tenu le ventre libre pendant tout le cours de la maladie ; si le *lait de beurre* & les autres boissons délayantes lui ont été donnés abondamment, après le huitieme jour de la *petite vérole*, la purgation devient moins nécessaire : cependant on ne doit jamais s'en passer entiérement.

On purge les petits enfants avec des *pruneaux*, dans lesquels on fait infuser un peu de *séné* & de *rhubarbe*, que l'on adoucit avec du sucre ; on leur en donne

---

On continue la même dose les deux jours suivants.

Quand même on parviendroit à faire l'opération utile dont il est question, il ne faudroit pas pour cela s'interdire la purgation, dans le temps que je viens d'indiquer. J'ai traité deux *petites véroles* de suite, dont furent attaquées deux sœurs encore enfants. J'ouvris les boutons à toutes deux, & je les ouvris à trois reprises différentes, dans presque toute l'étendue du corps. Je commençai à purger la premiere dès que les boutons commencerent à jaunir, & elle guérit promptement ; pour la seconde, qui avoit gagné la maladie de celle-là, des circonstances indépendantes d'elle, mais dépendantes des personnes qui la soignoient, m'empêcherent de suivre cette méthode. Je ne la purgeai que quand les boutons furent secs, & il lui survint plus de trente *abcès*, dont un sur le bras, qui fut plus de trois mois à guérir. La quantité de *pus* que donnerent ces *abcès*, feroit effectivement croire, comme l'a dit M. Tissot, que dans cette maladie, tout le sang semble se changer en matiere *purulente*.

à petites doſes, juſqu'à ce qu'ils évacuent. Ceux qui ſont plus âgés, doivent prendre des purgations un peu plus fortes. On donne, par exemple, aux enfants de cinq, ſix ans, huit, ou dix grains d'excellente *rhubarbe* en poudre le ſoir; & le lendemain matin on leur donne quatre, ou cinq grains de *jalap*, auſſi en poudre. Et pour en faciliter l'effet & emporter la médecine, on leur donnera du bouillon, ou de l'eau de *gruau* : on répétera cette eſpece de purgation trois, ou quatre fois, à cinq, ou ſix jours d'intervalle l'un de l'autre. Pour les enfants encore plus âgés & pour les adultes, on augmentera la doſe de ces *purgatifs* dans la proportion de leur âge & de leur conſtitution; on les leur donnera ſous les mêmes formes & dans les mêmes temps.

Quand il ſurvient des *abcès* à la ſuite de la *petite vérole*, comme cela n'eſt que trop ordinaire, il faut les amener à *ſuppuration*, le plus promptement poſſible, par le moyen des *cataplaſmes maturatifs*; & après qu'ils ſont ouverts, ſoit naturellement, ſoit par l'opération, il faut purger. Le *quinquina* & le *lait* ſont, dans ce cas, très-avantageux : s'il ſurvient de la toux, de la difficulté de reſpirer & d'autres *ſymptomes* de la *pulmonie*, il

faut transporter le malade dans un bon air, le mettre au *lait d'âneſſe*, & lui ordonner un exercice proportionné à ſes forces. (Voyez ſur cet objet le Chapitre VII, qui traite de la *pulmonie.*) (1)

---

(1) La *petite vérole* donne très-ſouvent lieu à deux accidents, dont l'Auteur ne parle pas, à l'*inflammation de la gorge*, qui ôte ſouvent la facilité d'avaler, & au gonflement des paupieres, quelquefois accompagné d'*inflammation :* ces accidents ont preſque toujours lieu dans celles de ces maladies que l'on traite par les *remedes* échauffants. Je les ai toujours rencontrés chez les malades pour leſquels je n'ai été appellé que le jour ou le lendemain de l'*éruption*, & que les parents avoient juſques-là traité à leur maniere, c'eſt-à-dire, avec du vin, du *ſucre*, des bouillons de viande, de l'eau de *lentille* & de la *cannelle*, &c. les *gargariſmes acidulés* ont bientôt calmé l'*inflammation de la gorge :* & ſi l'on ſuit le *régime* rafraîchiſſant preſcrit ci-deſſus, on eſt sûr de ne plus la voir reparoître.

Quant aux yeux, qu'il n'eſt pas rare de voir tellement gonflés, enflammés, tuméfiés, que les paupieres ſont ſouvent collées enſemble pendant tout le temps de l'*éruption* & de la *ſuppuration*, accident qui va quelquefois juſqu'à défigurer ces organes, intéreſſer la vue, & même juſqu'à faire tomber les yeux en *gangrene ;* quand les *ſymptomes* ſont déja très-graves, il faut appliquer ſur chaque œil un *cataplaſme* de mie de pain & de *lait*, que l'on renouvelle toutes les quatre heures, & que l'on continue juſqu'à ce que les paupieres ſoient aſſez détendues pour pouvoir s'ouvrir. Il faut en même-temps ordonner au malade une *diete* très-légere. Si les paupieres, étant ouvertes, on apperçoit des *puſtules* ſur la *cornée*,

§. II.

De l'Inoculation.

Quoiqu'il n'y ait point de maladies qui, après qu'elles ſont déclarées, ſe jouent plus des reſſources de la médecine que la *petite vérole*; cependant il n'y en a pas dans laquelle on puiſſe d'avance, comme dans celle-ci, prévenir preſqu'entiérement le danger, par une pratique fort ſimple, c'eſt-à-dire, par l'*inoculation.*

Cette découverte ſalutaire n'eſt connue en Europe, que depuis un demi-ſiecle; mais, ſemblable à la plupart des découvertes utiles, elle n'a fait, juſqu'à préſent, que des progrès très-lents. Nous

---

ou une *tumeur* blanche, il faut réitérer les *cataplaſmes* juſqu'à ce que toutes ces parties aient *ſuppuré.* Alors on met de ſimples *compreſſes* ſur les yeux, après les avoir trempées dans une *infuſion* de fleurs de *camomille* & de *ſureau.*

Un moyen bien ſimple de prévenir ces accidents, & qui m'a toujours réuſſi, c'eſt contre l'*inflammation de la gorge*, d'employer, dès les commencements de ſa maladie, la *diete rafraîchiſſante*; & contre la tuméfaction des paupieres, de les faire étuver ſans ceſſe, dans la journée, avec un linge trempé dans une *mixture* tiede d'eau & de *lait*, ou d'y appliquer de petites tranches de lard bien frais; moyens qu'on emploiera, dès l'inſtant que l'on s'appercevra du gonflement des paupieres.

devons cependant avouer, à la gloire de la Nation, que l'*inoculation* a reçu ici un accueil plus favorable que chez aucun de nos voisins; mais elle est encore bien loin d'être pratiquée universellement; & nous devons craindre qu'elle ne le soit jamais, tant qu'elle continuera à n'être exercée que par les Membres de la Faculté.

Une découverte quelconque ne peut devenir généralement utile, tant qu'elle n'est connue & pratiquée que par un petit nombre de personnes. Si l'*inoculation* de la *petite vérole* avoit été introduite dans nos contrées, plutôt comme une chose de mode, que comme une découverte de Médecine, & si elle avoit été pratiquée par le même genre de personnes, que ceux qui l'exercent dans les Pays d'où elle nous est venue, il y auroit long-temps qu'elle seroit universelle (1). Les craintes, les jalousies, les

---

(1) En effet nous voyons, par l'histoire de cette opération salutaire, qu'elle n'a été introduite ou renouvellée dans les pays où elle est actuellement connue, que par des personnes qui n'étoient rien moins que Médecins. A Constantinople, ce sont deux femmes Grecques qui inoculent très-heureusement plusieurs milliers de personnes; dans le Bengale, ce sont les Bramines ou les Prêtres de ces contrées; en Amérique, sur les bords

préjugés & les intérêts opposés des Membres de la Faculté, forment & formeront toujours des obstacles insurmontables aux progrès d'une découverte salutaire, de quelque nature qu'elle soit. Delà la pratique de l'*inoculation* n'est devenue, en quelque façon, générale, même en Angleterre, que lorsqu'elle a été pratiquée par des gens qui n'étoient pas Médecins: ceux-ci en ont non-seulement rendu la pratique beaucoup plus générale, mais encore plus sure; & en agissant avec plus de liberté que les Praticiens de profession, ils leur ont appris que le plus grand danger du malade ne vient pas du défaut de soin & d'attention, mais, au contraire, de l'excès de l'un & de l'autre.

Il faut être bien peu au fait de ces matieres, pour imputer les succès des *inoculations* modernes, à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le

---

de la riviere des Amazones, c'est un Carme, Missionnaire; à Rionégro, c'est un autre Missionnaire; dans la Colonie Portugaise du Pérou, c'est un Chirurgien; en Pensilvanie, c'est un Gentilhomme qui inocule avec le plus grand succès ses Esclaves; en Angleterre, SUTTON, fameux par plus de vingt mille *inoculations* toutes heureuses, étoit à peine Chirurgien. [Voyez les *Mémoires & Lettres* de M. LA CONDAMINE, & le *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole*, par M. POWER, 1769.]

malade, & de communiquer la maladie. Il eſt vrai que quelques-uns d'entr'eux, pour envahir toute la pratique de cet utile *préſervatif*, prétendent avoir des ſecrets extraordinaires & infaillibles, pour préparer les perſonnes qu'on doit inoculer ; mais ces prétentions ne ſont faites que pour en impoſer à l'ignorance crédule & aveugle. Il ne faut que du ſens commun & de la prudence, pour ſavoir choiſir le ſujet & conduire l'opération, & les gens ſages & ſenſés peuvent inoculer leurs enfants, toutes les fois qu'ils le trouveront convenable, à condition pourtant que le ſujet ſoit en bonne ſanté.

Il eſt eſſentiel de remarquer que le ſentiment que j'expoſe ici, n'eſt pas le réſultat de la théorie, mais uniquement de l'obſervation. Car quoique peu de Médecins aient eu plus d'occaſions que moi de tenter, dans l'*inoculation*, toutes les méthodes connues, le ſuccès de cette opération m'a toujours paru ſi peu dépendre de ces circonſtances, (auxquelles on attache tant d'importance,) je veux dire de la préparation & de l'inſertion, par telle, ou telle méthode, que depuis pluſieurs années j'ai fait faire cette opération par les peres & meres, par les nourrices, & que j'ai trouvé que ma

méthode réuſſiſſoit auſſi-bien que les autres, ſans toutefois en avoir la plupart des inconvénients (*a*).

On peut inoculer la *petite vérole* de

(*a*) Une circonſtance critique, comme il n'en arrive que trop ſouvent, m'a conduit à choiſir cette méthode. La voici. Un homme qui venoit de perdre tous ſes enfants, à l'exception d'un ſeul, par la *petite vérole*, ſe détermina à faire inoculer celui qui lui reſtoit. Il me fit part de ſon intention, & me pria de perſuader la mere & la grand'mere de cet enfant des avantages de l'*inoculation*. Mais ce fut la choſe impoſſible; elles ne furent point perſuadées : leurs craintes furent plus fortes que jamais, & elles reſterent convaincues de ſes déſavantages. Cependant je ne pouvois *inoculer* cet enfant ſans avoir leur conſentement; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais *inoculer* ſans la participation des perſonnes intéreſſées. Voici le parti que je pris. Je conſeillai au pere de donner une ou deux doſes de *rhubarbe* à ſon fils, d'aller enſuite chez un malade attaqué d'une *petite vérole bénigne*, de lui ouvrir deux ou trois boutons, d'en recevoir la matiere ſur un peu de coton; auſſi-tôt qu'il ſeroit revenu chez lui, de tirer ſon fils à part, de lui faire ſur le bras une légere égratignure avec une épingle; de frotter la peau égratignée avec le coton imbibé de la matiere de la *petite vérole*, & de ne pas s'en occuper davantage. Tout fut ponctuellement exécuté. La *petite vérole* parut au bout du temps ordinaire : elle parcourut toutes les périodes avec régularité; & la maladie fut ſi bénigne, ſi douce, que le petit malade ne fut pas obligé d'être une ſeule heure dans ſon lit. Nous n'avons pas d'exemple, que la *petite vérole inoculée* ait ſuivi une marche auſſi naturelle que chez cet enfant, juſqu'au parfait rétabliſſement du malade.

bien des manieres différentes, avec un égal succès. En Turquie, d'où nous eſt venue l'*inoculation*, les femmes communiquent la *petite vérole* aux enfants, en faiſant une petite ouverture ſur la peau avec une aiguille, & en introduiſant dans la plaie un peu de la matiere priſe d'un bouton mûr. Sur les côtes de Barbarie, on introduit dans la peau, entre le pouce & le doigt index, au moyen d'une aiguille, un fil imbibé de la matiere : & dans d'autres régions de cette même Barbarie, pour inoculer, on ſe borne à frotter la partie qui eſt entre le pouce & le doigt index, ou toute autre partie du corps, avec de la matiere de la *petite vérole*. Cette méthode de frotter quelque partie de la peau avec la matiere de la *petite vérole*, eſt connue dans beaucoup d'endroits en Aſie & en Europe, auſſi-bien qu'en Barbarie ; c'eſt ce qu'on appelle *acheter la petite vérole*.

La méthode actuelle d'inoculer en Angleterre, eſt de faire deux, ou trois inciſions au bras preſqu'horizontales, & tellement ſuperficielles, qu'elles n'aillent pas au-delà de la peau. On fait ces inciſions avec une lancette, qui eſt chargée d'une petite quantité de la matiere

priſe d'un bouton en maturité : enſuite on referme ces petites plaies, & on les laiſſe ſans autre appareil. Quelques-uns emploient une lancette couverte de la matiere de la *petite vérole* ſeche ; mais cette méthode eſt moins certaine ; elle manque ſouvent, & on ne doit jamais l'employer que lorſqu'on ne peut ſe procurer de la matiere fraîche. Quand on y eſt forcé, il faut humecter la matiere, en préſentant la lancette, pendant quelque temps, à la vapeur d'eau chaude. Dans la réalité, il ſuffit d'appliquer de la matiere fraîche ſur la peau un aſſez long temps, pour inoculer, ou communiquer la *petite vérole*, ſans avoir beſoin de faire aucune plaie. Ainſi qu'on prenne un petit bout de fil, d'un demi-pouce de long, imbibé de cette matiere ; qu'on le poſe immédiatement ſur le bras, dans la partie moyenne, entre le coude & l'épaule ; qu'on le couvre d'un morceau d'*emplâtre contentif* ordinaire, & qu'on laiſſe le tout pendant huit à dix jours, ce moyen ne manquera pas de communiquer la maladie. Nous ne faiſons mention de cette méthode, que parce qu'en général la plupart des perſonnes craignent les plaies ; & il y a lieu de croire que plus l'opération ſera facile à pratiquer,

plus il y aura d'eſpérance qu'elle devienne générale.

Il y en a qui s'imaginent que l'écoulement de la matiere, auquel on donne lieu par la plaie réſultante des inciſions, diminue la quantité des boutons & par-là devient avantageux. Mais il n'y a pas grand fond à faire ſur cette conjecture; il y a même quelque choſe de plus, c'eſt que les plaies profondes *s'ulcerent* ſouvent, & deviennent incommodes & fâcheuſes.

Nous ne voyons pas que l'*inoculation* ſoit conſidérée comme une pratique de Médecine, dans les pays d'où nous l'avons reçue. En Turquie, ce ſont les femmes qui l'exercent; & dans les Indes orientales, ce ſont les Bramines, ou les Prêtres. Dans nos contrées, cette opération eſt encore dans l'enfance; mais nous eſpérons qu'elle deviendra bientôt aſſez familiere, pour que les peres & meres ne faſſent pas plus de difficulté d'inoculer eux-mêmes leurs enfants, qu'ils en font actuellement de leur donner des *purgations.*

De tous les états, aucun ne peut avoir l'avantage, comme le Clergé, de rendre la pratique de l'*inoculation* univerſelle. La plus grande oppoſition qu'elle éprou-

ve, vient toujours de quelques ſcrupules de conſcience; les Prêtres ſeuls ſont en pouvoir de les détruire. (1) Auſſi nous

(1) Nous voudrions pouvoir produire des exemples d'Eccléſiaſtiques en France, qui euſſent inoculé ou favoriſé l'*inoculation*. Il n'en exiſte pas, que nous ſachions. Nous ne poſſédons qu'une Conſultation de neuf des plus fameux Docteurs de Sorbone, en faveur des expériences de l'*inoculation*, que M. COSTE, Médecin François, ſe propoſoit de faire à Paris en 1723. Cette Conſultation eſt inſérée dans une Lettre de ce Médecin à M. DODART, alors premier Médecin du Roi. Mais les Eccléſiaſtiques étrangers nous fourniſſent pluſieurs de ces exemples. Nous avons déja cité [note précédente,] ceux des Miſſionnaires des bords de la riviere des Amazones & de Rio-négro. Pluſieurs Théologiens Italiens ont donné des Conſultations en faveur de cette opération; des Inquiſiteurs ont approuvé des Traités ſur l'*inoculation*. En Angleterre, les Docteurs SOMI & DODDRIGE ont écrit ſur cette matiere: le célebre Evêque de Worceſter a prononcé un Sermon ſur ſon utilité; & en Hollande, M. CHAIS a répondu, dans ſon *Eſſai apologétique*, de la maniere la plus ſolide & la plus ſatisfaiſante, à cette objection tant de fois rebattue par les Miniſtres de la Religion, que *c'eſt uſurper les droits de la Divinité, que de donner une maladie à celui qui ne l'a pas, ou d'entreprendre d'y ſouſtraire celui qui, dans l'ordre de la Providence, y étoit naturellement deſtiné.*

Ces autorités, toutes du plus grand poids, quoique quelques-unes d'entre elles ſoient fournies par des Théologiens Proteſtants, parce qu'ils ne different point avec nous ſur les principes de la morale, & que leurs opinions ſur la prédeſtination abſolue donnent encore plus de force à leurs déciſions; ces autorités, dis-je, devroient animer

leur recommandons non-seulement de travailler à combattre les objections, ou

---

le zele de nos Pasteurs, patriotes & amis de l'humanité. Elles devroient les porter à faire sentir à ceux qui sont confiés à leurs soins, ces vérités : que la confiance, dans la Providence, ne nous dispense pas de nous garantir des maux que nous prévoyons, quand on sait, par expérience, qu'on peut les prévenir : que si l'*inoculation*, comme cette même expérience le prouve, est un moyen de se préserver des accidents funestes de la *petite vérole*, la Providence ne nous l'offre, comme remede, que pour que nous en fassions usage : que s'il n'en étoit pas ainsi, tous les *préservatifs*, tous les *remedes de précautions* seroient désormais illicites ; que s'il n'en étoit pas ainsi, il ne nous seroit plus permis de fuir le danger qui nous menace ; il faudroit que nous nous laissassions engloutir par les inondations, dévorer par les flammes, ravager par la *peste*, à l'imitation des Turcs, qui, de peur de contrarier les vues de la Providence, périssent par milliers dans les temps de *peste*, si commune à Constantinople, tandis qu'ils voient les Francs établis au milieu d'eux, s'en préserver, en se renfermant eux & leurs familles.

C'est, dit M. DE LA CONDAMINE, aux Facultés de Théologie & de Médecine, &c. c'est aux Académies, c'est aux Chefs de la Magistrature, aux Savants, aux Gens de Lettres, qu'il appartient de bannir des scrupules fomentés par l'ignorance, & de faire sentir aux peuples que son utilité propre, que la charité chrétienne, que le bien de l'Etat, que la conservation des hommes sont intéressés à l'établissement de l'*inoculation*. Quand il s'agit du bien public, il est du devoir de la partie pensante de la Nation, d'éclairer ceux qui sont susceptibles de lumieres, & d'entraîner, par le poids de l'autorité, cette foule sur qui l'évidence n'a point de prise. [Premier Mémoire sur l'*inoculation*.]

les ſcrupules de Religion, qui en impoſent aux eſprits foibles, relativement à cette opération, mais encore de la faire enviſager comme un devoir, & de faire ſentir le danger qu'il y a de ne pas faire uſage d'un moyen que la Providence nous donne, de conſerver la vie de nos deſcendants. Certainement ceux qui négligent d'employer les ſecours qui peuvent conſerver la vie de leurs enfants, ſont auſſi coupables que ceux qui les aſſaſſinent; & je ſouhaiterois bien que cette matiere fût mûrement peſée. Il n'y a perſonne qui ſoit plus diſpoſée que moi, à avoir de l'indulgence pour les foibleſſes humaines, ou les préjugés de Religion; cependant je ne puis m'empêcher de recommander, comme une choſe de la plus grande importance, aux peres & aux meres, de conſidérer qu'ils ſont fort coupables envers leurs enfants, quand ils négligent de leur communiquer la *petite vérole* dans les premieres années de leur vie.

Le Docteur M'KENZIE, dans ſon *Hiſtoire de la ſanté*, a peint, d'une maniere à ne rien laiſſer à déſirer, les avantages multipliés de l'*inoculation* de la *petite vérole* (*a*). Nous nous contenterons

(*a*) » Les dangers qui accompagnent la *petite*

d'ajouter, à ce qu'il a dit à ce ſujet, que ceux qui n'ont pas eu la *petite vé-*

„ *vérole*, gagnée par la *contagion*, dit cet Auteur, „ ami de l'humanité, ſont ſans nombre, & l'*ino-* „ *culation* les prévient tous. La *petite vérole na-* „ *turelle* peut affoiblir & détruire un corps qui „ n'eſt pas diſpoſé à la recevoir; elle peut atta- „ quer dans une ſaiſon, ou trop chaude, ou trop „ froide; elle peut être gagnée d'une *petite vé-* „ *role* du plus mauvais caractere: on peut en être „ attaqué inopinément, par exemple, lorſqu'une „ eſpece dangereuſe eſt introduite imprudem- „ ment dans une place maritime; elle peut nous „ ſurprendre auſſi-tôt après un excès de débau- „ che, d'intempérance ou des plaiſirs de l'amour; „ elle peut encore nous ſurprendre après des veil- „ les indiſpenſables, des travaux forcés, des „ voyages néceſſaires. Eſt-ce donc un ſi petit „ avantage, que toutes ces circonſtances malheu- „ reuſes puiſſent être prévenues par l'*inoculation?* „ Par l'*inoculation*, nombre de perſonnes ſont „ préſervées de la laïdeur, auſſi-bien que de la „ mort. Dans la *petite vérole naturelle*, combien „ de belles perſonnes ſont défigurées! combien „ de tempéraments forts & robuſtes ſont ruinés, „ tandis que l'*inoculation* n'a preſque jamais laiſ- „ ſé de marques, de traces, quelque nombreux „ que ſoient les boutons du viſage, quelqu'ef- „ frayants que ſoient les *ſymptomes!* La plupart „ des douleurs, ſi cuiſantes dans la *petite vérole* „ *naturelle*, ſont très-rares dans l'*inoculation*. „ L'*inoculation* ne prévient-elle pas les terreurs „ inexprimables qui tourmentent ſans ceſſe les „ perſonnes qui n'ont point eu la *petite vérole*, & „ qui, dans des *épidémies*, dépeuplent des villa- „ ges entiers, ravagent, ruinent des villes com- „ merçantes, & portent la déſolation dans toute „ une Province? Ces terreurs ſuſpendent ſouvent „ les fonctions de la Juſtice. On la voit reculer „ ſes ſeſſions ou ſes aſſiſes pendant que la *petite*

role, dans les premieres années de leur vie, ſont non-ſeulement malheureux par la crainte continuelle qu'ils ont de l'avoir un jour, mais encore incapables, en quelque ſorte, de pratiquer aucun de la plupart des emplois utiles & importants. Peu de gens aiment à prendre des domeſtiques qui n'ont pas eu la *petite vérole*; à plus forte raiſon d'acheter des eſclaves, qui peuvent un jour mourir de cette maladie. Combien un Médecin, un Chirurgien, qui n'ont pas eu la *petite vérole*, ne s'expoſent-ils pas, en traitant cette maladie! Combien ſont à

„ *vérole* fait ſes ravages. Les témoins, les jurés „ ne paroiſſent point, & par une ſuite néceſſaire „ de l'abſence des Chefs, les premiers Juges & „ les Juges ordinaires ne ſont point accompa- „ gnés de ce cortege, de cet éclat que leur attire „ le reſpect dû à leur place & à leur mérite. L'*i-* „ *noculation* n'empêchera-t-elle pas également „ que nos braves ſoldats ne ſoient attaqués de la „ *petite vérole*, ſur les vaiſſeaux où ils peuvent „ répandre la *contagion* parmi tous ceux de l'é- „ quipage, qui n'ont pas eu cette maladie, à la- „ quelle preſque aucun n'a le bonheur d'échap- „ per, qui ſont à demi étouffés par le peu d'air „ qu'ils reſpirent dans leurs cabanes, & qui ne „ ſont que très-peu nourris? Enfin, que l'on jette „ les yeux ſur nos ſoldats attaqués de *petite vé-* „ *role*, dans une marche; il eſt inconcevable à „ quelle miſere extrême ſont réduits ces malheu- „ reux. Ils ſont ſans ſecours, ſans logements, „ ſans aucune commodité; auſſi en périt-il ordi- „ nairement un ſur trois. "

plaindre les femmes qui parviennent à l'âge mûr, ſans avoir eu la *petite vérole!* Une femme enceinte échappe rarement à cette maladie; & ſi un enfant vient à l'avoir, étant allaité par une mere qui ne l'a pas eue, quelle ſcene plus douloureuſe & plus cruelle! Si elle continue de nourrir ſon enfant, c'eſt au riſque de ſa vie; ſi, au contraire, elle le ſevre, il court le plus grand danger d'en mourir. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une tendre mere eſt forcée de quitter ſa maiſon, d'abandonner ſes enfants attaqués de la *petite vérole*, & dans le temps même où ſes ſoins leur ſont les plus néceſſaires! Que ſi l'amour maternel l'emporte ſur ſes craintes, les ſuites en deviennent ſouvent funeſtes. J'ai connu une tendre mere qui avoit un fils à la mamelle, & qui, victimes l'un & l'autre de cette cruelle maladie, ont été mis tous deux dans le même tombeau. Mais ces ſcenes ſont trop effrayantes, pour être ſeulement préſentées. Que les peres & meres, qui ſont obligés de fuir avec leurs enfants, pour éviter la *petite vérole*, ou qui refuſent de les *inoculer* dans l'enfance, conſiderent la ſituation déplorable à laquelle les réduit leur tendreſſe mal-entendue.

Comme la *petite vérole* eſt actuellement devenue une maladie *épidémique* dans preſque toutes les contrées du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus bénigne poſſible. En effet, c'eſt la ſeule maniere de l'anéantir qui ſoit maintenant en notre pouvoir; & duſſé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que ſi l'*inoculation* devenoit univerſelle, elle équivaudroit à peu près à l'extirpation totale de la *petite vérole*. Car peu importe qu'une maladie ſoit déracinée entiérement, ou qu'elle ſoit rendue tellement *bénigne*, qu'elle ne ſoit plus capable de menacer la vie, ou d'altérer la conſtitution, l'un revient à l'autre; & l'on ne peut douter que l'*inoculation* ne procure cet avantage. Le nombre de ceux qui meurent par l'*inoculation*, mérite à peine d'être nommé. Dans la *petite vérole* naturelle, il en meurt ordinairement un ſur quatre, ou ſur cinq: par l'*inoculation*, il n'en meurt pas un ſur mille. Il y a plus, quelques Praticiens peuvent ſe vanter d'en avoir inoculé plus de dix mille, ſans en perdre un ſeul (1).

(1) Voici une objection faite par tout le monde, & qui m'a été répétée, à peu près dans les mê-

J'ai ſouvent déſiré qu'on formât un plan, propre à rendre cette pratique ſa-

---

mes termes, par un homme de beaucoup de mérite, veuf & pere d'une petite fille âgée de trois ans.

*Pourra-t-on jamais perſuader à un pere tendre, de faire une bleſſure à ſon fils unique, de propos délibéré, pour lui communiquer une maladie qu'il n'aura peut-être jamais, & qui peut lui donner la mort? Quelque petit que ſoit le riſque de l'*inoculation, *ne fût-il que d'un ſur mille, ou moindre encore, le pere doit-il y expoſer ſon fils volontairement?*

» Oui, ſans doute, répond M. DE LA CONDAMINE, ſi ce pere veut le préſerver d'un autre » riſque incomparablement plus grand; & ſi le » préjugé n'offuſque pas, dans ce pere, les lumie» res de la raiſon, s'il aime ſon fils d'un amour » éclairé, il ne doit pas balancer à le faire *ino*» *culer.*«

Pour répondre à cette objection, avec tout le détail qu'elle mérite, M. DE LA CONDAMINE commence par établir, que la moitié du genre humain meurt avant d'avoir eu la *petite vérole*, [c'eſt-à-dire, avant la fin de la deuxieme année.] Que de l'autre moitié, ceux qui en ſont exempts, méritent à peine d'être comptés; que de tous ceux qui en ſont attaqués, il en meurt, en général, un ſeptieme, quelquefois un cinquieme; c'eſt-à-dire, tantôt un ſur ſept, tantôt un ſur cinq, & que le plus grand riſque de mourir de l'*inoculation*, eſt évalué, par plus de ſix mille expériences, à un ſur trois cents ſoixante & ſeize.

On obſervera que depuis 1765, qu'a paru le dernier Mémoire pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire de l'*inoculation*, la méthode d'*inoculer* s'eſt perfectionnée au point que le rapport des plus fameux Médecins de toutes les Nations, ſurtout du Nord, prouve ce qu'avance M. BUCHAN, qu'il ne meurt pas un *inoculé* ſur mille.

lutaire univerſelle ; mais je crains bien de ne jamais être aſſez heureux, pour en

---

Nous liſons même dans le *Précis hiſtorique de la nouvelle méthode d'inoculer*, déja cité, [note 1, p. 259,] que cette opération eſt tellement sûre, que quand on voudroit lui attribuer deux accidents arrivés pendant le cours de vingt mille *inoculations*, on trouveroit encore plus de dix mille contre un à parier en faveur de toute perſonne *inoculée*.

M. DE LA CONDAMINE revient enſuite au pere qui balance pour faire *inoculer* ſon fils. C'eſt à lui qu'il adreſſe la parole.

„ Il eſt queſtion, dites-vous, de la vie de votre fils, & vous ne voulez rien haſarder. Vous „ auriez raiſon, ſans doute, ſi la choſe dépendoit de vous ; mais il faut haſarder ici malgré „ vous ; c'eſt en vain que vous vous défendez, „ vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'*inoculer* votre fils, ou de ne pas l'*inoculer*. Voi„ là deux haſards à courir, dont l'un eſt inévita„ ble. En *inoculant* votre fils, contre trois cents „ ſoixante & quinze [contre dix mille] événe„ ments heureux, il en eſt un à redouter ; en ne „ l'*inoculant* pas, il y a plus d'un à parier con„ tre ſept que vous le perdrez ; ce dernier riſque „ eſt de cinquante fois [de huit cents fois] „ plus grand que l'autre. Choiſiſſez maintenant, „ & balancez encore, ſi vous l'oſez. "

Mais, dira-t-on, quel ſeroit le déſeſpoir de ce pere, ſi, malgré des eſpérances ſi flatteuſes, ſon fils venoit à ſuccomber ſous l'épreuve de l'*inoculation* ? Crainte chimérique ! reprend M. DE LA CONDAMINE ; puiſque la *petite vérole inoculée* eſt infiniment moins dangereuſe que la *naturelle*, & ſur-tout puiſque celui qui ne l'auroit jamais eue naturellement, ne la recevra pas par l'*inoculation*. Mais quand ce fils chéri viendroit à mourir, contre toute vraiſemblance, qu'auroit le pere à ſe

voir l'exécution, qui ſeroit ſi utile au genre humain. Il y a ſans doute de grandes difficultés; cependant la choſe n'eſt pas impraticable. Le projet eſt grand, puiſqu'il ne va pas à moins qu'à conſerver la quatrieme partie de l'eſpece humaine. Que ne doit-on pas tenter pour le remplir, & parvenir à un but auſſi déſirable!

Le premier pas à faire pour rendre l'*inoculation* univerſelle, c'eſt d'anéantir les préjugés qui tiennent à la Religion, & qui veulent s'y oppoſer. Comme nous l'avons déja fait obſerver, il n'y a que le

---

reprocher? Tuteur-né de ſon fils, il étoit obligé de choiſir pour ſon pupille, & la prudence a dicté ſon choix. En quoi conſiſte cette prudence, ſi ce n'eſt à peſer les inconvénients & les avantages, à bien juger du plus grand dégré de probabilité? Tandis qu'un inſtinct aveugle retenoit le pere, l'évidence lui crioit; *de deux dangers entre leſquels il faut opter, choiſis le moindre.* Devoit-il, pouvoit-il réſiſter à cette voix? Le ſort a trahi ſon attente; en eſt-il reſponſable? Un autre pere crie à ſon fils: *La terre tremble, la maiſon s'écroule; ſortez; fuyez.....* Le fils ſort, la terre s'entr'ouvre & l'engloutit; ce pere eſt-il coupable? Le nôtre eſt dans le même cas. Si ſa fille étoit morte en couche, ſe reprocheroit-il ſa mort? Il en auroit plus de ſujet. Il pouvoit ſe diſpenſer de la marier; ce n'étoit pas pour ſauver la vie de ſa fille, qu'il l'a livrée au péril de l'accouchement; & cependant il a plus expoſé ſes jours en la mariant, que ceux de ſon fils, en le ſoumettant à l'*inoculation*.

Clergé qui puiſſe y parvenir : il faut que, non-ſeulement il la recommande au peuple comme un devoir, mais encore qu'il la pratique lui-même ſur ſes propres enfants (1). L'exemple ſera toujours plus efficace que le précepte.

Ce qu'il faut faire enſuite, c'eſt de mettre tout le monde dans le cas de pouvoir avoir recours à l'*inoculation*. En conſéquence, nous recommandons à la Faculté d'inoculer *gratis* les enfants des pauvres. Il y auroit de la barbarie à priver, à cauſe de la pauvreté, une partie auſſi conſidérable du genre humain.

Si aucun de ces moyens ne peut avoir lieu, c'eſt à l'Etat de s'en occuper. Tous les Etats ont certainement le pouvoir néceſſaire pour rendre cette pratique générale, & l'étendre au moins auſſi loin que s'étendent leurs Domaines. Nous ne diſons pas qu'ils doivent y forcer par une loi. La voie la plus ſure, ſeroit d'employer, aux frais du public, un certain nombre d'Inoculateurs, pour inoculer les enfants des pauvres. Cela ne ſeroit néceſſaire, que juſqu'à ce que l'*inoculation* fût devenue univerſelle. On verroit

---

(1) Il ne faut pas oublier que c'eſt ici un Proteſtant qui parle, & que, dans la Religion Proteſtante, les Prêtres ſont mariés.

bientôt enſuite l'habitude, la plus forte de toutes les loix, obliger chaque individu à inoculer ſon enfant, pour prévenir les reproches.

On pourroit objecter contre ce projet, que les pauvres refuſeroient d'employer les Inoculateurs; mais il eſt facile de lever cette difficulté : il n'y auroit qu'à donner une petite récompenſe à chaque mere qui accompagneroit ſon enfant, & qui reſteroit auprès de lui tout le temps de la maladie; ce moyen ſuffiroit. De plus, le ſuccès dont eſt toujours ſuivi cette opération, banniroit de reſte toutes les objections que l'on pourroit faire à cet égard. La conſidération même de ce petit profit, ſeroit capable de porter les pauvres à embraſſer ce plan. Ils élevent leurs enfants juſqu'à l'âge de dix, ou douze ans; & à l'inſtant où ces enfants pourroient leur devenir utiles, ils ſont ſouvent enlevés par cette maladie, au grand préjudice de leurs peres & meres, & au détriment de la ſociété.

Le Gouvernement d'Angleterre s'occupe ſinguliérement, depuis quelques années, de la conſervation des enfants : on le voit fonder & ſoutenir par-tout des Hôpitaux d'Enfants-Trouvés, &c.

Mais nous ne craindrons pas de dire, que ſi la dixieme partie des ſommes employées à ces Etabliſſements, eût été conſommée à encourager la pratique de l'*inoculation* parmi les pauvres, non-ſeulement on auroit conſervé la vie d'un plus grand nombre d'enfants, mais encore cette pratique ſeroit aujourd'hui preſque univerſelle dans cette Iſle. On ne ſauroit imaginer combien l'exemple & un peu d'argent, ont d'empire ſur le pauvre. Cependant laiſſez-le à lui-même; il ſuit ſon ancienne routine, ſans jamais penſer à réformer ſes uſages. Au reſte, ce que nous propoſons, n'eſt qu'une idée que nous donnons à ceux qui ſont animés du bien public. Si un pareil projet étoit approuvé, on expoſeroit bientôt le plan & les moyens de le mettre à exécution (1).

---

(1) Il eſt prouvé qu'une quatorzieme partie du genre humain meurt annuellement de la *petite vérole*. De vingt mille perſonnes qui meurent par an, dans Paris, cette terrible maladie en emporte donc quatorze cents vingt-huit; ſept fois ce nombre, ou plus de dix mille, eſt donc le nombre des malades de la *petite vérole* à Paris, année commune. Si tous les ans on *inoculoit* en cette ville dix mille perſonnes, il n'en mourroit peut-être pas trente, à raiſon de trois par mille; mais en ſuppoſant, contre toute probabilité, qu'il mourût deux *inoculés* ſur cent, au lieu d'un

Comme les établiſſements publics éprouvent toujours des difficultés ſans

---

ſur trois, ou quatre cents [ſur dix mille, voyez la note précédente,] ce ne ſeroit jamais que deux cents perſonnes qui mourroient tous les ans de la *petite vérole*, au lieu de quatorze cents vingt-huit. Il eſt donc démontré que l'établiſſement de l'*inoculation* ſauveroit la vie à douze ou treize cents Citoyens par an dans la ſeule ville de Paris, & à plus de vingt-cinq mille perſonnes dans le Royaume, ſuppoſé, comme on le préſume, que la Capitale contienne le vingtieme des habitants de la France.

Nous liſons, avec horreur, que dans les ſiecles de ténebres & que nous nommons barbares, la ſuperſtition des Druides immoloit aveuglément à ſes dieux des victimes humaines; & dans ce ſiecle ſi poli, ſi plein de lumieres, que nous appellons le ſiecle de la Philoſophie, nous ne nous appercevons pas que notre ignorance, nos préjugés, notre indifférence pour le bien de l'humanité, dévouent ſtupidement à la mort, chaque année, dans la France ſeule, vingt-cinq mille ſujets, qu'il ne tiendroit qu'à nous de conſerver à l'Etat. Convenons que nous ne ſommes, ni Philoſophes, ni Citoyens.

Puiſqu'il eſt vrai que le bien public demande que l'*inoculation* s'établiſſe, il faut donc faire une loi, pour obliger les peres d'*inoculer* leurs enfants. A Sparte, où les enfants étoient réputés enfants de l'Etat, cette loi, ſans doute, eût été portée; mais nos mœurs ſont auſſi différentes de celles de Lacédémone, que le ſiecle de LICURGUE eſt loin du nôtre: d'ailleurs, la loi ne ſeroit pas néceſſaire en France: l'encouragement & l'exemple ſuffiroient, & peut-être auroient plus de force que la loi. [M. DE LA CONDAMINE, premier Mémoire.]

Cet honnête Citoyen auroit-il préſumé trop

nombre, quand il s'agit de les faire réuſſir, & que ſouvent, par des vues avantageuſement de ſes Compatriotes? Pouvions-nous deſirer des encouragements, des exemples plus puiſſants, que ceux que viennent de nous donner notre ſage Monarque, ſes auguſtes Freres & Madame la Comteſſe d'Artois? Depuis près de deux ans que nous avons reçu une marque ſi précieuſe du courage & de l'amour de notre Roi pour ſes Sujets, quel progrès a fait l'*inoculation?* Ses ſuccès éclatants, qui nous ont conſervé les Têtes les plus cheres de l'Etat, n'ont brillé que pour un petit nombre de perſonnes riches, qui ſe ſont empreſſées de jouir des avantages inexprimables de cette invention ſalutaire. Le peuple, qui forme les trois quarts & demi de la Nation, eſt toujours, pour ce qui ne l'intéreſſe pas actuellement & perſonnellement, dans cette même indolence, dans cette même inſenſibilité, dans cette même inertie que lui reprochoit cet illuſtre Académicien, & qui ne lui ſembloient avoir beſoin que d'une étincelle pour être conſumées, pour faire renaître de leurs cendres les ſentiments de courage & d'humanité, néceſſaires pour ſe pénétrer de l'amour du bien public.

L'*inoculation*, comme tous les autres établiſſements utiles, n'eſt donc pas un reſſort aſſez actif pour mettre ſeul en mouvement l'attention du peuple. Par-tout où ce *préſervatif* heureux eſt en uſage, l'intérêt a toujours été le premier motif qui l'ait fait adopter. En Circaſſie, en Géorgie, c'eſt le deſir de conſerver la beauté des filles, pour les vendre plus cheres aux Turcs & aux Perſans. En Grece, c'eſt la cupidité & l'adreſſe d'une femme habile, qui ſait mettre à contribution la frayeur & la ſuperſtition de ſes Concitoyens. Dans la Guiane, c'eſt la crainte de voir périr, ſans reſſource, tous ſes Indiens, qui peut ſeule déterminer un Religieux timide, à faire l'eſſai

d'intérêt, ou par le défaut de conduite de ceux qui ſont chargés de l'exécution, ils ne répondent pas aux intentions d'humanité dans leſquelles ils ont été conçus, nous allons propoſer quelques autres méthodes, qui pourront mettre les pauvres dans le cas de jouir des avantages de l'*inoculation*.

On ne peut douter que les *Inoculateurs* ne deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous déſirerions en conſéquence qu'on leur accordât, dans chaque Paroiſſe, certains honoraires, pour qu'ils inoculaſſent tous les enfants de cette Paroiſſe, parvenus à l'âge convenable. Ce projet ne cauſeroit qu'une très-petite dépenſe, & mettroit tout le monde dans

---

d'une méthode qu'il connoiſſoit mal, & que lui-même croyoit dangereuſe. [Voyez *Relation de l'Amazone*, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1745.]

Les récompenſes ſont donc les ſeules reſſources qui reſtent au Gouvernement pour ſe conſerver par année vingt-cinq mille Sujets, qui deviennent annuellement la proie de la *petite vérole*. Si, dit M. DE LA CONDAMINE, l'uſage de l'*inoculation* étoit devenu général en France depuis que la Famille Royale d'Angleterre fut *inoculée* [en 1722,] on eût déja ſauvé la vie à près d'un million d'hommes, ſans y comprendre leur poſtérité. Depuis 1754, que cet Académicien écrivoit, il faut, juſqu'en 1776, ajouter à ce million, cinq cents cinquante mille hommes.

le cas de profiter de cette invention salutaire. Mais deux grands obſtacles s'oppoſent aux progrès de l'*inoculation*.

Le premier, c'eſt le deſir naturel & inné chez tous les hommes, d'éloigner le mal autant qu'il eſt poſſible; delà l'*inoculation* ne paroiſſant prévenir qu'une maladie future, & étant une maladie elle-même, il n'eſt pas étonnant que les hommes, en général, en aient une ſi grande averſion. Cependant ſes ſuccès détruiſent ſuffiſamment toutes ces vaines craintes. Qui, dans ſon bon ſens, ne préféreroit pas un mal léger aujourd'hui, pour en éviter un beaucoup plus grand demain, qu'il regarderoit comme également certain? (1)

---

(1) Nous avons déja dit, [note 1, page 272,] que le petit nombre des adultes qui meurent ſans avoir eu la *petite vérole*, mérite à peine d'être compté. Ce n'eſt point une aſſertion, c'eſt un fait déduit des obſervations des Médecins, qui ont écrit depuis que cette maladie cruelle s'eſt manifeſtée. ABUBEKER, plus connu ſous le nom de RHASES, Médecin Arabe, celui de tous qui, juſqu'à SYDENHAM, peut-être juſqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu cette maladie & l'a le mieux traitée, établit poſitivement que *tout le monde l'a*. AVICENNE, AVENZOAR, AVERROES diſent, que *qui que ce ſoit n'en eſt exempt*. FRACASTOR dit, qu'*il paroît que tout le monde l'a une fois en ſa vie, à moins qu'il ne ſoit enlevé par une mort précoce. Tous les hommes en ſont attaqués une*

Le ſecond, c'eſt la crainte des reproches : elle a le plus grand empire ſur

---

fois ou une autre, dit MERCURIAL; c'eſt avec raiſon, dit FORESTUS, que les Arabes & d'autres grands Médecins ont établi, que *tout le monde avoit la petite vérole. Tous les hommes ſont aſtreints à l'avoir une fois*, ce ſont les termes de SENNERT. BORELLI dit; *il eſt vrai que j'ai vu quelques perſonnes qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais ces cas ſont des exceptions très-rares à la regle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. Sur pluſieurs milliers de perſonnes*, dit SEBISIUS, *il n'y en a qu'un très-petit nombre qui en ſoient exempts. De mille on en trouvera à peine un qui ne l'ait pas dans le courant de ſa vie*, diſent RIVIERE & TULPIUS. LOW établit, qu'*elle eſt univerſelle.* JUNCKER croyoit que *perſonne n'en étoit exempt.* MEAD écrivoit, après 50 ans de pratique, qu'*à peine un ſeul ſur mille évitoit cette maladie.* M. HAHN répete, dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, que *de mille il en échappe à peine un ou deux à cette peſte.* M. SCARDONA regarde comme démontré, qu'*elle n'en épargne pas un ſur mille.* M. ROSEN, premier Médecin du Roi de Suede, dit qu'*il y a très-peu d'exemples d'hommes qui échappent à cette maladie.* M. LUDWIG met au nombre des choſes douteuſes, s'il y en a quelques-uns d'exceptés; *un très-petit nombre de gens*, dit-il, *eſt peut-être exempt de cette maladie.* Le Prélat Anglois dit, dans le Sermon cité ci-deſſus, [note 1, page 266,] que *la petite vérole eſt une maladie, que l'on peut dire générale, à laquelle la Providence veut aſſujettir l'eſpece humaine, & que le nombre de ceux qui parviennent à la vieilleſſe, ſans l'avoir, eſt ſi petit, qu'il forme à peine des exceptions à la loi commune.* . . . .

D'après ces autorités reſpectables, quelle eſt la perſonne qui, n'ayant pas eu la *petite vérole*, peut

la plupart des hommes. Qu'un enfant meure, ils s'imaginent que tout le mon-

---

dire qu'elle ne l'aura jamais ? peut dire qu'elle ne ſera pas du nombre de ces malheureux qui, dès le deuxieme ou troiſieme jour de la maladie, perdent tout leur ſang par les *pores* de la peau, en inondent leurs lits, leurs appartements, & infectent l'air d'une telle puanteur, que, ni l'amour paternel, ni l'appas des récompenſes ne peuvent porter à procurer à ces miſérables les ſoins qu'exige leur état ? Quelle eſt la femme, qui ne doit pas craindre d'être dans le cas de celle dont parle M. TISSOT ? J'ai vu, dit-il, & mon ame ſe déchire à ce triſte ſouvenir, j'ai vu la femme la plus aimable, ſuccomber ſous cette horrible maladie ; je l'ai vue réduite à ne l'approcher, moi-même, qu'avec une éponge trempée dans du *vinaigre* & dans la *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, dont je me couvrois le nez & la bouche. Cet état déplorable n'eſt heureuſement jamais long ; ces infortunés périſſent au bout de quelques heures, ſans que l'art puiſſe leur procurer le moindre ſecours.

Toutes les *petites véroles*, me dira-t-on, ne ſont pas auſſi affreuſes ; j'en conviens ; mais toutes ſont dangereuſes, puiſque de ſept malades attaqués de cette maladie, il en meurt communément un, & quelquefois deux, ſur onze ; puiſque de ceux qui ſurvivent à ſes traits empoiſonnés, les uns reſtent infirmes le reſte de leurs jours ; les autres ſont mutilés d'une ou pluſieurs parties néceſſaires à leur conſervation ; ceux-ci ſont privés pour jamais des avantages de la vue, ceux-là de l'ouie ; tous perdent le don le plus précieux de la nature, la *beauté*, & reſtent ſouvent défigurés au point qu'on cherche en vain dans leur phyſionomie, les caracteres qui les avoient fait remarquer.

Mais tirons le rideau ſur ces tableaux ef-

de va les blâmer, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Voilà véritablement le

---

frayants. Prouvons que l'*inoculation* n'eſt, ni cruelle, ni dangereuſe, ni mortelle ; qu'elle mérite à peine le nom de maladie, ſur-tout depuis que la méthode de l'adminiſtrer s'eſt perfectionnée. Prenons pour exemple celui que vient de rapporter l'Auteur, [n. *a*, p. 262.] On voit que c'eſt un ſujet pris au haſard, que c'eſt un pere qui, rien moins que Médecin, fait lui-même l'opération, & qu'il ſe cache de deux Argus, que les raiſons puiſſantes de M. BUCHAN n'ont pu gagner. Qu'arrive-t-il ? Le pere s'étant procuré de la matiere de ſa *petite vérole* ſur du coton, s'en vient trouver ſon fils, lui fait, ſur le bras, une légere égratignure avec une épingle, frotte cette égratignure avec le coton imbibé du *pus* de la *petite vérole*, & ne s'en occupe pas davantage. Les deux meres ignorent parfaitement ce qui s'eſt paſſé ; l'enfant, qui en eſt le ſujet, ignore quel en eſt le but. Tous ſont dans la plus parfaite ſécurité. Au bout du temps preſcrit, la *petite vérole* ſe manifeſte, mais ſi douce, ſi *bénigne*, que l'enfant n'eſt pas obligé d'être une ſeule heure dans ſon lit.

Un autre exemple encore plus frappant, c'eſt celui rapporté par le Docteur POWER, dans le *Précis* cité [note 1, page 259.] A Malden, petit Port de mer, dans le Comté d'Eſſex, M. SUTTON, le plus fameux Inoculateur qu'ait eu l'Angleterre, *inocule* dans le même jour quatre cents ſoixante & dix perſonnes, qui s'étoient raſſemblées dans ces quartiers pour la moiſſon. Il y avoit, dans ce nombre prodigieux, des enfants au-deſſous de deux mois, des vieillards au-deſſus de ſoixante & dix ans, des nourrices avec leurs nourriſſons, des meres avec leurs enfants : nombre de ces *inoculés* compoſoient des familles entieres. Ceux qui étoient venus pour faire la moiſ-

grand point de la difficulté ; & juſqu'à ce qu'il ſoit détruit, l'*inoculation* ne fera

---

ſon, ne perdirent pas un jour de travail, & tous, ſans en excepter un ſeul, furent parfaitement guéris. Eſt-ce là une maladie cruelle ? TIMONI, PYLARINI, LE DUC, Médecins Grecs, contemporains, mais d'âge & d'intérêts différents, & qui ne ſe ſont point cités dans leurs Ouvrages, ont aſſuré qu'après pluſieurs années de recherches & d'expériences, dont ils ont été témoins oculaires, ils n'avoient point connoiſſance que cette opération eût jamais eu des ſuites fâcheuſes. Depuis 1751 juſqu'en 1754, il n'eſt mort aucun *inoculé* dans l'Hôpital de Londres. Le célebre M. TRONCHIN dit hautement, que s'il perdoit un ſeul malade de l'*inoculation*, il n'*inoculeroit* de ſa vie. Eſt-ce-là une maladie dangereuſe, mortelle ?

Mais il faut répondre à une objection que des gens de mauvaiſe foi ont propoſée les premiers, & qui a été répétée par tout le monde. L'*inoculation* met-elle à l'abri de la *petite vérole naturelle* ? eſt-elle véritablement le *préſervatif* de cette maladie ?

L'hiſtoire des faits, dit M. DE LA CONDAMINE, eſt la meilleure réponſe à cette objection. Depuis qu'on a les yeux ouverts ſur les ſuites de l'*inoculation*, & que tous les faits ont été diſcutés contradictoirement, il n'a jamais été prouvé qu'une perſonne *inoculée* ait contracté la *petite vérole* une ſeconde fois. C'eſt une vérité atteſtée par TIMONI, PYLARINI, JURIN, PERROT, WILLIANS, SCHENEHZER, KIRKPATRICK, & que les ennemis de cette méthode ont tâché d'éluder par toutes ſortes de voies, même par celle de l'impoſture, dit KIRKPATRICK. Le Docteur NEETTLETON fut obligé de démentir publiquement un bruit qu'on avoit répandu, qu'un de ſes *inoculés* avoit depuis repris la *petite vérole*, & qu'il en avoit été fort mal. On en citoit un autre, avec

que de foibles progrès. Cependant rien ne peut amener cette heureuſe révolu-

---

une lettre d'un certain Jones, qui ſoutenoit la même choſe de ſon fils. M. JURIN s'informa ſoigneuſement du fait : le pere refuſa de faire voir les cicatrices de l'enfant ; il offrit enſuite de dire la vérité, pourvu qu'on le payât bien : cet homme finit par écrire à M, JURIN, & par lui avouer qu'il ne ſavoit pas ce que c'étoit que l'*inoculation*, Le Docteur KIRKPATRICK rapporte la lettre dans ſon Ouvrage, page 123. Il dit encore, pag. 120 ; on a fait coucher des enfants *inoculés* avec d'autres qui avoient la *petite vérole naturelle*, ſans qu'aucun l'ait priſe une ſeconde fois. *Eliſabeth Harris*, qui étoit du nombre des ſix criminels *inoculés* dans les premiers eſſais, rendit, après ſa guériſon, ſes ſoins à plus de vingt malades de la *petite vérole*, & la *contagion* n'eut aucune priſe ſur elle.

On a voulu éprouver, dans la même occaſion, s'il étoit poſſible qu'une perſonne marquée de la *petite vérole*, la reprît par l'*inoculation*, & l'on ne put y réuſſir, quoiqu'on ait introduit dans les plaies une plus grande quantité de *virus* qu'à l'ordinaire, page 119. Un des fils du Lord HARDEWICKE, alors Grand-Chancelier d'Angleterre, s'étant fait *inoculer*, eut tous les *ſymptomes* de la *petite vérole* ; la plaie s'enflamma, la *ſuppuration* s'établit, mais ſans la moindre *éruption*. Le malade, peu ſatisfait des aſſurances qu'on lui donnoit, qu'il n'ayoit plus rien à craindre de cette maladie, ſe ſoumit dérechef à la même épreuve, qui ne produiſit aucun effet. A Montpellier, un jeune Etudiant ſe fit *inoculer* par le ſavant M. LE ROY ; il eut également tous les *ſymptomes* de la *petite vérole*, ſans aucune *éruption* : il ſe fit *inoculer* une ſeconde fois, ſans qu'aucun de ces *ſymptomes* ſe ſoit manifeſté.

Si, depuis plus de cinquante ans que l'*inocula-*

tion que l'uſage. Que l'*inoculation* devienne à la mode, & bientôt toutes les difficultés diſparoîtront. C'eſt la mode ſeule, qui mene la multitude depuis le commencement du monde, & qui la gouvernera, ſans doute, juſqu'à la fin des ſiecles.

(Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels, & la vie, & la mort.
Voltaire.)

Que les gens éclairés montrent donc l'exemple aux autres; cet exemple triomphera à la fin, quelques difficultés qu'il

---

tion eſt devenue fréquente en Angleterre, on ne peut citer aucun *inoculé* que cette maladie ait infecté de nouveau, ſoit naturellement, ſoit artificiellement; ſi, en France, tous les Médecins, honnêtes & de bonne foi, atteſtent la même vérité, par quelle fatalité, des gens prévenus ou mal intentionnés, voudroient-ils & parviendroient-ils à faire croire le contraire? Une des cauſes qui portent le plus à acquieſcer à ces faux bruits, c'eſt qu'on met improprement au nombre des *inoculés*, celui ſur qui l'*inoculation* auroit été tentée ſans effet. L'opération bien ou mal faite, quand elle ne produit, ni *puſtule*, ni *ſuppuration*, laiſſe le ſujet dans le même état où il étoit: ſi donc il eſt attaqué dans la ſuite de la *petite vérole naturelle*, on ne peut dire qu'il l'a repriſe, puiſqu'il l'a pour la premiere fois. Tels ſont les exemples qu'on cite de prétendus *inoculés*, qui, depuis cette opération, ont eu la *petite vérole*: tous les autres faits allégués n'ont pu ſoutenir la vérification.

éprouve

éprouve dans les commencements. (V. note 1, page 272.)

Mais je prévois une objection, tirée de la dépenſe que l'*inoculation* entraînera; il eſt facile d'y répondre. Nous ne propoſons pas que chaque Paroiſſe ait pour Inoculateur un SUTTON, ou un DISMDALE, recommandés déja aux Têtes couronnées, par leurs ſuccès, qui les ont mis au-deſſus de la portée du vulgaire. Mais les autres Inoculateurs n'ont-ils pas une égale eſpérance de réuſſir? Qu'ils aient les mêmes occaſions, qu'on les emploie, & toutes les difficultés s'évanouiront. Il n'y a peut-être pas de Paroiſſe & même de Village en Angleterre, où il n'y ait quelqu'un qui ſache ſaigner; cependant cette opération eſt infiniment plus difficile; elle requiert, & plus de ſavoir, & plus de dextérité que l'*inoculation.*

C'eſt au Clergé à qui nous recommandons principalement la pratique de l'*inoculation.* La plupart des perſonnes qui le compoſent, s'entendent un peu en médecine; preſque tous ſavent ſaigner, & preſcrire une *purgation*: ces deux points renferment tout ce qu'exige la pratique de l'*inoculation.* Les Prêtres, chez les Indiens les moins éclairés, *inoculent*;

pourquoi un Inſtituteur de la Religion Chrétienne regarderoit-il cette opération comme au-deſſous de lui ? Aſſurément les corps méritent, comme les ames, une partie des ſoins d'un Paſteur ; au moins la *Source de toute ſcience, le plus grand Maître qui ait jamais paru parmi les hommes*, paroît-il être de cette opinion.

Si aucun de ces moyens ne peut être mis à exécution, c'eſt aux peres & meres à inoculer eux-mêmes leurs enfants. Qu'ils embraſſent telle méthode qu'il leur plaira, pourvu que le ſujet ſoit en ſanté & d'un âge convenable, l'opération ne manquera preſque jamais de réuſſir ſelon leurs deſirs. J'ai nombre d'exemples de peres & de meres qui ont inoculé leurs enfants, ſans que j'aie jamais appris qu'il en ſoit réſulté aucun inconvénient. On rapporte qu'un habitant des Iſles de l'Amérique a inoculé, de ſa propre main, plus de trois cents de ſes Eſclaves, dans une ſeule année, avec beaucoup de ſuccès, malgré la chaleur du climat, & pluſieurs autres circonſtances défavorables. J'ai vu de ſimples artiſans faire cette opération auſſi heureuſement que des Médecins. Cependant nous ſommes bien loin d'empêcher les perſonnes, dont

la fortune le leur permet, d'employer d'habiles gens pour inoculer leurs enfants, & les ſuivre dans cette maladie, (s'il faut la nommer ainſi.) Tout ce que nous nous propoſons, c'eſt de prouver ſeulement que, lorſqu'on ne peut pas avoir de ces Inoculateurs, il ne faut pas pour cela négliger l'*inoculation*.

Au lieu de m'occuper ici à multiplier les raiſons en ſa faveur, je demanderai ſeulement la permiſſion de rapporter la méthode que j'ai employée dans l'*inoculation* de mon propre fils, qui étoit alors le ſeul enfant que j'euſſe. Après lui avoir fait prendre deux petites *purgations*, j'ordonnai à la nourrice d'imbiber un bout de fil dans la matiere fraîche d'un bouton de *petite vérole*, de le poſer ſur le bras de l'enfant, & de l'y maintenir fixe, au moyen d'un petit *emplâtre contentif* : il y reſta ſix à ſept jours, juſqu'à ce qu'il en fût emporté par accident. Cependant la *petite vérole* ſe manifeſta vers le temps accoutumé, & fut des plus *bénignes*. Cette méthode très-ſure, & qui ſuffit dans preſque tous les cas, peut être employée ſans la moindre connoiſſance en Médecine (1).

(1) M. TRONCHIN avoit déja ſenti combien la méthode d'*inoculer*, par inciſion, contribuoit à

Nous nous ſommes d'autant plus étendus ſur ce ſujet, que les véritables avan-

ralentir les progrès de l'*inoculation*. Il avoit vu que la peur des inſtruments tranchants & la douleur qu'ils occaſionnent, jettoient dans l'ame des enfants & de quelques adultes, une terreur qui ſe renouvelloit à chaque panſement. Il en avoit vu, dans les premiers, prendre des *convulſions*, toujours à craindre, dans un cas où il eſt de la derniere importance de maintenir le calme le plus parfait dans l'économie animale. Il en conclut, avec raiſon, que les accidents, dont l'enfance de l'*inoculation* fournit des exemples, ne doivent point avoir d'autres cauſes. Il imagina donc d'inſérer la *petite vérole*, ſans faire aucune coupure, aucune piquure, aucune égratignure. De petits *emplâtres véſicatoires*, qui couvriroient le fil impregné de la matiere *varioleuſe*, lui parurent capables de répondre à ſon intention. Il les employa, & réuſſit.

Cet homme, en qui le génie n'a point étouffé le talent de l'obſervation, s'étoit encore apperçu que l'inſertion de la *petite vérole* aux bras augmentoit l'*éruption* de la tête, & par ſuite les accidents qui l'accompagnent. Ses connoiſſances en Anatomie lui firent trouver la raiſon de ce phénomene, dans la proximité & la *ſympathie* des vaiſſeaux de ces parties, avec ceux de la tête. En conſéquence il préféra les jambes pour inſérer la *petite vérole*; c'eſt la méthode qu'il a ſuivie dans l'*inoculation* de Monſeigneur le Duc DE CHARTRES & de Mademoiſelle D'ORLÉANS, en 1756: & s'il s'en eſt écarté quelquefois depuis, ç'a été à l'égard de certains ſujets chez leſquels il avoit à craindre que les *véſicatoires* n'ôtaſſent l'uſage des jambes; l'exercice étant un des points importants du *régime* qu'on doit preſcrire aux *inoculés*.

On voit que la méthode de M. BUCHAN n'eſt pas une innovation; que l'*emplâtre contentif*

tages de l'*inoculation* ne peuvent avoir lieu, qu'en en rendant la pratique générale. Tant qu'elle ſera réſervée pour un petit nombre, elle ſera nuiſible à la totalité. Par ſon moyen, la *contagion* ſe répand & ſe communique à pluſieurs, qui, ſans cela peut-être, n'auroient jamais eu la maladie. On trouve, en conſéquence, qu'il meurt aujourd'hui en Angleterre plus de perſonnes de la *petite vérole*, qu'avant l'*inoculation*; & cette importante découverte, par laquelle on auroit pu ſauver plus de perſonnes que par tous les travaux de la Faculté, perd, en quelque façon, tous ſes avantages, en ne l'étendant pas à toute la ſociété.

On regarde communément le printemps & l'automne, comme les ſaiſons

---

qu'il emploie, pour contenir le fil impregné de la matiere de la *petite vérole*, tient la place des petits *emplâtres véſicatoires* de M. TRONCHIN, que nous croyons cependant devoir conſeiller de préférence; parce que les *véſicatoires*, en irritant les parties ſur leſquelles ils ſont appliqués, en détachant l'*épiderme*, en excitant une augmentation de mouvement dans les humeurs, facilitent l'introduction du venin, & en circonſcrivent, pour ainſi dire, les effets; comme il eſt arrivé chez Mademoiſelle D'ORLÉANS, où, dit M. TRONCHIN, tout l'effort de l'*éruption* fut aux jambes; & il eſt très-vraiſemblable, ajoute-t-il, que, ſans les larmes, qui coulent ſi facilement à cet âge, elle n'en auroit point eu aux paupieres.

les plus favorables à l'*inoculation*, parce que le temps y eſt plus modéré qu'en été, ou en hiver : cependant il paroît qu'on devroit conſidérer que ces deux ſaiſons ſont, en général, les moins ſaines de toute l'année. La meilleure préparation, ou diſpoſition pour l'*inoculation*, eſt, très-certainement, que les malades ſoient auparavant dans le meilleur état de ſanté. Or, j'ai toujours obſervé que les enfants, en particulier, ſont plus maladifs vers la fin du printemps & de l'automne, que dans toute autre ſaiſon de l'année. En conſéquence, je propoſerois l'entrée de l'hiver, comme la ſaiſon la plus propre à l'*inoculation*, quoique, à tout autre égard, le printemps paroiſſe préférable.

L'âge le plus propre à cette opération, eſt entre trois & cinq ans. Mille circonſtances fâcheuſes, que nous n'avons pas le temps de détailler, accompagnent l'*inoculation* des enfants avant cet âge ; mais il ne faut pas la reculer beaucoup au-delà de cinq ans. A meſure que les fibres acquierent plus de force, plus de rigidité, & que les enfants ſe nourriſſent d'aliments plus groſſiers, la *petite vérole* devient plus dangereuſe.

La conſtitution foible & maladive des

enfants, n'eſt pas une raiſon pour empêcher de les inoculer. Souvent cette opération change cette conſtitution & l'améliore; mais alors il faut choiſir, pour inoculer, le temps où l'enfant ſe porte le mieux. Il faut toujours guérir les *maladies accidentelles*, avant d'inoculer.

Il eſt, en général, néceſſaire de régler la *diete* quelque temps avant que d'inoculer : cependant il paroît peu utile de changer la *diete* des enfants ; leurs alimens étant ordinairement ſains & ſans apprêts, ne conſiſtant qu'en *lait*, en *panade*, en bouillons légers, en pain, en racines *adouciſſantes*, en viandes blanches, &c.

Mais les enfants qui ſont accoutumés à un *régime* échauffant, qui ſont d'un tempérament fort, qui abondent en humeurs viciées, doivent être mis à l'uſage d'une *diete* légere, avant d'être inoculés. Leurs aliments ſeront de nature rafraîchiſſante ; leur boiſſon ſera du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c.

Nous n'avons pas d'autres *remedes* à recommander pour préparer, que deux, ou trois *purgations* douces, que l'on proportionnera à l'âge & à la force du malade.

Le ſuccès de l'Inoculateur dépend moins de la préparation du malade, que de la maniere dont il le conduit pendant l'*inoculation*. Tout ce qu'il a à faire, eſt de tenir le malade fraîchement, & de lui rendre le ventre libre, afin que la fievre ſe maintienne à un dégré modéré, & que l'*éruption* ſoit moins abondante. Il n'y a point de danger à craindre, lorſque les *puſtules* ſont en petite quantité, & le nombre en eſt, pour l'ordinaire, proportionné à la fievre qui précede & qui accompagne l'*éruption*. Le grand ſecret de l'*inoculation*, conſiſte donc à régler la *fievre éruptive*, qu'on peut, en général, tenir dans le dégré convenable, au moyen des préceptes donnés ci-deſſus.

On doit ſuivre, pendant la *petite vérole artificielle*, le même *régime* que pendant la *petite vérole naturelle*. Le malade doit être tenu fraîchement; la *diete* doit être légere, la boiſſon délayante. S'il paroiſſoit quelques *ſymptomes* fâcheux, ce qui arrive rarement, il faut les traiter de la même maniere que dans la *petite vérole naturelle*. Il ne faut jamais s'écarter de ce précepte. Les *purgatifs* ne ſont pas moins néceſſaires après la *petite vérole inoculée*, qu'après

la *petite vérole naturelle*. On ne doit s'en diſpenſer dans aucun cas (*a*).

(*a*) On a demandé aux Médecins, s'il n'y avoit point de danger d'*inoculer* une perſonne qui auroit déja eu la *petite vérole ?* Ils ont, en général, répondu à cette queſtion par la négative. Mais pluſieurs obſervations, que m'a fourni la pratique, m'ont porté à penſer qu'elle méritoit d'être examinée plus murement. J'inoculai, au mois d'Avril 1764, pour obliger ſes parents, une petite fille âgée d'environ ſix ans, & qu'il y avoit quelque raiſon de croire qui avoit eu la *petite vérole* auparavant. Il ne ſe fit pas d'*éruption* ; elle n'eut qu'une très-petite quantité de boutons, reſſemblant à des *poireaux*, qui ne s'éleverent point, & qui ne parurent point contenir de *pus :* quand ils furent paſſés, il ſurvint une *fievre hectique*, accompagnée de *ſymptomes putrides*, qui ſe termina par une *gangrene* preſque univerſelle, dont elle mourut.

Un de mes amis, qui a beaucoup *inoculé*, avoit pris d'un ſeul malade aſſez de matiere de *petite vérole* pour *inoculer* quarante ou cinquante perſonnes. Pour recueillir cette quantité de *pus*, il avoit été obligé d'ouvrir un grand nombre de *puſtules*. Tandis que ſes mains étoient encore imprégnées de cette matiere, il lui arriva de ſe couper le doigt : auſſi-tôt il porta le pouce ſur la coupure, pour arrêter le ſang ; il l'y laiſſa juſqu'à ce qu'on eût apporté un morceau de linge, dont il enveloppa la plaie, & n'y penſa pas davantage. Environ huit jours après, il commença à ſe ſentir une laſſitude extraordinaire au moindre mouvement ; il ſe plaignit d'une peſanteur douloureuſe à la tête, de douleurs dans les reins, de dégout & de manque d'appétit. Vers le neuvieme ou dixieme jour au matin, il ſe plaignit de foibleſſe, & tomba effectivement en *ſyncope :* le jour d'après parut une *éruption*, qui fut univer-

CHAPITRE XIII.

De la Rougeole, de la Fievre Scarlatine & de la Fievre Bilieuſe.

§. I.

De la Rougeole.

LA *rougeole*, qui parut en Europe à peu près dans le même temps que la *petite vérole*, a beaucoup d'affinité

ſelle, mais plus abondante vers les *lombes*. Il eſt vrai que cette *éruption* avoit plutôt l'air d'une *gale* que d'une *petite vérole*. Mais comme elle s'eſt manifeſtée vers le même temps, après la petite plaie, que ſe manifeſte la *petite vérole* par *inoculation*; comme les *ſymptomes* qui ont précédé cette *éruption*, ſont les mêmes que ceux qui précedent la *petite vérole*, comme les boutons ont duré le même nombre de jours que ceux de la *petite vérole*, &c. on paroît être fondé à conclure, que cette maladie a été cauſée par la matiere *varioleuſe*, introduite dans le ſang par la plaie. A la vérité ce malade guérit par le ſecours des remedes & de ſa bonne conſtitution : mais peut-être qu'avec un mauvais tempérament, ce qui étoit le cas de la petite fille dont nous venons de parler, il auroit pu avoir le même ſort. Il eſt néceſſaire de faire obſerver que cet ami avoit eu la *petite vérole* & la *rougeole* pluſieurs années auparavant.

La pratique m'a procuré pluſieurs autres obſervations, qui ſemblent porter à croire que la conſtitution paroît ſouffrir, lorſque la matiere de la *petite vérole* a été introduite dans le ſang, ſans

avec cette derniere maladie. Elles viennent toutes deux de l'Orient ; elles ſont

---

produire ce qu'on appelle proprement la *petite vérole*. Cela doit au moins engager les Inoculateurs à ne point communiquer ce poiſon, quand ils ne prévoient point pouvoir faire naître cette maladie. Ils ne doivent pas non plus trop chercher à diminuer le nombre des boutons, puiſqu'il paroît que c'eſt le ſeul moyen par lequel le *virus* peut s'échapper, après qu'il a été une fois introduit dans le ſang. (1)

(1) Ces faits, qui ſemblent contradictoires avec ceux que nous avons rapportés, [note 1, p. 282.] & que nous aurions pu multiplier, doivent être au moins extrêmement rares. Il eût été bien à ſouhaiter que l'Auteur eût cherché à en dévoiler les cauſes. Peut-être ſerions nous plus inſtruits, s'il fût entré dans quelque détail ſur les maladies de la ſaiſon où ces faits ſont arrivés. Car il ne paroît pas douteux que lorſqu'il y a des maladies regnantes, & que ces maladies ſont *contagieuſes*, les *inoculés* peuvent en être attaqués : ce qui démontre au Médecin la néceſſité de faire la plus grande attention aux maladies des ſaiſons & populaires. Nous en avons eu un exemple frappant ce printemps [1776,] où il a regné des *rougeoles* d'aſſez mauvais caractere. Pluſieurs *inoculés* ont eu cette *rougeole* conjointement avec la *petite vérole*, & deux enfants, entr'autres, auroient ſuccombé, ſans l'habileté & l'expérience d'un des premiers Inoculateurs de l'Europe.

Il pourroit donc ſe faire que les accidents arrivés aux deux perſonnes dont parle M. BUCHAN, fuſſent dus à quelque maladie *contagieuſe* alors regnante. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que parmi une foule d'exemples que je pourrois rapporter, celui du Docteur POWER, Auteur de la *Diſſertation* citée [note 1, page 259.] prouve qu'un ſujet, ayant déja eu la *petite vérole*, qui eſt bien

toutes deux *contagieuſes*, & l'on n'en eſt gueres attaqué qu'une ſeule fois en ſa vie. La *rougeole* paroît le plus communément au printemps; elle diſparoît en été. Cette maladie eſt rarement fatale par elle-même, & quand elle eſt bien traitée; mais quelquefois elle a des ſuites fâcheuſes.

CAUSES. La *rougeole*, de même que la *petite vérole*, ſe communique par *contagion*: elle eſt plus ou moins dangereuſe, relativement à la conſtitution du ſujet, à la ſaiſon de l'année, au climat, &c.

SYMPTOMES. La *rougeole*, comme les autres *fievres*, s'annonce par des *accès*

---

conſtitué, & qui n'eſt point expoſé à la *contagion* de quelque maladie, peut recevoir de la matiere *varioleuſe*, ſans contracter d'autre maladie, ou de nouveau la *petite vérole*. M. POWER, en recueillant de la matiere de la *petite vérole*, ſe coupa le doigt comme l'ami de M. BUCHAN: il appliqua également le pouce ſur la plaie pour arrêter le ſang, & il n'éprouva aucun *ſymptome* de *petite vérole*, ou de toute autre maladie; il eut ſeulement, autour de la plaie, quelques boutons, qui ſe ſécherent promptement.

Nous demandons grace pour l'étendue des notes de ce Paragraphe; & nous avons des preuves trop certaines de l'indulgence du Public, pour ne pas nous flatter qu'il voudra bien nous pardonner, en faveur de l'importance de l'objet, ſur lequel nous avons cru ne pouvoir trop nous étendre, ſur-tout dans un Ouvrage qui eſt deſtiné, s'il a le ſort qu'on eſpere, à être répandu de tous côtés dans les Provinces & dans les campagnes.

alternatifs de froid & de chaud, accompagnés de mal-aiſe & de manque d'appétit : la langue eſt blanche, mais, en général, humectée. Le malade a une petite *toux* breve, (ſi cela peut ſe dire;) il ſe ſent la tête peſante; ſes yeux ſont rouges & chargés; il eſt aſſoupi; il a une fonte de ſéroſité par les narines. Quelquefois cependant la *toux* ne ſe manifeſte qu'après l'*éruption* : il y a de l'*inflammation* & de la chaleur dans les yeux. Ces *ſymptomes* ſont accompagnés d'un écoulement de larmes très-âcres, & d'une ſenſibilité extrême dans les yeux; de ſorte qu'ils ne peuvent ſoutenir la lumiere ſans douleur. Très-ſouvent les paupieres ſe gonflent, au point de tenir les yeux abſolument fermés. Le malade a ordinairement des douleurs dans la *poitrine*, & ſouvent l'*éruption* eſt précédée de *vomiſſement*, ou de *cours de ventre*. Chez les enfants, les *ſelles* ſont communément verdâtres : ils ſe plaignent d'une démangeaiſon à la peau; ils ſont inquiets, chagrins; il eſt ordinaire de les voir ſaigner du nez avant & pendant l'*éruption*.

Vers le quatrieme jour de la maladie, de petites taches, ſemblables à des piquures de puces, ſe manifeſtent d'abord

ſur le viſage, enſuite ſur la poitrine, & enfin ſur les extrêmités. On les diſtingue de celles de la *petite vérole*, parce que leur élévation eſt à peine ſenſible : la *fievre*, la *toux*, la difficulté de reſpirer, au lieu de diſparoître après l'*éruption*, comme dans la *petite vérole*, augmentent ; mais, pour l'ordinaire, le *vomiſſement* ceſſe.

Vers le ſixieme, ou le ſeptieme jour, à compter du premier mal-aiſe du malade, les taches prennent une couleur pâle, d'abord ſur le viſage, enſuite & inſenſiblement ſur tout le corps ; de ſorte que le neuvieme elles ſont entiérement diſparues. Cependant on voit ſouvent la *fievre* & la difficulté de reſpirer continuer, ſur-tout ſi le malade a été mis à un *régime* trop échauffant. Les *pétéchies*, ou taches pourprées qui ſurviennent dans cette maladie, tiennent encore à la même faute.

La *rougeole* eſt quelquefois ſuivie d'un *cours de ventre* exceſſif. Dans ce cas, la vie du malade eſt dans un très-grand danger.

Ceux qui meurent de cette maladie, meurent, pour l'ordinaire, le neuvieme jour de l'*invaſion*, & ſont ordinairement emportés par une *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*.

Un *cours de ventre* modéré, la moiteur de la peau, & une évacuation abondante d'urine, ſont les *ſymptomes* les plus favorables.

Lorſque l'*éruption* rentre ſubitement, & que le malade éprouve du délire, il court le plus grand riſque. Si les rougeurs pâliſſent avant le ſixieme, ou le ſeptieme jour, c'eſt un *ſymptome* défavorable. Il en eſt de même de la grande foibleſſe, du *vomiſſement*, de l'agitation & de la difficulté d'avaler. Les taches pourprées, ou noires, qui ſe manifeſtent pendant l'*éruption*, ſont très-dangereuſes. La toux continuelle, accompagnée d'enrouement, à la fin de la maladie, doit faire craindre la *pulmonie*, ou la *conſomption* des *poumons*.

Tout ce que nous avons à faire dans cette maladie, c'eſt d'aider la nature à chaſſer au-dehors la matiere morbifique. On donnera des *cordiaux* appropriés, lorſque les efforts de la nature ſont inſuffiſants; mais lorſqu'ils ſont trop violents, il faut les modérer par des évacuations, par des boiſſons *rafraîchiſſantes*, *délayantes*, &c. Nous devons encore nous occuper à calmer les plus violents *ſymptomes*, comme la toux, l'agitation, la difficulté de reſpirer, &c.

RÉGIME. Le *régime* rafraîchiſſant eſt auſſi néceſſaire ici, que dans la *petite vérole*. Les aliments doivent être légers, & les boiſſons *délayantes*. Mais les *acides* ne conviennent pas autant dans la *rougeole*, que dans la *petite vérole*, parce qu'ils peuvent donner plus d'activité à la toux. La *petite biere* même, quoique excellente dans la *petite vérole*, ne ſeroit pas propre dans la *rougeole*. Les boiſſons les plus convenables, ſont les *décoctions de régliſſe*, avec les racines de *guimauve* & de *ſalſepareille*; les *infuſions* de graines de *lin*, ou de fleurs de *ſureau*, de *menthe*, &c.; le *petit lait clarifié*, l'*eau d'orge*, &c. Si le ventre eſt reſſerré, on *édulcorera* chacune de ces boiſſons avec le *miel*. Si le *miel* répugne à l'eſtomac du malade, on ajoutera à ces boiſſons de la *manne*, proportionnément aux circonſtances.

REMEDES. La *rougeole* étant une maladie *inflammatoire*, ſans aucune évacuation ſenſible de matiere *critique*, comme dans la *petite vérole*, elle demande, en général, la ſaignée, ſur-tout lorſque la fievre eſt forte, lorſqu'il y a difficulté de reſpirer, & oppreſſion dans la *poitrine*; mais la ſaignée devient inutile dans la *rougeole bénigne*.

Les bains de pieds & de jambes, ſouvent répétés, dans de l'eau chaude, tendent, & à abattre la violence de la fievre, & à favoriſer l'*éruption*; ſouvent le *vomiſſement* ſoulage beaucoup le malade. Quand la nature tend à cette évacuation, il faut bien ſe garder de s'y oppoſer; il faut, au contraire, l'aider avec de l'eau chaude, ou une *infuſion* de fleurs de *camomille*.

Lorſque la toux eſt très-fréquente, lorſque le malade ſe ſent la gorge ſeche, lorſqu'il reſpire difficilement, on lui ordonnera d'expoſer la tête à la vapeur d'eau chaude, & on lui fera recevoir de cette vapeur dans la *poitrine*.

On lui donnera en même-temps un peu de *blanc de baleine* avec du *ſucre candi*, broyés enſemble; ou l'on donnera, de temps à autre, une cuillerée d'*huile d'amandes douces*, dans laquelle on aura diſſous un peu de *ſucre candi*; ces médicaments adouciſſent la *poitrine*, & appaiſent le chatouillement qui fait touſſer.

Si, vers le temps où la *rougeole* commence à pâlir, la fievre reprend une nouvelle force, & ſi le malade paroît en danger d'être ſuffoqué, il faudra lui faire une ſaignée, proportionnée à ſes forces,

& appliquer des *véſicatoires* aux jambes, afin d'empêcher que la matiere de la *rougeole* ne ſe jette ſur les *poumons*; parce que ſi une fois l'*inflammation* venoit à s'y fixer, la vie du malade ſeroit dans le plus grand danger.

Dans le cas où l'*éruption* diſparoîtroit ſubitement, il faudra uſer des moyens que nous avons recommandés dans la *petite vérole* rentrée. (V. p. 247.) On ſoutiendra le malade avec du vin & des *cordiaux*; on appliquera des *véſicatoires* aux jambes & aux bras; on frottera tout le corps avec des flanelles chauffées: on peut encore appliquer des *ſynapiſmes* à la plante des pieds & dans la paume des mains.

Lorſque les taches pourprées, ou noires ſe manifeſtent, il faut *aciduler* la boiſſon du malade avec l'*eſprit de vitriol*; & ſi les *ſymptomes* de *putridité* vont en augmentant, on donnera le *quinquina*, comme nous l'avons conſeillé dans la *petite vérole*.

Les *calmants* ſont ſouvent néceſſaires dans la *rougeole*; mais il ne faut les adminiſtrer que dans les cas d'*inſomnie* & de *cours de ventre* opiniâtres, ou lorſque la toux eſt conſidérable. Pour les enfants, le *ſirop diacode*, ou de *pavot*, ſuffit: on

leur en donnera une ou deux cuillerées à café, relativement à l'âge & à la violence des *ſymptomes*.

Lorſque la *rougeole* eſt paſſée, il faut, en général, donner au malade une ou deux *purgations*, que l'on adminiſtrera de la même maniere que dans la *petite vérole*. (Voyez page 254 & ſuiv.)

Mais ſi, à la ſuite de la *rougeole*, le malade avoit un *cours de ventre* violent, il faudroit tâcher de l'arrêter, en donnant pendant quelques jours une petite doſe de *rhubarbe* le matin, & le ſoir un *calmant*. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, la ſaignée manquera rarement de l'arrêter.

Les malades, après la *rougeole*, doivent apporter beaucoup de précautions dans le choix des aliments & de la boiſſon. Leurs aliments, pendant quelque temps, doivent être très-légers & en petite quantité; leur boiſſon doit être *délayante*, ou plutôt de nature *laxative*; telle que du *lait de beurre*, du *petit lait*, &c. Ils doivent encore prendre garde de s'expoſer trop promptement à l'air froid, parce qu'il pourroit en réſulter un *catarre ſuffoquant*, l'*aſthme*, ou la *pulmonie*.

Si la toux, la difficulté de reſpirer, & les autres *ſymptomes* de la *pulmonie*

ſubſiſtent, après que la *rougeole* eſt diſparue, il faudra tirer au malade un peu de ſang par intervalles, ſelon ſa force & ſa conſtitution; il faut en outre lui ordonner le *lait d'âneſſe*; le mener dans un air pur, s'il demeure dans une grande Ville, & le faire monter à cheval tous les jours. Il faut qu'il s'en tienne à un *régime* compoſé de *lait* & de *végétaux*. Enfin, ſi ces moyens ne réuſſiſſent pas, il faut lui ordonner d'aller habiter des pays plus chauds (*a*).

(*a*) On a tenté de communiquer la *rougeole*, comme on fait la *petite vérole*, par l'*inoculation*; & il n'eſt pas douteux, qu'avec le temps, cette pratique ne réuſſiſſe également. Le Docteur HOME, d'Edimbourg, dit, qu'il a communiqué la *rougeole* par le moyen du ſang des malades. D'autres ont répété cette expérience, & n'ont point réuſſi. Il y en a qui penſent qu'on communiqueroit plus certainement cette maladie, en frottant avec du coton la peau d'une perſonne qui a la *rougeole*, & en appliquant enſuite ce coton ſur une plaie, comme on fait dans la *petite vérole*. D'autres, au contraire, conſeillent de prendre un morceau de flanelle, de l'appliquer ſur la peau de celui qui a la *rougeole*, de l'y laiſſer tout le temps de la maladie, & enſuite de l'étendre ſur le bras ou ſur la jambe de la perſonne à qui l'on veut communiquer la maladie. On ne peut douter qu'il n'y ait pluſieurs moyens d'*inoculer* la *rougeole*, comme il y en a pluſieurs de communiquer la *petite vérole*: mais le plus sûr ſeroit d'appliquer le coton dont on auroit frotté la peau du malade, ou d'introduire dans le ſang une petite

§. II.

De la Fievre Scarlatine.

La *fievre ſcarlatine* tire ſon nom de la couleur de la peau du malade, qui paroît rouge, comme ſi elle avoit été teinte en écarlate. Cette maladie ſe manifeſte dans toutes les ſaiſons; mais elle eſt plus commune ſur la fin de l'été; & dans ce temps elle attaque ſouvent toute une famille entiere, ſur-tout s'il y a des enfants. Les enfants & les jeunes perſonnes y ſont le plus ſujets.

Comme toutes les autres fievres, elle commence par des alternatives de froid & de chaud, ſans un mal-aiſe conſidérable: enſuite la peau ſe couvre de taches rouges, plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*. Elles durent deux ou trois jours, & diſparoiſſent enſuite, après quoi on voit l'*épiderme* ou la ſurpeau peler & tomber par écailles.

---

quantité de l'humeur *ichoreuſe* qui coule du nez ou des yeux du malade. Tous les Praticiens ſe réuniſſent à dire, que ceux qui ont eu la *rougeole* par *inoculation*, n'ont eu qu'une maladie très-*bénigne*. Nous devons donc deſirer que cette pratique devienne plus générale, d'autant plus que depuis quelque temps, la *rougeole* devient très-dangereuſe.

Il eſt rare qu'on ait beſoin de *remedes* dans cette maladie ; cependant il faut que le malade garde la chambre, & qu'on lui interdiſe la viande, les liqueurs fermentées, les *cordiaux*, &c. Il faut qu'il prenne abondamment des boiſſons *rafraîchiſſantes* & *délayantes*. Si la fievre devient forte, il faut donner des *lavements émollients*, qui lâchent le ventre, ou de petites doſes de *nitre* & de *rhubarbe*. Par exemple, vingt-quatre grains de *nitre* avec cinq ou ſix grains de *rhubarbe*, répétés deux ou trois fois par jour, ou plus ſouvent, s'il eſt néceſſaire.

Les enfants & les jeunes gens ſont ſouvent attaqués, au commencement de cette maladie, d'une eſpece de *ſtupeur* & de *convulſions épileptiques* ; il faut alors leur baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude, & leur donner une cuillerée à café de *ſirop diacode* tous les ſoirs, juſqu'à ce que la maladie ſoit guérie. (SYDENHAM.)

Cependant la fievre *ſcarlatine* n'eſt pas toujours auſſi *bénigne* ; quelquefois elle eſt accompagnée de *ſymptomes putrides* & *malins*, & dans ce cas elle eſt toujours dangereuſe. Dans la *fievre ſcarlatine maligne*, le malade éprouve non-ſeulement du froid & le friſſon, mais même un

abattement, un mal-aiſe univerſel & une grande oppreſſion de *poitrine*. A ces *ſympromes* ſuccedent une chaleur exceſſive, des *nauſées*, le *vomiſſement* & le *mal de gorge*. Le *pouls* eſt très-*fréquent*, mais *petit* & *enfoncé*; la *reſpiration* eſt précipitée & laborieuſe; la peau eſt brulante, ſans être abſolument ſeche; la langue eſt humectée & couverte d'un *mucus* blanc; les glandes *amygdales* ſont enflammées & *ulcérées*. Lorſque l'*éruption* ſe manifeſte, elle ne procure aucun ſoulagement: les *ſympromes*, au contraire, augmentent, pour l'ordinaire, d'*intenſité*, & il en ſurvient encore de plus fâcheux, comme le *cours de ventre*, le *délire*, &c.

Lorſqu'on ſe trompe ſur cette fievre, & que, la prenant ſimplement pour une maladie *inflammatoire*, on la traite par les ſaignées répétées, par les *purgatifs* & les remedes *rafraîchiſſants*, on la rend, en général, plus dangereuſe. Les ſeuls ſecours qu'elle requiert, dans ces cas, doivent être tirés de la claſſe des *cordiaux* & des *antiſeptiques*: tels ſont le vin, le *quinquina*, la racine de *ſerpentaire de Virginie*, &c.: elle doit être traitée comme la *fievre putride maligne*, ou comme les *maux de gorge gangréneux*. (V. ces Maladies.)

§. III.

De la Fievre bilieuſe.

Lorſqu'une *fievre continue, intermittente* ou *rémittente* eſt accompagnée d'une évacuation copieuſe & fréquente de *bile*, ſoit par haut, ſoit par bas, on appelle cette fievre *bilieuſe*. En Angleterre, elle ſe manifeſte ordinairement vers la fin de l'été, & diſparoît à l'entrée de l'hiver. Elle eſt plus commune & plus dangereuſe dans les pays chauds, ſur-tout ſi le ſol eſt marécageux, & que de grandes pluies ſoient ſuivies de grandes chaleurs. Les perſonnes qui travaillent en plein air, qui habitent les camps, qui s'expoſent à l'air de la nuit, y ſont le plus ſujets.

Si les commencements de cette fievre s'annoncent par des ſignes d'*inflammation*, la ſaignée devient néceſſaire. Il faut, en même-temps, mettre le malade au *régime rafraîchiſſant*, *délayant*, recommandé dans la *fievre continue-aiguë*. (Voyez Chap. IV, article *Régime*.) On lui donnera encore la *potion ſaline*, que l'on répétera ſouvent dans la journée; on lâchera le ventre avec des lavements, ou des *purgatifs* doux. Mais ſi la fievre eſt *rémittente*, ou *intermittente*, la ſaignée

gnée eſt rarement néceſſaire. Il faut alors preſcrire un *vomitif*, (comme nous l'avons dit Chap. III & Chap. XI.) Si le ventre eſt reſſerré, on preſcrira un *purgatif* léger, enſuite le *quinquina*, qui complete ordinairement la cure.

Dans les cas d'un *cours de ventre* opiniâtre, il faut ſoutenir les forces du malade par des bouillons de poulet, de la *gelée de corne de cerf*, &c. : on peut lui preſcrire la *décoction blanche*, pour boiſſon ordinaire. Si le *cours de ventre* eſt *ſanguinolent*, accompagné de fievre, il faut le traiter de la même maniere que la *dyſenterie*. (V. Chap. XXII, §. VII.)

Lorſque la peau eſt brulante, lorſque le malade ne peut *ſuer*, il faut travailler à ſolliciter cette évacuation, en lui donnant, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire d'*eſprit de Mendérérus*, dans un verre de ſa boiſſon ordinaire.

Si la *fievre bilieuſe* eſt accompagnée de *ſymptomes nerveux*, *putrides*, &c., comme il arrive aſſez ſouvent, dans ces cas, on traite le malade comme nous l'avons conſeillé Chap. VIII & IX de ce vol. (Voyez ces Chapitres.)

Après que cette fievre eſt guérie, il

faut apporter tous ſes ſoins pour en prévenir la rechute. En conſéquence le malade, ſur-tout ſi c'eſt vers la fin de l'automne, continuera l'uſage du *quinquina* pendant quelque temps, quoiqu'il ſoit rétabli: il s'abſtiendra de mauvais fruits, de liqueurs nouvelles & d'aliments venteux.

CHAPITRE XIV.

De l'Eréſipelle, ou Feu Saint-Antoine.

L'*Éréſipelle*, que l'on appelle, dans quelques cantons de l'Angleterre, la *roſe*, (& dans quelques-uns de la France le *violet*,) eſt une maladie de tous les âges; mais qui eſt plus commune entre trente & quarante ans. Les perſonnes d'un *tempérament ſanguin* & *pléthorique* y ſont le plus ſujettes. Elle attaque ſouvent les jeunes gens & les femmes groſſes; & ceux qui l'ont eue une fois, ſont fort ſujets à l'avoir de nouveau. Quelquefois elle ſe trouve la maladie primitive ou *eſſentielle*, d'autres fois elle n'eſt que *ſymptomatique*. Toutes les parties du corps peuvent être le ſiege de cette maladie; mais elle attaque le plus ſouvent le viſage & les jambes, le viſage

particuliérement. Elle eſt plus fréquente en automne, & quand une ſaiſon froide & humide ſuccede à de grandes chaleurs. (1)

---

(1) Je n'entreprendrai pas de décrire toutes les eſpeces d'*éréſipelles*; ce détail nous entraîneroit au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites, & d'ailleurs ſeroit en pure perte pour tout autre que pour des Médecins. Qu'importe, en effet, à la plupart de ceux pour qui nous écrivons, qu'on ait donné le nom de *zoſter* à l'*éréſipelle*, qui embraſſe le corps comme une ceinture; qu'on appelle *univerſelle*, celle qui eſt répandue ſur toute l'étendue du corps; *intermittente*, celle qui paroît & diſparoît tour-à-tour, ſi toutes ces eſpeces ont abſolument le même caractere & ſe traitent de même? Mais il y en a deux que nous ne pouvons paſſer ſous ſilence, parce que, bien qu'elles ſoient *bénignes*, elles ont des caracteres qui les ont fait confondre avec d'autres maladies, & qui, par conſéquent, pourroient induire en erreur.

La premiere eſt celle qu'on nomme *roſalie*, qu'on devroit plutôt appeller *éréſipelle univerſelle boutonnée*. Elle n'attaque, dit M. LIEUTAUD, que les enfants & les jeunes gens. Elle ſe manifeſte, dans les premiers jours, par des *puſtules* peu différentes de celles de la *rougeole*; mais leurs baſes s'étendent & s'uniſſent pour couvrir le corps d'une vraie *éréſipelle*, qui diſparoît vers le neuvieme jour de la maladie, & laiſſe la peau couverte d'écailles. Cette *éruption* eſt plus à craindre que celle de la *rougeole*, avec laquelle on la confond quelquefois. Elle a même été regardée dans quelques occaſions, comme une ſorte de *petite vérole*: mais communément on ne lui donne aucun nom, ainſi qu'à pluſieurs autres maladies de la peau. [*Précis de la Méd. prat.* T. II, page 398, &c.]

CAUSES. L'*éréſipelle* eſt ſouvent occaſionnée par de violentes paſſions ou af-

---

La deuxieme eſt celle qu'on appelle *éréſipelle à la face*, qui eſt preſque toujours accompagnée de fievre violente : mais, dit M. LE ROY, ce ſeroit bien peu connoître la nature de cette maladie, que d'y conſidérer l'*éréſipelle*, comme l'affection *primitive*, & la fievre comme acceſſoire ou *ſymptomatique* : c'eſt préciſément le contraire. Cette maladie n'eſt autre choſe qu'une *fievre éruptive*, dont la *criſe*, plus ou moins parfaite, ſe fait par le dépôt de l'*humeur* qui l'excite, ſur les *tégumens* de la face, de la tête & du cou..... Elle a coutume de débuter par un friſſon, après lequel il s'allume une fievre vive. Dans le commencement, le malade eſt tourmenté, pour l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir; il vomit même quelquefois des matieres *bilieuſes*, & dans ce point de la maladie, les *vomitifs* ſont ordinairement utiles. Le deuxieme jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il ſe déclare une rougeur avec enflure luiſante dans quelques parties du nez, d'où ſemble partir l'enflure *éréſipellateuſe*, pour s'étendre ſur la face, une partie du cou, les oreilles, ſouvent même ſur la tête & ſous les cheveux. Cette *tumeur* acheve de s'étendre & parvient à ſon plus haut dégré, dans l'eſpace de trois ou quatre jours. Dès qu'elle eſt une fois formée, pour l'ordinaire, la fievre & les accidents diminuent beaucoup, & même ceſſent quelquefois entiérement; enſuite elle ſe diſſipe : enfin l'*épiderme* de la partie affectée tombe en écailles. Cette maladie eſt *bénigne*. Les perſonnes qui l'ont eue une fois, ſont ſujettes à y retomber dans la ſuite. [*Mêlange de Phyſique & de Méd.* T. I, p. 163, &c.]

La premiere de ces *éréſipelles* exige le traitement, modifié ſelon les circonſtances, que M. BUCHAN propoſe dans ce Chapitre. La ſeconde demande celui de la *fievre aiguë*. [V. Chap. IV.]

fections de l'ame, par la crainte, la colere, &c.; elle eſt encore due au froid. Si, après avoir eu très-chaud, on s'expoſe immédiatement au froid, de maniere que la *tranſpiration* ſoit ſupprimée tout-à-coup, il en réſulte ſouvent une *éréſipelle*. (*a*) La boiſſon exceſſive, les bains chauds trop long-temps continués, tout ce qui eſt capable d'échauffer le ſang, peut y donner lieu: une évacuation ordinaire, ſupprimée totalement ou en partie, peut encore cauſer l'*éréſipelle*; ainſi que la ſuppreſſion d'une évacuation artificielle, comme celle d'un *cautere*, d'un *ſeton*, &c.

Symptomes. Le friſſon, la ſoif, la perte des forces, des douleurs à la tête & au cou, la chaleur, l'inſomnie, un *pouls fréquent*, ſont les premiers *ſymptomes* de

---

(*a*) Les Payſans, dans la plus grande partie de l'Angleterre, appellent cette maladie, *a blaſt*, *un coup d'air*, & s'imaginent qu'elle eſt due à un mauvais air, ou à un vent mal-ſain, comme ils diſent. La vérité eſt, qu'ayant l'habitude de ſe repoſer tout échauffés, tout fatigués ſur la terre humide, où ils dorment, & où ils reſtent aſſez long-temps pour amaſſer du froid, ils attrapent ſouvent une *éréſipelle*. Sans doute que cette maladie peut avoir d'autres cauſes; mais nous ne craignons pas d'en trop dire, en aſſurant que ſur dix fois, il y en a neuf où cette maladie eſt due au froid gagné, après avoir eu très-chaud & avoir été fatigué.

l'*éréſipelle*; auxquels on peut ajouter le *vomiſſement*, & ſouvent le *délire*. Vers le deuxieme, troiſieme ou quatrieme jour, la partie, qui doit en être le ſiege, ſe gonfle, devient rouge; il s'y manifeſte de petites *puſtules*: c'eſt alors que la fievre diminue pour l'ordinaire (1).

Lorſque l'*éréſipelle* attaque le pied, les parties voiſines ſe gonflent, la peau devient luiſante. Si la douleur eſt forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher ſans faire ſouffrir le malade.

L'*éréſipelle* au viſage, gonfle cette partie, la rend rouge, & couvre la peau de petites veſſies, pleines d'une eau claire. Le gonflement gagne l'un, ou même les deux yeux, & les tient fermés. Le malade a de la difficulté de reſpirer. Quand

---

(1) Un des caracteres diſtinctifs de l'*éréſipelle*, c'eſt que l'*éruption*, qui eſt d'un rouge éclatant, blanchit au tact; c'eſt-à-dire, qu'en appuyant le doigt ſur une des parties enflammées, la place du doigt eſt marquée en blanc pendant quelques inſtants, après leſquels elle devient auſſi rouge qu'auparavant. Ce caractere ſuffit ſouvent pour diſtinguer une *éréſipelle*, des autres *éruptions* avec leſquelles elle a de la reſſemblance, comme nous l'avons fait voir dans la premiere des eſpeces rapportée, note 1, p. 315, & que l'on confond ſouvent avec la *rougeole*, quand on n'a point égard aux autres *ſymptomes*.

il y a beaucoup de sécheresse à la bouche & aux narines, & que le malade est assoupi, il y a lieu de craindre une *inflammation du cerveau.*

Lorsque l'*érésipelle* a son siege sur la poitrine, cette partie se gonfle, & devient excessivement dure : ces *symptomes* sont accompagnés de grandes douleurs & de disposition à la *suppuration.* Le malade éprouve une douleur violente sous l'*aisselle*, du côté affecté, & il en résulte souvent un *abcès* (1).

Dans cette maladie, l'événement dépend beaucoup de la constitution du malade. Quoique l'*érésipelle* soit rarement dangereuse, j'ai cependant vu plusieurs exemples, où elle a été mortelle, particuliérement chez des personnes âgées & *scorbutiques*, ou dont les humeurs avoient été viciées par un *régime* irrégulier, ou par des aliments mal-sains.

Si ce gonflement cede en un, ou deux jours ; si, dans le même intervalle, la chaleur & la douleur cessent ; si la peau commence à jaunir, & que l'*épiderme* se

(1) Pour que l'*érésipelle* occasionne ces accidents, il faut qu'elle ait son siege sur les parties glanduleuses ; telles sont les aisselles, dont parle M. BUCHAN, & principalement les mamelles, comme il arrive assez souvent ; & cette espece d'*érésipelle* est la plus fâcheuse.

ſeche & tombe en écailles, il n'y a plus de danger (1).

Mais ſi l'*éréſipelle* eſt étendue, profonde; ſi elle a pour ſiege des parties ſenſibles, elle eſt alors toujours accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge qu'elle étoit, devient livide, ou noire, elle doit faire craindre la *gangrene*. Quelquefois on ne peut détruire l'*inflammation*, & l'*éréſipelle* vient à *ſuppuration*. Dans ce cas, il en réſulte ſouvent des *fiſtules*, la *gangrene*, ou la *mortification*.

Ceux qui meurent de cette maladie, ſont ordinairement emportés par la fievre, qui, alors, eſt accompagnée de difficulté de reſpirer, quelquefois de *délire* & d'aſſoupiſſement. Ils meurent, en général, vers le ſeptieme, ou huitieme jour (2).

---

(1) Ce terme de la maladie n'eſt auſſi court que dans les *éréſipelles* légeres, qui compoſent, à la vérité, le plus grand nombre; car chez les perſonnes âgées, *ſcorbutiques*, ou attaquées de toute autre maladie cauſée par un vice dans le ſang, la maladie eſt beaucoup plus longue, même dans les cas où elle tourne à la mort. Dans les autres cas, l'*éruption* ſe change en *ulceres* très-rebelles, ſur-tout aux jambes.

(2) L'*éréſipelle* du viſage ou de la tête eſt d'autant plus dangereuſe, que l'enflure eſt plus conſidérable. Si elle occupe le cou, on doit craindre une *angine* ou *eſquinancie* fâcheuſe.

Régime. Dans cette maladie, le malade ne doit avoir, ni trop chaud, ni trop froid, parce que l'excès de l'un ou de l'autre, contribueroit à faire rentrer l'*éruption*; ce qu'il faut toujours prévenir. Quand la maladie eſt légere, il ſuffit que le malade garde la chambre, ſans le forcer de reſter au lit, & de favoriſer la *tranſpiration* par des boiſſons *délayantes*, &c.

La *diete* doit être légere, & de nature modérément *rafraîchiſſante* & *humectante*. On donnera du *gruau*, de la *panade*, des bouillons de *poulet*, ou compoſés avec de l'*orge*, des plantes & des fruits *rafraîchiſſants*. On interdira la viande, le poiſſon, les liqueurs fermentées, les *épices*, tout aſſaiſonnement, tout ce qui peut échauffer & enflammer le ſang. La boiſſon conſiſtera en *tiſane d'orge*, de fleurs de *ſureau*, ou en *petit lait*, &c. Mais lorſque le *pouls* eſt *enfoncé*, lorſque le malade eſt affaiſſé, il faut ſoutenir ſes forces avec du vin, ou d'autres boiſſons de nature *cordiale*. Dans ce cas, on lui donnera, pour aliments, du *ſagou*, avec un peu de vin, des bouillons nourriſſants, pris en petite quantité & ſouvent répétés. Cependant il faut éviter tout ce qui pourroit échauffer.

REMEDES. L'on fait ſouvent beaucoup de mal dans cette maladie, par les remedes, & ſur-tout ceux qui ſont appliqués à l'extérieur. Auſſi-tôt qu'on apperçoit une *inflammation* ſur quelque partie, on court aux applications externes. Sans doute qu'ils deviennent néceſſaires dans les *phlegmons* conſidérables; (V. le Chap. XXXIX.) mais l'*éréſipelle* n'a beſoin d'aucune de ces applications. Les *onctions*, les *onguents*, les *emplâtres*, preſque tous compoſés de ſubſtances graſſes, ſont plutôt capables d'obſtruer les *pores* de la peau, & de repouſſer les humeurs qui cherchent à ſortir, que d'ouvrir ces *pores*, pour qu'elles paſſent au-dehors. Dans les commencements de cette maladie, il eſt également dangereux, ſoit d'exciter la *ſuppuration*, ſoit de faire rentrer les humeurs. L'*éréſipelle* reſſemble, à quelques égards, à la *goutte*, & doit être traitée avec les plus grandes précautions. Les ſeules applications que l'on puiſſe ſe permettre, & qui ſoient les plus ſures, ſont un morceau de laine fine, ou de flanelle douce, dont on couvrira la partie affectée, en la défendant des impreſſions de l'air extérieur. Elles exciteront une douce *tranſpiration*, objet de la plus grande importance dans cette

maladie (1). En Ecoſſe, la claſſe inférieure du peuple applique, ſur la partie malade, un linge couvert de farine ; ce qui paroît très-convenable.

On eſt dans l'uſage de ſaigner dans l'*éréſipelle* ; mais cette opération demande des précautions. Quoiqu'il ſoit certain que la ſaignée eſt indiquée, ſi la

---

(1) Ce précepte eſt très-ſage. Toutes les ſubſtances graiſſes ſont dangereuſes dans les maladies *éruptives* ; il y a plus, les *fomentations émollientes* y ſont même ſouvent nuiſibles. J'ai vu une *éréſipelle* à la face, quoique légere, venir à *ſuppuration*, par l'uſage d'une *infuſion* de fleurs de *ſureau* ; remede bannal, que tout le monde emploie dans ce cas, même de ſon propre mouvement. Cette *ſuppuration* fut très-opiniâtre, & ne céda qu'aux *purgatifs* réitérés. Que l'on tienne la partie chaudement, ſoit avec des flanelles, ſoit avec de la laine, voilà les ſeuls remedes externes que cette maladie demande. On ſera dans un inſtant perſuadé de cette vérité, quand on verra, p. 325, que l'Auteur ne conſeille les *fomentations* & les *cataplaſmes maturatifs* que pour exciter la *ſuppuration*, lorſque les circonſtances l'exigent. Un autre danger, qui ſuit l'application des remedes externes dans cette maladie, c'eſt la rentrée de l'*éruption*. L'*éréſipelle*, dit M. LE ROY, eſt une maladie qui eſt des plus ſujettes aux *répercuſſions*, aux *métaſtaſes*. Il faut donc prendre garde de ne pas cauſer cette rentrée, par un mauvais traitement : il faut, lorſque l'*éréſipelle* ſe manifeſte, ne rien mettre deſſus, l'abandonner à la nature, & ne travailler qu'à corriger la maſſe des humeurs. [*Leçons publiques ſur les aphoriſmes d'*HIPPOCRATE.]

fievre eſt violente, ſi le *pouls* eſt *dur & fort*, ſi le malade eſt vigoureux, cependant il faut que la quantité de ſang ſoit réglée ſur les circonſtances ; & les *ſymptomes* doivent ſeuls décider s'il faut la répéter, ou s'en tenir à la premiere. Toutes les fois que le malade eſt habitué aux liqueurs fortes, & que le ſiege de la maladie eſt à la tête, la ſaignée eſt abſolument néceſſaire.

Les bains de pieds & de jambes, ſouvent répétés dans l'eau chaude, ſont d'un grand effet, quand l'*éréſipelle* attaque la face, ou le cerveau ; ils procurent une dérivation des humeurs de la tête, & ſoulagent preſque roujours le malade. Si ces bains ne produiſent point l'effet déſiré, on applique, dans la même intention, des *cataplaſmes*, ou des *ſinapiſmes* aiguiſés, ſous la plante des pieds.

Dans le cas où la ſaignée eſt néceſſaire, il faut encore lâcher doucement le ventre avec des *lavements émollients*, & quelques doſes de *nitre* & de *rhubarbe*. Il y a des Médecins qui, dans cette circonſtance, ordonnent le *nitre* à très-grandes doſes ; mais ce ſel fatigue, en général, l'eſtomac, quand il eſt pris en trop grande quantité. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un des meilleurs remedes. Quand

la fievre & l'*inflammation* ſont conſidérables, on peut donner au malade, trois ou quatre fois par jour, dans ſa boiſſon ordinaire, vingt-quatre, trente grains de *nitre*, & cinq ou ſix grains de *rhubarbe*.

Lorſque l'*éréſipelle* quitte les extrêmités, pour ſe porter à la tête, de maniere à occaſionner le *délire*, ou une *affection comateuſe*, il faut abſolument évacuer. Il faut même employer des *purgatifs* forts, quand les *lavements* & les *purgatifs* doux manquent leurs effets. Il faut encore, dans ce cas, appliquer des *véſicatoires* au cou, ou derriere les oreilles, & des *ſinapiſmes* ſous la plante des pieds.

Lorſqu'on ne peut parvenir à faire tomber l'*inflammation*, & qu'on a lieu de craindre que la partie affectée ne vienne à s'*ulcérer*, il faut alors travailler à exciter la *ſuppuration*. On y parviendra, en appliquant ſur la partie malade, des *cataplaſmes maturatifs*, auxquels on ajoutera du *ſafran*, & en faiſant des *fomentations* chaudes & autres remedes ſemblables.

La couleur noire, livide, bleuâtre de la partie affectée, qui annonce une diſpoſition à la *gangrene*, preſcrit l'uſage du *quinquina*. Il faudra le joindre aux

acides, comme nous l'avons conſeillé dans la *petite vérole*. (V. p. 245 de ce vol.) On le preſcrira ſous la forme la plus agréable au malade; mais il ne faut jamais ſe diſpenſer de le donner, parce que la vie du malade en dépend. Si les *ſymptomes* ſont menaçants, on lui en donnera un gros toutes les deux heures. On appliquera, en outre, ſur la partie malade, des compreſſes trempées dans de l'*eſprit-de-vin camphré*, ou dans de la *teinture de myrrhe* & d'*aloès*; on renouvellera ces compreſſes ſouvent dans la journée. On peut encore, dans ce cas, appliquer ſur la partie affectée, des *cataplaſmes de quinquina*, ou fomenter cette partie avec une forte *décoction* de cette écorce.

Dans l'eſpece d'*éréſipelle*, appellée *éréſipelle ſcorbutique*, maladie qui dure pendant un temps conſidérable, il ſuffira de purger doucement, & de donner des remedes qui purifient le ſang & favoriſent la *tranſpiration*. Ainſi, après avoir calmé l'*inflammation*, par les remedes *rafraîchiſſants* & *relâchants*, on donnera au malade pour boiſſon, une *décoction des bois ſudorifiques*. Après un certain temps de l'uſage de cette *décoction*, il faudra adminiſtrer les *amers*.

Ceux qui ſont ſujets aux retours fréquents de l'*éréſipelle*, doivent ſe tenir ſinguliérement en garde contre les paſſions violentes. Ils doivent s'abſtenir de liqueurs fortes, de ſubſtances falées, viſqueuſes & trop nourriſſantes. Ils doivent faire un exercice ſuffiſant, éviter les chaleurs exceſſives & les froids extrêmes. Leur nourriture principale doit conſiſter en *lait*, en fruits, en plantes & en racines, de nature rafraîchiſſante; leur boiſſon ſera de la *petite biere*, du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c. Les *conſtipations* prolongées ſont très-nuiſibles à ces perſonnes. S'ils ne peuvent y remédier par le *régime* ſeul, il faudra qu'ils prennent ſouvent quelques doſes de *rhubarbe*, de *crême de tartre*; d'*électuaire lénitif*, ou de quelques autres *purgatifs* doux, (tel que l'*électuaire*, appellé *marmelade de Tronchin.*) (V. ce remede à la Table.)

CHAPITRE XV.

De la Phrénéſie, ou Inflammation du cerveau.

CEtte maladie eſt quelquefois la maladie *primitive*, ou *eſſentielle*; mais plus ſouvent elle n'eſt qu'un *ſymptome* d'une autre maladie, comme d'une *fievre inflammatoire*, d'une *fievre éruptive*, ou *pourprée*, &c. Cependant il n'eſt pas rare de la voir maladie *primitive* dans les climats chauds, où elle attaque principalement les perſonnes qui ſont dans la vigueur de l'âge. Les perſonnes vives & paſſionnées, les gens de Lettres, ceux qui ont le *genre nerveux* irritable, y ſont le plus ſujets (1).

(1) La vraie *phrénéſie*, c'eſt-à-dire, cette maladie, qui, d'après BOERRHAAVE, n'eſt qu'un *délire* furieux & continuel, dépendant uniquement de l'affection du cerveau, & accompagnée d'une *fievre continue-aiguë*, eſt heureuſement très-rare dans nos climats. Cette maladie cruelle enleve ſouvent les malades dès le troiſieme ou quatrieme jour, & elle ne va jamais au-delà du ſeptieme. Mais la *phrénéſie ſymptomatique*, aſſez commune dans les *maladies aiguës*, ſur-tout dans celles que vient de nommer M. BUCHAN, eſt moins meurtriere & de plus longue durée, parce que dans ces cas, l'effort de la maladie s'eſt déja porté ſur

Causes. La *phrénésie* est souvent occasionnée par les veilles, sur-tout lorsque ces veilles sont accompagnées de travaux opiniâtres. Elle peut encore être occasionnée par les boissons excessives, par la colere, le chagrin, la douleur. La suppression d'évacuations accoutumées, y donne souvent lieu : telles que celle des *hémorrhoïdes* chez les hommes, des *regles* chez les femmes, &c. Ceux qui s'exposent imprudemment à l'ardeur du soleil, sur-tout s'ils dorment en plein air, dans une saison chaude, la tête découverte, sont souvent attaqués tout à coup d'une telle *inflammation du cerveau*, qu'ils ont du *délire* à leur réveil. Si l'on a l'imprudence d'employer les *répercussifs* dans les *érésipelles*, il en résulte souvent l'*inflammation du cerveau*. La *phrénésie* peut encore être la suite d'accidents extérieurs, comme de coups, de contusions à la tête.

Symptomes. Les *symptomes*, qui

---

d'autres parties du corps, avant que d'attaquer le cerveau.

On observera que, quoiqu'il ne s'agisse ici que de la *phrénésie essentielle*, cependant les conseils prescrits dans ce Chapitre, relativement aux *remedes* & au *régime*, doivent être suivis dans la *phrénésie symptomatique*, concurremment avec ceux qu'indique la maladie dont elle dépend.

ont coutume de précéder la véritable *inflammation du cerveau*, ſont une douleur à la tête, une rougeur dans les yeux, un feu ſur le viſage, un ſommeil interrompu, ou totalement perdu; une grande ſéchereſſe à la peau; la *conſtipation*, la rétention d'urine; un petit écoulement de ſang par le nez; un bourdonnement dans les oreilles, & une ſenſibilité extrême dans le *ſyſtême nerveux*.

Lorſque l'*inflammation du cerveau* eſt formée, les *ſymptomes* ſont, en général, les mêmes que ceux de la *fievre inflammatoire*. (V. Chap. IV.) Il eſt vrai que dans la *phrénéſie*, le *pouls* eſt ſouvent *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*; mais quelquefois il eſt *dur* & *ſerré*. Lorſqu'il n'y a que le cerveau d'enflammé, le *pouls* eſt toujours *mou* & *petit*; mais lorſque l'*inflammation* attaque encore les *membranes* du cerveau, comme la *pie-mere*, la *dure-mere*, le *pouls* eſt *dur*. Un *ſymptome* caractériſtique & ordinaire de cette maladie, c'eſt la délicateſſe de l'*ouie*, qui fait que le malade entend avec une ſubtilité ſinguliere; mais ce *ſymptome* n'eſt pas de longue durée. Un autre *ſymptome* également commun, c'eſt le battement ou la *pulſation* des *arteres du cou* & des *tempes*. La langue

eſt ſouvent noire & ſeche ; cependant le malade ſe plaint rarement de la ſoif, & même refuſe de boire. Son eſprit n'eſt occupé que des objets qui l'avoient frappé avant ſa maladie. Quelquefois plongé dans le plus profond ſilence, il s'éveille tout-à-coup, & paroît furieux. (1)

Le tremblement continuel, les *ſoubreſauts des tendons*, la ſuppreſſion des urines, l'inſomnie opiniâtre, le crachottement perpétuel, le grincement de dents qui doit être conſidéré comme une eſpece de *convulſion*, ſont tous des *ſymptomes* fâcheux. Lorſque la *phrénéſie* vient à la ſuite de l'*inflammation des poumons*, ou des *inteſtins*, ou de la *gorge*, &c. elle eſt, en général, funeſte, parce qu'alors elle eſt cauſée par la *métaſtaſe*, ou le tranſport des humeurs de ces parties au cerveau. De-là la néceſſité d'évacuer dans toutes les *maladies inflammatoires*, & le danger de faire rentrer les *humeurs*.

---

(1) Le malade eſt dans un délire continuel ; l'homme le plus doux devient le plus emporté. Il ſe jette ſouvent hors du lit. Tantôt il crie, tantôt il pleure, tantôt il chante. Ses queſtions ſont ſans ſuite, ainſi que ſes réponſes. Ses yeux jouiſſent d'une mobilité ſinguliere. Ses mains tremblent ; il chaſſe aux mouches ; il épluche ſes couvertures. Les urines, quand il n'y a pas de ſuppreſſion, ſont claires, blanches, & ſont, dans cet état, d'un très-mauvais préſage.

Les *ſymptomes* favorables ſont, une *tranſpiration* ou une *ſueur* libre & abondante, une *hémorrhagie* copieuſe du nez, le *flux hémorrhoïdal*, des urines en grande quantité & qui dépoſent beaucoup de *ſédiment*. Quelquefois cette maladie ſe termine par un *cours de ventre*, & chez les femmes par une *perte* plus ou moins conſidérable.

Comme cette maladie devient ſouvent mortelle en peu de jours, elle requiert la plus grande diligence dans l'application des *remedes*. Lorſqu'elle eſt prolongée ou qu'elle eſt mal traitée, elle ſe change ſouvent en *folie*, ou en une eſpece de *ſtupidité* qui dure toute la vie.

Le traitement de la *phrénéſie* préſente deux objets qui méritent principalement notre attention; ſavoir, de diminuer la quantité du ſang qui eſt dans le cerveau, & de ralentir le cours de ce fluide dans les vaiſſeaux de la tête.

RÉGIME. Il faut que le malade ſoit dans la plus parfaite tranquillité. La compagnie, le bruit, tout ce qui peut affecter les ſens ou troubler l'imagination, aggrave cette maladie; même la trop grande lumiere lui devient nuiſible. En conſéquence, la chambre du malade

doit être un peu obſcure, & elle ne doit être, ni trop chaude, ni trop froide. Cependant il ne faut pas aller juſqu'à priver le malade de la compagnie d'un ami agréable, qui ſeroit capable de le récréer & de lui tranquilliſer l'eſprit. Il ne faut pas non plus que le malade ſoit dans une obſcurité trop profonde, de peur qu'elle ne le jette dans une *mélancolie* noire, qui eſt trop ſouvent la ſuite de cette maladie.

Il faut, autant qu'il eſt poſſible, que cet ami égaie le malade, & lui complaiſe dans toutes les occaſions : la contradiction aigriroit ſon ame & aggraveroit la maladie. Même dans le cas où il demanderoit des choſes qu'on ſeroit dans l'impoſſibilité de lui accorder, ou qui lui deviendroient nuiſibles, il ne faut pas les lui refuſer poſitivement ; il faut, au contraire, lui promettre de les lui donner auſſi-tôt qu'on les aura, ou employer d'autres excuſes. On fera moins de tort au malade en lui accordant un peu de ce qu'il deſire, quelque contraire que cela paroiſſe devoir être, qu'en les lui refuſant abſolument. En un mot, il faut mettre en uſage tout ce qui étoit capable de le récréer lorſqu'il étoit en ſanté. Il faut lui conter des hiſtoires

amuſantes, faire de la muſique, employer tout ce qui peut flatter ſes paſſions & ſatisfaire ſon ame. BOERRHAAVE propoſe de tenter, à cette occaſion, pluſieurs expériences; comme d'exécuter un petit bruit, en laiſſant tomber, goutte à goutte, de l'eau dans un baſſin, & d'engager le malade à compter le nombre des battements que font les gouttes, &c. Un ſon uniforme, s'il eſt doux & continuel, peut appeller le ſommeil, & par conſéquent devenir utile.

Les aliments doivent être légers, & compoſés, principalement, de ſubſtances farineuſes. La *panade*, le *gruau*, *édulcoré* avec de la *gelée de groſeille*, ou du *ſuc de limon*; les fruits cuits devant le feu, ou en compote; les *gelées*, les *confitures*, &c. conviennent. La boiſſon ſera foible, *délayante & rafraîchiſſante*; comme du *petit lait*, de l'eau d'*orge*, ou une décoction d'*orge* & de *tamarins*. Les *tamarins*, non-ſeulement rendent cette boiſſon plus agréable, mais encore plus utile, parce qu'ils ſont *relâchants*.

REMEDES. Rien ne ſoulage certainement davantage le malade, dans la *phrénéſie*, qu'une *hémorrhagie* du nez. Quand elle a lieu d'elle-même, bien

loin de chercher à l'arrêter, il faut, au contraire, chercher à l'exciter, en appliquant ſur le nez des linges trempés dans de l'eau chaude. Lorſque cette *hémorrhagie* n'arrive pas naturellement, il faut la provoquer, en introduiſant dans les narines une paille, ou tout autre corps irritant.

La ſaignée des *arteres temporales* ſoulage ſinguliérement la tête; mais comme les circonſtances ne permettent pas toujours de faire cette opération, nous recommandons celle des *veines jugulaires* (1). Lorſque le *pouls* & les forces du malade ſont tellement déprimés, qu'il n'eſt plus en état de ſupporter une ſaignée avec la lancette, il faut appliquer les *ſang-ſues* aux *tempes*; non-ſeulement elles tirent le ſang dans une proportion plus graduée qu'une lancette, mais encore étant appliquées très-près de la partie affectée, elles ſoulagent, en général, plus promptement le malade.

Le *flux hémorrhoïdal* eſt encore d'un grand avantage: il faut employer tous

(1) Ces ſaignées, abſolument néceſſaires dans ces cas, ne peuvent être faites que par des mains exercées. Nous conſeillons, même à ceux qui ſont dans l'habitude de ſaigner, de ne jamais les entreprendre, & d'appeller un Chirurgien expérimenté.

les moyens poſſibles pour l'exciter. Si le malade a été ſujet aux *hémorrhoïdes*, & que cette évacuation ſoit ſupprimée, il faut tout mettre en uſage pour la rappeller. En conſéquence on appliquera des *ſang-ſues* à l'*anus*, on fera aſſeoir le malade ſur la vapeur d'eau chaude, on lui donnera des *lavements irritants*, & on emploiera des *ſuppoſitoires* compoſés de *miel*, d'*aloès* & de *ſel gemme*. (1)

Dans les cas où cette maladie ſeroit occaſionnée par la ſuppreſſion de quelque évacuation, ſoit naturelle, ſoit artificielle, comme celle des *regles*, des *cau-*

(1) Pour faire les *ſuppoſitoires* dont il eſt ici queſtion, on prend un morceau de linge, ou une quantité convenable de coton, ou un *poireau* gros comme le petit doigt, ou une côte de choux, &c. On a, d'un autre côté, du *miel* que l'on a chargé d'*aloès* & de *ſel gemme*, On trempe à pluſieurs repriſes l'un ou l'autre de ces corps dans cette préparation. Quand le linge ou le coton ſont un peu ſéchés, & qu'ils ont acquis une certaine conſiſtance, on les roule en forme de cône : pour les côtes de choux, de poirée, les poireaux, &c. ils ont la forme preſcrite.

On enfonce les *ſuppoſitoires*, de la longueur de deux pouces, dans l'*anus*. Une attention qu'il faut avoir, c'eſt d'attacher un fil, en pluſieurs doubles, à la baſe des *ſuppoſitoires*. On laiſſe paſſer ce fil au-dehors, afin de pouvoir les fixer & les retirer, dans le cas où les mouvements *anti-périſtaltiques* des *inteſtins* viendroient à les attirer en-dedans, comme on dit que cela eſt arrivé pluſieurs fois.

teres,

teres, des *ſetons*, &c. il faut rappeller ces évacuations le plus promptement poſſible, ou en ſubſtituer d'autres à leur place.

Il faut tenir le ventre lâche par des *lavements* aiguiſés ou par des *purgatifs* forts. Il faut adminiſtrer le *nitre* à petites doſes, ſouvent répétées; on le donnera diſſous dans la boiſſon du malade. On peut aller juſqu'à trois gros, & même davantage, en vingt-quatre heures, ſi le cas eſt preſſant.

On raſera la tête du malade; on la frottera ſouvent dans la journée, avec une *mixture* chaude de *vinaigre* & d'*eau roſe*. On lui appliquera ſur les *tempes* des linges trempés dans cette même *mixture*. On lui fera tremper les pieds dans de l'eau chaude, & on les lui enveloppera dans des *cataplaſmes* de *mie de pain* & de *lait*. (1)

Si la maladie devient opiniâtre, & qu'elle ne cede point à ces remedes, il faudra couvrir toute la tête de *véſicatoires*.

---

(1) Les *bains des pieds* ſeront plus actifs, ſi on ajoute une certaine quantité de *vinaigre* dans l'eau, comme nous l'avons conſeillé, T. II, note 1, p. 75. On obſervera de mettre l'eau dans un vaſe profond, de maniere que le malade en ait juſqu'aux genoux, s'il eſt poſſible.

CHAPITRE XVI.

De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux.

CEtte maladie peut être occaſionnée par des cauſes externes, comme par des coups, par des ordures entrées dans les yeux, &c. Elle eſt ſouvent cauſée par la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée, par la guériſon de quelques vieux *ulceres*, par la ceſſation de l'écoulement d'un *cautere*, la ſuppreſſion de la ſueur légere du matin, de la ſueur des pieds, &c. Reſter long-temps expoſé à l'air de la nuit, ſur-tout quand il regne un vent froid du Nord, éprouver quelque ſuppreſſion ſubite de la *tranſpiration*, ſur-tout après avoir eu très-chaud, ſont encore des cauſes très-propres à faire naître l'*inflammation des yeux*. Les fixer long-temps ſur la neige ou ſur d'autres corps d'une grande blancheur; regarder fixement le ſoleil, un feu clair, ou tout autre objet éblouiſſant; paſſer ſubitement d'une profonde obſcurité à une lumiere éclatante, peuvent encore occaſionner la même maladie.

Mais il n'eſt certainement rien de plus capable de cauſer l'*inflammation des yeux*, que de veiller, ſur-tout de lire ou d'écrire à la clarté des bougies ou des chandelles. Les liqueurs ſpiritueuſes, les excès dans les plaiſirs de l'amour, ſont encore dangereux pour les yeux; la fumée âcre qu'exhalent les métaux & certaine nature de chauffage, les affectent également.

Quelquefois l'*inflammation des yeux* tient à un vice *vénérien*, ſouvent à un vice *ſcrophuleux*, ou à la *goutte*. Elle peut encore être cauſée par les *cils* ou poils des paupieres, qui rentrent en-dedans, & irritent par-là les yeux. Dans d'autres occaſions, c'eſt une maladie *épidémique*, qui regne, ſur-tout après une ſaiſon pluvieuſe. J'ai ſouvent obſervé qu'elle devenoit même *contagieuſe*, particuliérement pour ceux qui vivoient dans la même maiſon que le malade. On la voit encore attaquer ceux qui habitent des maiſons baſſes & humides, ou dans un air humide, ſur-tout quand ils ne ſont pas accoutumés à de pareilles demeures. Cette *inflammation* ſaiſit pareillement les enfants dont on a fait deſſécher imprudemment la *teigne* ou des *gales* à la tête, des écoulements aux oreilles, ou toute

autre *ſuppuration* de ce genre. Enfin l'*inflammation des yeux* ſuccede ſouvent à la *petite vérole* ou à la *rougeole*, particuliérement dans les enfants qui ont une diſpoſition *ſcrophuleuſe*, ou aux *écrouelles*.

SYMPTOMES. L'*inflammation des yeux* eſt accompagnée d'une douleur aiguë, de chaleur, de rougeur & de gonflement dans ces organes. Le malade ne peut plus ſupporter la lumiere ; tantôt il reſſent une douleur pongitive, telle que ſes yeux lui ſemblent piqués par une épine ; tantôt ils lui paroiſſent pleins de petits points noirs, où il croit voir des mouches voler devant lui. Ses yeux ſont humectés d'une humeur brûlante, qui coule abondamment, toutes les fois qu'il veut regarder en haut.

Le *pouls* eſt en général *vîte & dur* : il y a un certain dégré de fievre. Lorſque la maladie eſt violente, les parties voiſines ſe gonflent, & l'on ſent un battement marqué dans les *arteres temporales*, &c.

Lorſque l'*inflammation des yeux* eſt légere, elle eſt facile à guérir, ſur-tout quand elle reconnoît une cauſe externe. Mais lorſqu'elle eſt violente, qu'elle dure depuis long-temps, elle laiſſe ſouvent ſur les yeux des taches ; elle obſcurcit la vue, & quelquefois conduit à

la perdre entiérement, ou à une véritable *cécité.*

Lorſque le malade a un *cours de ventre*, c'eſt un bon ſigne ; & quand l'*inflammation* paſſe d'un œil à l'autre, comme par *contagion*, c'eſt encore un ſigne qui n'eſt pas défavorable. Mais lorſque la maladie eſt accompagnée de douleur violente à la tête, & qu'elle eſt opiniâtre, le malade eſt en danger de perdre la vue.

Régime. La *diete*, à moins que ce ne ſoit dans le cas d'un vice *ſcrophuleux*, ne ſauroit être trop ſévere, ſurtout dans les commencements. Le malade doit s'abſtenir de tout ce qui eſt de nature échauffante. Des végétaux doux, des bouillons légers, des potages au *gruau*, ſont les ſeuls aliments qui conviennent. La boiſſon ſera de l'eau d'*orge*, une *infuſion de menthe*, du *petit lait ordinaire*, &c.

La chambre du malade doit être ſombre ; ſes yeux doivent être couverts d'un voile, de maniere à intercepter la lumiere, mais ſans être appliqué ſur les yeux. Il doit éviter de regarder la lumiere d'une bougie, d'une chandelle, le feu, ou tout autre objet éclatant. Il faut pareillement qu'il évite toute eſ-

pece de fumées, comme celle de tabac, ainſi que tout ce qui peut le faire touſſer, éternuer, ou vomir. On doit le tenir très-tranquille, & être bien en garde contre tous les mouvements violents, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit. Enfin il faut chercher, autant qu'il eſt poſſible, à ne pas s'oppoſer au ſommeil.

REMEDES. Cette maladie eſt une de celles dans leſquelles les médicaments externes ſont ſouvent très-nuiſibles. Preſque tout le monde ſe croit en poſſeſſion de *remedes* pour la guériſon des maladies des yeux. Ces *remedes* ne ſont, en général, que des *collyres*, des *liniments*, & autres applications externes, qui nuiſent vingt fois, ſur une ſeule qu'ils réuſſiſſent. On doit donc être bien en garde contre toutes ces applications, parce que tout ce qu'on met immédiatement ſur les yeux, ne contribue ſouvent qu'à augmenter le mal.

La ſaignée eſt toujours néceſſaire dans une violente *inflammation des yeux*. Il faut qu'elle ſoit faite le plus près poſſible de la partie malade. On peut tirer à un adulte dix ou douze onces de ſang de la *veine jugulaire*, & répéter cette ſaignée, ſelon l'urgence des *ſymptomes*. Si l'on trouve qu'il y a de l'inconvénient à

ſaigner à la gorge, il faudra tirer la même quantité de ſang du bras ou de toute autre partie du corps.

On applique ſouvent les *ſang-ſues*, avec beaucoup de ſuccès, aux *tempes* ou aux paupieres inférieures. Il faut laiſſer couler le ſang des petites plaies pendant quelques heures; & s'il s'arrête trop tôt, on en excite l'écoulement en appliquant deſſus ces plaies des compreſſes trempées dans l'eau chaude. Si l'*inflammation* eſt opiniâtre, on répétera cette opération pluſieurs fois.

Les remedes *délayants* & *laxatifs* ne doivent pas être négligés dans cette maladie, par toutes ſortes de raiſons. Le malade prendra donc, tous les deux ou trois jours, une petite doſe de *ſel de glauber* & de *crême de tartre*, ou une *décoction* de *tamarins* & de *ſéné*. S'il trouve ces remedes déſagréables, une petite quantité de *rhubarbe* & de *nitre*, un peu d'*électuaire lénitif*, ou tout autre *purgatif* doux, rempliront la même *indication*. Le malade prendra en même-temps abondamment de l'eau de *gruau*, du *thé*, du *petit lait*, ou de toute autre boiſſon *délayante* foible. Il prendra tous les ſoirs, en ſe mettant au lit, un grand verre de *petit lait au vin* léger, pour

exciter la *transpiration*. On lui trempera souvent, dans la journée, les pieds & les mains dans l'eau chaude. On lui rasera la tête deux ou trois fois par semaine, & on la lui lavera aussi-tôt avec de l'eau froide. Nous avons vu ce remede produire souvent de bons effets, & d'une maniere remarquable.

Si l'*inflammation* ne cede point à ces évacuations, on appliquera les *vésicatoires* aux *tempes*, ou derriere les oreilles, ou derriere le cou, & on entretiendra l'écoulement pendant quelque temps, au moyen de l'*onguent vésicatoire adouci* (1). Je ne les ai jamais vus, quand on les a laissé couler pendant un temps suffisant, ne pas triompher de l'*inflammation des yeux* la plus opiniâtre; mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir cet écoulement pendant plusieurs semaines.

Lorsque la maladie subsiste depuis long-temps, on obtient des effets vraiment extraordinaires du *seton*, fait au cou

---

(1) C'est-à-dire, l'onguent, dans lequel il y a moins de *mouches cantharides*. On peut y suppléer par l'*onguent basilicum*, qu'on aiguise avec de la poudre de ces mêmes *mouches*, & dont on met plus ou moins, selon le dégré d'activité qu'on veut donner à cet *onguent*. [Voyez à la Table le mot *vésicatoire*.]

ou entre les deux épaules, ſur-tout de ce dernier. On l'ouvre de haut en bas, ou dans la direction de l'*épine du dos*, entre les deux *omoplates*. On le panſe deux fois le jour, avec de l'*onguent baſilicum jaune*. J'ai vu des malades, aveugles depuis long-temps, recouvrer la vue par le moyen d'un *ſeton*, placé comme je viens de le propoſer.

Quand le *ſeton* eſt en travers du cou, il ſe referme trop promptement, & il eſt beaucoup plus douloureux & plus incommode que lorſqu'il eſt placé entre les deux épaules; d'ailleurs il laiſſe une cicatrice déſagréable, & ne rend pas auſſi abondamment.

Dans les cas où la chaleur & la douleur des yeux ſont très-conſidérables, il faut appliquer ſur ces organes un *cataplaſme* de *mie de pain* & de *lait*, adouci avec de très-bonne huile ou du beurre frais : on l'appliquera au moins la nuit; & le matin on les baignera avec une *mixture* tiede d'eau & de *lait*.

Si le malade ne peut dormir, comme il arrive ſouvent, on pourra lui donner le ſoir quinze ou vingt gouttes de *laudanum* (1), ou deux cuillerées de *ſirop dia-*

(1) La doſe que M. BUCHAN preſcrit ici eſt une des plus fortes qu'on puiſſe donner de ce médica-

code, plus ou moins, ſelon l'âge du malade & la violence des *ſymptomes*.

Après que l'*inflammation* eſt diſſipée, ſi les yeux ſont foibles, ſi la vue eſt tendre, on les étuvera ſoir & matin avec un peu d'eau fraîche & d'*eau-de-vie*, en mettant une partie d'*eau-de-vie* ſur ſix parties d'eau. Il faut s'arranger pour baigner l'œil en entier dans cette *mixture*, & l'y maintenir pendant quelque temps. Je n'ai, en général, rien trouvé qui fortifiât les yeux comme ce remede, ou comme l'eau & le *vinaigre*, & on peut les regarder comme auſſi propres à fortifier les yeux, que les *collyres* les plus vantés.

Lorſque l'*inflammation des yeux* a pour

---

ment. Nous avons déja fait voir avec quelles précautions il falloit adminiſtrer les *anti-ſpaſmodiques*; ces précautions regardent ſur-tout les *narcotiques* ou remedes dans leſquels entre l'*opium*, & il eſt la baſe de celui-ci. » Il eſt certain, dit M. LIEUTAUD, que tous les *narcotiques*, dont pluſieurs Médecins abuſent, ſont toujours dangereux, lorſqu'on en uſe ſans réſerve & trop long-temps. Ils procurent, à la vérité, un calme paſſager qui eſt quelquefois très-précieux; mais ils peuvent jetter un voile ſur la maladie, & en la maſquant, la rendre ſouvent plus terrible. Les bons Praticiens ont obſervé, que bien des maladies qui ſe ſeroient terminées ſans accidents, ſont devenues, par l'abus qu'on a fait de ces remedes, très-orageuſes, & même mortelles. «

cauſe un vice *ſcrophuleux* ou les *écrouelles*, elle eſt ordinairement opiniâtre. Dans ce cas, la *diete* du malade doit être moins ſévere : on peut lui permettre de boire un peu de *petit négas*, ou, de temps en temps, un verre de vin. Le remede le plus approprié eſt le *quinquina*, que l'on peut prendre en ſubſtance, ou préparé de la maniere ſuivante :

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de l'*écorce de winter*, ou *cannelle blanche*, 2 gros.

Mettez le tout en poudre ; faites bouillir dans une pinte d'eau juſqu'à réduction de chopine.

Ajoutez de *réglisſe*, coupée menue, demi-once.

Laiſſez *infuſer* une demi-heure ; paſſez.

On en donnera trois, quatre fois par jour, deux, trois ou quatre cuillerées, plus ou moins, ſelon l'âge du malade. Il eſt impoſſible de dire combien de temps il faut continuer ce remede, parce que la guériſon de cette maladie peut être plus prompte chez un ſujet que chez un autre ; mais, en général, il faut qu'il ſoit long-temps continué, pour qu'il produiſe un effet durable.

Le Docteur CHEYNE dit, que l'*Æthiops minéral* manque rarement de guérir les

inflammations des yeux les plus opiniâtres, même celles qui ont pour causes les *écrouelles*, si on le donne à une dose & pendant un temps convenables. Il n'est pas douteux que ce remede & les autres préparations de *mercure*, ne puissent être d'une singuliere utilité dans les *ophthalmies* opiniâtres; mais ils ne doivent jamais être administrés qu'avec les plus grandes précautions, ou par des Médecins.

On fera bien de regarder fréquemment les yeux du malade, pour voir si quelques *cils* ne sont pas recourbés en-dedans & s'ils ne les blessent point, dans ce cas, il faut les couper sans délai.

Les personnes sujettes aux fréquents retours de cette maladie, doivent avoir constamment un *cautere* à l'un des deux bras. Elles se feront en outre faire une saignée, & prendront une *purgation* au printemps & en automne : elles doivent observer le plus grand *régime*, éviter les liqueurs fortes & tout ce qui peut échauffer; elles doivent sur-tout éviter l'air du soir, & les études prolongées avant dans la nuit (*a*).

(*a*) Comme parmi le peuple on est dans l'usage de ne jamais traiter cette maladie, & les autres

CHAPITRE XVII.

Des diverſes eſpeces d'Eſquinancies, ou Inflammation de la gorge (1).

§. I.

De l'Eſquinancie bénigne.

CEtte maladie eſt très-commune en Angleterre, & très-ſouveut accompagnée de danger. Elle eſt fréquente en hiver & au printemps, & les perſonnes auxquelles elle eſt le plus funeſte, ſont les jeunes gens d'un *tempérament ſanguin.*

Causes. Elle procede, pour l'ordinaire, des mêmes cauſes que les autres maladies *inflammatoires.* Ainſi la ſuppreſſion de la *tranſpiration*, & tout ce qui peut échauffer & enflammer le ſang, la donne. L'*inflammation de la gorge* vient ſouvent

---

maladies des yeux, ſans employer de *collyre*, nous avons décrit à la Table ceux de ces remedes qui ſont le plus approuvés. [Voyez à la Table le mot *collyre.*]

(1) Cette maladie eſt décrite, par les Auteurs, ſous un grand nombre de noms différents; mais, dit M. Lieutaud, ces noms barbares ſont plutôt le langage des Ecoles, que celui des Praticiens. Il ſuffit de ſavoir que le nom le plus familier aux Médecins, eſt celui d'*angine.*

d'avoir oublié de ſe couvrir le cou, ſi l'on eſt dans cette habitude; d'avoir bu des liqueurs froides, quand on avoit chaud; d'avoir été à cheval, ou à pied, contre un vent de nord froid; enfin de tout ce qui peut refroidir trop fortement la gorge & les parties voiſines. Elle peut encore venir d'une ſaignée, d'une *purgation*, ou de toute autre évacuation ordinaire, qu'on a négligée.

Chanter, parler haut pendant long-temps, & tout ce qui peut forcer les *muſcles* de la gorge, peuvent encore occaſionner une *eſquinancie*. J'ai ſouvent vu cette maladie devenir funeſte à des *gens de plaiſir*, qui, ayant reſté long-temps renfermés dans une chambre chaude, occupés à boire des liqueurs chaudes, & à chanter de toutes leurs forces, s'expoſoient enſuite imprudemment, à l'air froid de la nuit. Reſter avec les pieds mouillés; porter des habits humides; ſe tenir long-temps dans un lieu humide, ou auprès d'une fenêtre ouverte; coucher dans des lits humides; habiter des appartements nouvellement bâtis, ſont encore autant de cauſes qui peuvent y donner lieu. Je connois des perſonnes qui ne manquent jamais d'avoir mal à la gorge, pour peu qu'elles

reſtent dans un appartement qui vient d'être lavé. (V. T. I, p. 376.)

Les aliments âcres & irritants, peuvent de même enflammer la gorge, & occaſionner une *eſquinancie*. Cette maladie peut également être cauſée par des os, des arrêtes, ou d'autres corps pointus, reſtés dans le goſier; par les vapeurs *cauſtiques* des métaux, ou des minéraux que l'on reſpire, comme celles de l'*arſenic*, de l'*antimoine*, &c. Enfin cette maladie eſt ſouvent *épidémique* & *contagieuſe*.

Symptomes. On reconnoît l'*inflammation de la gorge* par l'inſpection (1). Les parties ſont rouges & gonflées. De plus, le malade ſe plaint d'avoir de la peine à avaler. Son *pouls* eſt *vîte & dur*,

(1) Le ſiege de cette maladie eſt la baſe de la langue, la *luette*, les *amygdales*, la *glotte*, c'eſt-à-dire, l'entrée du canal de la *reſpiration*, & toutes les parties voiſines. On ſent que l'*angine* eſt d'autant plus dangereuſe, qu'il y a plus de ces parties qui ſont affectées. Pour s'aſſurer de l'*inflammation de la gorge*, on fait ouvrir la bouche du malade, & ſouvent à l'aide d'une bougie, on peut diſtinguer facilement la partie qui eſt malade. Cependant le gonflement de la langue rend quelquefois cet examen impoſſible; dans ce cas, on prend une cuiller, & avec le manche on baiſſe la baſe de la langue; alors on apperçoit très-bien quelle eſt la partie qui eſt le ſiege de la maladie.

accompagné de tous les autres *ſymptomes* de la fievre. (V. p. 67 de ce vol.) Le ſang tiré de la veine eſt, pour l'ordinaire, couvert d'une *couenne blanchâtre*; & les crachats du malade ſont *glaireux*, ou *viſqueux*. A meſure que l'*inflammation* & le gonflement font des progrès, les difficultés de *reſpirer* & d'avaler augmentent. La douleur gagne les oreilles; les yeux paroiſſent rouges & le viſage enfle. Le malade eſt ſouvent obligé d'être ſur ſon ſéant, étant en danger de ſuffoquer. Il éprouve continuellement des *nauſées*, ou des envies de vomir; & quand il boit, la liqueur revient ſouvent par le nez, au lieu de paſſer dans l'*eſtomac*. Enfin le malade meurt quelquefois de faim, par la ſeule impoſſibilité d'avaler aucune eſpece d'aliments.

La *reſpiration* laborieuſe, les douleurs dans la *poitrine*, annoncent un grand danger. Quoique la douleur en avalant ſoit fort conſidérable, ſi la *reſpiration* eſt encore libre, il n'y a pas tant à craindre. C'eſt un *ſymptome* favorable, quand le gonflement paroît à l'extérieur (1). Mais s'il diſparoît ſubitement

(1) Et quand il ſe manifeſte une *éréſipelle* au haut du cou & de la poitrine, ces *ſymptomes* annoncent que la maladie paſſe de l'intérieur à l'extérieur.

& que la maladie ſe porte ſur la *poitrine*, on doit alors tout craindre pour le malade. Quand l'*eſquinancie* eſt la ſuite d'une autre maladie, qui a déja affoibli le malade, ſon état eſt très-critique. L'écume à la bouche, la langue épaiſſe, le viſage pâle & défiguré, ſont des *ſymptomes mortels.*

Régime. Le *régime*, dans cette maladie, eſt, à tous égards, le même que dans la *pleuréſie* & dans la *péripneumonie.* Les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité. La boiſſon doit être abondante, foible, *délayante*, aiguiſée avec des *acides.*

Il eſt de la plus grande importance de tenir le malade à ſon aiſe & tranquille. Les fortes affections de l'ame, & les mouvements violents du corps, deviendroient dangereux. Il faut qu'il ne parle qu'à voix baſſe; & le tenir dans un dégré de chaleur, capable d'exciter une *ſueur* modérée. Quand le malade eſt au lit, il faut que ſa tête ſoit ſenſiblement plus élevée qu'à l'ordinaire.

Il eſt ſur-tout néceſſaire que le cou ſoit tenu chaudement. En conſéquence, on lui mettra autour du cou un morceau de flanelle, plié en pluſieurs doubles. Ce ſeul moyen, quand il a été

employé à temps, a ſouvent diſſipé de légers maux de gorge. Nous ne pouvons nous diſpenſer de parler d'un uſage fort commun chez les payſans de ce Royaume. Quand ils ont mal à la gorge, ils s'entortillent le cou avec un bas, qu'ils conſervent toute la nuit. Ce remede eſt ſi ſalutaire, qu'on le regarde comme un charme en pluſieurs endroits, & qu'on applique le bas avec des cérémonies particulieres. Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir que cet uſage eſt bon, & qu'on ne doit jamais le négliger. Lorſqu'on a eu le cou ainſi entortillé toute la nuit, il ne faut pas le laiſſer découvert pendant le jour, mais l'envelopper avec un mouchoir, ou un morceau de flanelle, juſqu'à ce que l'*inflammation* ſoit entiérement diſſipée.

La *gelée de groſeilles noires*, appellées vulgairement *caſſis*, eſt regardée comme un bon remede dans les maux de gorge, & mérite en effet cette réputation. Il faut, pour bien faire, en avoir conſtamment dans la bouche, & ne l'avaler que peu à peu. On peut encore la délayer dans la boiſſon du malade, ou la faire prendre de toute autre maniere. Si l'on ne peut avoir de cette *gelée*, on emploiera à ſa place de la *gelée*

de *groſeilles rouges*, ou de *mûres*.

Les *gargariſmes* ſont encore très-avantageux dans cette maladie. On les prépare en ajoutant, ſur un demi-ſetier de la *décoction pectorale*, deux ou trois cuillerées de *miel*, & autant de *gelée de groſeilles noires*. On s'en gargariſe trois ou quatre fois par jour. Si le malade eſt tourmenté par des *phlegmes viſqueux*, il faut aiguiſer ce *gargariſme* avec une cuillerée à café d'*eſprit de ſel ammoniac*. On recommande quelquefois, dans ces cas, des *gargariſmes* faits avec une *décoction* de feuilles ou d'écorce de *ronces*; mais quand on peut ſe procurer de la *gelée*, ils deviennent inutiles.

Il n'y a guere de maladies, dans leſquelles les *bains de pieds* & de *jambes* ſoient d'un effet plus marqué que dans celle-ci. On ne doit donc jamais négliger de les employer. Si dès les commencements de la maladie, on tient le malade chaudement; ſi on lui met autour du cou un morceau de flanelle; s'il ſe baigne les pieds & les jambes dans l'eau chaude; ſi ſa diete eſt légere; ſi ſes boiſſons ſont délayantes, cette maladie ſera rarement de grands progrès, ou deviendra rarement dangereuſe. Mais ſi on néglige tous ces moyens, les *ſymptomes*

acquerront de la violence, & il faudra en venir à des remedes plus actifs (1).

REMEDES. L'*inflammation de la gorge* étant une maladie très-*aiguë*, très-dangereuſe, & qui emporte quelquefois le malade ſubitement, il faut, dès qu'on en apperçoit les *ſymptomes*, ſaigner du bras, ou plutôt de la *veine jugulaire*, & répéter l'opération autant que les circonſtances le demandent.

Il faut également lâcher doucement le ventre. Pour cet effet, on donnera au malade pour boiſſon ordinaire, ou une *décoction* de *figues* & de *tamarins*, ou de petites doſes de *rhubarbe* & de *nitre*, comme nous l'avons recommandé dans l'*éréſipelle*, (page 324.) On augmentera ces doſes, relativement à l'âge du malade, & on les répétera juſqu'à ce

---

(1) On obſervera que, dans cette maladie, les ſecours externes ſont de la plus grande importance, l'*inflammation*, pour peu qu'elle ſoit conſidérable, mettant le malade dans l'impoſſibilité d'avaler, ou rendant la *déglutition* très-difficile. On ne négligera donc, dans le début, aucun des moyens que propoſe l'Auteur : on emploiera la flanelle ou le *bas*, également en uſage parmi le peuple de nos pays, & dont j'ai éprouvé d'excellents effets; on fera uſage de *gargariſmes* & de *bains de pieds*, que l'on prendra trois, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, trois quarts-d'heure, même une heure. (V. T. II, n. 1, p. 337.)

qu'elles aient procuré les effets desirés.

J'ai souvent vu de très-bons effets du *sel de prunelle*, ou *cristal minéral*, ou du *nitre purifié*, que le malade tient dans sa bouche, & qu'il n'avale qu'à mesure qu'il se fond.

Il excite l'évacuation de la salive, & tient lieu par-là de *gargarisme*; tandis qu'il contribue en même-temps à diminuer la fievre en facilitant la *sécrétion* des urines.

Il faut encore frotter la gorge du malade, deux ou trois fois par jour, avec un peu de *liniment volatil*; ce qui ne manque presque jamais de produire un bon effet. On tiendra en même-temps le cou bien couvert avec de la laine ou de la flanelle, pour empêcher que le froid ne pénetre à travers la peau, qui s'attendrit singuliérement par ces applications.

Il y a beaucoup d'autres remedes externes recommandés contre cette maladie; tels sont les *nids d'hirondelle*, les *cataplasmes* faits avec la substance fongueuse qui croît à la racine du *roseau*, & qu'on appelle *Jews ears, oreille de Judas*, avec l'*album grecum*, &c. Mais comme ils ne méritent, en aucune façon, la préférence sur les *cataplasmes* ordinaires de

mie de pain & de *lait*, nous n'en parlerons pas davantage.

Il y en a qui recommandent la *gomme de gayac* comme un *ſpécifique* dans cette maladie. On en prépare un *électuaire* de la maniere ſuivante :

Prenez de *gomme de gayac* en poudre, demi-gros.

Mêlez avec de *rob de ſureau*, ou de *gelée de groſeilles*, quantité ſuffiſante pour envelopper cette poudre. On donne cette doſe en une fois, & on la répete ſelon les occaſions. (Le Docteur HOME.)

Dans les *inflammations de gorge* très-conſidérables, on tirera de grands avantages des *véſicatoires*, appliqués derriere le cou, ou derriere les oreilles; & quand le mal ſera encore plus violent, il faudra appliquer un *véſicatoire*, qui ſoit aſſez grand pour couvrir tout le derriere du cou, depuis une oreille juſqu'à l'autre.

Après qu'on aura ceſſé l'uſage des *véſicatoires*, il faudra entretenir l'écoulement de la partie ſur laquelle il aura été poſé, en appliquant un *onguent aiguiſé*, (V. T. II, n. 1, p. 344.) juſqu'à ce que l'*inflammation* ſoit entiérement diſſipée : car ſi on laiſſoit ſécher la plaie, le malade ſeroit en danger d'une rechute.

Lorſqu'il a été traité comme nous venons de le conſeiller, il eſt rare que l'*inflammation* vienne à *ſuppuration*. Cependant cela arrive quelquefois, malgré tout ce qu'on fait pour la prévenir. Ainſi, quand l'*inflammation* & le gonflement perſiſtent, de façon qu'on voie évidemment qu'il s'enſuivra une *ſuppuration*, il faudra travailler à l'avancer, en faiſant recevoir dans la gorge, au moyen d'un entonnoir, de la vapeur d'eau chaude; en appliquant extérieurement des *cataplaſmes adouciſſants*, & en ordonnant au malade de tenir conſtamment dans la bouche une *figue graſſe* (1).

Il arrive quelquefois que l'ouverture de l'*abcès* eſt précédée d'un gonflement ſi conſidérable, qu'il intercepte le paſſage, au point que le malade ne peut abſolument rien avaler. Dans ce cas, il périroit infailliblement, ſi on ne cherchoit à le ſoutenir d'une autre manie-

---

(1) Il y a des perſonnes qui ſe plaignent que cette *figue* les brule & augmente leurs douleurs. Elles prendront à ſa place du *lait* chaud, ou de l'eau chaude, ou une *mixture* chaude de lait & d'eau; qu'elles garderont dans la bouche le plus long-temps poſſible. Quelquefois le malade ne peut ouvrir la bouche; alors il faut lui injecter de ces liqueurs par les narines.

re. La ſeule eſt de lui donner des *lavements* nourriſſants, compoſés de bouillons, ou de *gruau* & de *lait*. On a vu des malades nourris de cette maniere pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'enfin l'*abcès* eût crevé; ils recouvroient enſuite la ſanté (1).

Non-ſeulement cette *tumeur* intérieure peut empêcher d'avaler, mais encore de reſpirer; dans ce cas, rien ne peut ſauver le malade que l'ouverture de la *trachée-artere*, ou du conduit par lequel l'air paſſe dans les *poumons*. Et comme cette opération, (appellée *bronchotomie*, a ſouvent réuſſi, il n'eſt perſonne qui, dans des circonſtances auſſi déſeſpérées, doive héſiter un ſeul inſtant à y avoir recours. Mais comme il n'y a qu'un Chirurgien qui puiſſe la faire, il eſt inutile de la décrire ici.

Lorſque la difficulté d'avaler n'eſt pas

---

(1) Lorſque la *tumeur* empêche ſeulement d'avaler, il faut s'aſſurer de l'endroit qu'elle occupe. Souvent elle eſt peu conſidérable, quoiqu'elle paroiſſe beaucoup incommoder le malade. En cherchant avec le doigt, on la trouve facilement, & quand elle eſt mûre, la moindre preſſion l'ouvre. Si elle ne cede point à la preſſion légere du doigt, un Chirurgien intelligent la percera avec une lancette, aſſujettie à un petit bâton, & enveloppée d'un linge doux dans toute ſon étendue, excepté la pointe.

accompagnée

accompagnée de douleur aiguë ou d'*inflammation*, comme elle ne tient alors qu'à un engorgement des *glandes* de la gorge, elle demande ſeulement que la partie ſoit tenue chaudement, & que le malade ſe gargariſe ſouvent avec quelques remedes qui irritent légérement les *glandes*, comme une *décoction* de *figues* dans du *vinaigre* & du *miel*; on peut y ajouter quelquefois un peu de *moutarde*, ou quelques gouttes de liqueurs ſpiritueuſes. Mais il faut bien ſe garder d'employer ces *gargariſmes*, dès qu'il y a quelques ſignes d'*inflammation*. Cette eſpece d'*eſquinancie* a différents noms, parmi le peuple; & pour la guérir, il eſt dans l'uſage d'enlever le malade par les cheveux, & d'enfoncer les doigts ſous ſes mâchoires. Ces moyens, & pluſieurs autres, ſont ſouvent dangereux, & tout au moins inutiles (1).

(1) L'Auteur dit que le peuple appelle cette *eſquinancie*, *Pap of throat*, *the falling down of the almonds of the ears*, &c. Nous n'avons pas trouvé de mots françois qui puiſſent rendre ces expreſſions. Mais, par le traitement qu'il dit qu'on emploie, il paroît qu'il s'agit du gonflement de la *luette*. Il n'eſt perſonne qui n'ait vu des gens du peuple tirer des poignées de cheveux à ceux dont la *luette* eſt gonflée ou relâchée, de maniere à empêcher d'avaler. Cette pratique abſurde & dou-

Les perſonnes ſujettes aux *inflammations de la gorge*, doivent, pour s'en préſerver, vivre avec beaucoup de tempérance. Ceux qui ne veulent point ſe ſoumettre à ſes loix, doivent avoir ſouvent recours aux *purgations* ou à d'autres évacuations, afin de chaſſer le ſuperflu des humeurs. Il faut encore qu'ils évitent de prendre du froid, & qu'ils s'abſtiennent d'aliments & de remedes *aſtringents* ou *irritants*.

L'exercice violent, en augmentant le mouvement & la force du ſang, diſpoſe ſinguliérement à l'*inflammation de la gorge*, ſur-tout ſi l'on boit immédiatement après des liqueurs froides, ou ſi l'on s'expoſe ſubitement au froid.

---

loureuſe, eſt ſur-tout en uſage parmi les Militaires.

Il y a encore une eſpece de mal de gorge qu'on appelle *oreillons*, & dans quelques endroits *ourles*. C'eſt un engorgement des *glandes*, qui ſervent à fournir la *ſalive*, ſur-tout des deux groſſes, nommées *parotides*, & des deux qui ſont deſſous la mâchoire, appellées *maxillaires*. Ces *glandes*, dans cette maladie, ſe gonflent conſidérablement & empêchent, non-ſeulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce qu'alors les mouvements en ſont très-douloureux : les enfants y ſont beaucoup plus expoſés que les grandes perſonnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, les ſeuls moyens que propoſe M. BUCHAN, ſuffiſent,

Ceux qui voudront ſe garantir de cette maladie, doivent donc, après avoir parlé haut, chanté, couru, bu des liqueurs chaudes, ou fait toute autre choſe qui peut échauffer la gorge, ou augmenter la *circulation du ſang* dans cette partie, avoir l'attention de ne ſe rafraîchir que graduellement, de ſe tenir le cou plus couvert qu'à l'ordinaire, &c.

J'ai ſouvent vu des perſonnes ſujettes aux maux de gorge, s'en délivrer entiérement, en portant conſtamment, ou un morceau de flanelle autour du cou, en guiſe de cravatte, ou des ſouliers plus épais, ou une camiſolle de flanelle, &c. Ces moyens peuvent paroître minutieux; mais ils produiſent d'excellents effets. Il eſt vrai qu'il y a du danger à les quitter, quand une fois on s'y eſt accoutumé; mais les inconvénients qu'il peut y avoir à s'en ſervir toute la vie, ne ſont certainement pas à comparer aux dangers qui en réſultent quand on les néglige.

Quelquefois, après que l'*inflammation de la gorge* eſt diſſipée, les *glandes* reſtent gonflées, & deviennent dures & *calleuſes*. Il n'eſt pas facile d'y remédier; & ſouvent on augmente le danger, en réitérant l'application de reme-

des *ſtimulants*. Tout ce qu'il y a à faire en cette occaſion, c'eſt de tenir chaudement la partie, & d'ordonner au malade de ſe gargariſer deux fois le jour avec une *décoction de figues*, *acidulée* avec quelques gouttes d'*élixir*, ou d'*eſprit de vitriol.*

§. II.

De l'Eſquinancie maligne, ou des maux de gorge gangréneux & avec ulceres.

Cette eſpece d'*eſquinancie* eſt peu connue dans le nord de la Grande-Bretagne, quoiqu'elle ait fait, il y a quelques années, de grands ravages dans les Provinces Méridionales. Les enfants y ſont plus ſujets que les adultes, les femmes plus que les hommes, & les perſonnes délicates, plus que celles qui ſont fortes & robuſtes. On l'obſerve particuliérement en automne, ou après des temps humides & très-chauds.

CAUSES. Cette maladie eſt évidemment *contagieuſe*, & ſe gagne ordinairement par communication. Une ſeule perſonne l'a ſouvent donnée à toute une famille, & même à des villages entiers. Il faut donc bien ſe garder de reſter auprès d'une perſonne attaquée de cette maladie; puiſque, par cette impruden-

ce, on risqueroit non-seulement sa vie, mais encore celle de ses amis & de ses connoissances. Tout ce qui peut occasionner les *fievres putrides* & *malignes*, peut également causer les *maux de gorge gangréneux*, comme l'air mal-sain, les provisions gâtées, la mal-propreté, &c.

Symptomes. Cette maladie commence par des alternatives de froid & de chaud. Le *pouls* est *fréquent*, mais *concentré* & *inégal*, & il reste ordinairement le même pendant tout le cours de la maladie. Le malade se plaint beaucoup de foiblesse & d'oppression de poitrine. Il est abattu & prêt à tomber en foiblesse, quand on le met sur son séant. Il a des *nausées*, accompagnées souvent de *vomissement*, ou de *diarrhée*; mais ces deux derniers *symptomes* sont plus ordinaires aux enfants. Les yeux sont rouges & humides; le visage est gonflé. L'urine est d'abord pâle & *crue*; mais elle prend une couleur plus jaune, à mesure que la maladie avance. La langue est blanche, & en général humide; *symptome* qui distingue cette maladie des maladies *inflammatoires*. Si l'on regarde dans la gorge, on la trouve gonflée, & d'un rouge vif. Cependant on apperçoit des taches pâles, livides, de couleur de

cendre, interpoſées çà & là; quelquefois on ne voit qu'une tache large, ſemblable à une mouche, de figure irréguliere, d'un blanc pâle, entourée d'un rouge vif. Ces taches blanchâtres, lividés, couvrent autant d'*ulceres*.

Un *ſymptome* ordinaire à cette maladie, c'eſt qu'il paroît, vers le deuxieme, ou troiſieme jour, une efflorescence, ou une eſpece d'*éruption* ſur le cou, ſur les bras, les doigts, la poitrine, &c.; mais alors l'évacuation par haut & par bas ceſſe, pour l'ordinaire.

Le malade a ſouvent un peu de *délire*. Le viſage paroît très-ſouvent vergetté, & l'intérieur des narines rouge & enflammé. Il ſe plaint d'une odeur de pourri déſagréable, & ſon haleine eſt infecte.

Les *maux de gorge gangréneux* ſe diſtinguent de *l'inflammation*, par le *vomiſſement* & le *cours de ventre*, qui accompagnent ordinairement leurs commencements; par la nature des *ulceres*, couverts de croutes blanchâtres, ou lividés; par l'exceſſive foibleſſe du malade; par tous les autres *ſymptomes* de la *fievre maligne*. (V. p. 182 de ce vol.)

Les *ſymptomes* fâcheux, ſont un *cours de ventre* opiniâtre, une foibleſſe ex-

trême, la vue trouble, la couleur livide, ou noire des taches; de fréquents friſſons, ou tremblements, avec un *pouls petit & tremblottant.* Lorſque l'*éruption* de la peau diſparoît ſubitement, ou devient d'une couleur livide, & qu'elle eſt accompagnée d'une *hémorrhagie* par le nez & par la bouche, le danger eſt très-grand.

Mais ſi, vers le troiſieme, ou le quatrieme-jour, une ſueur modérée ſe manifeſte ſur le cou & continue, avec un *pouls égal, aſſuré*, quoique *petit*; ſi les croutes des *ulceres* ſe détachent d'une maniere favorable; ſi les taches paroiſſent deſſous belles & d'un rouge animé; ſi la *reſpiration* devient plus facile; ſi les yeux ſe raniment, on a tout lieu d'eſpérer une *criſe* favorable.

RÉGIME. Il faut tenir le malade tranquille, & la plus grande partie du temps couché, parce qu'étant debout, il eſt ſujet à de fréquentes foibleſſes. Les alimens ſeront *reſtaurants* & nourriſſants. On lui donnera du *gruau* de *ſagou* avec du vin rouge, des *gelées* à la viande, des bouillons forts. La boiſſon ſera de même nature & de qualité *antiſeptique*, comme du *négas au vin rouge*, du *petit lait au vin blanc*, &c.

REMEDES. Le traitement, dans cette eſpece d'*eſquinancie*, eſt entiérement différent de celui qui convient à l'*inflammation de la gorge.* Toute évacuation, comme les ſaignées, les *purgations*, qui ne tendroient qu'à affoiblir le malade, doit être interdite. Les remedes rafraîchiſſants, comme le *nitre*, la *crême de tartre*, ſont également nuiſibles. Il n'y a que les *cordiaux fortifiants* dont on puiſſe faire uſage avec sûreté, & on ne doit jamais négliger de les employer.

Si le malade éprouve, dans le commencement, de fortes envies de vomir, on lui donnera, pour lui nettoyer l'eſtomac, une *infuſion* de *thé verd*, de *fleurs* de *camomille* ou de *chardon bénit.* Si ces *infuſions*, priſes abondamment, ne débarraſſent point l'eſtomac, on donnera au malade quelques grains d'*ipécacuanha* en poudre, ou tout autre *vomitif* doux.

Lorſque la maladie n'eſt pas dangereuſe, on fait gargariſer le malade avec une *infuſion* de feuilles de *ſauge* & de *roſe*, dans chaque demi-ſetier de laquelle on ajoute une ou deux cuillerées de *miel*, & du *vinaigre* autant qu'il eſt néceſſaire pour lui donner une *acidité* agréable : mais lorſque les *ſymptomes* ſont violents, que les croutes ſont larges &

épaiſſes, & que l'haleine a une très-mauvaiſe odeur, il faut preſcrire le *gargariſme* ſuivant.

Prenez de racine de *contrayerva*, demi-once;
Faites bouillir pendant quelque temps dans ſix onces de la *décoction pectorale*; paſſez.

Ajoutez de *vinaigre de vin blanc*, 2 onces,
de *miel* de Narbonne, } de chaque
de *teinture de myrrhe*, } une once.

Non-ſeulement on en donne au malade pour ſe gargariſer, mais on doit encore lui en injecter fréquemment de petites quantités dans la bouche, pour bien la nettoyer, avant qu'il prenne quelque choſe, ſoit en boiſſon, ſoit en aliments. Ce moyen doit, ſur-tout, être employé pour les enfants qui ne ſavent pas encore ſe gargariſer eux-mêmes.

Un remede très-ſalutaire, dans ce cas, c'eſt de faire recevoir très-ſouvent, dans la bouche du malade, au moyen d'un entonnoir renverſé, les vapeurs chaudes d'une *mixture*, compoſée de *vinaigre*, de *myrrhe* & de *miel*.

Mais quand les *ſymptomes* de *mali-*

gnité ſont à un très-haut dégré, & que la maladie annonce du danger, le ſeul remede dont on doive alors eſpérer du ſuccès, eſt le *quinquina*. On peut le donner en ſubſtance, c'eſt-à-dire, en poudre, ſi l'eſtomac du malade peut le ſupporter; ou de la maniere ſuivante, s'il ne le peut pas.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once,
de *ſerpentaire de Virginie*, 2 gros.
Concaſſez le tout; faites bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, juſqu'à réduction de chopine.

Ajoutez une cuillerée à café d'*élixir de vitriol*.

On en donnera au malade, toutes les trois ou quatre heures, la valeur d'une petite taſſe à café.

Les *véſicatoires* ſont très-utiles dans cette maladie, ſur-tout quand le *pouls* & les forces du malade ſont déprimées. On les applique ſur la gorge, derriere les oreilles, ou derriere le cou. Lorſque le vomiſſement fatigue beaucoup le malade, il faut lui donner toutes les heures deux cuillerées de *julep ſalin*. L'*infuſion* de *menthe* & d'une petite quantité de *cannelle*, convient beaucoup dans ce

tas, pour boiſſon ordinaire, ſur-tout ſi on y ajoute autant de vin rouge.

Lorſque le *cours de ventre* eſt conſidérable, on fait prendre au malade deux ou trois fois par jour, ou plus ſouvent, s'il eſt néceſſaire, gros comme une noix muſcade de *diaſcordium*, ou de *confection du Japon*, & on lui donne pour boiſſon du *négas au vin rouge*.

S'il arrive un *ſaignement de nez*, on expoſera ſouvent cette partie à la vapeur du *vinaigre* chaud, & on aiguiſera la boiſſon du malade avec l'*eſprit de vitriol*, ou la *teinture de roſes*.

Dans les cas où il ſurviendroit une *ſtrangurie*, (c'eſt-à-dire, une difficulté d'uriner,) il faudra *fomenter* le ventre avec de l'eau chaude, & donner trois ou quatre fois par jour, des *lavements émolliens*.

Lorſque la maladie aura perdu de ſa violence, on lâchera le ventre avec de doux *purgatifs*, comme la *manne*, le *ſéné*, la *rhubarbe*, &c.

Si, après la maladie, il reſte une grande foibleſſe, un abattement conſidérable, des ſueurs nocturnes & tous les autres *ſymptomes* de la *pulmonie*, il faudra que le malade continue l'uſage du *quinquina*, auquel on joindra l'*élixir*

de vitriol, (comme ci-devant,) & qu'il prenne ſouvent un verre de bon vin. Ces remedes, le *lait* pour toute nourriture, & l'exercice du cheval, ſont les moyens les plus convenables pour faire recouvrer les forces.

CHAPITRE XVIII.

Des Rhumes, de la Toux & de la Coqueluche.

§. I.

Des Rhumes.

NOus avons déja fait obſerver que les *rhumes* ſont occaſionnés par la ſuppreſſion de la *tranſpiration*. (Voyez T. I, p. 365 & ſuiv.) Nous avons tâché d'en indiquer les cauſes; nous ne les rappellerons pas ici. Nous ne nous occuperons pas non plus à rapporter tous les différents *ſymptomes* qui les caractériſent, parce qu'ils ſont généralement connus. Mais nous croyons devoir faire obſerver, que preſque tous les *rhumes* ſont des eſpeces de fievres, qui ne different de quelques-unes, que nous venons de traiter, que par leur peu d'intenſité.

Perſonne n'eſt à l'abri des *rhumes* : ils ne reſpectent, ni l'âge, ni le ſexe, ni la conſtitution. Les *remedes*, ni le *régime*, ne peuvent les prévenir. On s'*enrhume* dans tous les climats ; & malgré les plus grandes précautions, il eſt impoſſible de s'en garantir dans tous les temps. A la vérité, un homme qui ſe tiendroit conſtamment dans la même température, pourroit parvenir à ne jamais s'*enrhumer*. Mais comme il n'y a aucun moyen par lequel cela ſoit poſſible, la *tranſpiration* éprouve toutes les variations de la chaleur. Cependant il faut convenir que quand les changements ſont peu conſidérables, ils ne ſont point ſuſceptibles de déranger la ſanté. Pour qu'ils produiſent ces effets, il faut qu'ils ſoient marqués.

L'oppreſſion de poitrine, l'enchifrenement, une laſſitude, à laquelle on n'eſt point accoutumé, ou la douleur de tête, &c. donnent lieu de croire que la *tranſpiration* a été ſupprimée, ou plutôt que l'on s'eſt *enrhumé*. Le malade doit auſſi-tôt ſe mettre à la *diete*, ou au moins diminuer la quantité des aliments ſolides, & s'abſtenir de toute liqueur forte. Au lieu de viande, de poiſſon, d'œufs, de *lait*, de tout autre aliment

nourriſſant, il ne prendra que des ſoupes légeres, des bouillons de veau & de poulet, des *panades*, du *gruau*, &c. Il boira de l'*eau d'orge*, *édulcorée* avec du *miel*; ou une *infuſion* de *menthe*, ou de *graine de lin*, *acidulée* avec le ſuc d'*orange*, ou de *citron*; une *décoction d'orge* & de *réglisſe*, avec des *tamarins*, ou d'autres boiſſons *rafraîchiſſantes*, *délayantes*, *acides*.

Le ſouper, ſur-tout, doit être léger. Si le *miel* répugne à l'eſtomac, on *édulcorera* cette boiſſon avec de la *caſſonade*, ou un peu de *mélaſſe*. On *acidulera* le tout avec de la *gelée de groſeille*. Les perſonnes accoutumées aux liqueurs fermentées, boiront, au lieu de *gruau*, du *petit lait au vin blanc*, qu'on *édulcorera* avec les ſubſtances ci-deſſus.

Le malade doit ſe tenir au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, & il tâchera de ſe procurer une ſueur douce; ce qui eſt facile, vers le matin, en prenant du *thé*, ou quelque autre boiſſon *délayante* chaude. J'ai ſouvent vu ce moyen guérir en un ſeul jour un *rhume*, qui, s'il eût été négligé, auroit, très-probablement, couté la vie au malade, ou l'auroit au moins tenu au lit pendant quelques mois. Si, dès que les premiers *ſymp-*

tomes du *rhume* ſe manifeſtent, on vouloit ſacrifier quelque temps à ſe repoſer, à ſe tenir chaudement, & à faire un peu de *diete*, il n'eſt pas douteux qu'on préviendroit une partie des effets qui réſultent de la ſuppreſſion de la *tranſpiration*. Mais ſi on laiſſe le mal ſe fortifier par des délais, les tentatives que l'on fait enſuite pour le guérir, deviennent ſouvent infructueuſes. La *pleuréſie*, la *péripneumonie*, une *pulmonie mortelle*, ſont les effets ordinaires des *rhumes* que l'on a abſolument négligés, ou qu'on a mal traités.

Nombre de gens tentent de ſe guérir d'un *rhume* en s'enivrant; mais cette expérience eſt téméraire, pour ne rien dire de plus, & ne peut être que celle d'un fou. Il eſt vrai qu'elle peut quelquefois réuſſir, en rétabliſſant ſubitement la *tranſpiration*. Mais s'il y a quelque dégré d'*inflammation*, ce qui arrive ſouvent, les liqueurs fortes, au lieu de diminuer le mal, ne font que l'augmenter. C'eſt ainſi qu'un *rhume* ſimple peut être changé en une *fievre inflammatoire* (1).

(1) D'autres perſonnes prennent de la *thériaque*, des *confections*, des *ratafiats*, &c. Ces moyens ſont également pernicieux, par les mêmes rai-

Quand ceux qui ne vivent que du travail de la journée, ont le malheur de gagner un *rhume*, ils ne peuvent pas prendre un jour ou deux à ſe tenir chaudement, & à faire quelques *remedes*. Delà cette indiſpoſition faiſant ſouvent de rapides progrès, ces malheureux ſe trouvent bientôt obligés de garder la maiſon pendant un temps conſidérable; ſouvent même ils deviennent, pour jamais, incapables de ſoutenir des travaux fatigants. Il y a plus, ceux de ces journaliers qui auroient le moyen de prendre ces ſoins quand ils ſont enrhumés, dédaignent ſouvent de le faire. Ils affectent de mépriſer les *rhumes*; & tant qu'ils peuvent ſe traîner, ils dédaignent de reſter chez eux, pour ce qu'ils appellent un *ſimple rhume*: d'où il arrive qu'un ſi grand nombre de perſonnes de cette claſſe périſſent, par les ſuites de cette indiſpoſition; parce que tel qu'un ennemi mépriſé, le *rhume* gagne de la force par les délais, juſqu'à ce qu'à la fin il devient invincible. Cette vérité ſe vérifie tous les jours chez les

---

ſons. La *thériaque* peut convenir dans les *rhumes*, même accompagnés de *toux*; mais c'eſt à la fin. Plutôt, elle peut procurer une *inflammation*, ſoit de *poitrine*, ſoit de la *gorge*; & quand on la prend à la fin d'un *rhume*, il faut qu'on ait peu ſoupé, & que le ſoupé ſoit digéré.

voyageurs, qui, dans la crainte de perdre un seul jour, exposent leur vie en poursuivant leur route, quoique attaqués de cette maladie, même dans la saison la plus rigoureuse (1).

Cependant, il faut dire aussi qu'on peut trop s'écouter dans les *rhumes*; car une personne qui, pour un *rhume* léger, se renferme dans une chambre chaude & boit abondamment des liqueurs chaudes, donne lieu par-là à un tel relâchement dans les *solides*, qu'il est ensuite fort difficile de leur rendre le ton qu'ils avoient auparavant. Ce qu'il convient donc de faire, quand la maladie & la saison le permettent, c'est de joindre au *régime* prescrit ci-dessus, (p. 374,) un exercice modéré, comme de se promener, de monter à cheval, d'aller en voiture, &c. Souvent un *rhume* opiniâtre, qui a résisté à tous les *remedes*, cede à un *régime* & à un exercice convenable, quand on les continue pendant le temps nécessaire.

---

(1) L'on ne meurt effectivement pas d'un *rhume*, dit M. TISSOT, tant qu'il n'est que *rhume*; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin à un de ses amis, qui lui disoit; *je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.*

Un grand moyen de rétablir la *tranſpiration*, c'eſt de ſe baigner les pieds & les jambes tous les ſoirs dans de l'eau chaude. Mais il ne faut pas qu'elle le ſoit trop, car alors elle nuiroit. Il ne faut jamais que l'eau ait plus de chaleur que celle du *lait* nouvellement trait, & il faut que le malade ſe mette au lit immédiatement après cette eſpece de bain. Mettre les pieds dans l'eau tiede, ſe tenir au lit, boire de l'eau de *gruau*, ou toute autre liqueur légere tiede, détruira plus promptement le *ſpaſme* & rétablira plus sûrement la *tranſpiration*, que tous les *ſudorifiques* échauffants des Apothicaires. Voilà tout ce qu'il convient de faire pour un *rhume* ſimple; & ſi on s'y prend de bonne heure, on manquera rarement de le guérir.

Mais lorſque les *ſymptomes* ne cedent point à la *diete*, au *régime*, aux boiſſons chaudes, *délayantes*; on a tout lieu de craindre qu'il ne ſurvienne quelque autre maladie, comme une *fluxion de poitrine*, une *fievre inflammatoire*, &c. Si donc le *pouls* eſt *dur* & *fréquent*; ſi la peau eſt brulante & ſeche; ſi le malade ſent des douleurs à la tête ou à la *poitrine*, il faudra le ſaigner & lui donner les *poudres apéritives* & *rafraîchiſſantes*

recommandées dans la fievre *ſcarlatine.* (V. Ch. XIII, §. II.) Il en prendra toutes les trois ou quatre heures, juſqu'à ce qu'elles aient évacué.

Il faudra encore appliquer un *véſicatoire* ſur le cou, & donner au malade deux cuillerées de la *mixture ſaline* toutes les deux heures; en un mot, le traiter abſolument comme d'une *fievre* légere. J'ai ſouvent vu ces moyens, employés dans les commencements, emporter la maladie en deux ou trois jours; même dans les cas où il y avoit tous les *ſymptomes* avant-coureurs d'une *fievre inflammatoire*, ou d'une *fluxion de poitrine* (1).

(1) Nous prions le Lecteur de peſer attentivement les conſeils que vient de donner M. BUCHAN. Il ne ſe trouvera pas ici d'accord avec les Commeres, les Gardes & cette foule dangereuſe de déſœuvrés, qui fatiguent ſans ceſſe les malades de leur préſence & de leurs avis. Les *bains de pieds* & la ſaignée ne ſont pas, ſelon eux, des remedes qui conviennent dans un *rhume*. Ils commencent par avancer que les bains de pieds font tomber le *rhume* ſur la *poitrine*, ſans conſidérer qu'ils ſont un des grands moyens de rétablir la *tranſpiration*, & que le retour de cette évacuation ſuffit ſeul pour guérir le *rhume* dans ſes commencements.

Quant à la ſaignée, ils diſent poſitivement qu'elle tue. Ne pouvant juger des divers dégrés dont cette maladie eſt ſuſceptible, le *rhume* ne leur paroît jamais qu'une maladie légere; [voyez

Le grand ſecret pour ſe garantir des *rhumes*, c'eſt d'éviter le plus qu'il eſt poſſible, les extrêmes du chaud & du froid, & lorſqu'on a chaud, de ne ſe rafraîchir que graduellement. (V. T. I, Ch. XI, §. III, où l'on a traité de tous ces objets importants, de maniere à ſe diſpenſer de les répéter ici.)

§. II.

Des diverſes eſpeces de Toux.

ARTICLE PREMIER.

De la Toux de poitrine.

La *toux*, pour l'ordinaire, eſt l'effet d'un *rhume*, qui a été, ou mal traité, ou entiérement négligé. Quand elle devient opiniâtre, il y a toujours lieu d'en craindre des ſuites fâcheuſes, parce qu'elle annonce la foibleſſe des *poumons*,

---

la note précédente.] & fondés ſur je ne ſais quel raiſonnement, ils prétendent que la ſaignée y eſt abſolument contraire : mais les gens cenſés & raiſonnables, & qui ſe conduiſent d'après des principes certains, ſavent qu'il n'eſt pas de remede excluſif à telle ou telle maladie ; que les *ſymptomes* de la maladie ſont les vrais indicateurs des *remedes*, & que dans quelque maladie que ce ſoit, dès que les *ſymptomes* d'*inflammations* ſe manifeſtent, la ſaignée eſt le remede le plus capable de s'oppoſer aux déſordres qu'elle cauſe.

& qu'elle eſt ſouvent l'avant-coureur de la *pulmonie.*

Si la *toux* eſt violente, ſi le malade eſt jeune & fort, que le *pouls* ſoit *dur* & *vîte*, la ſaignée eſt néceſſaire. Mais ſi le malade eſt foible & d'une conſtitution relâchée, la ſaignée prolongeroit la maladie. Lorſque le malade crache librement, elle eſt inutile, & quelquefois même nuiſible, ſon effet tendant, en général, à diminuer cette évacuation. (V. T. II, note 1, p. 115.)

Lorſque la *toux* n'eſt accompagnée d'aucune eſpece de fievre, & que les crachats ſont viſqueux & épais, on ordonne les *remedes pectoraux-inciſifs* : tels ſont les préparations de *ſcille*, la *gomme ammoniac*, &c. La *diſſolution de gomme ammoniac* ſe fera comme nous l'avons recommandé (p. 102 de ce vol.) & on en donnera deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, plus ou moins, ſelon l'âge & le tempérament du malade. Les préparations de *ſcille* peuvent être données ſous pluſieurs formes différentes, telles que les ſuivantes.

Prenez de *vinaigre ſcillitique*, ou d'*oximel ſcillitique*, ou de *ſirop ſcillitique*, } de chaque
d'*eau de cannelle ſimple*, } 2 onces.

Prenez d'*eau commune*, de *sirop balsamique*, } de chaque 1 once.

Mêlez. On donne deux cuillerées de cette *mixture* deux ou trois fois par jour. Un *sirop* fait avec parties égales de *suc de limon*, de *sucre candi* & de *miel*, est encore très-convenable dans cette espece de *toux*. Le malade en prendra une cuillerée à volonté.

Mais quand les crachats sont clairs & limpides, ces remedes nuiroient, bien loin d'être utiles. Dans ce cas, les *opiats adoucissants*, les *huileux*, les *mucilagineux* sont plus convenables. Il faut que le malade boive souvent un verre d'une *infusion* faite avec les fleurs de *coquelicot* & de *racine de guimauve*, ou de fleurs de *tussilage*. On peut encore lui donner, deux fois par jour, une cuillerée à café de l'*élixir parégorique*, dans un verre de sa *tisane*. L'*infusion d'Espagne de Fuller* convient aussi dans ce cas; on peut en donner une tasse, trois ou quatre fois par jour.

Lorsque la *toux* est occasionnée par une humeur âcre qui irrite la gorge & le gosier, le malade tiendra perpétuellement dans sa bouche quelques *tablettes pectorales* douces, comme du *jus de réglisse*, du *sucre d'orge*, les *tablettes*

balſamiques communes, le *ſuc d'Eſpagne*, &c.; en émouſſant l'acrimonie des humeurs, en enveloppant leurs principes irritants, elles appaiſent la *toux*.

Dans les *toux* opiniâtres, cauſées par des humeurs qui ſe jettent ſur les *poumons*, il ſera ſouvent néceſſaire, outre les remedes *expectorants* dont nous venons de parler, de faire un *cautere*, un *ſeton*, ou d'exciter d'autres évacuations. Dans ces cas, j'ai ſouvent obſervé les plus heureux effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, appliqué entre les deux épaules. J'ai ordonné ce remede ſimple contre les *toux* les plus opiniâtres dans un grand nombre de cas, & pour des *tempéraments* très-différents, ſans l'avoir jamais vu manquer ſon effet, à moins qu'il n'y eût des ſignes évidents d'un *ulcere* dans les *poumons*. Pour faire cet *emplâtre*, on prend gros comme une muſcade de *poix de Bourgogne*; on en étend une couche mince ſur un morceau de peau douce, de la grandeur de la main, & on l'applique entre les deux *omoplattes*. On leve cet *emplâtre* tous les trois ou quatre jours, on l'eſſuie & on le rapplique de nouveau: mais il faut le renouveller tous les quinze jours ou toutes les trois ſemaines. Ce remede

étant ſimple & à vil prix, on ſera porté en conſéquence à le mépriſer; cependant je ne crains pas d'affirmer que de tous ceux que nous fournit la *matiere médicale*, il n'en eſt pas dont l'uſage ſoit plus efficace, dans preſque toutes les eſpeces de *toux*. Il eſt vrai qu'il ne fait pas toujours ſon effet ſur le champ. Mais ſi on le garde pendant quelque temps, il réuſſira, tandis que la plupart des autres remedes échoueront.

Le ſeul inconvénient de cet *emplâtre*, c'eſt la démangeaiſon qu'il occaſionne; mais on paſſera par là-deſſus, quand on conſidérera les avantages que le malade peut en retirer. D'ailleurs, ſi la démangeaiſon devient incommode, on leve l'*emplâtre*, on frotte la partie avec un linge ſec, ou on l'humecte avec de l'eau tiede & du *lait*. Il eſt vrai qu'il faut prendre quelque précaution quand on veut en diſcontinuer l'uſage. Cependant on n'en aura rien à craindre, lorſqu'on diminuera la grandeur de l'*emplâtre* peu à peu, & qu'on ne le quittera entiérement que dans un temps chaud ou dans la belle ſaiſon (*a*).

(*a*) On voit des perſonnes qui ſe plaignent que l'*emplâtre de poix* adhere trop fortement à la peau, & d'avoir beaucoup de peine à l'ôter, tan-

ARTICLE II.

De la Toux d'eſtomac.

La *toux* peut encore être occaſionnée par beaucoup d'autres cauſes, outre le reflux des humeurs ſur les *poumons*; dans ces cas, les *remedes pectoraux* ne conviennent plus. Ainſi, dans une *toux* qui a pour cauſe une foibleſſe d'eſtomac, ou des matieres impures raſſemblées dans ce *viſcere*, les *ſirops*, les *huiles*, les *mucilages*, tous les *remedes balſamiques* ſont contraires. La *toux d'eſtomac* ſe diſtingue de celle qui vient du vice des *poumons*, en ce que, dans cette derniere, le malade touſſe dans l'*inſpiration* ou dans le temps que l'air entre dans la poitrine, & que cela n'arrive pas dans la premiere ou dans la *toux d'eſtomac*.

Le traitement de cette derniere *toux*, conſiſte à nettoyer l'eſtomac & à le forti-

---

dis que d'autres ſe plaignent d'avoir de la difficulté à le faire tenir. Cela vient des diverſes eſpeces de *poix*, & de la maniere dont on l'étend ſur le morceau de peau. En général, j'ai obſervé que l'on réuſſiſſoit mieux quand on y joignoit un peu de cire, & qu'on l'étendoit le plus froid poſſible. La meilleure *poix* eſt celle qui eſt *dure*, *blanche* & *tranſparente*.

fier. En conſéquence, on commencera par donner quelques *doux vomitifs*, & enſuite quelques *purgatifs amers*. Ainſi, après avoir fait vomir une ou deux fois, on pourra donner le *remede*, appellé la *teinture ſacrée*, à la doſe d'une ou deux cuillerées deux fois par jour, ou toutes les fois qu'il ſera néceſſaire de tenir le ventre libre. Le malade en continuera l'uſage pendant un temps aſſez conſidérable. On peut faire ſoi-même cette *teinture*, de la maniere ſuivante.

Prenez de la poudre d'*hiera-picra*, 1 once.

Laiſſez infuſer dans une chopine de vin blanc pendant quelques jours; paſſez & conſervez pour l'uſage.

Dans les *toux* cauſées par des foibleſſes d'eſtomac, le *quinquina* eſt d'une grande efficacité. Le malade en mâchera, le prendra en poudre, ou il en fera une *teinture*, avec les autres *amers ſtomachiques* (1).

---

(1) On peut preſcrire, dans ce cas, le *quinquina* de la maniere ſuivante :

Prenez de ſel eſſentiel de *quinquina*, 1 gros,
de *rhubarbe* en poudre, demi-gros.

Mêlez; partagez en neuf priſes égales. On en prend une priſe tous les jours, dans ſa premiere cuillerée de ſoupe. On proportionne les doſes relativement aux circonſtances.

J'ai ſouvent employé ce remede, & je puis dire

ARTICLE III.

De la Toux nerveuſe.

La *toux nerveuſe* ne peut ſe guérir, que par le changement d'air & par l'exercice, auxquels on peut ajouter l'uſage de quelques *calmants*. Au lieu de *pilules ſavonneuſes*, d'*élixir parégorique*, &c. qui ne ſont autre choſe que l'*opium déguiſé*, on donnera dix, quinze, vingt, vingt-cinq goutres de *laudanum liquide*, plus ou moins, ſelon les circonſtances. Le malade les prendra quand il ſera au lit, ou quand la *toux* l'incommodera. Les bains chauds des pieds & des mains, contribueront ſouvent encore à calmer cette eſpece de *toux*.

ARTICLE IV.

De la Toux ſymptomatique.

Quand la *toux* n'eſt que le *ſymptome* d'une autre maladie, c'eſt en vain qu'on tenteroit de la guérir, ſans avoir guéri auparavant la maladie, dont elle eſt l'effet.

---

n'en avoir gueres trouvé de meilleur contre les foibleſſes d'eſtomac, & contre les maladies lentes & opiniâtres qui en ſont les ſuites ; mais il faut qu'il ſoit continué pendant pluſieurs mois, ſans interruption.

Ainſi quand la *toux* eſt occaſionnée par la *dentition*, ou la pouſſe des dents, il faut lâcher doucement le ventre, *ſcarifier les gencives* (1), faire enfin tout ce qu'il convient pour que les dents percent; c'eſt le ſeul moyen d'appaiſer la *toux*.

---

(1) C'eſt-à-dire, donner des coups de lancette ſur la gencive, ouvrir la peau de cette partie, & faire un paſſage à la dent; par ce moyen on débride la peau, on ôte cette tenſion, ſi douloureuſe, qu'éprouve la gencive, & par communication, toutes les parties voiſines, & qui eſt la ſeule cauſe du grand nombre d'accidents qui accompagnent la *dentition*. Cette opération eſt donc très-importante, puiſqu'elle prévient & guérit la *toux* dont parle l'Auteur, & ſur-tout les *convulſions*, qui tuent un ſi grand nombre d'enfants. Mais, pour réuſſir, il ne faut la faire que quand la dent eſt prête de ſortir, quand la peau de la gencive, qui la recouvre, eſt aſſez amincie pour qu'on puiſſe ſentir parfaitement la dent à travers : car ſi on la faiſoit plutôt, il y auroit à craindre que la petite plaie faite par la lancette, ne fût cicatriſée, avant que la dent n'eût franchi le paſſage, & alors les accidents reparoîtroient avec plus de violence, parce que la cicatrice rend la peau plus dure.

En attendant que la peau ſoit aſſez amincie, & même pour l'aider à parvenir à ce dégré de minceur, on peut toucher ſouvent, dans la journée, la gencive avec une éponge trempée dans une *mixture* tiede d'eau, de *lait* & de *miel*; on peut même y ajouter quelques gouttes de *laudanum liquide*. On fera conſerver à l'enfant une gorgée de cette *mixture* dans la bouche, le plus long-temps qu'il ſera poſſible. On lui donnera à mâcher un bâton de *réglisſe*, &c.

De même quand elle eſt produite par des *vers*, les ſeuls *remedes* qui puiſſent alors la guérir, ſont les *vermifuges*, les *amers*, les *lavements huileux*, &c. (V. Chap. XXIV.)

Les femmes ſont ſouvent ſujettes à la *toux* dans les derniers mois de leur groſſeſſe. Cette *toux* ſe guérit ordinairement par les ſaignées & par quelques *purgatifs* doux. De plus, elles doivent éviter les aliments venteux, & ne porter que des habits aiſés, qu'elles ne tiendront point ſerrés.

La *toux* eſt non-ſeulement le *ſymptome* d'une autre maladie, mais encore elle en eſt ſouvent l'avant-coureur. C'eſt ainſi que la *goutte* s'annonce fréquemment par une *toux* très-incommode, qui tourmente le malade pluſieurs jours, avant que le premier *accès* ſe ſoit manifeſté. Comme cette *toux* diſparoît ordinairement au premier *accès*, ou *paroxiſme*, il eſt important de l'exciter. Pour cet effet, on tiendra les extrêmités chaudement, on donnera des boiſſons chaudes, & on baignera les pieds & les mains dans l'eau chaude.

§. III.

De la Coqueluche.

On voit rarement la *coqueluche* affecter les adultes ; mais elle eſt ſouvent funeſte aux enfants. Ceux qui ſont nourris d'aliments *aqueux* & ſans conſiſtance, qui reſpirent un air mal-ſain, qui ne font pas aſſez d'exercice, ſont très-ſujets à cette maladie, & en ſont en général les plus incommodés.

Cette maladie eſt ſi bien connue, même des nourrices, qu'il eſt inutile de la décrire. Tout ce qui peut troubler la *digeſtion*, arrêter la *tranſpiration*, relâcher les *ſolides*, diſpoſe à cette maladie. En conſéquence, pour la guérir, il faut nettoyer l'eſtomac, le fortifier, renforcer les *ſolides*, & en même-temps favoriſer la *tranſpiration*, & exciter les autres *ſécrétions*. Les aliments doivent être légers & de facile *digeſtion*. Du bon pain bouilli dans de l'eau, ou préparé en ſoupe, du bouillon de poulet, & tous les autres mets qu'on mange à la cuiller, conviennent aux enfants. Mais pour ceux qui ſont plus âgés, on leur donnera du *gruau de ſagou* ; & s'il n'y a que très-peu de fievre, un peu de poulet

bouilli, ou de toute autre viande blanche. Pour boiſſon, on leur donnera une *infuſion* de *pouillot*, *édulcoré* avec le *miel* & le *ſucre candi*, ou un peu de *petit lait au vin*. Si le malade eſt foible, on peut, de temps en temps, lui donner un peu de *petit négas*.

Un des meilleurs *remedes* dans la *coqueluche*, eſt de changer d'air; ſouvent cela ſeul guérit la maladie, même quand on paſſe d'un air plus pur dans un air moins pur; ce qui peut, ſans doute, dépendre de ce que le malade quitte le lieu de la *contagion*; car la plupart des maladies des enfants ſont *contagieuſes*. Il n'eſt pas rare de voir regner cette maladie dans une Ville, ou un Village, tandis que dans un autre, qui n'en eſt qu'à une très-petite diſtance, perſonne n'en eſt attaqué; & quelle qu'en ſoit la cauſe, c'eſt un fait dont nous ſommes ſurs. Il ne faut donc point perdre de temps; & dès qu'un enfant, ou un adulte a gagné cette maladie, le tranſporter à quelque diſtance du lieu où elle regne, & choiſir, s'il eſt poſſible, un air plus pur & plus chaud (*a*).

(*a*) Quelques perſonnes s'imaginent qu'il ne faut pas que le malade change d'air, que la maladie ne ſoit ſur ſon déclin; mais cette opinion

Quand la maladie devient violente, & que le malade eſt en danger de ſuffoquer, il faut le ſaigner, ſur-tout s'il a de la fievre, & ſi le *pouls* eſt *dur* & *plein* : mais comme en ſaignant, le premier objet eſt de prévenir la rupture des vaiſſeaux ſanguins des *poumons* & de les préparer à l'action des *vomitifs*, rarement a-t-on beſoin de répéter cette opération. Cependant ſi la maladie eſt accompagnée des *ſymptomes d'inflammation* de la poitrine, une ſeconde & même une troiſieme ſaignée peuvent être néceſſaires. (V. note 1, p. 379 de ce volume.)

On regarde, pour l'ordinaire, comme un *ſymptome* favorable, quand le malade vomit dans une de ſes quintes, parce qu'alors l'eſtomac étant débarraſſé, la *toux* en eſt fort diminuée. Il eſt donc important de ſolliciter le *vomiſſement*, en faiſant boire une *infuſion* de *camomille* ou de l'eau tiede ; &, lorſque ces moyens ne réuſſiſſent point, en donnant de petites doſes d'*ipécacuanha* ;

---

paroît mal fondée, puiſqu'on a vu des malades tirer un grand avantage du changement d'air, dans toutes les périodes de la maladie. Il ne ſuffit pas de faire ſortir le malade le jour en voiture ; ce moyen eſt rarement ſalutaire, & ſouvent même expoſe le malade à s'enrhumer.

on en fera prendre cinq à ſix grains à un enfant de trois ou quatre ans, & plus ou moins aux autres, proportionnément à l'âge & aux forces.

Il eſt très-difficile de faire boire les enfants, après leur avoir fait prendre un *vomitif*. Je les ai vus ſouvent heureuſement trompés, en faiſant *infuſer* un ſcrupule ou un demi-gros d'*ipécacuanha* en poudre dans une chopine d'eau bouillante. Si on déguiſe cette *infuſion* avec un peu de *lait* & de *ſucre*, ils prendront cette boiſſon pour du *thé*, & ils la boiront avec avidité. On leur en donne tous les quarts-d'heure, ou plutôt toutes les dix minutes une petite taſſe, & l'on continue juſqu'à ce que le remede ait opéré. Dès qu'il a commencé à faire effet, il n'eſt pas néceſſaire de les faire boire davantage, parce qu'ils ont aſſez d'eau dans l'eſtomac.

Non-ſeulement les *vomitifs* nettoient l'eſtomac, qui, dans cette maladie, eſt ſurchargé de *phlegmes viſqueux*, mais encore il excite la *tranſpiration* & les autres *ſécrétions*; ils doivent donc être répétés ſelon l'opiniâtreté de la maladie. Il ne faut cependant pas qu'ils ſoient trop forts; les *vomitifs* doux, ſouvent répétés, ſont, & moins dangereux, &

plus efficaces que ceux qui feroient plus actifs.

Comme le malade eſt, pour l'ordinaire, conſtipé, il eſt néceſſaire de lui lâcher doucement le ventre. Les meilleurs *laxatifs*, dans ces cas, ſont la *rhubarbe* & ſes préparations, comme le *ſirop* ou la *teinture de rhubarbe*. On en donne, aux petits enfants, une ou deux cuillers à café, deux ou trois fois par jour, ſelon les occaſions. Quand ils ſont plus avancés en âge, on augmente la doſe en proportion, & on la répete juſqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet deſiré. Pour ceux auxquels on ne peut pas parvenir à faire prendre la *teinture amere*, on leur donne une *infuſion* de *ſéné* & de *pruneaux*, que l'on adoucit avec la *manne*, la *caſſonnade* ou du *miel*; ou bien quelques grains de *rhubarbe* en poudre, enveloppés dans une ou deux cuillerées à café de *ſirop* ou de *gelée de groſeilles*, pour leur en déguiſer le gout. Le plus grand nombre des enfants ſont friands de *ſirop*, de *confitures*, & refuſent rarement de prendre les remedes, quelque déſagréables qu'ils ſoient, déguiſés de la ſorte (1).

(1) Il eſt étonnant que l'Auteur ait paſſé ſous ſilence le *kermès minéral*, qui, dans cette mala-

On croit preſque généralement que les *remedes huileux, pectoraux, balſamiques*, poſſedent des vertus merveilleuſes pour guérir la *coqueluche;* en conſéquence on les donne en abondance aux malades de tout âge & de toute conſtitution, ſans conſidérer que toutes les ſubſtances de cette nature empâtent & ſurchargent l'eſtomac, nuiſent à la *digeſtion*, &, par une ſuite néceſſaire, aggravent la maladie.

Les *mille-pieds* ou *cloportes*, ſont fortement recommandés dans cette maladie. Ceux qui préféreront d'employer ces inſectes, les prendront de la maniere ſuivante :

Prenez de *cloportes* vivants & lavés, 2 onces.

---

die, a le double avantage de faire vomir & de purger par bas, ſur-tout les enfants, quoique donné à très-petite doſe, comme à un quart de grain pour un enfant d'un an, à un demi-grain pour celui de deux, &c. réitérés une ou deux fois dans la journée. J'ai vu ſouvent la *coqueluche* céder à la premiere priſe. On leur donne ce remede avec une quantité plus ou moins grande de *ſucre* en poudre, dans une cuillerée d'eau. Il a en outre la propriété d'augmenter les forces, d'exciter une *tranſpiration* plus abondante, de favoriſer l'*expectoration* & de provoquer l'écoulement des urines. Il faut avouer cependant qu'il ne convient pas dans les cas où les *fibres* du malade auroient beaucoup de roideur.

Pilez-les dans un mortier; mettez-les dans une chopine de petit vin blanc, & laiſſez infuſer toute la nuit; paſſez à travers un linge, & vous en donnerez une cuiller à bouche, trois ou quatre fois par jour.

Quelquefois les *calmants* ſont néceſſaires pour appaiſer la violence de la *toux*. Dans ce cas, on donne un peu de *ſirop de pavot*, ou cinq, ſix ou ſept gouttes de *laudanum liquide*, ſelon l'âge & le tempérament du malade. On fait prendre ces *calmants* dans une taſſe d'*infuſion* d'*hyſſope* ou de *pouillot*, & on les répete, s'il eſt néceſſaire.

Le *liniment d'ail* eſt un remede très-connu en Ecoſſe contre la *coqueluche*. On le prépare en pilant de l'*ail* dans un mortier, avec partie égale de ſain-doux; on en frotte la plante des pieds deux ou trois fois par jour : mais la meilleure maniere de l'employer, c'eſt de l'étendre ſur un linge, & de l'appliquer en forme d'*emplâtre*. On le renouvelle ſoir & matin, parce que l'*ail* perd promptement ſa vertu. C'eſt un excellent remede contre la *coqueluche* & contre la plupart des autres *toux* opiniâtres. Cependant il faut prendre garde de l'employer quand le malade eſt

échauffé, ou qu'il a de la disposition à la fievre, parce qu'il augmenteroit ces *symptomes.*

Il faut mettre les pieds dans l'eau chaude, une fois tous les deux ou trois jours, & appliquer l'*emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules, (V. p. 383 de ce volume,) que l'on gardera pendant toute la maladie. Mais si elle acquiert de la violence, au lieu de cet *emplâtre*, il faut appliquer les *vésicatoires*, & entretenir la *suppuration* pendant quelque temps avec un *onguent suppuratif.* (V. à la Table le mot *vésicatoire.*)

Lorsque la maladie devient opiniâtre, & que le malade n'a pas de fievre, le *quinquina* & les autres *amers* sont les remedes les plus convenables. On donnera le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *décoction*, ou en *infusion*, au gout du malade. La dose pour un enfant, est de dix, quinze, vingt grains, selon son âge, trois ou quatre fois par jour. La dose pour un adulte, est depuis un demi-gros jusqu'à quarante-huit grains. Il y a des personnes qui conseillent, dans ce cas, l'*extrait de quinquina* avec la poudre de *cantharides*: mais il n'y a qu'un Médecin qui

puiſſe diriger ce remede, parce qu'il demande beaucoup de connoiſſances & d'attention. Il eſt plus sûr de donner quelques grains de *caſtoreum*, joints au *quinquina*. La doſe pour un enfant de ſix à ſept ans, eſt de ſept à huit grains de *caſtoreum* & quinze grains de *quinquina* en poudre. On fait de ces deux ſubſtances une *mixture*, avec deux ou trois onces d'eau ſimple diſtillée & un peu de *ſirop*, & on en donne trois ou quatre fois par jour.

CHAPITRE XIX.

De l'inflammation de l'eſtomac, & des viſceres du bas-ventre.

TOute *inflammation* des premieres voies eſt dangereuſe, & demande les ſecours les plus actifs & les plus prompts, parce qu'elle ſe termine ſouvent par la *ſuppuration*, & quelquefois par la *gangrene*, qui cauſe une mort certaine.

§. I.

De l'Inflammation de l'eſtomac.

CAUSES. L'*inflammation de l'eſtomac* peut être produite par toutes les cauſes

qui occaſionnent la *fievre inflammatoire*, comme les boiſſons de liqueurs froides quand on a chaud; la ſuppreſſion de la *tranſpiration*; la rentrée ſubite d'une *éruption*, &c. Elle peut encore être cauſée par l'*acrimonie* de la *bile*, ou par des ſubſtances *âcres* & *irritantes*, ſéjournant dans l'*eſtomac*, par des *vomitifs* & des *purgatifs* trop forts, par des poiſons *corroſifs*, &c. La *goutte* remontée, ſoit pour avoir pris du froid, ſoit pour avoir employé des remedes contraires, occaſionne ſouvent auſſi l'*inflammation de l'eſtomac*. Les ſubſtances dures ou indigeſtes, arrêtées dans l'eſtomac, comme les os, les coquilles de noix, &c. peuvent encore produire la même maladie.

SYMPTOMES. L'*inflammation de l'eſtomac* eſt accompagnée d'une douleur fixe & d'une chaleur brulante dans la région de ce *viſcere*, d'*inſomnie* & d'*anxiétés*. Le *pouls* eſt *petit*, *fréquent* & *dur*. Le malade vomit, ou au moins éprouve des *nauſées* & des maux de-cœur; il a une ſoif exceſſive; ſes *extrêmités* ſont froides, & il reſpire difficilement; il a des *ſueurs froides colliquatives*; quelquefois des *convulſions* & des foibleſſes. L'*eſtomac* eſt gonflé, & ſouvent pa-

roît dur au toucher. Un des ſignes les plus *caractériſtiques* de cette maladie, eſt un ſentiment douloureux, que le malade éprouve toutes les fois qu'il prend quelque choſe, ſoit ſolide, ſoit liquide, ſur-tout ſi la boiſſon ou les alimens ſont trop chauds ou trop froids (1).

Lorſque le malade vomit tout ce qu'il prend, en boiſſon ou en aliments; que l'inſomnie eſt opiniâtre; qu'il a le *hoquet*; enfin lorſque ſon *pouls* eſt *intermittent*, & que les accès de foibleſſe ſont fréquents, il eſt dans le plus grand danger.

RÉGIME. Il faut éviter, avec le plus grand ſoin, les boiſſons & les aliments échauffants, *âcres* & *irritants*. La foibleſſe du malade peut en impoſer à ceux qui ſont auprès de lui, & les engager à

---

(1) L'eſtomac eſt encore ſujet à une douleur aiguë, tranchante, à laquelle on a donné le nom de *colique d'eſtomac*; elle dépend le plus ſouvent de *flatuoſités* ou de *vents*, & d'une affection *ſpaſmodique*. Elle ſe reconnoît à des gonflements aſſez ſenſibles & à des rots très-fréquents. Cette maladie, quand elle n'eſt pas accompagnée de fievre, ſe traite par les remedes *échauffants* & *antiſpaſmodiques* que l'Auteur va preſcrire, [Art. I du §. III de ce Chap.] Mais quand elle eſt accompagnée de fievre, elle doit faire craindre l'*inflammation* dont il s'agit ici. On parlera des autres maladies de l'*eſtomac*, Chap. XXIII, §. IV, & Chap. XXXI, §. II & III.

lui donner du vin, des liqueurs ſpiritueuſes ou d'autres *cordiaux*; mais ces remedes ne manquent jamais d'aggraver la maladie, & cauſent ſouvent une mort ſubite (1). Les envies de vomir peuvent encore tromper les Gardes & ceux qui ſoignent le malade, & les porter en conſéquence à regarder les *vomitifs* comme néceſſaires; mais ils tuent avec non moins de célérité.

Les aliments doivent être liquides, légers, rafraîchiſſants & de facile *digeſtion*. Il faut les donner en petite quantité, & qu'ils ne ſoient, ni trop chauds, ni trop froids. Le *gruau* léger, fait d'*orge* ou d'*avoine*; du pain léger, rôti, trempé & diſſous dans de l'eau bouillante, ou du bouillon de poulet très-foible, ſont les nourritures les plus convenables.

---

(1) La cauſe la plus ordinaire des mauvais ſuccès dans cette maladie, eſt la fauſſe opinion, dans laquelle on eſt univerſellement, que les douleurs violentes d'*eſtomac* ou des *inteſtins* ſont occaſionnées par des *vents*. Auſſi-tôt que quelqu'un ſe plaint de ces douleurs, on voit ceux qui l'approchent courir à l'*eau d'anis*, au *ſcubac*, à l'*eau-de-vie*, au *kirchwaſer*, au *brou de noix*, &c. Le malade en reçoit quelquefois du ſoulagement, mais il n'eſt pas de longue durée; & chez tous, la maladie acquiert d'autant plus d'intenſité, qu'ils ont pris davantage de ces liqueurs ſpiritueuſes.

Pour boiſſon, on donnera du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, de l'*eau panée*, ou dans laquelle on a fait bouillir une croute de pain grillée; ou des *infuſions*, des *décoctions* de plantes *émollientes*, telles que la *réglisſe*, la racine de *guimauve*, la *ſalſepareille*, &c.

REMEDES. La ſaignée, dans cette maladie, eſt abſolument néceſſaire; elle eſt preſque le ſeul remede dont puiſſe dépendre le ſuccès. Si l'*inflammation de l'eſtomac* réſiſte à la premiere ſaignée, il ſera ſouvent néceſſaire de la répérer pluſieurs fois, & il ne faut pas que l'état foible du *pouls* empêche de la réitérer. Le *pouls* s'éleve, pour l'ordinaire, après les ſaignées, & tant qu'on s'apperçoit de cette augmentation du *pouls*, on peut ſaigner en toute sûreté.

Les *fomentations* fréquentes avec de l'eau tiede ou avec la *décoction* de *plantes émollientes*, ſont également avantageuſes : on y trempe des flanelles, que l'on applique ſur la région de l'eſtomac, & qu'on renouvelle quand elles commencent à ſe refroidir. Il ne faut pas qu'elles ſoient appliquées trop chaudes, ni attendre pour les changer qu'elles ſoient devenues tout-à-fait froides; parce que le trop grand froid & le trop grand

chaud, ſont également contraires dans cette maladie (1).

On baignera ſouvent les pieds & les jambes dans l'eau tiede. On appliquera ſous la plante des pieds, des briques chaudes ou des *cataplaſmes*. Le bain chaud, ſi l'on eſt dans le cas de pouvoir s'en ſervir, ſera d'une grande utilité. Un des meilleurs remedes que je connoiſſe contre cette maladie & contre toutes les autres *inflammations* des *premieres voies*, c'eſt un *emplâtre épiſpaſtique*, ou *véſicatoire*, appliqué ſur la partie affectée : je l'ai ſouvent employé, & je n'ai jamais vu qu'il n'ait pas ſoulagé le malade.

Les ſeuls remedes internes que nous puiſſions conſeiller dans cette maladie, ſont des *lavements adouciſſants*. On les compoſera ſimplement d'eau tiede, ou de *décoction* légere de *gruau*; & ſi le malade eſt conſtipé, on y ajoutera un peu d'*huile* d'*amandes douces*, de *miel* ou de *manne*. Les *lavements* tiennent

---

(1) Un remede qui nous a beaucoup ſervi dans ces cas, ce ſont des *frictions* ſur le creux de l'eſtomac, avec la main ſeche, ou trempée dans une *décoction émolliente*, &c. On fait ces *frictions* toutes les fois qu'on applique ou qu'on renouvelle les *fomentations*.

lieu de *fomentations* internes, lâchent doucement le ventre, & nourriſſent en même-temps le malade, qui ſouvent, dans cette maladie, ne peut garder aucun aliment dans ſon eſtomac. Ainſi il ne faut jamais les négliger, puiſque la vie du malade peut en dépendre (1).

§. II.

De l'Inflammation des inteſtins, ou du bas-ventre.

Cette maladie eſt une des plus douloureuſes & des plus dangereuſes auxquelles les hommes ſoient ſujets. Elle eſt, en général, produite par les mêmes cauſes que l'*inflammation de l'eſtomac*. La *conſtipation*, les *vers*, les fruits verds, les noix mangées en grande quantité, les bieres venteuſes, comme de l'ancienne *aile*, ou de la vieille biere gar-

(1) Il ne faut pas trop ſe hâter de ceſſer les *remedes* dans cette maladie; il faut que les douleurs aient diſparu, au moins depuis deux ou trois jours. On a vu des malades abandonner les *remedes* dès qu'ils n'ont plus ſenti de douleurs; mais, comme ſi elles n'étoient qu'aſſoupies, elles ont reparu avec plus de violence que jamais, & toujours avec danger pour le malade : il faut même qu'il obſerve le *régime* preſcrit, au moins une huitaine de jours, après que la maladie eſt guérie.

dée en bouteille, le vin verd, le cidre aigre, peuvent produire cette maladie. (V. T. I, note 1, p. 191.) Elle peut encore être occasionnée par une *descente*, par des *tumeurs squirreuses* dans les *intestins*, ou par l'adhésion de leurs parois les unes contre les autres.

On divise l'*inflammation des intestins* en *passion iliaque*, en *entéritis*, &c. selon le nom de la partie du bas-ventre affectée. Cependant, comme le traitement est presque le même, en quelque partie du *canal intestinal* que la maladie soit située, nous croyons devoir omettre toutes ces divisions, crainte d'embarrasser le Lecteur (1).

Symptomes. Les *symptomes* de l'*inflammation des intestins* sont à peu près les mêmes que ceux de la maladie précédente. La seule différence, c'est que la douleur est plus aiguë, & qu'elle est située plus bas, (autour du nombril.) Le *vomissement* est aussi plus violent,

(1) Nous dirons seulement que cette maladie est encore décrite dans les Auteurs sous le nom de *volvulus*, qui signifie entortillement; parce que les *intestins* de ceux qui en meurent, paroissent, en quelque sorte, entortillés les uns avec les autres. D'autres, ayant égard à l'état, vraiment digne de compassion, où le *vomissement* cruel & opiniâtre réduit les malades, ont donné à cette maladie le nom de *miserére*.

& même *quelquefois* (1) le malade rend par la bouche les *excrémens*, les *lavements*, les *ſuppoſitoires*, &c. Il rend continuellement des *vents* par en haut, & éprouve ſouvent une *ſuppreſſion d'urine.*

Lorſque les douleurs changent de place, que les *vomiſſements* n'ont lieu que par intervalle, & que les *lavements* ſont rendus par en bas, on doit bien augurer de la maladie. Mais ſi le malade vomit les *lavements* & les matieres fécales; s'il eſt exceſſivement foible; s'il a un *pouls petit & tremblottant*; s'il a

---

(1) M. BUCHAN dit, *quelquefois*; car le *vomiſſement* des *excrémens* n'eſt pas eſſentiel à cette maladie, quoique la plupart des Auteurs avancent le contraire. On a vu des *paſſions iliaques* dans leſquelles ce *ſymptome* a manqué, & on a vu d'autres maladies, dans leſquelles il s'eſt manifeſté. D'ailleurs, il n'a lieu que quand les *ſelles* ſont totalement ſupprimées. Je n'ignore pas, dit M. LE ROY, que tous les Auteurs avancent que c'eſt le *vomiſſement ſtercoral* qui caractériſe la *paſſion iliaque.* Mais il eſt certain que les malades en périſſent ſouvent ſans avoir rendu de pareilles matieres, & que le marc que dépoſent les matieres *bilieuſes* rendues par le vomiſſement, en eſt un ſigne beaucoup plus conſtant, & qui a lieu au commencement de la maladie. Ces matieres *bilieuſes* ſont, dans ces cas, épaiſſes, gluantes, ſouvent d'une couleur verte foncée, & dépoſent une eſpece de marc ou de ſédiment de même couleur. [V. *Mêlange de Phyſique & de Méd.* T. I, page 304.]

l'air pâle, affaiſſé; ſi ſon haleine a une odeur déſagréable & puante, on eſt fondé à craindre que la maladie n'ait une fin malheureuſe. Les *ſueurs viſqueuſes*, les *déjections* noires & fétides, accompagnées d'un *pouls intermittent*, d'une ceſſation totale de douleur, ſont des ſignes de *gangrene* déja commencée, & d'une mort prochaine.

Régime. Le *régime*, pour cette maladie, eſt le même que celui que nous avons preſcrit pour l'*inflammation de l'eſtomac.* Il faut tenir le malade tranquille, empêcher qu'il n'ait froid, & écarter de lui tout ce qui peut exciter les paſſions de l'ame. Les aliments ſeront très-légers & donnés en petite quantité. La boiſſon ſera délayante, telle que du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, &c.

Remedes. La ſaignée, ainſi que dans l'*inflammation de l'eſtomac*, eſt ici de la derniere importance. Elle doit être faite auſſi-tôt que les *ſymptomes* ſe manifeſtent, & répétée ſelon la force du malade & la violence de ces *ſymptomes.*

Il faut en même-temps appliquer un *véſicatoire* ſur l'endroit où la douleur eſt la plus ſenſible; non-ſeulement il appaiſe la douleur des *inteſtins*, mais encore il produit un ſi heureux effet,

que les *layements* & les *purgatifs*, qui n'agiſſoient pas auparavant, operent dès que le *véſicatoire* commence à agir.

Les *fomentations* & les *layements laxatifs* ſont de la même importance. On baignera ſouvent les pieds & les mains du malade dans l'eau tiede : on appliquera, ſur le ventre, des linges trempés dans l'eau chaude ; ſur le *nombril*, des veſſies pleines d'eau chaude, & ſous la plante des pieds des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Les *layements* ſeront compoſés d'eau d'*orge*, de *gruau* léger, avec du ſel, & adoucis avec de l'*huile* d'*amandes douces*, ou du *beurre frais* (1). On en donnera un toutes les deux ou trois heu-

---

(1) Plus les douleurs ſont violentes, plus l'*inflammation* eſt conſidérable, & plus les remedes doivent être adouciſſants. Les *lavements* avec le *ſel* ne doivent donc être donnés qu'avec circonſpection : auſſi M. BUCHAN dit-il, qu'il faut qu'ils ſoient adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*. Nous croyons même que, dans ces cas, les *lavements* compoſés de *décoctions* ou d'*infuſion mucilagineuſe* adouciſſantes conviendroient encore mieux, que ceux preſcrits avec des huiles & des graiſſes. En conſéquence, on en prépareroit avec les fleurs & racines de *guimauve*, avec la *graine de lin*, &c. On pourroit ajouter ſur chaque *lavement* une demi-tête de *pavot*, ou même une tête entiere, ſelon l'intenſité des douleurs.

res,

res, & plus ſouvent, ſi la *conſtipation* eſt opiniâtre.

Si les *lavements* ordinaires n'ont pas l'effet deſiré, nous conſeillons de les donner avec de la fumée de *tabac*. On injecte cette fumée avec une pipe renverſée, introduite dans le fondement; on peut répéter cette eſpece de *lavement* peu de temps après, à moins que l'effet du premier ne rende le ſecond inutile.

Si la maladie ne cede, ni aux *lavements*, ni aux *fomentations*, il faut avoir recours aux *purgatifs* d'une certaine force. Mais, comme en irritant les *inteſtins*, ils augmentent ſouvent la contraction de ces parties, & ne répondent pas, par-là, à l'intention dans laquelle on les preſcrit, il faut les accompagner de quelques *calmants*, qui, en aſſoupiſſant les douleurs & en appaiſant les contractions *ſpaſmodiques* du *bas-ventre*, favoriſent ſinguliérement, dans ces cas, l'opération des *purgatifs* (1).

(1) Avant que d'en venir à ces *purgatifs*, qui, comme l'obſerve très-bien l'Auteur, peuvent, en irritant les *inteſtins*, aggraver la maladie, nous voudrions qu'on employât les *frictions huileuſes* ſur le *bas-ventre*, dont M. LE ROY tire un ſi grand avantage, & dont nous avons fait uſage avec beaucoup de ſuccès. Voici comment ſe font ces *frictions*.

On a de l'*huile d'amandes douces*, ou de l'*huile*

Un remede qui réuſſit à lâcher le ventre, c'eſt une *diſſolution* de *ſels amers purgatifs*, qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez de *ſel cathartique*, ou de *ſel d'epſom*, 2 onces.

Faites diſſoudre dans une chopine d'eau chaude, ou de *gruau* léger.

On donne deux ou trois cuillerées de

---

d'olive, que l'on fait chauffer dans un vaiſſeau convenable. Quand elle eſt chaude à un certain dégré, on y trempe la main, & on en frotte le ventre du malade en tous ſens. Quand l'huile de la main eſt abſorbée, on la trempe de nouveau, & l'on refrotte. On continue cette opération pendant un quart-d'heure ou une demi-heure. J'ai vu le ventre ſe lâcher à la premiere *friction*, mais ſouvent il faut réitérer cette opération, trois ou quatre fois, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

Si, contre toute apparence, ces *frictions* répétées convenablement, ne réuſſiſſent point, nous croyons qu'on doit encore en venir aux bains, que l'Auteur conſeille plus bas, avant que de preſcrire les *purgatifs* forts. Les bains m'ont ſinguliérement réuſſi chez une jeune femme, qu'un Chirurgien avoit abandonnée, regardant comme impoſſible qu'on peut jamais la faire évacuer. Je la fis mettre dans un bain, d'une chaleur très-modérée. Elle ne put y reſter, à ce qu'on me dit, qu'un quart-d'heure. Cependant la malade, remiſe dans ſon lit, éprouva un calme, qui lui fit demander un ſecond bain. On le lui accorda au bout de deux heures du premier; elle y reſta plus d'une demi-heure, & elle n'en ſortit que pour rendre une *ſelle* copieuſe.

cette *diſſolution*, toutes les demi-heures, juſqu'à ce qu'elle opere. On donne en même-temps quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'eau de *menthe*, ou de *cannelle* ſimple, pour empêcher l'irritation & prévenir le *vomiſſement*.

Les *acides* ont ſouvent arrêté les *vomiſſements* & calmé les autres *ſymptomes* de cette maladie. Il faudra donc *aciduler* la boiſſon du malade avec la *crême de tartre*, du *ſuc de limon*, ou, ſi l'on ne peut s'en procurer, du *vinaigre*.

Mais il arrive ſouvent que le malade ne peut rien garder de liquide dans l'*eſtomac*; alors il faut le purger avec des *pilules*. J'ai éprouvé, en général, que celles-ci réuſſiſſoient très-bien.

Prenez de *jalap*, } de chaque
de *tartre vitriolé*, } demi-gros,
d'*opium*, 1 grain,
de *ſavon d'Alicante*, quantité ſuffiſante.

Réduiſez le *jalap* en poudre, ainſi que l'*opium*; mêlez toutes ces ſubſtances; faites-en une pâte avec le *ſavon d'Alicante*, & partagez en *pilules* plus ou moins groſſes.

Le malade les prendra, en une ſeule doſe, toutes à la fois; ou l'une après

l'autre; & ſi, quelques heures après, elles n'ont pas opéré, il en reprendra la même doſe.

Si, malgré tous ces moyens, on ne peut parvenir à lâcher le *ventre*, on plongera le malade dans un bain chaud, de maniere qu'il ait de l'eau juſqu'à la poitrine. J'ai vu ce moyen réuſſir, lorſque tous les autres remedes avoient été employés ſans ſuccès. Le malade reſtera dans l'eau, autant de temps que ſes forces le lui permettront; & ſi le premier bain n'a pas l'effet deſiré, il en prendra un ſecond auſſi-tôt que ſes forces ſeront réparées. Il eſt plus avantageux & plus ſûr de prendre pluſieurs bains, que de reſter trop long-temps dans le même, & ſouvent il faut y revenir pluſieurs fois, avant qu'il produiſe ſon effet.

On a vu quelquefois, qu'après avoir en vain eſſayé toutes ſortes de remedes pour évacuer, on y réuſſiſſoit en plongeant les extrêmités inférieures du malade dans de l'eau froide, ou en le faiſant marcher pieds nuds ſur le carreau humide, ou en jettant de l'eau froide ſur ſes jambes & ſur ſes cuiſſes; & quand tous les autres moyens ont échoué, celui-ci mérite au moins d'être tenté. A la vérité il n'eſt pas ſans dan-

ger ; mais il vaut mieux employer un remede incertain, que de ne point en employer du tout.

On a coutume, dans les cas déſeſpérés, d'adminiſtrer le *mercure*. On le donne à pluſieurs onces, même à une livre ; mais il ne faut jamais aller au-delà (*a*). Lorſqu'il y a lieu de ſoupçonner la *gangrene* dans le ventre, il ne faut pas tenter ce remede. Incapable alors de guérir le malade, il ne feroit que hâter ſa mort : mais quand la connexion ou le collement des *inteſtins* eſt de nature à pouvoir être guéri par la force, le *mercure* eſt alors non-ſeulement un remede convenable, mais encore le meilleur que l'on puiſſe adminiſtrer, parce qu'il eſt de toutes les ſubſtances que nous connoiſſions, la plus propre à ſe faire un paſſage à travers le *canal inteſtinal*.

Si la maladie eſt cauſée par une *deſcente*, il faut tâcher de faire rentrer l'*inteſtin*. Pour cet effet, on poſe le ma-

---

(*a*) Quand on donne le *mercure* à trop grande doſe, il manque ſon effet, parce que faiſant baiſſer par ſa peſanteur le fond de l'*eſtomac*, il ne peut plus paſſer par le *pylore* ou par l'ouverture de l'eſtomac qui conduit aux *inteſtins*. [V. T. I, note 1, p. 116.] Dans ce cas, il faut ſuſpendre le malade par les talons, afin qu'il puiſſe rendre le *mercure* par la bouche.

lade de maniere qu'il ait la tête très-baſſe, & on preſſe légérement, avec les doigts & la main, l'*inteſtin* ſorti. Si ce moyen, les *lavements* & les *fomentations* ne réuſſiſſent pas, il faut avoir recours à l'opération chirurgicale, qui peut ſeule ſoulager le malade. (Mais il n'y a qu'un Chirurgien expérimenté qui puiſſe la faire (1).

Quiconque voudra éviter cette maladie cruelle & dangereuſe, ne doit jamais reſter trop long-temps ſans aller à la garde-robe; car on a trouvé dans les *inteſtins* de ceux qui étoient morts de cette maladie, pluſieurs livres de *matiere fécale* dure & deſſéchée. Il ne mangera point de fruits verds, il ne boira point de liqueurs paſſées, venteuſes, &c. J'ai

---

(1) La premiere attention qu'il faut avoir chez une perſonne attaquée de cette maladie, c'eſt de voir ſi elle n'a pas une *deſcente*. Il faut faire cet examen avec beaucoup de ſoin, parce qu'elle n'eſt pas toujours apparente, ſur-tout aux femmes. Il ne faut pas ſe contenter de palper les aines & les bourſes, il faut palper toutes les parties du ventre, parce qu'il peut y avoir des *deſcentes* dans toutes les parties de cette cavité, comme on le verra Chap. XXXIX, §. X. Auſſi-tôt qu'on a reconnu qu'il y a une *deſcente*, il faut la réduire, ou faire rentrer le boyau, comme l'Auteur vient de le dire. C'eſt le ſeul remede qu'il y ait alors à faire, & ſouvent on n'a plus beſoin d'aucun autre.

vu une trop grande quantité de fruits cuits au four, cauſer cette maladie, parce que ce ne ſont gueres les bons fruits que l'on mange de cette maniere. Le froid que l'on prend par des habits mouillés, & ſur-tout par l'humidité des pieds, la donne encore. (V. note 1, page 405 de ce vol.)

§. III.

Des diverſes eſpeces de Coliques.

Les *coliques* ont un grand rapport avec les deux maladies précédentes, ſoit pour les *ſymptômes*, ſoit pour le *traitement*. Elles ſont, en général, accompagnées de *conſtipation* & de douleurs aiguës dans les *inteſtins*. Elles demandent un *régime délayant*, des *évacuations*, des *fomentations*, &c.

Les *coliques* ont des noms différents, ſuivant les cauſes dont elles dépendent. Telles ſont la *colique venteuſe*, la *colique bilieuſe*, la *colique hyſtérique*, la *colique nerveuſe*, &c. Comme chacune de ces *coliques* demande une méthode particuliere de *traitement*, nous allons en décrire les *ſymptomes* les plus généraux, ainſi que les moyens de les calmer.

ARTICLE PREMIER.

De la Colique flatueuſe, ou venteuſe.

La *colique venteuſe*, ou la *colique de vents*, eſt occaſionnée par un uſage immodéré de fruits verds, d'aliments de difficile *digeſtion*, de végétaux venteux, de liqueurs encore en *fermentation*, &c.; elle peut encore être l'effet de la *tranſpiration* arrêtée, ou du froid. Les perſonnes délicates, dont les facultés *digeſtives* ſont très-foibles, y ſont le plus ſujettes.

La *colique venteuſe* a ſon ſiege, ou dans l'*eſtomac*, ou dans les *inteſtins*. Elle eſt accompagnée de barre douloureuſe dans la partie affectée. Le malade ſent des *borborygmes*, ou des grouillements dans le ventre; il ſe trouve ordinairement ſoulagé, après avoir rendu des *vents*, ſoit par haut, ſoit par bas. La douleur eſt rarement fixe. Les vents courent d'un *inteſtin* dans un autre, juſqu'à ce qu'enfin ils ſortent (1).

---

(1) Le ventre du malade eſt gonflé, tendu; la *reſpiration* eſt difficile. Cette maladie eſt accompagnée de bâillements, de *nauſées*, de *cardialgie*, de *conſtipation*; la diſtenſion des vaiſſeaux eſt quelquefois ſi conſidérable, que le nombril en eſt forcé, & qu'il s'y forme une *hernie* ou *deſcente*.

Quand cette maladie eſt occaſionnée par des liqueurs venteuſes, par des fruits verds, par des végétaux aigres, &c. le meilleur remede, aux premieres apparences des *ſymptomes*, eſt de boire un peu d'eau-de-vie, ou de toute autre liqueur ſpiritueuſe choiſie. Le malade doit encore ſe tenir les pieds chauds, au moyen de chaufferette, ou de brique chauffée, & on lui appliquera des linges chauds ſur l'*eſtomac* & ſur le *ventre*.

Cette eſpece de *colique* eſt la ſeule dans laquelle on puiſſe hazarder d'employer les eſprits ardents, les aromates, & ce qui eſt de nature échauffante ; encore ne faut-il le faire qu'au commencement & avant qu'aucun *ſymptome* d'*inflammation* ſe ſoit manifeſté. En effet, nous avons lieu de croire que les *coliques* occaſionnées par des aliments venteux, peuvent toujours ſe guérir par les eſprits ardents & par les liqueurs échauffantes, ſi on les emploie immédiatement après les premiers ſignes de *vents*. Mais lorſque les douleurs exiſtent depuis un temps conſidérable, & qu'on a lieu de craindre qu'il n'y ait déja un commencement d'*inflammation* dans les *inteſtins*, il faut s'abſtenir de tous les remedes échauffants, comme d'autant de

poiſons, & traiter le malade comme s'il avoit une véritable *inflammation* aux *inteſtins*, ou dans le *bas-ventre*. (V. p. 404 & ſuiv. de ce vol.)

Il y a des *tempéraments* à qui pluſieurs eſpeces d'aliments, comme le *miel*, les *œufs*, &c. donnent des *coliques venteuſes*. J'ai reconnu, en général, que la meilleure maniere de les guérir, étoit de leur faire boire abondamment des liqueurs légeres, *délayantes*, comme de l'eau de *gruau*, d'un *poſſet* léger, de l'*eau panée*, &c.

Les *coliques*, qui viennent d'excès & d'*indigeſtions*, ſe guériſſent ordinairement d'elles-mêmes, par le *vomiſſement*, ou par les *ſelles*; raiſon pour bien ſe garder d'arrêter ces *évacuations*: il faut, au contraire, les favoriſer, en faiſant boire abondamment de l'eau chaude, ou du *poſſet* léger; & quand la violence des effets eſt paſſée, le malade peut prendre une doſe de *rhubarbe*, ou tout autre *purgatif doux*, pour emporter les reſtes de l'*indigeſtion*.

Les *coliques venteuſes*, qui ſont occaſionnées par l'humidité des pieds ou par le froid, ſe guériſſent, en général, dans le commencement, en ſe baignant les pieds & les jambes dans l'eau chaude,

& en prenant des boiſſons *délayantes* chaudes, capables de rétablir la *tranſpiration*, comme du *petit lait au vin* ou de l'*eau de gruau*, à laquelle on ajoute une petite quantité de liqueur ſpiritueuſe.

Les gens de la campagne, ſi ſujets aux *coliques venteuſes*, s'en garantiroient facilement, en ayant ſoin de changer d'habits auſſi-tôt qu'ils ſont mouillés. Ils devroient de même boire un coup d'*eau-de-vie* ou de toute autre liqueur ſpiritueuſe, après avoir mangé des fruits verds. En ordonnant ainſi l'*eau-de-vie*, nous ne prétendons, en aucune façon, en recommander l'uſage : mais, dans le cas préſent, les eſprits ardents ſont de vrais *remedes*, & nous ne craignons pas d'avancer, que ce ſont même les meilleurs que l'on puiſſe adminiſtrer. Un verre de bonne *eau de menthe poivrée* produira à peu près le même effet qu'un verre d'*eau-de-vie*, & doit même être préféré, dans certains cas (1).

---

(1) On ne doit jamais perdre de vue, que M. BUCHAN ne recommande les liqueurs ſpiritueuſes que dans les *coliques* purement *venteuſes*, & dans le commencement de ces *coliques*. Dans toute autre *colique*, & même dans les *coliques venteuſes* avancées, ou qui donnent lieu de craindre l'*inflammation*, ces liqueurs ſeroient des poiſons, comme il le dit très-bien, page 417.

ARTICLE II.

De la Colique bilieuſe.

Cette *colique* eſt accompagnée d'une douleur très-aiguë, vers la *région umbilicale*, ou vers le *nombril*. Le malade éprouve une ſoif ardente, il eſt ordinairement conſtipé. Il vomit de la *bile* jaune, brulante, amere. Après ce *vomiſſement*, le malade ſemble ſoulagé; mais bientôt les douleurs reviennent avec la même violence qu'auparavant. A meſure que la maladie fait des progrès, la diſpoſition à vomir augmente, & quelquefois au point que le *vomiſſement* devient preſque continuel, & que le mouvement des *inteſtins* eſt tellement changé, qu'on reconnoît preſque tous les *ſymptomes* d'une *paſſion iliaque* commençante. (V. page 405 de ce vol.) (1).

Si le malade eſt jeune & fort, ſi ſon *pouls* eſt *plein* & *fréquent*, il faut le

---

(1) Cette maladie ſe manifeſte encore par l'amertume de la bouche, par la chaleur brulante des *entrailles*. Les douleurs ſont tantôt fixes, tantôt vagues. Elles répondent tantôt au *nombril*, tantôt au dos & tantôt à l'*eſtomac*, ſelon la partie des *inteſtins* qui eſt affectée. La plupart des malades ſe plaignent d'une douleur ſemblable à celle que pourroit exciter une corde qui les ſerreroit. Les urines ſont épaiſſes, &c.

ſaigner, & enſuite lui donner des *lavements*. Il boira abondamment du *petit lait clarifié* ou de l'*eau de gruau*, *acidulés* avec le *ſuc de limon* ou la *crême de tartre*. On lui donnera des bouillons légers de *poulet*, dans leſquels on diſſolvera un peu de *manne*, ou on lui fera une *décoction* de *tamarins*, ou toute autre *tiſane* légere, *acide* & *laxative*.

Outre les faignées & les *délayans*, il eſt néceſſaire de fomenter le ventre du malade avec des linges trempés dans l'eau chaude; & quand ces moyens ne réuſſiſſent pas, il faut plonger le malade dans un bain chaud, juſqu'à la poitrine (1).

Dans cette *colique*, le *vomiſſement* eſt ſouvent très-difficile à arrêter; alors il faut donner au malade de l'*eau panée*, ou une *infuſion* de *menthe des jardins* dans de l'eau bouillante. Si ces remedes ne réuſſiſſent point, on adminiſtrera la *potion ſaline*, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, & on la répétera ſelon l'urgence des cas. On

(1) Les *frictions*, dont nous avons parlé, note 1, p. 409, conviennent également dans cette maladie, dans laquelle la *conſtipation* eſt ſouvent autant, & quelquefois plus opiniâtre, que dans l'*inflammation de bas-ventre*.

pourra appliquer sur le *creux de l'estomac* un *emplâtre* de *thériaque*, & donner fréquemment des *lavements*, avec suffisante quantité de *thériaque* ou de *laudanum*.

Ceux qui sont sujets à des retours fréquents de la *colique bilieuse*, mangeront très-peu de viande & se nourriront de végétaux légers. Ils prendront, en outre, de temps en temps, une dose de *crême de tartre* & de *tamarins*, ou tout autre *purgatif*, *acide*, *rafraîchissant* (1).

ARTICLE III.

De la Colique histérique.

La *colique hystérique* a beaucoup de ressemblance avec la *colique bilieuse*. Elle est accompagnée de douleurs aiguës vers la *région de l'estomac*, de *vomissements*, &c. mais ce que le malade vomit dans cette maladie, est ordinairement de couleur verdâtre. Il est dans un grand abattement, avec un découragement marqué & une difficulté de respirer; *symp-*

(1) Nous ne pouvons rien recommander de plus avantageux dans ces cas, que les fruits à grande dose, ou le *laxatif* doux, connu sous le nom de *marmelade de Tronchin*. [Voyez ce mot à la Table.]

tomes qui caractériſent particuliérement cette maladie. Quelquefois elle eſt accompagnée de *jauniſſe*; mais, en général, cette *jauniſſe* diſparoît d'elle-même en peu de jours.

Dans cette eſpece de *colique*, toutes les *évacuations*, comme celles qui réſultent des ſaignées, des *vomitifs*, des *purgatifs*, ſont nuiſibles, & il faut éviter tout ce qui tend à affoiblir & à abattre le malade. Cependant ſi le *vomiſſement* devient conſidérable, on lui donnera de l'eau tiede, ou du *poſſet* léger, pour nettoyer l'*eſtomac*. On lui fera prendre après quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*eau de cannelle*; ce qu'on répétera toutes les dix ou douze heures, juſqu'à ce que les *ſymptomes* ſoient calmés.

On peut faire prendre au malade, pareillement toutes les ſix heures, quatre ou cinq *pilules fétides*, & par-deſſus un verre d'*infuſion* de *pouillot*, ou trente, quarante gouttes de *baume de Pérou*, verſées ſur un morceau de *ſucre*. On peut encore faire uſage de l'*emplâtre anti-hyſtérique*, qui ſouvent produit de bons effets.

ARTICLE IV.

De la Colique nerveuſe.

Les Mineurs, les Fondeurs, les faiſeurs de *blanc de plomb*, &c. ſont fort ſujets à cette *colique*. Elle eſt très-commune dans les Provinces d'Angleterre où l'on boit du cidre ; & on croit qu'elle eſt occaſionnée par les vaiſſeaux de *plomb* qu'on y emploie pour préparer cette liqueur (1). Elle eſt encore fréquente dans les Indes occidentales, où on l'appelle *colique ſeche*.

Cette *colique* cauſe des douleurs plus violentes que toutes les autres maladies des *inteſtins*, & elle dure ſouvent long-temps. Je l'ai vu continuer pendant des huit ou dix jours, accompagnée d'une *conſtipation* durant tout ce temps-là, qui réſiſtoit à tous les ſecours de la Mé-

(1) Tous ceux qui boivent du vin adouci par la *litharge*, [V. T. I, p. 191 & note 1.] les Peintres, qui uſent de pluſieurs préparations de *plomb*, les Potiers, qui le font entrer dans leur vernis, ceux qui boivent de l'eau, qui a paſſé par des tuyaux ou des vaiſſeaux de *plomb*, qui mangent du *beurre*, dans lequel on a mêlé de la *céruſe*, pour le rendre plus peſant, &c. y ſont très-expoſés. Voilà pourquoi on nomme encore cette maladie *colique des Potiers*, des *Plombiers*, des *Peintres*, &c.

decine, & cependant céder à la fin, & le malade en revenir. Mais cette maladie laiſſe, en général, le malade foible, & elle ſe termine ſouvent par la *paralyſie*.

Le traitement général de cette maladie, approche de ſi près de celui de la *paſſion iliaque*, ou de l'*inflammation de bas-ventre*, que nous ne croyons pas devoir y inſiſter davantage. Il faut lâcher le ventre par des *purgatifs* doux, donnés à petites doſes, & ſouvent répétées; il faut aider l'action de ces *purgatifs*, par des *lavements huileux*, des *fomentations*, &c. L'*huile de caſtoréum* paſſe pour un remede ſinguliérement approprié dans cette maladie. On la donne dans des *potions* & en *lavements*. Le *goudron des Barbades* eſt encore regardé comme un remede efficace dans la *colique nerveuſe*. On peut le donner à la doſe de deux gros, trois fois par jour, ou plus ſouvent, ſi l'*eſtomac* peut le ſupporter. Ce *goudron*, mêlé à une égale quantité de fort *rum*, convient encore, pour frotter l'épine du dos, dans les cas de picotement, ou de quelqu'autre *ſymptome* de *paralyſie*. Si l'on ne peut ſe procurer de ce *goudron*, on frottera le dos avec des eſprits forts, ou avec un peu d'*huile*

de noix muſcade, ou de *romarin*.

Si le malade ſe trouve foible & languiſſant dans ſa convaleſcence, il faut qu'il prenne l'exercice du cheval, ou qu'il faſſe uſage de *quinquina*, infuſé dans du vin. Si la maladie ſe termine par une *paralyſie*, alors les *eaux* de *Bath* (1) conviennent ſinguliérement.

Pour prévenir cette *colique*, il ne faut jamais manger de fruits verds, ne jamais boire de liqueurs *acides* & *auſteres*, &c. Ceux qui travaillent le plomb, ne doivent jamais aller à l'ouvrage à jeun; leurs aliments doivent être *huileux*, ou *gras*. Ils prendront un verre d'*huile d'olive*, avec un peu d'*eau-de-vie*, ou de *rum*, tous les matins; mais ils ne prendront jamais ces liqueurs ſpiritueuſes ſeules. Les aliments liquides, ſont ceux qui leur conviennent le plus, comme les bouillons gras, &c.; mais il faut que ces aliments ſoient nourriſſants. Ils ſortiront ſouvent, & pour peu de temps,

---

(1) Ces eaux tirent leur nom d'une ville d'Angleterre, ſituée dans le Duché de Somerſet. Elles ſont chaudes; elles peuvent être ſuppléées par nos *eaux thermales*, telles que celles de *Vichi*, de *Bourbonne*, du *Mont-d'or*, de *Plombieres*, de *Barege*, de *Bagnere*, &c. ſur-tout par celles de *Balaruc*, qui paſſent pour *ſpécifiques* contre la *paralyſie*.

de leurs laboratoires, où l'air eſt corrompu. Ils éviteront ſur-tout la *conſtipation.* (V. T. I, p. 107, 108.) Dans les *Indes occidentales* & ſur la *Côte de Guinée*, on a retiré un grand avantage, pour prévenir cette *colique*, de porter un morceau de flanelle autour de la ceinture, & de prendre pour boiſſon une *infuſion* de *gingembre*, en guiſe de *thé.*

Nous pourrions faire mention de beaucoup d'autres eſpeces de *coliques*; mais tant de diviſions ne ſerviroient qu'à fatiguer le Lecteur. Nous avons parlé des plus eſſentielles, & l'on doit y faire attention, parce que leur traitement eſt très-différent. Cependant, quand même tout le monde ne ſeroit pas en état de ſaiſir ces diſtinctions, on peut encore être d'une aſſez grande utilité au malade, en obſervant les préceptes ſuivants. Par exemple, de baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude; d'appliquer, ſur le ventre & ſur l'eſtomac, des linges, des flanelles trempés dans l'eau chaude; de faire prendre au malade beaucoup de boiſſons *délayantes*, *mucilagineuſes*; enfin, de lui donner des *lavements émollients*, toutes les deux ou trois heures.

§. IV.

De l'Inflammation des reins, ou de la Colique néphrétique.

Cette maladie peut être occasionnée par toutes les causes qui produisent une *fievre inflammatoire*; elle peut venir encore de coups ou de contusions aux reins; d'une *pierre*, du *gravier* arrêté dans ces *visceres*; de remedes *diurétiques forts*, comme l'*esprit de thérébentine*, la *teinture de cantharides*, &c. Les mouvements violents, comme une promenade forcée, ou à pied & à cheval, sur-tout dans un temps chaud, ou tout ce qui peut porter le sang avec trop d'abondance dans les *reins*, peut occasionner cette maladie. Elle peut également provenir d'être couché trop mollement, de se tenir trop long-temps sur le dos. Les efforts involontaires, les *spasmes* dans les *vaisseaux urinaires*, &c. peuvent encore y donner lieu (1).

---

(1) Cette maladie est souvent héréditaire. Les gens de Lettres, ceux qui menent une vie sédentaire, y sont sujets; elle est encore plus familiere parmi les buveurs & les libertins. Les *mélancoliques*, & principalement les *goutteux*, y sont très-exposés. Ceux enfin qui ont souffert une ou plusieurs attaques, doivent s'attendre au

Symptomes. Le malade ſent une douleur aiguë dans la *région des reins.* Il a un peu de fievre; il a un engourdiſſement ou une douleur ſourde dans la cuiſſe du côté affecté; l'urine eſt d'abord claire, enſuite elle devient rouge; mais dans le plus fort de la maladie, elle eſt ordinairement pâle, ſort avec difficulté, & on n'en rend ordinairement que peu à la fois. Le malade ſouffre beaucoup, quand il veut marcher ou ſe tenir droit. Il ſe couche plus aiſément ſur le côté affecté que ſur l'autre. Il a des envies de vomir; il vomit même à peu près comme dans la *colique* (1).

Cependant cette maladie differe de la *colique*, en ce que la douleur a ſon ſiege plus en arriere, & qu'on urine difficilement; *ſymptomes* conſtants dans l'*inflammation des reins*, & qui ſont rares dans la *colique*.

Régime. Il faut éviter tout ce qui

---

retour, s'ils ne ſuivent le *régime* preſcrit à la fin de ce Paragraphe.

(1) C'eſt pendant l'attaque qu'il a ces envies de vomir, & qu'il vomit. Cette attaque dure pluſieurs heures, quelquefois un, deux jours, &c. ſa fin, dans la *colique néphrétique*, eſt annoncée par l'écoulement des urines, ou la ſortie de la *pierre*.

eſt de nature *échauffante* & *irritante*. En conſéquence les aliments ſeront légers ; le malade prendra de la *panade*, du bouillon foible, des végétaux doux, &c. Il boira en abondance des *tiſanes émollientes*, foibles, comme du *petit lait* ; une *infuſion* de *menthe*, *édulcorée* avec le *miel* ; une *décoction* de *racine de guimauve*, d'*orge* & de *réglisſe*, &c. Il faut que, malgré le *vomiſſement*, le malade boive conſtamment de ſimples gorgées ou à très-petits coups, ſouvent répétés, de ces liqueurs, ou de toute autre également *délayante*. Rien n'eſt meilleur, ne calme plus l'*inflammation*, & ne chaſſe mieux la cauſe *obſtruante*, que les *délayants*, pris ainſi en grande quantité, mais peu à la fois. On tiendra le malade tranquille & à ſon aiſe. On le garantira du froid tant que les *ſymptomes* d'*inflammation* ſubſiſteront.

REMEDES. La ſaignée eſt ordinairement néceſſaire dans cette maladie, ſurtout dans les commencements. On peut tirer dix ou douze onces de ſang du bras ou du pied ; & ſi les douleurs & l'*inflammation* perſiſtent, il faudra réitérer la ſaignée dans les vingt-quatre heures, principalement ſi le malade eſt d'un *tempérament pléthorique*. On peut encore

appliquer les *ſang-ſues* aux *veines hémorrhoïdales*; car cette évacuation ſoulage ſinguliérement le malade.

On appliquera, ſur la partie affectée, des linges trempés dans l'eau chaude, ou des veſſies pleines d'eau chaude, & on les renouvellera à meſure qu'ils ſe refroidiront. On rendra ces veſſies plus efficaces, en les rempliſſant d'une *décoction* de *fleurs de mauve* & de *camomille*, auxquelles on ajoutera un peu de *ſafran*, mêlé avec environ un tiers de *lait* frais.

Les *lavements émollients* doivent être répétés ſouvent; & s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera du *ſel*, (V. note 1, p. 408 de ce vol.) du *miel* ou un peu de *manne*. On emploiera les mêmes remedes, s'il y a du *gravier* ou une *pierre* dans les *reins*: mais ſi le *gravier* ou la *pierre* quitte les *reins* & vient ſe loger dans l'un des *ureteres*, (*a*) outre les *fomentations*, il faudra frotter le côté malade avec de l'*huile d'amandes douces*, ou donner quelques *diurétiques* doux,

(*a*) Les *ureteres* ſont deux canaux longs & étroits, un de chaque côté, par leſquels l'urine coule du baſſinet des *reins* dans la *veſſie*. Ils ſont quelquefois engorgés par de petites *pierres*, ou par du *gravier*, qui, en ſortant des *reins*, s'y engagent.

comme de l'*eau de genievre*, adoucie avec un peu de *ſirop de guimauve*, ou une cuillerée à café d'*eſprit de nitre dulcifié*, dans un verre de la boiſſon ordinaire du malade. Il faut encore qu'il prenne de l'exercice à cheval ou en carroſſe, s'il eſt en état de le ſupporter.

Lorſque la maladie ſe prolonge juſqu'au ſeptieme ou huitieme jour, que le malade ſe plaint d'engourdiſſement, de peſanteur dans les *reins*, & qu'il a de fréquents *accès* de friſſon & de mouvements fébriles irréguliers, il y a tout lieu de ſoupçonner qu'il s'amaſſe de la matiere dans ce *viſcere*, & qu'il s'y forme un *abcès* (1).

Quand les urines annoncent que l'*ulcere* eſt déja formé dans cette partie, il faut que le malade s'abſtienne de tout aliment âcre, crud & ſalé; il faut qu'il ſe nourriſſe de *végétaux* doux & *mucilagineux*, de fruits, de bouillons de jeunes animaux, faits avec de l'*orge* & des plantes potageres communes, &c. On lui donnera pour boiſſon du *petit lait*, du

(1) La *colique néphrétique* eſt quelquefois ſuivie de la *gangrene*, qui eſt annoncée par la ceſſation ſubite des douleurs, par un *pouls intermittent*, la ſueur froide, l'urine noirâtre & puante, &c.

lait

lait de beurre, qui ne ſoit point aigri. Le *lait de beurre* paſſe pour un *ſpécifique* dans l'*ulcere des reins*. Mais pour qu'il agiſſe en conſéquence, il faut qu'on en continue l'uſage pendant un temps conſidérable. On regarde encore les *eaux ferrées*, ou *martiales*, comme ſouveraines dans ces cas. Il eſt facile de ſe procurer ce *remede*, puiſqu'on en trouve dans toutes les parties de l'Angleterre (1). Il faut également qu'elles ſoient priſes pendant long-temps, ſi l'on veut en retirer de bons effets.

Ceux qui ſont ſujets aux retours fréquents de l'*inflammation des reins*, ou des engorgements de ces *viſceres*, s'abſtiendront de vin, ſur-tout de celui qui abonde en *tartre*. Leurs aliments ſeront légers & de facile *digeſtion*. Ils feront un exercice modéré ; ils ne doivent, ni trop ſe couvrir dans leurs lits, ni reſter trop long-temps ſur le dos.

---

(1) Les *eaux ferrées*, *ferrugineuſes* ou *martiales* ne ſont pas moins communes en France. Celles dont on ſe ſert le plus communément, ſont celles de *Paſſy*, près Paris ; de *Cranſac*, dans le Rouergue ; de *Vals*, dans le Vivarais ; de *Forges*, en Normandie ; de *Provins*, en Champagne ; de *Boulogne*, en Picardie, &c.

§. V.

De l'Inflammation de la veſſie.

L'*inflammation de la veſſie* a, en général, les mêmes cauſes que celles des *reins*. Elle ſe manifeſte par une douleur aiguë à la partie inférieure du *bas-ventre*, par une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fievre, d'envies continuelles d'aller à la *ſelle* & de rendre les urines.

Pour guérir cette maladie, il faut ſuivre le même traitement que celui que nous avons conſeillé pour la maladie précédente; il faut que la *diete* ſoit légere & peu nourriſſante; que la boiſſon ſoit *rafraîchiſſante* & *délayante*.

La ſaignée eſt très-néceſſaire dans le commencement de cette maladie; & chez les perſonnes robuſtes, il eſt ſouvent utile de la répéter. On appliquera des *fomentations* réitérées ſur le bas-ventre, avec de l'eau chaude, ou une *décoction de plantes émollientes*. On donnera trois ou quatre *lavements émollients* par jour, &c.

Le malade s'abſtiendra de toutes ſubſtances *échauffante*, *âcre* & *irritante*; il vivra abſolument de bouillons légers, de *gruau* & d'autres *végétaux* doux.

La *ſuppreſſion des urines* peut dépendre, non-ſeulement de l'*inflammation de la veſſie*, mais encore de pluſieurs autres cauſes; comme d'un gonflement des veines *hémorrhoïdales*; de *matieres fécales*, endurcies & arrêtées dans le *rectum*; d'une *pierre* dans la *veſſie*; de *carnoſités* dans le *canal de l'uretre*; d'une *paralyſie* de la *veſſie*; des *affections hyſtériques*, &c. Chacune de ces cauſes demande un traitement particulier, que nous n'expoſerons point ici. (V. T. III, Chap. XXI, §. II, & note 2, p. 29.) Nous obſerverons ſeulement que dans chacune d'elles, les *remedes* les plus doux ſont toujours les plus ſurs; car les *diurétiques forts*, & les autres *remedes* d'une nature *irritante*, augmentent ordinairement la maladie, ou le danger. J'ai vu des perſonnes qui ſe ſont tuées, pour avoir introduit une *ſonde* dans le *canal de l'uretre*, afin de détruire, à ce qu'elles diſoient, l'obſtacle qui s'oppoſoit à l'écoulement des urines; & d'autres ſe donnerent une violente *inflammation de la veſſie*, en prenant, dans la même intention, de forts *diurétiques*, comme de l'*huile de térébenthine*, &c.

§. VI.

De l'Inflammation du foie.

Le *foie* eſt moins ſujet à l'*inflammation*, que la plupart des autres *viſceres*, parce que la *circulation* y eſt très-lente; mais auſſi quand une fois l'*inflammation* y eſt formée, il eſt très-difficile de la guérir, & ſouvent elle ſe termine par la *ſuppuration*, ou par le *ſquirrhe*.

CAUSES. Outre les cauſes, communes à toutes les *inflammations*, celle du *foie* peut encore venir d'un embonpoint exceſſif; d'un *ſquirrhe* dans la ſubſtance même du *foie*; d'efforts violents, cauſés par des *vomiſſements*, dans le temps où le *foie* eſt déja vicié; d'un ſang brûlé, *atrabilaire*; de tout ce qui peut refroidir ſubitement le *foie*, après qu'il a été fortement échauffé; de *pierres*, qui s'oppoſent au cours de la *bile*; d'excès de vins forts & de liqueurs ſpiritueuſes; de l'uſage d'aliments épicés, échauffants; d'*affections hypocondriaques* opiniâtres, &c.

SYMPTOMES. Cette maladie ſe manifeſte par une tenſion douloureuſe au côté droit, ſous les *fauſſes côtes*, accompagnée d'un peu de *fievre*; d'un ſenti-

ment de pesanteur, ou de plénitude dans cette partie; d'une difficulté de respirer; de dégout pour les aliments; d'une soif ardente, avec une teinte pâle, ou jaunâtre à la peau & dans les yeux.

Les *symptomes* varient dans cette maladie, selon le dégré de l'*inflammation*, & même selon la partie du *foie* qui est enflammée. Quelquefois la douleur est si légere, qu'on ne soupçonne même pas qu'il y ait *inflammation*; mais quand il arrive que la partie supérieure, ou convexe du *foie* en est attaquée, la douleur est alors plus *aiguë*; le *pouls* est plus *vîte*, & le malade est souvent tourmenté par une *toux* seche & par le *hoquet*; la douleur s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté à se tenir couché sur le côté gauche, &c.

Cette maladie differe de la *pleuréſie*, en ce que la douleur en est moins vive, qu'elle est située sous les *fausses côtes*, que le *pouls* n'est pas si *dur*, & que le malade éprouve de la difficulté à se coucher sur le côté gauche. On la distingue des *affections hystériques* & *hypocondriaques*, par le dégré de *fievre* dont elle est toujours accompagnée (1).

(1) On la distingue sur-tout par la couleur pâle & verdâtre des malades qui en sont atta-

Traitée convenablement, cette maladie eſt rarement mortelle. Les *ſymptomes* dangereux ſont, en général, un *hoquet* perpétuel, une *fievre* exceſſive, une ſoif ardente, le *vomiſſement* d'une matiere noire, le *délire*, les défaillances, les *ſueurs froides*, &c. Il y a le plus grand riſque quand elle ſe termine par la *ſuppuration*, & que la matiere ne peut pas ſe faire jour au-dehors. (Mais rien n'eſt tant à redouter que la ceſſation ſubite des douleurs, les autres *ſymptomes* ſubſiſtant.) Quand elle dégénere en *ſquirrhe*, le malade peut vivre nombre d'années ſans beaucoup ſouffrir, pourvu qu'il obſerve un *régime* convenable; mais s'il ſe livre trop aux liqueurs ſpiritueuſes & à une nourriture trop forte, ou de ſubſtances animales, s'il prend des

---

qués; couleur qu'on n'obſerve pas dans les autres maladies dont M. BUCHAN vient de parler: c'en eſt preſque le ſeul caractere diſtinctif. C'eſt à cette marque, dit M. LIEUTAUD, qu'on reconnoît principalement l'*inflammation du foie*, de celle de la *plevre* & des *muſcles* de l'*abdomen*; maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, ſe reſſemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du *foie* ſe communique aux autres parties du *bas-ventre*; ce qui préſente, comme on le penſe bien, des difficultés qu'on ne peut ſurmonter que par une longue expérience & beaucoup de ſagacité.....

remedes âcres & irritants, le *ſquirrhe* ſe convertira en *cancer*, qui eſt toujours funeſte.

Régime. On doit obſerver, dans cette maladie, le même *régime* que dans les autres maladies *inflammatoires*. (V. les Chap. IV, V, VI, &c.) Il faut éviter tout ce qui échauffe, & boire abondamment des *tiſanes rafraîchiſſantes*, *délayantes*, &c. comme du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, &c. Les aliments ſeront légers & peu nourriſſants, & il faut que le malade ſoit tranquille de corps & d'eſprit.

Remedes. La ſaignée convient dans le début de cette maladie, & il eſt ſouvent néceſſaire de la répéter, même dans les cas où le *pouls* ne paroît point *dur*. Mais on ne doit pas les multiplier ſans la plus grande néceſſité, au-delà du quatrieme jour. Il faut s'abſtenir de tous *purgatifs* violents; cependant il faut tenir le ventre libre. Pour cet effet, on donnera une *décoction* de *tamarins* avec un peu de *miel*, ou de *manne*. On fera ſur le côté affecté de fréquentes *fomentations* avec de l'eau chaude, de la maniere que nous l'avons conſeillé dans les maladies précédentes. On donnera ſouvent des *lavements* légérement *laxatifs*; & ſi la douleur perſiſte dans ſa violen-

ce, on appliquera un *véſicatoire* ſur le côté droit.

Les *remedes* qui excitent la *ſecrétion* de l'urine, ſont ici d'un grand ſecours. En conſéquence on donnera au malade, dans un verre de ſa *tiſane*, trente grains de *nitre purifié*, ou une cuiller à café d'*eſprit de nitre dulcifié*; on répétera ce *remede* trois ou quatre fois par jour.

Si le malade a de la diſpoſition à *ſuer*, il faut exciter cette *excrétion*, mais jamais par les *ſudorifiques* chauds. Tout ce qu'on peut ſe permettre dans ce cas, c'eſt de faire boire abondamment des *tiſanes délayantes*, chaudes au dégré de la chaleur du ſang, c'eſt-à-dire, à trente-trois dégrés ou environ du thermometre de M. de Réaumur. Car, dans ce cas, & dans toutes les autres *inflammations* locales, le malade ne doit rien boire qui ſoit plus froid que la chaleur du ſang.

Si le ventre eſt relâché, ſi même les matieres ſont *ſanguinolentes*, il ne faut rien donner pour arrêter cette évacuation, à moins qu'elle n'affoibliſſe trop le malade; ce *cours de ventre* eſt ſouvent *critique*, & emporte alors la maladie.

Lorſque l'*inflammation du foie* ſe con-

vertit en *abcès*, il faut employer tous les moyens connus, pour qu'il s'ouvre & qu'il s'évacue extérieurement : ces moyens ſont, les *fomentations*, la *bouillie*, les *cataplaſmes maturatifs*, &c. Il eſt vrai qu'il arrive quelquefois que la matiere de l'*abcès*, ou le *pus* s'évacue par les *urines*, ou par les *ſelles*. Mais ce ſont des efforts de la nature qu'il eſt impoſſible de favoriſer. Lorſque l'*abcès* s'ouvre dans l'*abdomen*, & que la matiere ſe répand en grande quantité dans le *bas-ventre*, il cauſe la mort. Le ſort du malade n'eſt pas plus heureux, lorſqu'on l'ouvre à l'extérieur, par le moyen d'une inciſion, à moins que dans ce cas, le *foie* ne ſoit adhérent au *péritoine*, de maniere à former un ſac ou une poche, qui contienne la matiere & l'empêche de ſe répandre dans la capacité du *bas-ventre*. En effet, ſi dans cette circonſtance on ouvre l'*abcès* par une large *inciſion*, il eſt probable qu'on ſauvera le malade (1).

---

(1) On ſent bien que le cas qu'expoſe ici l'Auteur, eſt très-délicat, & qu'il n'y a que les gens de l'Art qui puiſſent le traiter. Auſſi, dès qu'on s'appercevra que l'*inflammation* ne cede pas aux *remedes* propoſés, il faut appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter abſolument à ſes avis.

Si, malgré tous ces ſecours, la maladie ſe convertit en *ſquirrhe*, il faut que le malade dirige ſa *diete*, &c. de maniere à ne pas aggraver la maladie. Il ne doit ſe permettre, ni trop de viande, ni trop de poiſſon, ni liqueurs fortes, ni rien de trop ſalé ou de trop aſſaiſonné. Il faut qu'il ſe nourriſſe en grande partie de végétaux, comme de fruits, de racines; qu'il faſſe un exercice modéré; qu'il boive du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, du *lait de beurre*, &c. S'il veut qu'on lui paſſe quelque boiſſon plus forte, ce ne peut être que de l'*aile* ou de la *biere douce*, laquelle eſt moins échauffante que le vin & les liqueurs ſpiritueuſes.

Nous ne parlerons point de l'*inflammation* des autres *viſceres* du *bas-ventre*. Elles doivent, en général, ſe traiter d'après les principes que nous venons d'expoſer. La premiere regle à ſuivre relativement à chacune d'elles, c'eſt d'éviter tout ce qui eſt de difficile *digeſtion* & de nature échauffante; d'appliquer des *fomentations* chaudes ſur la partie affectée, & de faire boire au malade une quantité ſuffiſante de *tiſane* chaude, délayante, &c.

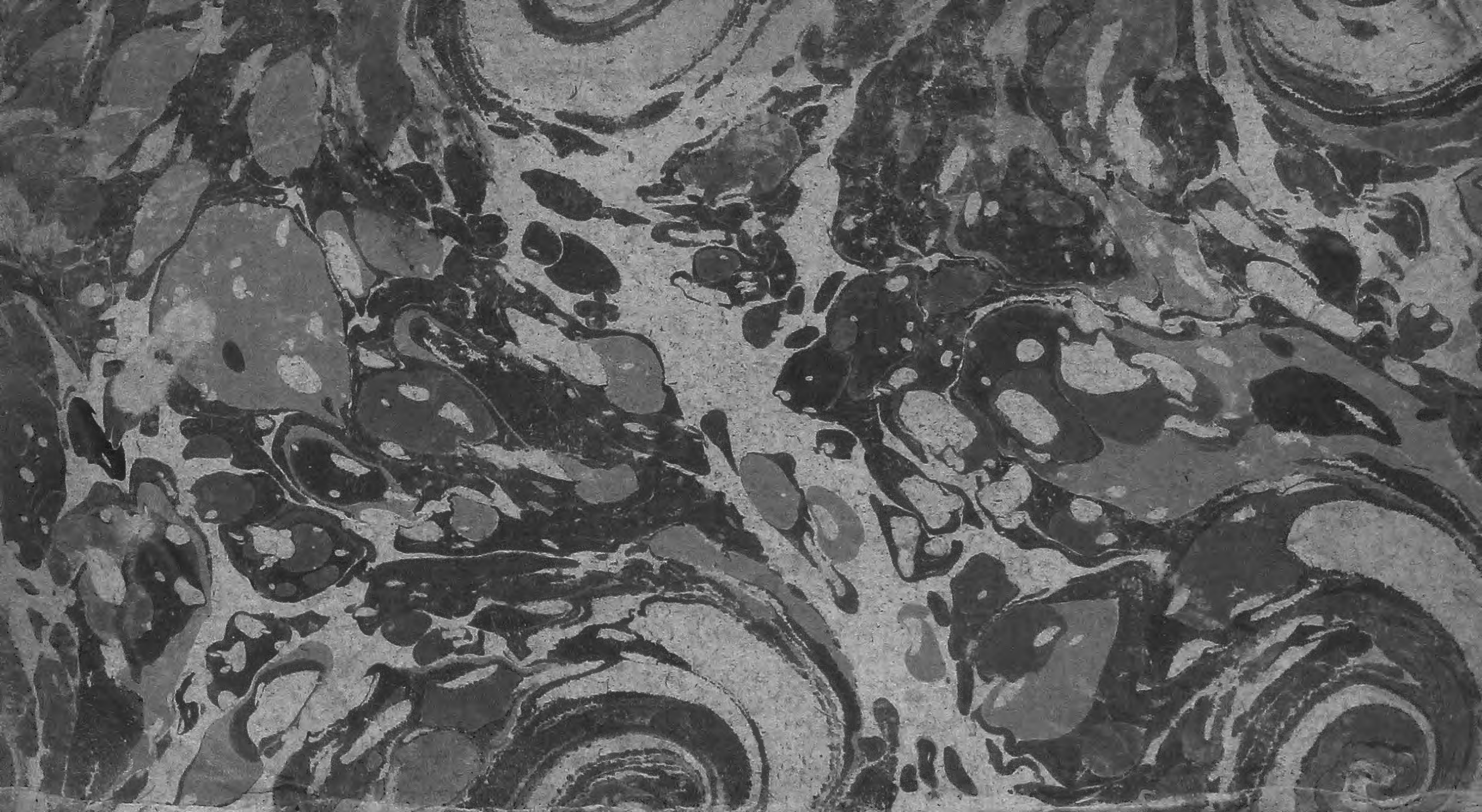
Fin du Tome ſecond.

ERRATA.

Dans l'Avertissement.

Page	lig.	
11	25	cet objet, *lisez* ce dernier objet.
32	9	BOHIN, *lisez* BAUHIN.
38	8	de douleurs, *lisez* douleur.
51	3	mélancholique, *lisez* mélancolique.

Dans l'Ouvrage.

238	7	resorbés, *lisez* resorbées.
393	25	il excite, *lisez* ils excitent.

Monday, 1779.